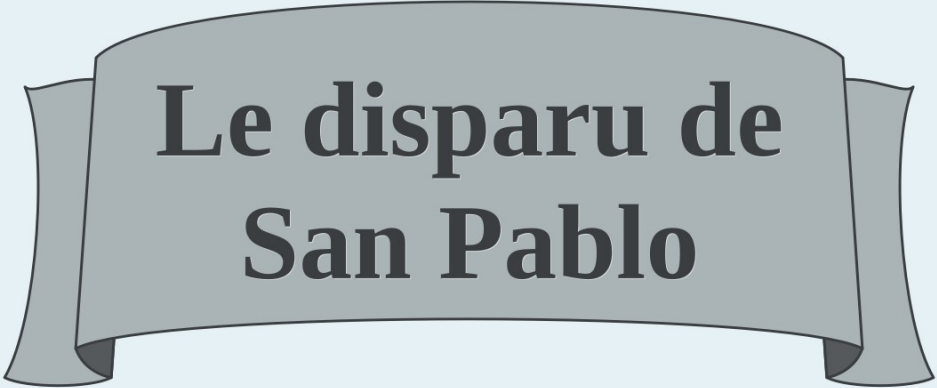




Le disparu de San Pablo

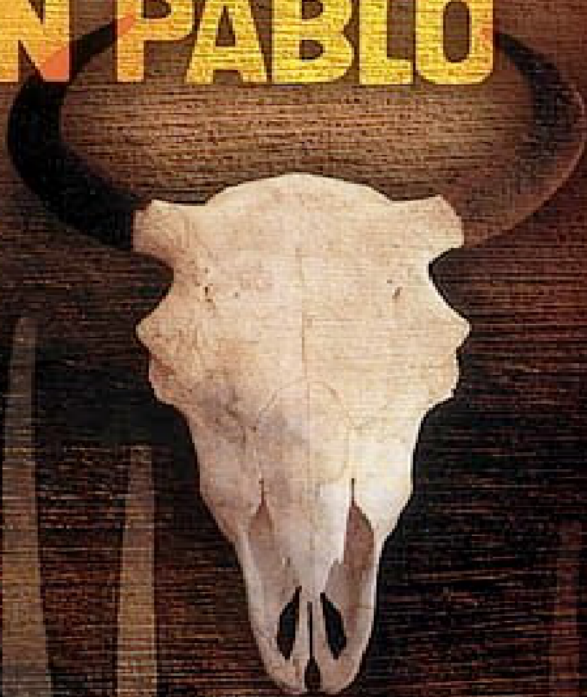
Howard,Linda

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LE DISPARU DE SAN PABLO

LINDA
HOWARD



Linda Howard

***Le disparu
de Dan Pablo***

Traduit de l'américain par Florance Szarvas



*À mes amies Beverly Barton et Linda Jones.
À Kate Collins, ma directrice de collection,
Et à l'équipe des éditions Ballantine.
À Robin Rue, mon agent. Nous travaillons*

*Ensemble depuis presque vingt ans.
Certains mariages ne durent pas aussi longtemps.*

Enfin, je dédie ce livre à William Gage Wiemann.

Mexique, 1993

Milla s'était endormie pendant que le bébé tétait. Penché au-dessus de sa femme et de son fils, David Boone les contemplait, conscient de sourire béatement et d'étouffer de bonheur. Sa femme, son fils... Bref, son univers.

Si sa fascination, son obsession pour la médecine demeurerait intacte, quelque chose d'également fascinant était venu s'y ajouter. Jamais il n'aurait soupçonné que la grossesse, l'accouchement et l'évolution du bébé le captiveraient à ce point ! Comparée à la chirurgie, qu'il avait choisie pour le perpétuel défi qu'elle représentait, l'obstétrique lui avait toujours paru une spécialité plutôt passive. Certes, il arrivait parfois que les choses tournent mal et c'était alors à l'obstétricien de les prendre en main mais, la plupart du temps, le rôle de ce dernier se bornait à surveiller le développement des fœtus et la naissance des bébés.

C'est du moins ce qu'il avait cru jusqu'à l'apparition de son fils. Bien qu'il connaisse, médicalement parlant, le moindre détail du développement fœtal, rien ne l'avait préparé à l'émotion qu'il avait éprouvée en voyant le ventre de Milla s'arrondir, en sentant les coups de pied et les mouvements de plus en plus vigoureux du fœtus. Si une telle émotion l'avait submergé, qu'avait dû ressentir Milla ? À plusieurs reprises, durant le dernier mois de grossesse et malgré l'inconfort physique qu'elle endurait, il l'avait surprise en train de se masser inconsciemment le ventre avec un air absent. Alors, il avait compris qu'elle s'était transportée dans un univers peuplé seulement du bébé et d'elle-même.

Puis Justin était arrivé, en parfaite santé et hurlant à pleins poumons. David avait été envahi par le soulagement et l'euphorie. Durant les six semaines qui venaient de s'écouler depuis, son fils lui avait paru changer à vue d'œil. Le duvet sombre qui recouvrait son crâne virait au blond, ses yeux étaient de plus en plus bleus et vifs. Il observait des objets, reconnaissait certaines voix, et les mouvements désordonnés qu'il imprimait à ses membres devenaient de plus en plus énergiques, au fur et à mesure que ses muscles se fortifiaient. Il

possédait en outre un éventail de pleurs – un pour la faim, un pour la colère, un pour la couche sale, un pour la fatigue – que Milla avait su différencier en quelques jours seulement.

Les changements n'étaient pas moins fascinants chez cette dernière. Milla avait toujours eu tendance à se tenir en retrait du monde, comme si elle était là pour observer, et non pour participer. Dès le premier instant, il avait su qu'elle ne serait pas facile à conquérir. Pourtant, il lui avait fait une cour assidue jusqu'à ce qu'elle le voie enfin comme une vraie personne et non comme un élément du décor. Il se rappelait parfaitement à quel moment il avait gagné. C'était lors d'une soirée de la Saint-Sylvestre, au milieu d'une foule hilare où tout le monde buvait en disant des bêtises. Milla l'avait soudain regardé d'un air légèrement étonné, comme si elle le voyait nettement pour la première fois. Voilà, c'est tout. Ni baiser, ni déclaration passionnée au clair de lune, rien d'autre que ce regard soudain débarrassé d'un voile comme si elle le voyait enfin vraiment. Puis elle lui avait souri en lui prenant la main, et ce simple geste avait suffi à les réunir.

Incroyable.

Non moins incroyable, d'ailleurs, était le fait qu'il ait réussi à s'arracher suffisamment longtemps à son travail et à ses chères études pour participer à l'une de ces assommantes soirées estudiantines qu'organisaient chez eux ses enseignants de parents. À partir du moment où il avait remarqué Milla, son visage n'avait cessé de le hanter. Elle n'était pas vraiment belle, tout juste jolie. Mais il y avait un je-ne-sais-quoi dans son visage aux traits purs et énergiques, dans sa démarche littéralement aérienne, qui l'obsédait littéralement.

Apprendre à la connaître avait été une expérience fascinante. Il avait découvert avec délices que sa couleur favorite était le vert, qu'elle n'aimait pas la pizza aux poivrons, adorait les films d'action et détestait les films de nanas, elle qui était pourtant la féminité même. Mais comme elle l'expliquait elle-même, qu'avaient à lui apprendre ces films qu'elle ne connaisse déjà ? Elle était d'une sérénité fascinante ; il ne l'avait jamais vue se mettre en colère. C'était la personne la plus équilibrée qu'il ait jamais rencontrée et, même après deux ans de mariage, il s'étonnait encore de sa propre chance.

Comme elle bâillait en s'étirant, son téton sortit de la bouche du bébé, qui grogna en tétant quelques instants dans le vide avant de retrouver le calme. Fasciné, David effleura la pointe du sein nu de Milla. Il s'avouait volontiers être enchanté par les nouvelles mensurations de sa femme. Avant la grossesse, elle avait toujours été mince comme un coureur de fond. À présent, elle était tout en courbes, si bien que l'abstinence sexuelle le rendait fou. Il ne se sentait pas capable d'attendre jusqu'au lendemain, jour où Milla avait rendez-

vous avec Susanna Kosper, la gynéco-obstétricienne de l'équipe. À cause d'un certain nombre d'urgences, cette dernière avait dû repousser ce rendez-vous, de telle sorte que Milla avait accouché depuis bientôt sept semaines et qu'il allait finir par hurler à la mort. Bien sûr, la masturbation le soulageait, mais faire l'amour à sa femme était tout de même autre chose.

Elle ouvrit les yeux avec un sourire endormi.

— Salut, Doogie. Tu penses à demain soir ?

David rit du surnom qu'elle lui avait donné et du fait qu'elle ait deviné ses pensées. Non qu'il s'agisse là d'un exploit, étant donné qu'il faisait une fixette sur le sexe depuis des semaines.

— Je ne pense qu'à ça.

— Peut-être Doogie junior nous fera-t-il le plaisir de faire sa nuit, dit-elle en caressant la tête du bébé.

Celui-ci se remit à téter dans le vide.

— Ça m'étonnerait ! dirent-ils tous les deux en même temps.

David se remit à rire. Doté d'un appétit vorace, Justin réclamait à manger toutes les deux heures. Milla s'était inquiétée de ce que son lait ne soit pas assez nourrissant ou abondant, mais d'après Susanna il n'y avait pas lieu de s'en faire : Justin était simplement glouton.

Comme Milla bâillait encore une fois, David, inquiet, lui caressa la joue.

— Nous ne sommes pas obligés de faire l'amour demain sous prétexte que Susanna te donne le feu vert. Si tu es trop fatiguée, nous attendrons.

Susanna l'avait chapitré sur la fatigue d'une jeune mère, surtout lorsque celle-ci allaitait.

— Tu peux toujours courir ! Je n'attendrai pas une minute de plus et suis capable de refiler Justin à Susanna pour te pourchasser dans le dispensaire.

— Tu espères m'obliger à me déshabiller sous la menace d'un scalpel ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

Puis, lui prenant la main pour la poser sur son sein :

— Cela fait maintenant six semaines. Nous ne sommes pas obligés d'attendre la bénédiction de Susanna.

L'idée n'était pas pour déplaire à David. Il y avait même déjà songé mais redoutait que Milla le croie uniquement intéressé par le sexe. Soulagé qu'elle ait formulé l'idée la première, il se sentait de plus en plus tenté.

— Il faut que je sois au dispensaire dans dix minutes, maugréa-t-il en consultant sa montre.

Déjà, les patients devaient faire la queue devant la porte. Il devait opérer une demi-heure plus tard, et avait tout juste le temps de se

rendre au dispensaire, de se changer et de se laver. Certes, dans l'état qui était le sien, il était capable de jouir en dix secondes chrono, mais Milla méritait vraiment mieux.

— Alors à ce soir, dit Milla. J'essaierai de maintenir Justin éveillé le plus longtemps possible pour qu'il dorme cette nuit.

— Excellente tactique, répondit David en prenant ses clefs. Que comptes-tu faire, aujourd'hui ?

— Pas grand-chose. Je vais aller au marché ce matin avant qu'il ne fasse trop chaud.

— Achète des oranges.

Ces derniers temps, David était accro aux oranges, comme si son organisme manquait de vitamine C. Peut-être était-ce le cas, vu les longues heures qu'il passait en salle d'opération. Il embrassa sa femme et effleura la joue du bébé.

— Prends bien soin de ta maman, murmura-t-il à ce dernier avant de filer.

Milla resta encore quelques instants au lit, savourant la paix et le silence. Enfin un moment où personne ne lui demandait rien ! En se croyant prête à s'occuper d'un bébé, elle n'avait pas vraiment songé qu'il s'agissait d'un travail à temps plein. Lorsqu'il ne fallait pas nourrir Justin ou le changer, elle en profitait pour s'occuper à la hâte de son ménage, malgré une extrême fatigue qui lui donnait la sensation de marcher dans l'eau jusqu'à la taille. Elle avait l'impression que sa dernière vraie nuit de sommeil remontait à plusieurs mois. Réflexion faite, ce n'était pas une impression : cela devait remonter à environ quatre mois, depuis que le fœtus avait atteint une taille suffisante pour appuyer sur sa vessie, l'obligeant à uriner pratiquement toutes les demi-heures. Elle le portait bas, ce qui selon Susanna, lui rendait la respiration moins pénible, mais avait aussi ses inconvénients, à savoir, faire souvent pipi. La maternité n'avait décidément rien de très glamour, même si c'était un moment infiniment gratifiant.

Milla contempla son fils endormi, consciente de rayonner de bonheur. Il était vraiment magnifique. C'est ce que tout le monde disait en s'extasiant devant ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa bouche adorable. On aurait dit le bébé Gerber, ce nourrisson idéal aux grands yeux dont l'image ornait des millions de produits pour bébés. Milla adorait tout chez lui, depuis ses ongles minuscules jusqu'aux fossettes qui se dessinaient au fur et à mesure qu'il prenait du poids. Elle aurait pu passer des journées entières à le contempler... si elle n'avait pas eu tant de choses à faire.

Aussitôt, elle se rappela le programme de la journée : lessive, ménage, cuisine et, si elle trouvait un moment, paperasse pour la clinique. Il faudrait aussi qu'elle trouve le temps de s'adonner à ses

occupations typiquement féminines qui avaient pour nom shampooing et épilation, à cause du rendez-vous galant de ce soir. Même si elle ne se lassait pas de son rôle de mère, elle aspirait à être aussi autre chose, une femme désirable, par exemple. Le sexe lui manquait. David faisait l'amour avec la même concentration absolue qu'il mettait dans tout ce qui lui plaisait et il était délicieusement agréable d'être l'objet de ses attentions. Plus qu'agréable, même : carrément merveilleux.

Mais en premier lieu, elle devait aller au marché avant les grandes chaleurs.

C'étaient leurs deux derniers mois au Mexique. L'année que David et ses collègues avaient consacrée à travailler bénévolement dans un dispensaire touchait à sa fin. Ce pays allait lui manquer, avec ses habitants, son soleil, son temps de vivre. Ils allaient retrouver les États-Unis et l'univers impitoyable de la médecine telle qu'on la pratiquait là-bas. Cela dit, Milla était heureuse de retrouver sa famille et ses amis, ainsi que certains raffinements, comme les supermarchés climatisés. Elle avait envie d'emmener Justin au parc ou d'aller voir sa mère. Cette dernière lui avait beaucoup manqué pendant sa grossesse malgré de nombreux coups de fil et un séjour éclair aux États-Unis.

En se découvrant enceinte à quelques jours du départ, elle avait failli ne pas suivre David au Mexique. Mais elle n'avait pas voulu passer autant de temps loin de lui, surtout alors qu'elle portait leur premier enfant. Après avoir consulté Susanna, la gynécobstétricienne de l'équipe, elle avait décidé de s'en tenir au plan initial. Sa mère avait été horrifiée à l'idée que son petit-fils puisse naître à l'étranger, mais la grossesse s'était bien déroulée et Justin était né à terme, deux jours après la date prévue. Depuis lors, Milla vivait sur un petit nuage composé pour moitié de fatigue et pour moitié d'amour éperdu.

Elle ne pouvait s'empêcher de trouver drôle que sa vie soit à ce point différente de ce qu'elle avait imaginé. Armée de son diplôme en sciences humaines, elle s'était dit qu'elle allait changer le monde en changeant les individus. Elle serait de ces enseignants dont on se souvient toute sa vie, de ceux qui ont une influence décisive sur leurs étudiants. À l'aise dans le milieu universitaire malgré ses aspects politiques, elle avait prévu d'y rester jusqu'au doctorat, puis d'y enseigner. Le mariage ? Oui, mais pas tout de suite. Vers les trente, trente-cinq ans. Les enfants ? Peut-être.

Puis elle avait fait la connaissance de David, le petit génie de la médecine, le fils de son professeur d'histoire dont elle était devenue l'assistante. Elle savait déjà tout de lui avant de le connaître. Doté d'un QI de génie, il avait obtenu le bac à quatorze ans, quitté l'université à dix-sept, terminé ses études de médecine en un temps record et était déjà chirurgien à vingt-cinq ans, à l'époque où elle

l'avait rencontré. Elle s'attendait à ce que ce soit un monsieur Je-sais-tout pédant – avec quelques raisons de l'être – ou un authentique abruti.

David n'était ni l'un ni l'autre. C'était un jeune homme séduisant au visage souvent fatigué, à cause des longues heures qu'il passait en salle d'opération et de son insatiable appétit de connaissance qui le poussait à lire des ouvrages de médecine jusque tard dans la nuit. Il avait un joli sourire très sexy, des yeux bleus rieurs, des cheveux blonds presque toujours en bataille. Il était grand, ce qui n'était pas pour déplaire à Milla qui aimait à porter des talons alors qu'elle mesurait déjà 1,70 m. À vrai dire, elle aimait tout chez lui. C'est pourquoi elle n'avait pas hésité un instant lorsqu'il lui avait demandé de sortir avec lui.

Pourtant, quelle n'avait pas été sa surprise, lors de ce réveillon de la Saint-Sylvestre, de le surprendre en train de la regarder et de lire le désir au fond de ses yeux. Cela avait été une révélation : David était amoureux d'elle et elle de lui. C'était aussi simple que cela.

Elle l'avait épousé à vingt et un an, juste après avoir obtenu son diplôme et, à vingt-trois ans, voilà qu'elle était devenue mère. Elle ne regrettait absolument rien. Même si elle avait toujours l'intention de devenir enseignante et de poursuivre ses études, une fois de retour aux États-Unis, elle ne regrettait pas un seul des choix qui l'avaient conduite jusqu'à ce petit miracle qu'était son fils. Dès l'instant où elle s'était sue enceinte, sa grossesse l'avait entièrement absorbée et son amour pour le bébé avait été tel qu'elle se sentait comme éclairée de l'intérieur. Ce sentiment était encore plus fort à présent, au point qu'elle se sentait reliée à Justin même s'il se trouvait dans la pièce voisine. Malgré son épuisement, elle était heureuse de cette dépendance.

Elle sortit de son lit en calant le bébé à l'aide de coussins, bien qu'il ne soit pas encore en âge de se retourner. Il ne broncha pas tandis qu'elle se livrait à une toilette rapide, brossait ses cheveux et enfilait une de ces amples robes bain de soleil achetées spécialement pour après la grossesse. Même si elle pesait encore sept kilos de plus qu'avant, cet excédent de poids ne la gênait pas trop ; elle aimait bien ses rondeurs de mère. Quant à David, il adorait son nouveau tour de poitrine, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute !

En songeant à la soirée qui les attendait, Milla eut un petit frisson d'impatience. Une semaine auparavant, David avait rapporté du dispensaire une boîte de préservatifs dont la vue les avait légèrement surexcités. Après avoir utilisé des préservatifs dans les premiers temps de leur liaison, Milla avait pris la pilule jusqu'à ce qu'ils décident d'avoir un enfant. Le fait de renouer avec les préservatifs lui donnait l'impression de revivre leurs débuts, l'époque où ils se désiraient

comme des fous, où tout était si nouveau, si intense, si impressionnant.

Justin se mit à gigoter en faisant une petite bouche comme s'il cherchait à téter. Puis il ouvrit ses yeux bleus en brandissant ses petits poings et commença à râler comme il le faisait toujours avant de crier quand il était mouillé. Arrachée à ses songeries érotiques, Milla alla chercher une couche et le changea en lui roucoulant des mots doux. Il réussit à fixer son regard et l'observa avec ravissement comme si elle était le seul être au monde, la bouche entrouverte, agitant bras et jambes.

— Où est-il, le bébé de maman ? dit-elle en le prenant dans ses bras.

Aussitôt, il se jeta sur son sein.

— Ou plutôt le petit glouton à sa maman, rectifia-t-elle en déboutonnant sa robe.

Ses seins la lançaient déjà et elle soupira d'aise lorsqu'il commença à téter. Jouant avec ses doigts et ses orteils, elle se balançait d'avant en arrière en fredonnant une berceuse pendant qu'il tétait, s'abandonnant au plaisir du moment. Si elle se serait volontiers passée des couches sales et du manque de sommeil, elle adorait cet aspect de son rôle maternel. Lorsqu'elle tenait ainsi Justin contre elle, plus rien n'avait d'importance.

Quand il eut fini de téter, elle le reposa le temps de grignoter quelque chose. Après avoir brossé ses dents, elle enfila un porte-bébé et y plaça son enfant. Il se lova contre son cœur, les paupières déjà lourdes. Puis, munie d'un chapeau, d'un panier et d'un peu d'argent, Milla partit pour le marché.

Celui-ci ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres. L'air était encore frais et sec, bien que le soleil laissât présager des heures de canicule, et le petit marché du village grouillait de chalands matinaux. On y trouvait des oranges, des poivrons aux couleurs vives, des bananes, des melons et des oignons jaunes en tresses. Milla fit un tour pour repérer ce qu'elle voulait, échangeant çà et là quelques mots avec les villageoises qui s'arrêtaient pour admirer l'enfant.

Justin était recroquevillé en position fœtale, à la manière des tout-petits. Milla tenait son chapeau à la main de façon à le protéger du soleil. Une légère et agréable brise jouait dans ses courts cheveux châains bouclés et vint soulever le duvet blond du bébé. Celui-ci s'étira et fit quelques mouvements de succion. Milla posa son panier pour lui caresser le dos ; il se rendormit.

Devant un étal de fruits, elle se lança dans une discussion animée quoique hésitante avec la marchande. Bien que sa compréhension de l'espagnol fût meilleure que son parler, elle savait se faire comprendre et s'aidait de sa main libre pour indiquer les fruits qu'elle désirait.

Elle ne les vit pas arriver. Brusquement, deux hommes l'encadrèrent, l'agressant par leur odeur et la chaleur de leur corps. Instinctivement, elle voulut reculer, mais ils resserrèrent leur étau. Celui de droite sortit un couteau de sa ceinture et trancha les bretelles du porte-bébé, si vite qu'elle n'eut que le temps de crier. Le temps parut se suspendre et les secondes qui suivirent ne furent qu'une suite d'images floues. La marchande de fruits tomba à la renverse, le visage bouleversé. Milla sentit les bretelles du porte-bébé glisser. Paniquée, elle saisit Justin. L'homme qui se trouvait sur sa gauche le lui arracha des mains en la repoussant.

Elle réussit pourtant à garder l'équilibre et se jeta sur l'homme en luttant pour récupérer l'enfant. Quand elle lui lacéra le visage de ses ongles, il eut un mouvement de recul.

Réveillé en sursaut, le bébé hurlait. Les chalands, affolés par cette soudaine violence, s'étaient dispersés.

— À l'aide ! hurla Milla tout en essayant d'attraper Justin.

Mais tout le monde semblait s'éloigner au lieu de lui venir en aide. L'homme tenta de la repousser une nouvelle fois ; Milla lui mordit la main jusqu'au sang. Il poussa un cri. Elle enfonça ses ongles dans son œil, où ils ne rencontrèrent qu'une résistance molle. Le cri de l'homme se mua en hurlements et il desserra son emprise sur Justin. Elle se jeta sur le bébé dont elle parvint à saisir un bras. L'espace d'un instant, elle crut l'avoir récupéré. Soudain, elle sentit le deuxième homme s'approcher derrière elle et une douleur atroce dans le bas du dos la paralysa.

Elle tomba par terre agitée de convulsions en griffant désespérément la poussière. Les deux hommes s'enfuirent, l'un d'eux tenant le bébé sous son bras et se couvrant le visage de l'autre main tout en hurlant comme un damné. Milla resta étendue sur le sol, luttant contre la douleur pour retrouver son souffle. Elle manquait d'air malgré tous ses efforts et son corps refusait de bouger. Un voile noir descendit devant ses yeux tandis qu'elle gémissait :

— Mon bébé ! Mon bébé ! Rattrapez mon bébé !

Personne n'essaya.

David se lavait les mains après avoir opéré une hernie. L'anesthésiste, Rip Kosper, mari de Susanna, vérifiait la pression artérielle et le rythme cardiaque du patient avant de l'envoyer en salle de réveil, auprès de Anneli Lansky, l'infirmière. Ils formaient une bonne équipe et David savait qu'il les regretterait lorsque son temps ici serait fini et qu'il retournerait exercer aux États-Unis. Certes, le dispensaire minuscule, avec son carrelage cassé et son équipement désuet ne lui manquerait pas, mais il ne quitterait pas de gaieté de cœur l'équipe, les patients et le Mexique.

Il songeait déjà à la prochaine intervention, une opération de la

vésicule biliaire, lorsque des cris retentirent dans le couloir. Il reconnut la voix de Juana Mendoza, une autre infirmière, qui l'appela.

Il s'élança dans le couloir, puis s'arrêta devant un attroupement composé de Juana, Susanna Kospér, deux hommes et une femme qui portaient tant bien que mal une autre femme. On ne voyait pas le visage de cette dernière, caché par le corps de ses porteurs, mais sa robe était tachée de sang. Aussitôt, David eut les réflexes d'urgence.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en approchant une civière.

— David, c'est Milla, dit Susanna d'une voix brève.

D'abord il jeta un coup d'œil autour de lui, s'attendant à voir sa femme. Puis il comprit le sens de ces mots et regarda la blessée inconsciente. Des boucles châtaines encadraient son visage livide. Soudain, il saisit. Milla ? Impossible ! Milla était à la maison, en sécurité, avec Justin. Cette femme exsangue lui ressemblait, certes, mais ce n'était pas Milla.

— David ! s'exclama Susanna. Reprends-toi ! Aide-nous à la mettre sur le brancard !

Seuls ses réflexes professionnels lui permirent d'agir, de s'approcher et de hisser sur le brancard cette femme qui ressemblait à Milla. Sa robe, ses bras, ses mains, ses jambes, ses pieds et même ses chaussures, étaient recouverts de sang. Elle ne portait qu'une chaussure, d'ailleurs, une sandale qui ressemblait à une paire que Milla mettait souvent. Puis il aperçut le vernis rose de ses orteils, la fine chaîne d'or qui ornait sa cheville droite et un grand vide se fit en lui.

— Que s'est-il passé ? dit-il d'une voix qu'il ne reconnut pas.

En même temps, il se mit en action et Milla fut rapidement acheminée vers la salle d'opération.

— Blessure au couteau en bas du dos, traduisit Juana d'après ce qu'on criait autour d'eux.

Après avoir refermé la porte, elle poursuivit :

— Deux hommes l'ont attaquée sur le marché. Ils ont enlevé Justin. Milla s'est débattue et a été poignardée.

Justin ! Ébranlé par ce nouveau choc, David eut un mouvement de recul et se tourna vers la porte. Deux salauds lui avaient volé son fils ! Déjà, il s'éloignait du brancard, prêt à s'élancer pour retrouver son fils. Puis, hésitant, il se tourna vers sa femme.

On n'avait pas eu le temps de nettoyer le bloc ni de remplacer le matériel sur le chariot. Anneli arriva et se mit à rassembler le nécessaire. Juana prit la tension de Milla pendant que Susanna découpait ses vêtements en annonçant :

— Elle est de type O⁺.

Comment le savait-elle ? Ah oui ! Elle avait vérifié avant

d'accoucher Milla.

Juana apporta une poche de sang.

Il était en train de la perdre. Milla allait mourir sous ses yeux s'il ne sortait pas de sa torpeur pour passer à l'action. D'après la position de la blessure, le couteau avait dû toucher le rein gauche et Dieu sait quels autres dégâts il avait pu provoquer au passage. Elle se vidait de son sang. Dans quelques minutes, ses organes vitaux commenceraient à mourir.

Se concentrant sur ce qu'il devait faire, David enfila les gants que lui tendait Anneli. Il n'avait pas le temps de se laver ni de se lancer à la recherche de Justin. Il avait juste le temps de saisir le scalpel qu'on lui tendait et de rassembler tout son savoir. C'est en jurant et en priant qu'il ouvrit le corps de sa femme. Comme il le craignait, la lame avait touché le rein gauche. Touché ? En fait, elle l'avait coupé en deux ! Ce rein-là était perdu et, s'il ne ligaturait pas les vaisseaux sanguins en un temps record, Milla serait perdue elle aussi.

Il entama une course contre la montre, sauvage et sans merci. Qu'il commette la moindre erreur, la moindre hésitation, qu'un instrument lui échappe des mains ou que sa main tremble une seule seconde et il perdrait cette course. Il perdrait Milla. Ce n'était plus la chirurgie telle qu'il la pratiquait d'ordinaire : c'était de la chirurgie de guerre, rapide, brutale, où la vie dépendait de décisions, de gestes effectués en une fraction de seconde.

Tandis qu'on transfusait à Milla tout le sang disponible, David se battait pour empêcher ce sang de s'échapper aussi vite de son corps. Peu à peu, il stoppa l'hémorragie, ligaturant un à un tous les vaisseaux lésés. Peu à peu, il s'achemina vers la victoire. Combien de temps dura l'intervention ? Il ne posa la question à aucun moment et ne le sut jamais. Quelle importance ? Il devait gagner à tout prix, car il ne survivrait pas s'il perdait cette épreuve contre la montre.

Dix ans plus tard au Mexique, État du Chihuahua

Les yeux mi-clos, Paige Sisk tira une longue bouffée de son joint avant de le passer à Colton Rawls, son fiancé, contre lequel elle était affalée. Tous ces bobards dont on lui avait rebattu les oreilles, comme quoi il allait lui arriver ceci et cela au Mexique, c'était vraiment n'importe quoi ! Le Mexique, c'était le pied. Elle n'était pas complètement débile : elle n'allait pas fumer des joints sous le nez des flics – encore que, d'après ce qu'on racontait, il suffisait de sortir ses dollars pour être tiré d'affaire. Comme si elle allait gaspiller son fric pour soudoyer des flics !

Cela faisait quatre jours qu'ils étaient arrivés. Colton adorait Chihuahua. Il avait des trucs sérieux à y faire, rapport à Pancho Villa. Jusqu'à leur arrivée dans cette ville, Paige pensait qu'il s'agissait d'une villa où l'on fabriquait des ponchos. La seule fois où elle avait entendu parler d'un Pancho, c'était dans un vieux western où un mec bizarre n'arrêtait pas de dire « Oh ! Pancho ! » à un autre mec tout aussi bizarre coiffé d'un grand chapeau. Colton lui avait appris que son Pancho à lui était le vrai. Comme s'il y en avait des faux ! Enfin bref. Colton faisait des recherches. À deux reprises, ils étaient allés admirer une vieille Dodge dans laquelle le vrai Pancho s'était, paraît-il, fait transformer en passoire, exactement comme Bonnie et Clyde.

Pour Paige, Pancho Villa était mort depuis belle lurette et elle n'avait que faire de sa Dodge. Évidemment, s'il avait conduit un Hummer...

— S'il avait conduit un 4x4 Hummer, il aurait pu écrabouiller les connards qui lui tiraient dessus, dit-elle.

— Qui ça ? Qui conduit un Hummer ? demanda Colton du fond de ses brumes.

— Pancho Villa.

— Non, c'était une Dodge.

— C'est bien ce que je disais. S'il avait conduit un Hummer, il les aurait aplatis comme des crêpes.

— Les Hummer n'existaient pas à l'époque.

— Ce que tu peux être pinailleur ! J'ai dit « si » !

Paige récupéra son joint et en tira une nouvelle bouffée. Puis elle descendit du lit.

— Je vais aux toilettes.

— OK.

Content d'avoir le joint pour lui tout seul, Colton se cala contre les oreillers et lui adressa un petit signe au moment où elle sortait de la chambre. Paige ne lui rendit pas son petit signe. Aller aux toilettes n'avait rien de réjouissant. Il n'y avait qu'un W-C par étage ; des pages de magazines y tenaient lieu de papier hygiénique et il y régnait une odeur infecte. Colton avait insisté pour descendre dans cet hôtel parce que les chambres y étaient moins chères qu'ailleurs. Encore heureux ! Il aurait fallu être idiot pour payer à prix d'or une piaule dans ce taudis. Seul avantage, il se trouvait tout près du marché, ce qui était plutôt sympa.

Même si le joint l'avait détendue, Paige redoutait les toilettes. Le verrou était cassé et la porte fermait à l'aide d'un lacet de chaussure qu'on enroulait autour d'un clou. Si bien qu'à chaque fois qu'elle y allait, elle se dépêchait de faire ce qu'elle avait à faire.

Et merde ! Elle avait oublié la lampe de poche. Bien qu'il n'y ait jamais eu de coupure au moment où elle était aux toilettes, on l'avait assurée que cela arrivait parfois. Or, elle avait peur du noir. Elle essaya de se dépêcher de se soulager, mais le moyen quand on a retardé jusqu'à la dernière seconde le moment d'aller jusqu'à ces lieux infâmes ? Accroupie au-dessus de la lunette – pas de danger qu'elle s'asseye là-dessus ! – elle se vida si longuement qu'elle commença à avoir des crampes dans les jambes et se demanda si elle n'allait pas finir par s'asseoir tout de même. Seulement après, comment faire pour se désinfecter ? Se faire bouillir les fesses pendant dix minutes ?

Enfin, elle termina, s'essuya à l'aide d'une page de magazine et se releva avec un soupir de soulagement. Quand elle aurait enfin réussi à arracher Colton à Chihuahua et à la Dodge criblée de balles de Pancho Villa, elle insisterait pour qu'ils descendent dans des établissements plus décents.

Quand elle eut remonté son short et lavé ses mains – qu'elle essuya sur son postérieur parce qu'elle avait oublié d'apporter une serviette – elle dénoua le lacet qui tenait lieu de verrou et éteignit la lumière. La porte s'ouvrit sur le couloir plongé dans l'obscurité. Paige trébucha et s'arrêta net. Ce couloir était censé être éclairé. Il l'était tout à l'heure. L'ampoule avait dû griller.

Des frissons coururent le long de son dos. C'était peu dire qu'elle détestait l'obscurité. Comment allait-elle regagner sa chambre si elle n'y voyait goutte ?

Sur sa gauche, le plancher craqua. Elle fit un bond et voulut crier, mais sa voix s'étrangla. Une main rude lui ferma la bouche, une âcre

odeur de sueur parvint à ses narines, puis elle reçut un coup sur la tête et s'effondra, inconsciente, sur le sol.

El Paso, Texas

Le téléphone portable de Milla sonna. Pendant un instant, elle envisagea de ne pas répondre. Elle était épuisée, déprimée, et souffrait d'une migraine atroce. Il faisait 42°C dehors et, malgré la climatisation, la chaleur qui traversait le pare-brise lui brûlait les bras. Le visage ravagé et les yeux bleus sans vie de Tiera Alverson, la fillette qu'elle venait de retrouver, la hantaient. Cette nuit, dans ses rêves, elle savait qu'elle réentendrait les sanglots de Regina Alverson au moment où elle avait appris que sa fille de quatorze ans ne rentrerait plus jamais à la maison. Les Limiers réussissaient parfois. Parfois ils arrivaient trop tard. Cela avait été le cas aujourd'hui.

Pour l'heure, Milla ne voulait surtout pas assumer le malheur des autres ; elle avait bien assez de sa propre douleur. Seulement, qui sait qui cherchait à l'appeler, et pour quelle raison ? Après tout, n'avait-elle pas fait de la recherche des personnes disparues une croisade personnelle ? Elle entrouvrit les yeux le temps d'appuyer sur le bouton permettant de prendre la communication et les referma aussitôt pour se protéger du soleil.

— Allô ?

— *Senora* Boone ?

Milla ne reconnut pas cette voix à l'accent mexicain, mais elle parlait à tant de personnes différentes chaque jour... Cependant, dans la mesure où son interlocuteur l'appelait Boone, ce devait être un coup de fil professionnel. Bien qu'elle ait repris son nom de jeune fille après son divorce, le public associait le nom de Boone à la recherche des personnes disparues, si bien qu'elle avait dû continuer à l'utiliser pour tout ce qui concernait les Limiers.

— C'est moi-même.

— Il va y avoir un rendez-vous ce soir. Guadalupe, 22 h 30. Derrière l'église.

— Quelle sorte de rendez-vous...

— Diaz y sera, l'interrompt son interlocuteur avant de raccrocher.

Milla se redressa sur le siège de sa voiture. Sa migraine venait d'être balayée par une poussée d'adrénaline. Elle éteignit son téléphone et se mit à réfléchir à toute allure.

— Quel Guadalupe ? demanda Brian Cusack, assis à la place du chauffeur.

— Si ce n'est pas le Guadalupe qui se trouve près d'ici, autant laisser tomber.

Plusieurs communes d'importance variable portaient ce nom au Mexique. Le Guadalupe proche de la frontière américaine pouvait être

considéré comme un village.

— Merde. *Merde !* s'exclama Brian.

— Ce n'est pas le moment de rigoler.

Il était 18 heures passé et il n'y avait plus personne au bureau pour leur servir de renfort. Elle pourrait essayer de contacter ses collaborateurs à leur domicile, mais cela prendrait trop de temps. Si le rendez-vous avait lieu à 22 h 30, Brian et elle devaient être en poste au moins une heure avant. Guadalupe se trouvait à environ 80 km de la frontière qu'ils ne pouvaient espérer atteindre avant trois quarts d'heure à une heure étant donné le trafic. Abandonner la voiture à El Paso, avant le pont séparant les États-Unis du Mexique, traverser ce dernier à pied et se trouver un moyen de locomotion à Juarez serait moins compliqué que de s'imposer la paperasse obligatoire pour ceux qui passaient la frontière en voiture. Toutefois, « moins compliqué » ne voulait pas dire « simple ». Ils ne disposaient que de très peu de temps et la moindre complication pouvait compromettre leurs chances de réussite.

Ils avaient toujours sur eux leurs passeports et leurs visas d'entrée au Mexique, au cas où ils seraient amenés à traverser la frontière. Cela dit, c'était à peu près tout l'équipement dont ils disposaient, en dehors des jumelles à infrarouges qui leur avaient servi à retrouver le petit Dylan Peterson – recherches couronnées de succès, celles-là. Ils n'avaient pas eu le temps de les rapporter au bureau, puisqu'ils s'étaient aussitôt lancés sur les traces de Tiera Alverson. Pour cette dernière, ils n'avaient pas eu besoin de matériel. Une fois à Carlsbad, au Nouveau-Mexique, il leur avait fallu beaucoup de patience, mais pas d'équipement de survie.

Ils allaient donc devoir se débrouiller avec ce qu'ils avaient sous la main, car pour rien au monde Milla n'aurait laissé passer l'occasion de piéger Diaz.

Diaz. Ce type était plus insaisissable qu'une volute de fumée un jour de grand vent. Cette fois, peut-être auraient-ils de la chance.

— Nous n'avons pas le temps d'aller chercher des armes, dit calmement Brian.

— Il va pourtant falloir le prendre.

Pour ne pas prendre le risque de passer des armes en fraude à la frontière, ils avaient des arrangements leur permettant d'acheter des armes côté mexicain. Même s'ils en avaient rarement besoin, le plus gros de leur travail consistant à parler avec des gens, la prudence commandait d'être à même de se défendre.

Milla essaya de joindre chez elle Joann Westfall, son adjointe, mais tomba sur un répondeur. Elle laissa un message pour lui dire où ils allaient et pourquoi. La règle, qu'elle avait elle-même édictée au sein de Limiers, voulait que personne ne parte en mission seul ou sans

informer quelqu'un de l'endroit où il se rendait.

Sa première piste sérieuse sur Diaz depuis deux ans ! C'était peut-être le moment qu'elle attendait depuis dix années.

L'enlèvement de Justin était resté entouré de mystère et de rumeurs. Aucune rançon n'avait été réclamée et les kidnappeurs s'étaient volatilisés. Cependant, elle avait fini par obtenir des bribes d'information concernant un individu borgne qui n'était jamais là où elle espérait le trouver. Deux ans plus tôt, une femme lui avait glissé à l'oreille qu'un nommé Diaz savait peut-être quelque chose. Depuis, Milla avait beau le traquer sans relâche, elle n'avait découvert que des rumeurs exaspérantes.

« Chercher Diaz, c'est chercher la mort », lui avait dit un vieillard pour la dissuader de continuer. Mieux valait ne pas essayer d'approcher. Diaz était au courant de beaucoup de disparitions ou derrière celles-ci. Elle avait entendu dire que le borgne s'appelait Diaz, ou que le borgne travaillait pour Diaz, ou encore que Diaz avait tué le borgne pour avoir enlevé par erreur un bébé américain et causé un beau tapage médiatique.

Milla avait entendu tout et son contraire à propos de Diaz. Les gens redoutaient d'en parler mais Milla posait des questions et, à force de patience, obtenait des bribes de réponse formulées à voix basse. Sans savoir vraiment qui était ce Diaz, elle avait la conviction qu'il était lié à l'enlèvement de Justin.

— Quelqu'un cherche à faire tomber Diaz, dit brusquement Brian.

— On dirait bien, oui.

Comment expliquer autrement ce mystérieux coup de fil ? Elle ne voulait surtout pas être mêlée à un complot, une trahison, une vendetta. Tout ce qu'elle voulait, c'était retrouver Justin. Tel était l'objectif des Limiers : retrouver les personnes disparues ou enlevées. Si la justice y trouvait son compte, tant mieux, mais cela ne regardait que la police. Jamais elle n'avait entravé une enquête ; elle avait même souvent aidé les enquêteurs. Son objectif se limitait à une chose : rendre des enfants à leurs familles.

— Si les choses tournent mal, on se fait tout petits et on ne se montre pas, ajouta-t-elle.

— Et si ce type est celui que tu recherches depuis si longtemps ?

Milla ferma les yeux. C'était bien joli de vouloir rester en dehors de la bagarre s'il y en avait, mais si Diaz s'avérait être l'homme qu'elle avait éborgné lors de l'enlèvement de Justin ? Pourrait-elle contrôler la rage qui bouillonnait toujours en elle ? Elle voulait lui parler, afin de découvrir ce qu'il avait fait de son enfant, et rêvait de le tuer, de le détruire comme il l'avait détruite.

Ne sachant que répondre, elle se concentra sur le moment présent. Depuis dix ans, elle tenait grâce à cela : ne penser qu'à ce

qu'elle allait faire dans l'immédiat. Brian et elle étaient fatigués, avaient le ventre vide et une longue nuit devant eux. De sa réserve, elle sortit deux barres chocolatées dont les noisettes leur donneraient l'énergie nécessaire. Ayant compris qu'il devrait s'en contenter pour tout dîner, au lieu du steak dont il lui avait rebattu les oreilles durant tout le trajet du retour, Brian dévora la sienne en trois bouchées. Milla lui en tendit une deuxième, qu'il engloutit aussi vite que la première.

D'habitude, elle emportait toujours des fruits. Mais ce soir, croyant leur journée de travail terminée, elle n'avait pas pris le soin de renouveler son stock. Elle partagea en deux l'ultime banane, que Brian faillit manger avec la peau.

— C'est tout ? demanda-t-il quand elle eut terminé sa ration.

— Voyons un peu : deux barres chocolatées, un paquet de bonbons, deux bouteilles d'eau. C'est tout ce qui reste.

Les deux dernières barres chocolatées les aideraient à tenir bon sur le trajet du retour. Brian grommela. Sa grande carcasse exigeait de constants apports énergétiques.

— Si j'ai bien compris, le dîner est terminé.

Ils ne burent que quelques gorgées d'eau, afin de ne pas avoir à satisfaire un besoin pressant à un moment inadéquat.

Milla fouilla dans son carton en quête d'une carte incluant Guadalupe, où ils s'étaient déjà rendus.

— Je me demande combien d'églises il peut y avoir. Je ne m'en souviens pas.

— J'espère qu'il n'y en a qu'une. Passe-moi les bonbons.

Milla s'exécuta. Brian se mit à croquer les friandises par poignée de trois ou quatre.

Sur son portable, Milla appela leur contact à Juarez, un certain Benito dont ils n'avaient jamais su le nom de famille. Benito était l'as de la voiture dénichée à la dernière minute. Les véhicules qu'il leur fournissait n'avaient rien à voir avec les véhicules de location conventionnels. Il s'était fait une spécialité des pick-up défoncés et dégingués, peu à même d'attirer les regards ou de tenter les vandales. Dans les voitures de Benito, il n'y avait plus rien à esquinter ni à voler mais elles fonctionnaient. Il faisait le plein avant de les leur remettre et les papiers étaient toujours en règle, au cas où ils se feraient contrôler par la police.

Se procurer des armes était une autre affaire. Les Limiers en avaient rarement besoin et Milla se sentait toujours mal à l'aise quand elle devait en porter. La législation sur les armes était très stricte au Mexique. Elles y circulaient à foison, mais se faire prendre avec, c'était se retrouver dans un beau pétrin. Bien qu'elle n'aimât pas enfreindre la loi, il était indispensable d'être armé pour se défendre en cas de besoin. Elle appela le contact qui les fournissait sous le manteau et

commanda deux armes de défense basiques. Elle ne savait jamais par avance ce qu'on allait lui procurer. Ce seraient sans doute des revolvers bon marché de calibre 22 dont ils se débarrasseraient avant de repasser la frontière vers les États-Unis.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, il était 19 h 30 et la nuit commençait à tomber lorsqu'ils eurent passé le pont et effectué les formalités. Benito les attendait avec un pick-up remarquable, un vieux modèle Ford où la rouille avait largement pris le pas sur la peinture. Le hayon avait disparu, la portière du passager tenait grâce à des ficelles et le pare-brise était maintenu par du chatterton. Bien que pressés par le temps, Brian et Milla s'arrêtèrent un instant devant l'engin pour s'assurer qu'ils ne rêvaient pas.

— Benito, tu t'es vraiment surpassé cette fois !

Benito se fendit d'un large sourire ou manquait une dent. Milla n'avait jamais vu personne d'aussi obstinément jovial que ce petit bonhomme sec, auquel on aurait donné entre quarante et soixante-dix ans.

— Je fais de mon mieux, répondit-il avec un accent new-yorkais.

Né au Mexique, Benito avait passé son enfance aux États-Unis. Revenu s'installer sur la terre de ses ancêtres, il n'avait jamais pu se débarrasser de son accent.

— Le Klaxon est mort. Si les phares ne s'allument pas quand vous tirez sur la manette, poussez-la à fond et ramenez-la vers vous. Il faut essayer de tomber pile sur le bon cran.

— Y a-t-il un moteur ou faut-il marcher en la portant ? demanda Milla en jetant un coup d'œil à l'intérieur.

Elle ne plaisantait qu'à moitié, car le plancher rongé par la rouille laissait voir le macadam.

— Le moteur est un vrai petit bijou. Il ronronne comme un chaton et vous serez étonnés de sa puissance. Ça peut servir.

Benito, même s'il ne posait jamais de questions, savait à quelles occupations se livraient les Limiers.

Milla ouvrit la portière côté chauffeur et sauta sur le fauteuil du passager en évitant au passage le trou dans le plancher. Brian lui tendit le bagage contenant les jumelles à infrarouges, leur unique couverture et les deux bouteilles d'eau.

Le véhicule était d'un modèle si ancien qu'il était dépourvu de ceintures de sécurité. S'ils se faisaient arrêter par la police, ils en seraient certainement quittes pour une amende. Cependant, ainsi que l'avait promis Benito, le moteur démarra au quart de tour. Brian se fraya un passage dans les rues bondées de Juarez et alla se garer devant une *farmacia*, c'est-à-dire un drugstore. Milla attendit à l'intérieur du véhicule tandis qu'il allait voir leur contact, une certaine Chela. C'était une femme âgée d'une bonne quarantaine d'années, bien

habillée et à l'air distingué. Elle remit à Brian un sac de supermarché en échange duquel il lui passa de l'argent. Après cette transaction discrète, Brian remonta dans le pick-up et ils prirent la route de Guadalupe.

La nuit étant maintenant complète et il dut se bagarrer avec la manette de commande des phares. Conduire de nuit au Mexique était fortement déconseillé. Non seulement c'était de nuit que la plupart des vols se produisaient sur la route, mais la chaleur qui émanait du bitume attirait le bétail. Entrer en collision avec un cheval ou une vache était rarement bénéfique à l'animal ou au véhicule. Il y avait aussi les nids-de-poule et autres embûches peu visibles. Pour rendre la conduite encore plus originale, les Mexicains faisaient souvent exprès de conduire tous feux éteints, ce qui leur permettait de mieux voir les véhicules qui arrivaient en face dans les virages ou à flanc de colline. L'idée aurait pu n'être pas mauvaise en soi, mais si ceux d'en face avaient eu la même, la conduite tournait à la roulette russe.

Brian adorait conduire au Mexique. Âgé de seulement vingt-cinq ans, il trouvait excitant de mettre à l'épreuve sa vision nocturne et ses réflexes. C'était un vrai roc qui ne connaissait pas le sens du mot panique. Milla lui abandonnait donc volontiers le volant, tandis qu'elle se cramponnait en disant ses prières.

Lorsqu'ils parvinrent enfin à Guadalupe, il était presque 22 heures, soit très peu de temps avant le rendez-vous. C'était un petit village d'environ quatre cents âmes avec une grand-rue bordée d'échoppes serrées les unes contres les autres, de l'incontournable *cantina* et de quelques autres bâtiments. Ça et là, les barres qui servaient autrefois à attacher les chevaux étaient encore visibles. Sur la route défoncée, le bitume laissait la part belle à la terre et aux cailloux.

Ils s'engagèrent sur l'artère principale et vérifièrent qu'il n'y avait bien qu'une église. Derrière celle-ci s'étendait un cimetière où se serraient croix et pierres tombales. Milla, qui ne voyait pas grand-chose, ne fut pas sûre de distinguer une ruelle entre l'église et le cimetière, quoique l'espace semblât suffisant pour qu'une voiture puisse s'y engager.

— Il faudra retourner se garer près de la *cantina*, dit-elle.

Au milieu des autres véhicules stationnés là, leur pick-up passerait inaperçu. Brian hocha la tête et dépassa lentement l'église. Il prit la première à droite, puis encore à droite et retourna vers la *cantina*.

Il se gara entre une Chevrolet Monte-Carlo 1978 et une Coccinelle ancien modèle. Ils attendirent à l'intérieur du véhicule, cherchant des yeux les passants. Le bruit faisait rage à l'intérieur de la *cantina*, mais seul un chien qui reniflait les pas de portes se montra. Ils prirent

chacun une arme et une paire de jumelles à infrarouges. Milla, qui s'apprêtait à quitter le véhicule, leva machinalement la main pour éteindre le plafonnier... Il n'y en avait plus.

Ils se coulèrent dans l'ombre. Le chien, qui les observait, leur lança un aboiement étonné, puis, voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, reprit sa quête de nourriture.

La rue dépourvue de trottoirs s'étendait devant eux avec ses nids-de-poule et ses vestiges de bitume. Par chance, ils portaient des vêtements appropriés aux expéditions de nuit. Brian était vêtu d'un pantalon de docker vert foncé et d'un tee-shirt noir, Milla d'un jean et d'un corsage bordeaux sans manches. Tous deux étaient chaussés de boots à semelles de caoutchouc et coiffés d'une casquette vert foncé siglée A.L., pour Association Limiers. Cependant, contrairement à Brian, très bronzé, Milla avait des bras blancs très visibles. Elle y remédia en s'enroulant dans la couverture, dont la chaleur était la bienvenue en cette heure où l'air fraîchissait nettement.

Au lieu de courir ou de longer les murs, ils marchaient d'un pas décidé mais sans hâte, afin de ne pas attirer l'attention d'un éventuel observateur. Il ne restait plus qu'un quart d'heure avant le rendez-vous mais, heureusement, seuls les touristes étaient à l'heure au Mexique, où la ponctualité était considérée comme une marque de grossièreté. Il se pouvait toutefois que quelqu'un fasse le guet aux abords du lieu de rencontre.

À environ soixante-dix mètres de l'église, ils quittèrent l'artère principale et s'engagèrent dans une ruelle minuscule débouchant sur le cimetière.

— Qu'est-ce que tu as prévu ? chuchota Brian. On leur saute dessus, on demande lequel s'appelle Diaz et on l'embarque pour l'interroger ?

— Je doute que ce soit aussi facile.

Parce qu'il était jeune, bien bâti, robuste et bourré de testostérone, Brian avait toujours su faire face à toutes les situations, jusqu'à présent du moins. Milla, elle, savait qu'en un clin d'œil les choses pouvaient virer au cauchemar.

— Nous faisons ce que tu viens de dire s'ils ne sont que deux. S'ils sont plus nombreux, on ne bouge pas.

— Même s'ils ne sont que trois ?

— Même.

Brian et elle pouvaient prendre deux hommes par surprise et se couvrir mutuellement. Elle ne voyait aucun inconvénient à les tenir en joue pendant que Diaz répondrait à ses questions. Mais s'ils étaient plus nombreux... Elle n'était ni idiote ni suicidaire et ne voulait sous aucun prétexte risquer la vie de Brian. Elle préférait encore attendre deux ans de plus l'occasion de rencontrer Diaz.

— Tu te sens capable de te faufler jusqu'à l'autre côté du cimetière ?

— Comment oses-tu me poser la question ?

Brian n'était pas seulement un ancien soldat qui s'était engagé dans l'armée américaine dès sa sortie du lycée, mais un paysan de l'est du Texas, habitué à pister le gibier dans les bois.

— Choisis un endroit d'où tu puisses bien voir l'arrière de l'église. Je ferai pareil de mon côté. Et rappelle-toi : s'ils sont plus de deux, on ne fait que regarder.

— Compris. Mais s'ils ne sont que deux, quel sera le signal pour passer à l'action ?

Milla hésita. D'habitude, ils communiquaient par radio, mais cette fois ils étaient partis à l'improviste.

— On passe à l'action exactement trois minutes après leur arrivée ou après l'arrivée du deuxième. S'ils restent ensemble moins de trois minutes, on y va au moment où ils se séparent.

Si les participants au rendez-vous étaient sur le qui-vive, trois minutes devraient leur suffire pour être rassurés. C'est du moins ce qu'elle espérait. Cette méthode de synchronisation était tout ce qu'elle avait à proposer étant donné les circonstances. Dieu seul savait combien de temps allait durer l'attente.

Brian disparut dans la nuit tandis qu'elle contournait le cimetière pour y entrer par le fond. À l'abri derrière une pierre tombale, elle sortit les jumelles à infrarouges pour vérifier si quelqu'un d'autre n'était pas dans les parages, en train de faire la même chose. Elle ne repéra personne.

Pour plus de sûreté, elle refit un tour d'horizon quelques minutes plus tard. Toujours personne. Elle alla se réfugier avec mille précautions derrière une autre pierre tombale. Dans cette région désertique du Chihuahua, il ne fallait pas compter sur le moindre brin d'herbe pour étouffer ses pas. Comme elle s'agenouillait, un caillou s'enfonça dans sa chair. Elle se contrôla et changea de position sans faire de mouvement brusque.

Quelque chose vint se poser sur sa main. Quelque chose comme une mouche ou une fourmi. Là encore, elle garda son sang-froid malgré son dégoût. Elle détestait les insectes et la saleté. Elle détestait s'asseoir à même le sol, près des insectes et de la saleté. Pourtant, elle le faisait et s'était exercée à ignorer la présence des bestioles et de la crasse. Parfaitement consciente de mener une vie dangereuse, elle avait même appris à oublier son cœur qui s'emballait dans des moments comme celui-ci. Même si elle avait envie de rentrer sous terre, rien de devait transparaître sur son visage.

Elle ramassa le caillou qui avait failli la blesser. Il avait la forme d'une petite pyramide. Intéressant. Elle l'empocha. Quelques instants

plus tard, consciente de l'absurdité de son geste, elle faillit le sortir de sa poche et le jeter, mais ne put s'y résoudre.

Depuis maintenant plusieurs années, elle ramassait des cailloux, pour leur aspect poli ou leur forme originale. Elle était maintenant à la tête d'une véritable collection. Les petits garçons ne raffolaient-ils pas des cailloux ?

Après un nouveau survol des alentours, elle continua de progresser vers la droite afin de rejoindre son poste. Elle abrita le cadran de sa montre avant de l'allumer pour consulter l'heure : 22 h 39. Soit on leur avait refilé un tuyau percé, soit les protagonistes du rendez-vous n'étaient pas pressés. Pourvu que la deuxième hypothèse soit la bonne et que Brian et elle ne se soient pas donné tout ce mal pour rien !

Non, ce n'était pas pour rien. Tôt ou tard, elle retrouverait son enfant. Il suffisait de suivre toutes les pistes. Elle le faisait depuis dix ans et continuerait dix ans, vingt ans encore s'il le fallait. Elle ne pouvait pas envisager de renoncer un jour à le retrouver.

Au fil du temps, elle avait essayé d'imaginer quels pouvaient être ses centres d'intérêt du moment et avait acheté des jouets en conséquence. Était-il attiré par les ballons et les camions ? Imitait-il le vrombissement du moteur ? À trois ans, elle se l'était imaginé sur un tricycle. À quatre ans, elle avait songé qu'il devait ramasser cailloux et vers de terre. Son aversion l'empêchant de ramasser des lombrics, elle avait commencé une collection de cailloux.

Lorsqu'il avait eu six ans, avait-il appris à jouer au football ou au base-ball ? Il devait encore aimer les cailloux. Elle avait tout de même acheté une balle et une petite batte de base-ball, au cas où.

Pour son huitième anniversaire, elle se l'était peint avec ses premières dents définitives, encore trop grandes pour son petit visage qui perdait déjà les rondeurs de l'enfance. À quel âge commençait-on à jouer chez les minimes ? Il devait posséder sa propre batte et son gant, à présent. Peut-être quelqu'un lui avait-il appris à faire des ricochets. Elle avait commencé à collectionner les pierres plates.

À présent, il avait dix ans. C'était peut-être un peu vieux pour jouer encore avec des cailloux. Il devait posséder un vélo à dix vitesses – une pour chaque année. Peut-être était-il passionné d'ordinateurs. Il avait maintenant l'âge de jouer chez les minimes. Peut-être possédait-il un aquarium. Il pourrait y mettre les plus jolis cailloux de sa collection. Milla avait cessé d'acheter des jouets. Elle possédait un ordinateur mais n'avait acheté ni vélo ni aquarium. Les poissons seraient morts faute d'être nourris régulièrement.

Elle ne pouvait admettre que son enfant soit mort lui aussi. C'est pourquoi elle se l'imaginait vivant une vie normale, heureuse, auprès de parents adoptifs aimants et attentionnés.

Selon l'hypothèse officielle, en effet, Justin avait été enlevé pour être vendu à des trafiquants qui fournissaient des enfants au marché noir à des candidats à l'adoption de nationalité américaine ou canadienne. Ces gens ignoraient qu'ils adoptaient des bébés arrachés de force à leurs parents, dont la vie était brisée. Milla s'efforçait de croire en cette version. Elle essayait de se rassurer en imaginant Justin en train de jouer, de grandir et de rire. Pire que tout était l'incertitude quant au sort de son enfant. Elle aurait cru n'importe quoi plutôt que de se dire qu'il était mort.

Nombreux étaient les bébés enlevés qui mouraient bel et bien. Quatre-vingts pour cent mouraient d'hyperthermie lors du passage de la frontière, cachés dans un coffre de voiture. Les vingt pour cent qui survivaient étaient revendus dix à vingt mille dollars pièce et peut-être même plus cher. Tout dépendait de la demande. Les Fédéraux avaient tenté de la rassurer en lui expliquant que Justin avait dû faire l'objet de soins particuliers car les enfants blonds aux yeux bleus avaient une plus grande valeur marchande. Légèrement rassurée, Milla n'avait pu s'empêcher de songer aux bébés basanés qui ne bénéficiaient pas des mêmes égards.

Et si Justin avait fait partie des pertes sèches ? Les êtres immondes qui vivaient de ce trafic prenaient-ils seulement le temps d'inhumier leurs victimes ? Ou se contenaient-ils de les jeter dans un fossé où elles servaient de pâture à...

Non. Elle ne pouvait pas aller au bout de cette pensée, laisser cette image épouvantable se former dans son esprit. Penser ce genre de chose, c'était perdre le sang-froid dont elle avait tellement besoin en ce moment même. Si son informateur ne lui avait pas raconté n'importe quoi et si le rendez-vous secret avait bien lieu, elle devait être prête.

Une nouvelle fois, elle scruta le cimetière et repéra son objectif, une pierre tombale plus massive que les autres dont la base élargie lui permettrait de s'allonger par terre sans être vue. Quand elle eut rampé jusque-là, elle se plaça de façon à pouvoir embrasser du regard l'église en tournant légèrement la tête sur la droite. À présent, il ne restait plus qu'à attendre.

Enfin, à 23 h 35, il y eut un bruit de moteur. Milla fut instantanément en alerte, tout en ignorant s'il pouvait ne s'agir que d'un simple paysan qui rentrait chez lui.

Le bruit se rapprocha sans qu'aucune lumière n'apparaisse, puis la silhouette sombre d'une voiture tourna à l'angle de l'église et s'arrêta quelques mètres plus loin.

Milla inspira à fond en essayant de calmer son cœur. La plupart du temps, les informations qu'elle obtenait ne menaient à rien. Cette fois, cependant, avec un peu de chance, elle allait pouvoir mettre la

main sur Diaz.

Grâce aux jumelles, Milla put constater que, malheureusement, deux hommes se trouvaient dans la voiture. D'autres allaient donc les rejoindre, à moins que ces deux-là ne se contentent de bavarder en tête à tête à l'intérieur de leur véhicule, ce qui semblait improbable. Elle eut beau scruter les deux arrivants à la lumière verdâtre des infrarouges, elle ne put distinguer leurs traits.

Pourvu que Brian suive le même raisonnement et ne bouge pas de son poste ! Malgré tous ses efforts, elle n'avait pas réussi à découvrir où il s'était embusqué.

Les minutes passèrent sans qu'il ne se montre. Parfait : il avait dû en arriver lui aussi à la conclusion que les deux hommes attendaient quelqu'un d'autre.

Dix minutes plus tard, un autre bruit de moteur se fit entendre. Le véhicule apparut au détour de l'église et manœuvra dans l'allée étroite, afin de se retrouver coffre contre coffre avec la première voiture.

Deux hommes sortirent de la voiture qui venait d'arriver. Les portières de la première s'ouvrirent et les deux autres hommes descendirent à leur tour.

Milla braqua ses jumelles sur les nouveaux arrivants, qui se trouvaient face à elle. Le chauffeur était un métis grand et mince dont les longs cheveux noirs étaient attachés en queue de cheval. Le passager était légèrement plus petit et plus râblé. À la seconde où elle distingua son visage, le sang de Milla se figea.

Dix ans qu'elle courait après cette ordure. Le jour où Justin lui avait été enlevé n'était qu'horreur et confusion dans son esprit. Les jours suivants, ceux qu'elle avait passés entre la vie et la mort dans le petit dispensaire de campagne, n'étaient qu'un trou noir. Pourtant, comme il arrive parfois, le temps s'était cristallisé : elle avait un parfait souvenir de l'agression et plus particulièrement du visage de l'homme qui lui avait arraché Justin des bras.

Aujourd'hui, elle n'aurait sans doute pas été capable de reconnaître son enfant, mais celui qui le lui avait enlevé... elle l'aurait reconnu entre mille. Elle se rappelait distinctement la sensation de son œil saillant entre ses doigts, du sang giclant sous ses ongles au

moment où elle lui avait griffé la joue. Elle l'avait mutilé, marqué à vie, et s'en réjouissait. Même s'il vivait jusqu'à un âge avancé, elle pourrait toujours reconnaître ce salaud grâce à ce qu'elle avait infligé à son visage.

Dix ans avaient passé et il s'avavançait dans sa direction. Il avait perdu son œil gauche, dont la paupière déformée était barrée de cicatrices. Deux marques profondes ornaient aussi sa joue gauche sur toute la longueur.

C'était lui.

Oppressée, la gorge serrée, Milla sentit sa vision se troubler de rage.

On ne bouge pas s'ils sont plus de deux, avait-elle conseillé à Brian. Ce dernier était trop malin pour penser qu'à deux ils pourraient avoir le dessus sur quatre hommes, très certainement armés.

Dire que ce salaud était là, sous ses yeux ! Elle avait beau s'être préparée à cette éventualité, la violence de sa réaction l'aveuglait presque. Elle voyait comme à travers un brouillard rouge et ses oreilles bourdonnaient.

Tremblant à force de tension, elle l'aurait volontiers dépecé de ses propres mains. Bien qu'une partie de son esprit sache que c'était une folie, ses mains, comme animées d'une volonté propre, se mirent à chercher son arme dans sa poche et elle se releva tout doucement.

Elle n'eut pas le temps d'aller au bout de son geste. Quelque chose de dur et de pesant la heurta dans le dos et la fit retomber au sol. Puis tout se passa très vite : des jambes s'enroulèrent autour des siennes et l'immobilisèrent, une main se plaqua sur sa bouche et lui renversa la tête en arrière, un bras d'acier lui compressa la gorge. En une fraction de seconde, elle avait été maîtrisée.

— Un geste, un bruit, et je vous tords le cou.

C'était une voix tranchante et menaçante qui, bien que s'exprimant très bas, se faisait parfaitement comprendre. D'ailleurs, le bras qui l'étranglait parlait de lui-même. Elle était clouée au sol et dans l'impossibilité de se défendre.

Un peu sonnée, elle tenta de réfléchir. S'agissait-il d'un éclaireur chargé de faire en sorte que personne ne soit témoin du rendez-vous ? Dans ce cas, il aurait aussi repéré Brian et éliminé celui-ci en premier. Peut-être l'avait-il fait. Peut-être Brian gisait-il mort quelque part de l'autre côté du cimetière, la gorge tranchée ou les cervicales fracturées. Mais si cet homme était avec les autres, pourquoi voulait-il l'empêcher de crier ?

Il ne devait pas être avec eux. Il était là pour de tout autres raisons. Donc, Brian était peut-être encore en vie et peut-être, si elle se tenait tranquille, s'en sortirait-elle vivante.

L'oxygène commençait à lui manquer et un léger râle lui échappa.

Le bras qui comprimait sa gorge se desserra imperceptiblement, juste assez pour qu'elle respire.

L'inconnu lui tenait la tête renversée en arrière, de sorte qu'elle ne pouvait observer le déroulement du rendez-vous que du coin de l'œil et, sans ses jumelles à infrarouges, elle ne distinguait pas les détails. Les coffres des voitures étaient ouverts et deux des hommes transféraient quelque chose de l'un à l'autre.

Le caillou pyramidal qu'elle avait au fond de sa poche lui meurtrissait l'aine. Ses seins étaient compressés contre le sol et son cou tordu en arrière lui faisait mal. L'inconnu l'écrasait sans douceur ni concession ; il semblait taillé dans l'acier. Bien qu'il appuyât sa joue contre sa tête et qu'elle perçût le mouvement de sa respiration, lente et calme – il n'était même pas nerveux, le salaud !

— Milla ne sentait pas son souffle sur elle. C'était étrange, on aurait dit un mutant.

À présent qu'il l'avait entièrement maîtrisée, il ne s'occupait plus du tout d'elle et observait attentivement les quatre hommes.

Ces derniers, ayant apparemment terminé leur mystérieuse transaction, regagnaient leurs véhicules. L'homme qui avait enlevé Justin allait partir. Après dix ans, elle l'avait enfin retrouvé et il lui échappait ! Comme elle se cabrait sous lui, l'inconnu lui compréssa la gorge de plus belle. De nouveau, sa vision se troubla ; elle cessa de lutter et un sanglot amer monta dans sa gorge. Dans cette position, elle était aussi impuissante qu'une tortue retournée.

La deuxième voiture démarra, tourna au coin de l'église et disparut. La première fit marche arrière dans l'allée. Soudain, l'inconnu qui l'écrasait la relâcha et la retourna sur le dos.

— Bonne nuit, grommela-t-il en lui comprimant la base du cou.

Elle voulut se débattre mais, déjà, elle se sentait partir. Il se pencha au-dessus d'elle, comme une ombre pesante, menaçante et sans visage, puis elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint à elle, Brian lui avait soulevé la tête et lui administrait de petites tapes sur le visage, dans le dos et sur les bras.

— Milla ? Milla ! Réveille-toi !

— Je suis réveillée. J'ai fait un somme, dit-elle d'une voix pâteuse.

— Un somme ? Tu as fait un somme ? répéta-t-il incrédule.

Milla essaya de rassembler ses esprits, mais le moindre mouvement lui demandait des efforts surhumains.

— Non. Un type m'a agressée.

— Quoi ? Merde ! Ils devaient avoir un guetteur que nous n'avons pas vu.

Milla s'assit lentement. Elle avait mal partout, comme si on l'avait plaquée par terre... D'ailleurs, il lui semblait se rappeler que c'était le

cas.

— Ce type n'était pas avec eux.

— Comment le sais-tu ?

— Il m'a dit qu'il me tordrait le cou si je faisais un seul bruit.

Il avait bien failli le faire, à en juger par la douleur qu'elle éprouvait au niveau de la gorge.

— Mais pourquoi aurait-il fait ça, à moins...

— ... d'être lui aussi venu pour les épier ?

— Et pourquoi s'en être pris à toi ? Nous ne faisons que regarder. Il aurait pu rester où il était et nous n'aurions jamais découvert sa présence.

Milla ferma les yeux et revit l'homme qui lui avait pris Justin tout près, si près.

— J'étais sur le point de faire une bêtise.

— Toi ? Tu n'en fais jamais !

— L'un des types, le passager de la deuxième voiture, c'était celui qui a enlevé Justin.

Brian inspira à fond, lâcha un juron, puis reprit après un instant :

— Je suppose que tu t'apprêtais à lui sauter dessus ? Et ce, bien qu'ils soient quatre en tout ?

— Pendant dix ans, j'ai rêvé de lui mettre la main dessus. Je l'aurais forcé à parler, même si j'avais dû y laisser la vie.

— C'est certainement ce qui serait arrivé : je te signale qu'ils étaient tous armés, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Non, elle n'avait rien remarqué. Elle n'avait eu d'yeux que pour ce visage qui l'avait hantée dix années durant. De toute évidence, son agresseur lui avait involontairement sauvé la vie.

Milla se releva en grommelant et alla récupérer la couverture tombée à quelques pas de là. Elle retrouva les jumelles à infrarouges au pied d'une pierre tombale, mais son pistolet, lui, n'était plus dans sa poche. L'inconnu avait dû l'emporter.

— Rentrons, dit-elle.

Sa migraine était revenue en force et elle se sentait nauséuse. Elle était lasse. Si près du but, échouer si lamentablement ! Tout cela lui laissait comme un goût amer en bouche.

Ils retournèrent en silence dans la grand-rue où ils avaient laissé leur véhicule. Au moment où ils passaient devant la *cantina*, une bouffée de rage la reprit et, sur un coup de tête, elle ouvrit violemment la porte. Des visages patibulaires et surpris se tournèrent aussitôt vers elle, un peu flous dans l'atmosphère enfumée.

Sans même entrer, Milla lança dans cet espagnol qu'elle avait perfectionné au fil des ans :

— Mon nom est Milla Edge. Je travaille pour l'association Limiers à El Paso et j'offre mille dollars américains à quiconque me dira où

trouver Diaz.

Il devait bien y avoir un million de Diaz au Mexique mais, à en juger par le silence qui se fit soudain, les clients de la *cantina* savaient duquel il s'agissait. Certes, ce n'était pas la première récompense qu'elle offrait. Dix ans plus tôt, on avait promis une prime à quiconque fournirait un renseignement concernant l'enlèvement de Justin Boone. Régulièrement, elle achetait des informations moyennant quelques *mordidas* à d'innombrables informateurs. Sans doute cette promesse de récompense, faite dans une *cantina* minable dans un village minuscule ne porterait-elle pas ses fruits, mais au moins, cela lui donnait l'impression d'agir. L'homme qui avait détruit sa vie dix ans auparavant venait de mettre les pieds dans ce village, derrière l'église, et « Diaz » était le seul nom qu'elle lui connaisse. Qui ne risque rien n'a rien.

À l'exception des prostituées, les femmes n'étaient pas les bienvenues dans les *cantinas* mexicaines. Comme l'un des hommes se levait, Brian s'approcha de Milla afin que tous puissent voir son imposante silhouette.

— Partons, dit-il en la prenant fermement par le bras.

Milla monta à bord de l'effroyable pick-up. Brian démarra au quart de tour et ils avaient déjà, quitté leur place de stationnement quand deux clients sortirent de la *cantina* pour les regarder.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Toi qui nous dis toujours de ne prendre aucun risque ! Mettre les pieds dans une *cantina*, c'est vraiment chercher les ennuis !

— Je n'y ai pas mis les pieds... Tu as raison, je regrette, je n'ai pas réfléchi. Revoir cet homme après toutes ces années... Je regrette.

Brian ne lui fit plus aucun reproche. Il se concentra sur la conduite, le repérage nocturne de nids-de-poule, de vaches égarées et de voitures aux feux éteints.

Milla songea à l'homme au visage maudit. Pourvu que ces dix dernières années aient été horribles pour lui, même si elles ne pouvaient avoir été aussi épouvantables que pour elle ! Elle souhaitait qu'il fût atteint d'une maladie incurable et terriblement douloureuse, mais pas mortelle ; qu'il mène une existence affreuse, sans mourir pour autant. Du moins pas tout de suite. Pas tant qu'elle n'aurait pas obtenu l'information qu'elle cherchait et retrouvé Justin. Alors, elle le tuerait de ses propres mains, avec joie. Il l'avait détruite : pourquoi ne pas lui rendre la pareille ?

Mentalement, elle fit le compte à rebours des années écoulées.

Dix ans en arrière, Justin lui avait été enlevé.

Neuf ans en arrière, David avait demandé le divorce. Comment le lui reprocher ? La perte d'un enfant était une telle souffrance que la plupart des mariages n'y résistaient pas. Dans leur cas précis, David

avait non seulement perdu son fils mais aussi sa femme. Dès l'instant où elle avait repris conscience après le coup de poignard, toutes ses pensées, toute sa vie n'avaient plus eu qu'un seul but : retrouver Justin. Il ne lui restait plus rien à offrir à David.

Huit ans en arrière, en suivant une piste qui ne lui avait finalement rien appris sur Justin, elle avait retrouvé un autre bébé kidnappé. Le nourrisson, plus mort que vif, avait finalement survécu. Milla avait trouvé une certaine consolation dans la joie hystérique de la mère. Si son histoire personnelle ne connaissait pas une fin heureuse, du moins pouvait-elle faire en sorte que d'autres histoires se terminent pour le mieux.

Sept ans en arrière, elle avait créé l'association Limiers. En dehors de quelques employés salariés, la plupart des membres étaient bénévoles. Ils se mobilisaient pour rechercher des enfants disparus, égarés ou victimes d'enlèvements. La police américaine souffrant en général d'un manque d'effectifs et de moyens, elle n'avait généralement pas assez d'hommes ou de temps pour se consacrer convenablement à ce genre de recherches. Or, retrouver un enfant avant qu'il soit trop tard dépendait souvent du nombre de personnes mis en œuvre. Milla savait comment mobiliser du monde et, grâce à la notoriété qu'elle avait acquise après l'enlèvement de Justin, elle savait aussi très bien lever des fonds.

Six ans en arrière, David s'était remarié. Milla en avait souffert plus qu'elle ne l'aurait cru. Si une partie d'elle-même n'arrivait pas à admettre qu'il ait refait sa vie sans elle et sans Justin, elle souffrait surtout parce qu'elle l'aimait encore. Même si elle avait cessé d'être amoureuse le jour où Justin avait disparu, David restait l'homme le plus merveilleux qu'elle ait jamais connu. Chacun fait son deuil comme il peut. David s'était jeté à corps perdu dans le travail, sauvant des vies qui sans lui n'auraient eu aucune chance. La médecine l'avait aidé à surmonter la douleur. Milla, elle, s'était mise à rechercher son fils.

Cinq ans en arrière, Limiers avait accepté pour la première fois de rechercher une personne disparue. À présent, ils ne se limitaient plus seulement aux enlèvements de mineurs. La douleur et l'incertitude des familles étaient trop cruelles pour être ignorées.

Quatre ans en arrière, David et sa femme avaient eu un enfant. Milla avait énormément souffert en apprenant cette grossesse. Et si c'était un garçon ? Certes, c'était mesquin de sa part, mais elle ne savait pas si elle pourrait le supporter. À son grand soulagement, ils avaient eu une fille. Milla, elle, continuait à chercher son fils.

Trois ans en arrière, lors du repas de Noël chez ses parents, Ross, son frère, lui avait dit sans ménagement qu'il était temps pour elle de se réveiller et d'arrêter de laisser un événement survenu sept ans plus

tôt gâcher systématiquement toutes les réunions de famille. Quelle n'avait pas été la stupéfaction de Milla quand Julia, sa sœur, sans dire un mot pour la défendre, avait détourné le regard ! Depuis, Milla ne voyait ses parents que lorsque ses frères et sœurs n'étaient pas là. Tant pis si elle passait ses vacances toute seule : jamais elle ne pourrait pardonner à Ross son manque de cœur.

Deux ans en arrière, le nom de Diaz était arrivé à ses oreilles pour la première fois. Après huit ans de néant, c'était enfin la première information en rapport avec Justin.

Un an en arrière, David et sa femme avaient eu un autre enfant : un fils. En apprenant la nouvelle, Milla avait pleuré toute la nuit.

Et ce soir... ce soir, elle l'avait vu, le monstre qui l'avait détruite ! Dire qu'elle avait été si près et qu'elle revenait bredouille une fois de plus !

Toutefois, elle savait maintenant qu'il était toujours vivant. Elle avait toujours redouté qu'il meure avant qu'elle n'ait pu le retrouver et lui parler. À présent qu'elle avait la preuve qu'il était en vie et qu'elle savait dans quel secteur le trouver, elle allait redoubler ses recherches. Il faudrait la tuer comme un chien enragé pour lui faire lâcher prise.

Milla arriva à son appartement peu après 4 h 30, épuisée et tellement démoralisée qu'elle n'avait plus qu'une envie : se blottir sous ses couvertures.

Si près du but...

Cette idée l'obsédait. Des années durant, elle était parvenue à entretenir son espoir et sa détermination à partir de rien et, maintenant qu'elle avait vu l'homme et savait dans quel secteur le trouver, elle se laissait aller au désespoir parce qu'elle n'avait pas réussi à le capturer.

— Je ne vais pas me laisser abattre, dit-elle à haute voix en se déshabillant dans la salle de bains.

C'est ainsi qu'elle avait pu survivre depuis dix ans : en refusant de capituler. Parfois, elle se sentait comme ces soldats de l'armée japonaise qui avaient continué de combattre après la fin de la Seconde Guerre mondiale, parce qu'ils refusaient d'avoir perdu.

« Tu ne le retrouveras jamais », lui disait-on. « Reprends ta vie en main », lui avait conseillé son frère. Justin était si jeune à l'époque de l'enlèvement qu'elle ignorait à quoi il pouvait ressembler maintenant. Elle n'allait tout de même pas exiger que tous les jeunes Américains de dix ans se soumettent à un test ADN ! Et encore eût-il fallu être sûre qu'il soit toujours sur le territoire américain. Il pouvait être n'importe où : au Canada, au Mexique... Une femme bien intentionnée mais résolument dérangée lui avait même conseillé de faire célébrer des funérailles pour Justin, afin d'en faire le deuil.

Le fait que cette femme soit encore en vie était tout à l'honneur de Milla.

Justin n'était pas mort. En douter, c'était cesser de fonctionner.

Le miroir de la salle de bains lui renvoya l'image d'une femme épuisée, pâle, aux yeux cernés et à la bouche amère. Ce soir, elle paraissait bien plus que ses trente-trois ans. À la lumière du néon, sa mèche blanche tranchait sur ses boucles châtaines en désordre. Quelques jours après l'enlèvement, l'une des infirmières du dispensaire avait remarqué que des cheveux blancs lui poussaient. Cette mèche ressortait toujours sur les photos prises lors des soirées de bienfaisance, rappelant à tous qu'elle ne savait que trop bien ce

qu'enduraient les parents qui perdaient leurs enfants.

Au fait, il y avait une soirée de bienfaisance demain soir – non ce soir ! Même si elle ne s'était pas encore couchée, un nouveau jour avait commencé.

Malgré son épuisement, elle ne trouva pas le sommeil. Tout à l'heure, non seulement elle avait vu de près l'homme qui lui avait enlevé Justin, mais aussi failli les faire tuer, Brian et elle. Si elle s'était élancé l'arme à la main vers ces quatre hommes, Brian lui serait fatalement venu en aide. Avec le recul, son manque de sang-froid l'horrifiait. Brian avait eu bien raison de s'emporter. Les Limiers n'étaient pas un groupe de combattants. Ils n'étaient pas entraînés à se battre avec des armes à feu, même si le noyau dur de l'équipe avait pris quelques leçons de tir, histoire de pouvoir se défendre en cas de nécessité. Avec son passé militaire, Brian était en fait le plus qualifié en matière d'armes.

Parce qu'il s'agissait de Justin, elle avait perdu la tête, oublié toute prudence. Si elle voulait le retrouver vivant, elle avait intérêt à se ressaisir.

Lorsqu'elle sombra enfin dans un demi-sommeil, elle rêva de Justin. C'était un rêve récurrent qu'elle faisait souvent dans les premières années après sa disparition. Ou plutôt il s'agissait de quelques flashes, d'un réalisme saisissant. Dans ce rêve, elle le berçait tout en l'allaitant et sentait même son poids au creux de son bras, la chaleur de son petit corps contre le sien. Elle humait son odeur de bébé, caressait ses cheveux blonds, sa joue veloutée. Elle sentait le lait couler de son sein, la petite bouche rose de Justin qui tétait... et elle était en paix.

Elle se réveilla en larmes, comme toujours. Lorsqu'il était vraiment épuisé, son corps poussait le vice jusqu'à refuser le sommeil. Après une demi-heure de lutte contre le souvenir de ce rêve, Milla capitula et se fit du café. Pendant qu'il passait, elle fit quelques exercices de stretching et de yoga, son sport favori.

Ne sachant jamais ce qu'allait exiger d'elle sa prochaine recherche, elle s'acharnait à garder la forme, ce qui ne lui était ni facile ni naturel. Son aversion pour la transpiration était presque aussi forte que sa phobie des insectes et de la saleté. Pourtant, elle s'y astreignait, tout comme elle s'était obligée à prendre des leçons de tir, bien qu'elle détestât le bruit, la fumée et l'odeur des armes à feu. Elle s'était entraînée jusqu'à devenir une tireuse au mieux médiocre. Pour retrouver les ravisseurs de Justin, elle avait dû s'habituer à des choses qu'elle détestait, se forcer à devenir une autre femme.

Non, c'étaient ces salauds qui l'avaient forcée à devenir une autre femme. Dès l'instant où elle avait repris connaissance dans le petit dispensaire, trop faible pour bouger, pantelante de douleur, elle

n'avait plus été tournée que vers un seul but : retrouver son fils.

C'est pour cela que David avait demandé le divorce.

Après le divorce, il ne lui avait pas tourné le dos. Il avait insisté pour lui acheter cet appartement à El Paso et lui verser une pension alimentaire de 40 000 dollars par an. Cela lui permettait de se concentrer à plein temps aux Limiers, au lieu d'être obligée de se trouver un travail qui l'aurait fatalement entravée dans ses recherches.

Si elle l'avait laissé faire, David se serait ruiné pour lui offrir une maison de rêve et lui verser des sommes astronomiques. L'appartement était un trois-pièces en duplex de standing moyen, confortable sans être luxueux. Les 40 000 dollars annuels représentaient plus que ce dont elle avait besoin, mais c'était une façon pour David de l'aider dans ses recherches. Ne pouvant pas faire ce qu'elle faisait, il faisait ce qu'il pouvait. Étant donné qu'il avait maintenant une autre famille à charge, il se montrait donc particulièrement généreux.

Lorsqu'elle eut terminé ses exercices, Milla se servit un café et monta s'habiller. Elle allait enfin pouvoir mettre une jupe et des sandales, au lieu de cuire en jean et boots. Les jours où elle ne partait pas en expédition, elle s'offrait ces petits luxes qui l'aidaient à tenir dans les moments difficiles : crème pour le visage, soin des cheveux, maquillage, parfum. Ces petits riens répondaient à un besoin. Même si elle ressemblait parfois à un hybride de G.I. Jane et Thelma et Louise juste avant le grand saut dans le canyon, elle était toujours une femme qui aimait les choses féminines, au fond.

À cause du temps passé à soigner son apparence, elle arriva en retard au bureau. Les locaux de l'association occupaient l'étage d'un entrepôt. Ils leur avaient été offerts par True Gallagher, un homme d'affaires d'El Paso qui soutenait financièrement Limiers depuis quelques années. Comme le rez-de-chaussée de l'entrepôt servait à une entreprise, Milla avait l'habitude du ronronnement des moteurs, des cris des ouvriers, du grondement des camions de livraison.

Les locaux étaient pour le moins dépouillés : ampoules nues au plafond, linoléum fissuré et murs verdâtres donnaient le ton. Les bureaux métalliques avaient été achetés d'occasion et la plupart des sièges étaient réparés au chatterton. Seuls deux bureaux bénéficiaient d'un local fermé, encore qu'une face soit entièrement vitrée.

L'installation téléphonique, en revanche, était du dernier cri : l'association n'investissait pas son argent au hasard.

Milla adorait son équipe. Dieu sait qu'ils ne travaillaient pas pour leur rémunération, plutôt maigre. Ils ne comptaient pas leurs heures, même le samedi, et parfois aussi le dimanche. Elle-même ne touchait absolument rien. La plupart des membres de l'association étaient des bénévoles répartis sur tout le pays, qui donnaient de leur temps

lorsqu'une disparition se produisait dans leur secteur. Le noyau dur, en revanche, travaillait à plein temps et percevait un salaire.

Comme les bénévoles, certains de ses collaborateurs étaient là par pure générosité. D'autres, cependant, avaient rejoint l'association pour des raisons personnelles. Joann Westfall avait perdu sa meilleure amie à l'école primaire parce que celle-ci, qui s'était égarée en faisant du camping avec ses parents, était morte d'insolation avant qu'on ne la retrouve. Le mari de Debra Schmale s'était volatilisé avec leurs deux filles. Il lui avait fallu plus de deux ans pour retrouver sa trace et récupérer ses enfants. Olivia Meyer, une New-Yorkaise impénitente qui sortait de Harvard, avait élu domicile dans cet enfer – c'est ainsi qu'elle appelait El Paso, au grand dam des natifs de l'équipe – après que son grand-père sénile eut un jour erré dans les rues de la ville pendant des heures, en plein mois de novembre et sans un pull sur le dos, avant qu'un policier ne l'emmène au poste.

La meilleure méthode pour retrouver quelqu'un consistait à inonder le secteur de bénévoles. Tous l'avaient parfaitement compris et prenaient leur tâche à cœur.

Brian était à la machine à café quand elle entra.

— Un café ?

— Comment ça s'est passé, hier soir ? Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Joann en la voyant.

— L'homme qui a enlevé Justin était là, lâcha Milla. Aussitôt, des exclamations s'élevèrent de partout et tout le monde accourut.

— Que s'est-il passé ? Tu lui as parlé ? s'enquit Debra en écarquillant ses grands yeux bleus.

Brian glissa une tasse de café dans la main de Milla.

— Non, ils étaient quatre, et nous seulement deux, intervint-il avec un regard entendu.

Milla n'entendait toutefois pas faire mystère de son manque de sang-froid.

— C'était du moins l'idée de départ, dit-elle. Nous ne devions pas essayer d'entrer en contact s'ils étaient plus de deux. Seulement, quand j'ai vu cet homme, j'ai perdu la tête. Je ne pensais plus qu'à foncer sur lui pour l'étrangler de mes propres mains.

— Seigneur ! s'écria Olivia. Et que s'est-il passé ? Ils t'ont tiré dessus ?

— Ils ne se sont même pas aperçus de ma présence. Un autre type m'a plaquée au sol et assommée.

— Seigneur ! Tu es blessée ? Tu as vu un médecin ?

— Non.

— Je n'y comprends rien, s'exclama Joann. Si cet homme t'avait repérée, pourquoi n'en a-t-il rien dit aux autres ?

— Parce qu'il n'était pas avec eux. Il les espionnait lui aussi.

— C'est bizarre, marmonna quelqu'un.

— Tu ne sais pas qui ça pouvait être ? demanda Debra.

— Pas la moindre idée ; je n'ai pas vu son visage. Quoi qu'il en soit, il nous a sauvés la vie. Et puisque j'en suis aux confessions, sachez qu'ensuite je suis allée dans une *cantina* où j'ai offert 10 000 dollars à quiconque me dirait où trouver Diaz. Alors si vous recevez des appels concernant une récompense, vous saurez pourquoi.

— Tout s'explique ! déclara Olivia. Ce matin, à la première heure, j'ai reçu un appel me conseillant de laisser Diaz tranquille si je tenais à la vie. Enfin, c'était à peu près ça... Comme je n'avais pas encore pris mon café, je n'avais pas les idées bien claires. J'ai répondu à cette femme que je ne sortais avec personne du nom de Diaz.

— Une femme ? s'étonna Milla.

— Sans l'ombre d'un doute. C'est pourquoi j'ai pensé à une histoire de jalousie. On dirait que tu as mis les pieds là où il ne fallait pas.

En effet. Les choses prenaient une tournure pour le moins intéressante et excitante.

— Le numéro s'est affiché ?

— Évidemment. Ça venait d'El Paso, mais je ne reconnais pas le numéro de central.

— C'est un appel passé avec une carte téléphonique, dit Brian en examinant le numéro. Impossible à identifier.

Il avait l'art et la manière de mettre à vif les nerfs de New-Yorkaise d'Olivia.

— Vraiment ? dit-elle d'un ton glacial. Je suppose que tu lis aussi l'âge, le sexe et le poids d'un individu dans son numéro de téléphone, ô grand chasseur blanc ?

Olivia faisait subtilement allusion au passé militaire de Brian. En colombe effarouchée, elle n'avait appris qu'à contrecœur à se servir d'une arme à feu.

— En ce qui concerne le sexe, j'utilise d'autres méthodes, répliqua l'intéressé.

Pour souligner ses dires, il lui ébouriffa les cheveux avant de battre prudemment en retraite.

— En outre, je me sers de cartes téléphoniques pour mes appels longues distance, c'est pourquoi je sais comment le numéro apparaît sur l'écran du téléphone. Fort de ma vaste expérience, je dirais qu'il s'agit d'une carte de la compagnie AT & T, comme on en trouve dans tous les supermarchés du pays, ainsi que dans des millions d'autres points de vente.

Milla achetait souvent des cartes semblables lorsqu'elle prenait la route dans des secteurs où les appels sur mobiles ne passaient pas. Quant à Olivia, issue d'un milieu fortuné, avait-elle seulement

remarqué que ces cartes étaient en vente partout ? Lorsqu'elle ne parvenait pas à téléphoner à partir de son mobile, elle devait sans doute appeler d'un fixe en demandant à ce que le montant de l'appel soit débité de sa carte bancaire ou sur sa facture de téléphone, même si cela devait lui coûter une fortune.

— Reprenons depuis le début, dit Milla. Hier, en fin d'après-midi, on m'appelle sur mon mobile pour me dire où je peux trouver Diaz. Il s'agissait d'un homme. Je n'ai pas fait attention au numéro, mais je vérifierai pour voir si c'est le même que celui de ce matin. Brian et moi pensons qu'il s'agit d'un piège destiné non pas à nous mais à Diaz. Bref, nous y allons et l'un des types s'avère être celui qui a enlevé Justin. C'est le seul que j'aie reconnu et j'en déduis que c'est le dénommé Diaz.

Pendant qu'elle parlait, Joann prenait des notes.

— Les quatre hommes sont arrivés par deux dans deux voitures différentes et ont transféré quelque chose d'un coffre à l'autre. Je n'ai pas pu voir ce que c'était...

— Un cadavre, intervint Brian. Enveloppé dans une sorte de couverture.

Milla frissonna. Elle aurait dû le voir, au lieu de n'avoir d'yeux que pour le borgne. Encore une preuve qu'elle devait mieux contrôler ses émotions : des choses importantes lui échappaient.

— J'ai été plaquée au sol par un assaillant surprise qui s'intéressait lui aussi de près à ce qui se passait et ne m'a même pas demandé ce que je faisais là. Après le départ des quatre autres, il m'a comprimé la carotide pour me faire perdre conscience.

— Tu ne m'avais pas dit ça ! constata Brian.

— J'ai perdu conscience, peu importe comment.

— Peut-être, mais il faut être drôlement sûr de son coup si on ne veut pas infliger de dommages au cerveau en appuyant trop longtemps. Enfin, je suppose que ceux qui font ça ne se soucient pas des séquelles.

Milla aurait préféré que Brian ne lui rappelle pas qu'elle aurait pu sortir de là infirme. Cela dit, qu'aurait-elle pu faire pour ne pas prendre ce risque, à part renoncer à assister au rendez-vous ?

— Cet homme a dû suivre l'une des deux voitures, à moins qu'il ne nous ait suivis, Brian et moi. Je ne vois pas ce qui aurait pu le pousser à le faire, en dehors de la curiosité, mais pourquoi pas ? Ensuite, j'ai offert une récompense de 10 000 dollars à qui me mènerait à Diaz et, ce matin, une femme appelle pour nous conseiller de laisser Diaz tranquille si nous tenons à notre peau. Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter à ce méli-mélo ?

Personne ne répondit. Joann relut ses notes.

— Pour moi, dit-elle, le seul intrus, c'est cet homme qui t'a

agressée. Sinon, tout se tient. Je dirais que le borgne est le dénommé Diaz et que quelqu'un cherche à le piéger. Diaz a entendu parler de ton offre à la *cantina*, en a déduit que tu l'avais manqué de peu la nuit dernière et a demandé à quelqu'un de nous intimider.

Milla était parvenue aux mêmes conclusions, en moins concis. Joann avait un don pour la clarté qui ne la rendait que plus précieuse.

— À l'évidence, quelqu'un – celui qui m'a appelée – veut que nous trouvions Diaz, pour Dieu sait quelle raison. Une rivalité, sans doute, mais en fait je me moque de savoir pourquoi. Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'il reprenne contact.

Voilà bien ce qui la contrariait. Elle aurait voulu passer les environs de Guadalupe au peigne fin, même si c'était en pure perte. Elle aurait préféré faire quelque chose, n'importe quoi, plutôt que d'attendre un appel qui ne viendrait peut-être pas avant des jours, voire des semaines, si toutefois il venait.

C'est alors que le téléphone sonna. Un membre de l'équipe se précipita pour décrocher. Après avoir écouté attentivement, il raccrocha en déclarant :

— Alerte orange en Californie, dans les environs de San Clemente.

C'était un appel à mobilisation. En quelques secondes, tous se mirent à battre le rappel des bénévoles situés autour de San Clemente, leur demandant de sillonner les routes à la recherche d'une Honda Accord bleue. D'après les témoins, un homme avait enlevé une fillette de douze ans sur le parking d'un fast-food et l'avait fait monter dans sa voiture. Une femme avait réussi à relever en partie le numéro d'immatriculation.

Les Limiers allaient transmettre le signalement du fuyard à des observateurs munis de jumelles. Dès que ce dernier aurait été repéré, des bénévoles motorisés se rapprocheraient du véhicule afin de vérifier le numéro d'immatriculation. Ils ne tentaient jamais d'arraisonner les coupables eux-mêmes mais prévenaient les autorités, qui s'en chargeaient.

Il était 8 h 43 en Californie. Une heure de pointe sur les routes, ce qui pouvait être un atout ou un handicap. Si un bénévole avait allumé sa radio, il entendrait l'alerte orange. Mais s'il écoutait un CD sur le chemin du travail...

Milla mit de côté les événements de la nuit passée pour se concentrer sur les moyens de retrouver la fillette enlevée avant qu'il ne soit trop tard.

Si elle n'avait pas été capable de retrouver à temps son propre fils, du moins pouvait-elle le faire pour d'autres enfants.

Cette fois-ci, le gala de bienfaisance se tenait dans le gymnase d'un lycée. La cravate noire était rarement de rigueur, mais Milla avait déjà dû participer à des soirées huppées. C'est pourquoi elle avait tout de même investi dans une robe du soir convenable, c'est-à-dire hors de prix. Elle possédait en outre quelques robes de cocktail et portait ce soir sa préférée, pour se donner la force de continuer malgré la fatigue. De couleur bleu glacier, cette robe mettait en valeur son teint hâlé et les chaussures assorties étaient suffisamment confortables pour que la soirée ne se transforme pas en supplice.

Elle avait quitté le bureau quelques heures plus tôt afin d'avoir le temps de se chouchouter un peu : soin du visage, manucure, pédicure. Elle s'était même offert un petit somme, pour tenir le coup. À force de patience, elle avait réussi à discipliner à peu près ses cheveux bouclés. Le soin du visage avait défaitigé ses traits et elle s'était légèrement maquillée. Parfum, lingerie, bijoux...

Milla aimait ce rituel et les sensations qui l'accompagnaient. Les occasions de mettre en valeur sa féminité étaient si rares que ces soirées de bienfaisance devenaient des fêtes. Si elles étaient capitales pour l'avenir financier de l'association, elles étaient aussi de la plus haute importance pour son équilibre mental.

Lorsqu'elle arriva sur le parking du gymnase, celui-ci était déjà bondé de véhicules, en majorité des 4x4. Les arrivants, tous sur leur trente et un, se dirigeaient sans attendre vers le bâtiment – il aurait fallu être fou pour rester dehors en plein mois d'août à El Paso. Bien que le soleil fût déjà couché, Milla sentit la sueur perler entre ses seins durant le court trajet qui la séparait du gymnase.

Elle aurait pu demander à Brian ou à un autre membre de Limiers de lui servir de cavalier, mais elle avait à cœur d'arriver toujours seule. Non seulement elle répugnait à infliger à quiconque une de ces soirées ennuyeuses comme la mort, mais elle était tristement consciente du fait que sa manière de se présenter pouvait influencer sur la générosité des donateurs.

Son histoire était célèbre : nul n'ignorait que son bébé lui avait été enlevé, que son mariage n'avait résisté qu'un an à cette épreuve et que, depuis, elle consacrait sa vie à rechercher des personnes

disparues. Pour de mystérieuses raisons, le fait qu'elle soit seule semblait délier les cordons des bourses. Si elle était arrivée à chacune de ces soirées accompagnée d'un homme différent, on aurait pu penser qu'elle consacrait plus de temps à sa vie sentimentale qu'à la recherche des disparus. Or, lorsqu'on vit uniquement de la générosité des gens, ce que pensent les gens en question est de la plus haute importance.

Une agréable fraîcheur régnait à l'intérieur du gymnase, dont le sol avait été recouvert d'un épais tapis vert afin de le protéger des talons. Sur des tables rondes pour huit ou dix convives, nappées de blanc, les noms des invités avaient été disposés avec soin. Au bout de la salle trônaient une longue table sur une estrade improvisée et une tribune. C'est là qu'elle allait prendre place, à côté des organisateurs de la soirée, du maire et de ceux qui voulaient bien les aider parmi le gratin d'El Paso.

À force de prendre la parole dans ce genre de manifestations, Milla n'avait plus besoin de notes. À quelques détails près, son discours était toujours le même : elle évoquait les recherches menées à bien par les Limiers. Celles qui connaissaient un dénouement heureux prouvaient que les Limiers rendaient de réels services. Celles qui se terminaient mal prouvaient qu'avec des fonds plus importants, ils auraient pu faire mieux. Ce soir, Milla pensait particulièrement à la petite Tiera Alverson. Finir dans un fossé les veines bourrées de drogue n'était décidément pas une fin normale pour une gamine de quatorze ans.

Tout en souriant à la ronde et en échangeant quelques mots avec des personnes de sa connaissance, elle se dirigea vers l'estrade. À mi-chemin, une main chaude et énergique la retint par le coude. Elle se retourna et sourit à True Gallagher qui dardait sur elle son sévère regard noir.

— Bonsoir, True. Comment allez-vous ?

— Vous avez l'air fatigué.

— Merci de m'apprendre que j'ai perdu mon temps en me faisant une beauté.

— Je n'ai pas dit que vous aviez mauvaise mine, seulement que vous aviez l'air fatiguée.

— Je sais, mais j'avais justement essayé de masquer ma fatigue.

— Vous y avez peut-être réussi. À quel point êtes-vous fatiguée ?

— Je suis sur les genoux.

— Alors bravo : cela ne se voit pas !

True était un *self-made man*. Issu d'un milieu très modeste, il s'était sorti de la pauvreté à la sueur de son front pour devenir un puissant homme d'affaires. Même si son pouvoir résidait davantage dans sa force de caractère que dans son assise financière, Milla ne

doutait pas qu'il finirait multimillionnaire. C'était un homme déterminé et sans scrupules qui ne laissait rien se mettre en travers de son passage. Néanmoins, depuis qu'il disposait d'une certaine fortune, il s'intéressait à Limiers, dont il était l'un des plus réguliers donateurs.

Quel âge pouvait-il avoir ? On lui aurait donné entre trente-cinq et quarante-cinq ans. De longues heures de soleil texan avaient fortement hâlé son visage et buriné ses traits. Mince et bien bâti, il mesurait près de deux mètres et possédait un magnétisme animal qui ne laissait aucune femme indifférente. Il venait indifféremment seul ou accompagné aux soirées de bienfaisance. Ce soir, vu qu'aucune miss Mois d'Août n'était pendue à son bras, sans doute était-il venu seul.

— Dure fin de journée ? demanda-t-il en l'entraînant vers la longue table.

— Hier soir, oui. J'espère que ce soir sera plus calme.

— Que s'est-il passé ?

Pas question qu'elle lui narre la nuit précédente par le menu.

— Une sale journée. Nous avons retrouvé la fugueuse que nous cherchions, mais morte.

— C'est dur. Quel âge avait-elle ?

— Quatorze ans.

— Un âge difficile. À cet âge-là, on se fait une montagne de tout et on ne pense pas au lendemain.

Milla imaginait mal True Gallagher en proie aux angoisses de l'adolescence, accro à la drogue ou souffrant d'une quelconque faiblesse. Comment en avait-il seulement entendu parler ? Il semblait en acier trempé et insensible à ce qui se passait autour de lui.

Cette force même séduisait Milla. Elle aimait cette façon qu'il avait de flirter discrètement, mais prenait garde à ne jamais franchir certaines limites. La plupart du temps, il valait mieux éviter de mélanger les affaires et le plaisir. True était un sponsor important et même une brève aventure avec lui pourrait avoir des conséquences catastrophiques pour la survie financière de Limiers.

En outre, elle n'avait vraiment pas le temps de se consacrer à une aventure, qu'elle soit ou non sans lendemain. Non seulement elle était incapable de se concentrer pleinement sur une relation sentimentale, mais son travail l'obligeait à se déplacer sans cesse. Elle avait bien essayé de sortir avec quelques hommes après son divorce, mais si l'homme en question était un tant soit peu intéressé par elle, il supportait difficilement qu'elle passe autant de temps loin d'El Paso. Comme elle n'était prête à faire aucune concession dans ce domaine, cela se terminait souvent pour cause de manque d'assiduité de sa part. Finalement, elle était arrivée à la conclusion qu'il était inutile de perdre son temps et de faire perdre le sien à un homme tant qu'elle serait incapable de se consacrer à autre chose qu'à la recherche de

Justin.

Au fond, elle savait qu'elle n'avait tout simplement pas encore trouvé l'homme capable d'égaliser David dans son cœur. Bien qu'elle ne soit plus amoureuse de lui – le temps et la vie y avaient mis bon ordre – une part d'elle-même aimerait toujours l'homme qu'il était. Certes, elle ne se languissait pas de lui, ne se réveillait pas en pleine nuit en proie au manque de lui : David se trouvait désormais au-delà d'une ligne de démarcation qui traversait sa vie. Pourtant, elle avait connu l'amour et personne depuis n'avait éveillé la même chose en elle.

True Gallagher y songeait, elle le devinait. C'est une chose qu'une femme sent. Par exemple, il n'arrêtait pas de la toucher – toujours en société et de façon très correcte – mais c'était un besoin chez lui. S'il n'avait pas encore tenté de se rapprocher davantage, il y pensait et ferait certainement une tentative un jour ou l'autre.

Ce jour-là, elle devrait trouver un moyen de le repousser gentiment, afin de ne pas léser l'association.

Le gymnase se remplissait à vue d'œil. Marcia Gonzalez, chargée de l'organisation de la soirée, les accompagna jusqu'aux places qui leur avaient été assignées. Quand True l'eut aidée à s'asseoir, Milla ne fut pas surprise de constater qu'il occupait le siège voisin du sien. Aussitôt, elle poussa ses jambes du côté opposé, afin d'éviter tout contact accidentel.

Les serveurs déposèrent devant eux l'incontournable poulet caoutchouteux accompagné de haricots verts, plat de rigueur dans ce genre de soirée. Le poulet était rôti, les haricots parsemés d'amandes effilées et grillées, les petits pains trop secs. Milla aurait préféré un taco, un hamburger, n'importe quoi plutôt que cet éternel poulet-haricots verts. Elle se consola toutefois en se disant qu'il s'agissait d'un plat relativement équilibré dont on n'était pas tenté de se gaver.

True embrocha son poulet comme s'il s'apprêtait à le tuer.

— Pourquoi ne servent-ils jamais de rôti ou de steak ? grommela-t-il.

— Parce beaucoup de gens ne mangent pas de viande rouge.

— Nous sommes à El Paso ici, chez les mangeurs de viande rouge.

Sans doute avait-il raison, mais les rares personnes qui ne mangeaient pas de viande rouge étaient aussi celles qui fréquentaient ces soirées. Les organisateurs avaient donc joué la carte de la sécurité, autrement dit : poulet-haricots verts.

True sortit de sa poche un petit flacon à l'aide duquel il saupoudra de rouge sa nourriture.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des épices bien de chez nous. Vous en voulez ?

— Oh oui ! S'il vous plaît !

Bien qu'elle ait fait preuve d'une plus grande parcimonie que lui

avec les épices en question, ses papilles gustatives la remercièrent.

— Voilà deux ans que j'emporte toujours ce flacon avec moi. Il m'a sauvé la vie.

Une femme assise en face d'eux se pencha.

— Puis-je vous l'emprunter ?

Bientôt, le flacon fit le tour de la table ; les convives se déridèrent et le niveau d'enthousiasme monta d'un cran.

Milla dévisagea True pendant qu'il mangeait. Quelque chose en lui évoquait des origines sud-américaines. Elle savait qu'il était en contact étroit avec les milieux hispanos des deux côtés de la frontière.

True avait grandi dans les bas quartiers. Il connaissait non seulement les hommes d'affaires mais aussi la racaille. Pourrait-il éventuellement apprendre sur Diaz ce qu'elle n'avait pas réussi à découvrir ?

— Avez-vous déjà entendu parler d'un dénommé Diaz ?

Était-elle le jouet de son imagination ou avait-il réellement été troublé un instant ?

— Diaz ? C'est un nom répandu. Je dois bien connaître quelques dizaines de Diaz.

— Celui dont je vous parle travaille de l'autre côté de la frontière. Il est mêlé à un trafic d'êtres humains.

— C'est un coyote ?

— Je ne crois pas. Je doute qu'il se charge lui-même de faire passer les gens.

Hésitante, elle se rappela que Brian était sûr que les quatre hommes de la veille transportaient un cadavre.

— C'est probablement un tueur, également.

— Et pourquoi voulez-vous des renseignements sur un tel homme ?

Parce qu'elle pensait que c'était l'ordure qui lui avait volé son enfant. Elle se retint cependant de le dire à haute voix et but un peu d'eau.

— Je suis toutes les pistes qui pourraient me mener à Justin.

— Vous croyez donc que ce Diaz est impliqué dans l'affaire ?

— Je sais que l'homme qui a enlevé Justin n'a qu'un œil, car je lui ai crevé l'autre moi-même. Et je crois savoir qu'il s'appelle Diaz. Je me trompe peut-être, mais j'entends souvent ce nom. Si vous découvriez une quelconque information sur un borgne nommé Diaz, je vous en serais reconnaissante.

— Le fait qu'il soit borgne devrait faciliter les recherches. Je verrai ce que je peux trouver.

— Merci.

Tant pis si, par le biais de ce service qu'elle lui demandait, True cherchait à aller plus loin. Elle se débrouillerait le moment venu. Il

avait sans doute entendu parler de cet homme mais, pour une raison inconnue, restait sur ses gardes. Peut-être avait-il fait des affaires inavouables avec Diaz à une période obscure de sa vie et cherchait-il à préserver sa réputation.

On servit le dessert, un gâteau jaune glacé de chocolat. Milla refusa le sien mais accepta un café. Le moment du discours approchait et elle voulait prendre le temps de se concentrer. Les convives, qui avaient payé quarante dollars pour un dîner médiocre et dont certains allaient signer un chèque à l'ordre de Limiers, méritaient au moins un discours cohérent.

Vers 22 h 30, discours, remerciements et poignées de main terminés, Milla remonta dans sa voiture. Elle allait refermer la portière quand True la héla.

— Accepteriez-vous de dîner avec moi demain soir ?

Trop lasse pour se plier aux subtilités du flirt, Milla lui sut gré de s'être dispensé de tout préambule.

— Je vous remercie, mais je dois participer à un autre gala de bienfaisance demain soir à Dallas.

Elle avait d'ailleurs presque autant envie de s'y rendre que d'aller se faire arracher une dent.

— Et après-demain ?

— Après-demain, je ne sais même pas où je serai. Je ne peux rien vous promettre.

— Vous menez une vie épuisante, Milla. Qui ne laisse pas de place à une vie privée.

— Je suis bien placée pour le savoir. D'ailleurs, je ne puis accepter de dîner avec vous étant donné les circonstances.

— Quelles sont-elles ?

— Vous soutenez financièrement l'association. Je ne veux pas prendre le risque de priver Limiers de l'un de ses donateurs à cause de ma vie privée.

Il y eut un silence, puis :

— Vous ne manquez pas de franchise, dit True. J'admire votre honnêteté, même si je ne désespère pas de vous faire changer d'avis.

— Je ne doute pas que vous allez essayer.

— C'est un défi ? demanda-t-il en riant.

— Non, c'est la vérité. Mais rien ne compte plus pour moi que de retrouver mon fils et je ne ferai rien qui puisse compromettre mes chances de le retrouver. Point.

— Cela fait maintenant dix ans.

— Cela ferait vingt ans que ma position serait la même !

À cause de la fatigue, elle s'était exprimée un peu plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu. Le discours de True ressemblait par trop à celui de son frère, Ross. Comme si elle devait oublier Justin, comme si

l'amour avait une date de péremption !

— Cela m'est égal d'y consacrer toute ma vie.

— C'est un chemin bien difficile que vous avez choisi là.

— C'est le seul que je connaisse.

True referma doucement la portière sur elle et fit un pas en arrière.

— Dans l'immédiat, je vais voir ce que je peux apprendre sur ce Diaz après lequel vous courez. En attendant de mes nouvelles, soyez prudente.

— Pourquoi ? Vous savez quelque chose, n'est-ce pas ? Vous savez quelque chose sur Diaz ?

— Je vais voir ce que je peux apprendre, dit-il en guise de réponse.

Elle le suivit des yeux tandis qu'il regagnait sa voiture. Aucun doute : il savait quelque chose. Et ce quelque chose ne devait pas être très réjouissant pour qu'il lui conseille d'être prudente.

Malgré la chaleur de la nuit, Milla frissonna. Elle était sur la bonne piste, elle en était sûre. Une piste qui pouvait la conduire à la mort.

Au beau milieu de la nuit, Milla s'éveilla brusquement avec une seule idée en tête : elle n'avait pas pensé à vérifier le numéro de l'appel qui l'avait informée du rendez-vous de Guadalupe. Peut-être cela n'avait-il pas d'importance, mais... sait-on jamais ? Encore lourde de sommeil et d'épuisement, elle s'extirpa de son lit et alluma le plafonnier, dont la clarté lui fit cligner des yeux. En passant en revue les numéros des derniers appels reçus sur son mobile, elle découvrit que celui qu'elle cherchait venait d'El Paso.

Elle avait déjà appuyé sur la touche « rappel » quand elle s'aperçut qu'il n'était que 2 h 20. Quelle que soit la personne au bout du fil, elle pourrait bien attendre qu'il fasse jour et n'en serait que mieux disposée à la renseigner.

Après avoir noté le numéro, Milla éteignit la lumière et se recoucha. Elle fit des bribes de rêves sans queue ni tête qui s'évanouissaient chaque fois qu'elle prenait conscience d'être en train de rêver. Malgré cette nuit agitée, elle se réveilla à l'heure habituelle, 5 h 30, presque en forme. C'était dimanche, le seul jour de la semaine où elle n'allait pas au bureau, sauf urgence. Malheureusement, des urgences, il y en avait une semaine sur deux : les enfants qui perdaient leur chemin, les fugueurs et les kidnappeurs se moquaient du jour de la semaine.

Milla resta encore un quart d'heure au lit, savourant le fait de ne pas devoir se presser. Elle ne paraissait que rarement ainsi, mais c'était bon de se dire qu'elle n'était pas obligée d'attaquer la journée sur les chapeaux de roues.

Elle allait enfin se lever quand le téléphone sonna. Elle sauta du lit en maugréant. Lorsqu'on l'appelait en pleine nuit ou de bon matin, c'était généralement pour des raisons professionnelles.

— Milla ? C'est True Gallagher. Je ne vous ai pas réveillée ?

— Non, je suis une lève-tôt. Vous aussi, à ce que je vois.

— À vrai dire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit afin de trouver les renseignements que vous cherchez. Je voulais vous parler avant de partir au bureau.

— Vous ne vous êtes pas couché ? Et vous travaillez le dimanche ?

— D'habitude, non ! Mais j'ai une affaire à régler aujourd'hui.

— Je suis vraiment contrariée que vous ayez passé une nuit blanche à cause de moi. Je regrette, ce n'était pas urgent. Vous auriez pu attendre demain.

— Les personnes que je devais contacter ne sont pas de celles qu'on peut joindre en plein jour.

— Je vois. J'aurais dû y penser.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, c'est que j'ai réussi à obtenir des informations sur un certain Diaz qui doit être celui que vous recherchez. La mauvaise, c'est que ces infos vont vous décevoir.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous recherchez bien l'homme qui vous a enlevé votre enfant, n'est-ce pas ? Donc, un individu qui sévissait dans l'État du Chihuahua il y a dix ans. Or, ce Diaz n'est apparu qu'il y a cinq ans.

— Vous en êtes sûr ?

— Aussi sûr qu'on puisse l'être, vu les circonstances. Ce type ne laisse pas vraiment trace de son passage. Mais je préfère savoir que ce n'est pas celui que vous recherchez, parce qu'il a une sale réputation. On dit que ce serait un tueur. Quand vous voulez faire disparaître quelqu'un, vous en parlez autour de vous et Diaz vous contacte. Il traque sa cible et vous en débarrasse. On raconte aussi qu'il est sacrément efficace. Lorsque les cibles en question apprennent qu'il y a un contrat sur elles, elles ont beau fuir, il les retrouve toujours. Dans certains milieux, on l'appelle simplement « le Traqueur ».

— Vous êtes sûr qu'il est borgne ?

— Affirmatif.

— Le bruit court qu'il emploierait des coyotes. Peut-être le ravisseur de Justin fait-il partie de ses acolytes ?

— J'en doute fort. Je n'ai trouvé aucune information dans ce sens. D'après ce que j'ai appris, Diaz travaille toujours seul.

C'était comme si ses chances de découvrir quelque chose éclataient sous ses doigts comme des bulles de savon, comme à chaque fois qu'elle avait cru apprendre quelque chose depuis dix ans. Pas d'information nouvelle, pas de progrès dans ses recherches, pas de Justin.

— Peut-il y avoir un autre Diaz ?

C'était se raccrocher à un dernier espoir, mais que faire d'autre ? Cesser d'espérer ?

True soupira.

— Il y en a tant ! J'en connais moi-même un certain nombre qui ne m'inspirent guère confiance, mais j'ai pu en mettre plusieurs hors de cause ; ils n'étaient pas en état de nuire à l'époque de l'enlèvement.

Autrement dit, ils étaient derrière les barreaux.

— Et les autres ? Y en a-t-il un qui soit borgne ?

— J'attends d'autres informations. Mais lorsque les gens parlent de Diaz, ils font référence au tueur dont je vous ai parlé. Je ne suis pas étonné qu'on ait cité son nom lorsque vous avez posé des questions, mais je suis rudement content que ce ne soit pas votre homme.

Milla aurait affronté le diable en personne pour retrouver Justin.

— Tout ce que je veux, c'est des informations. Je ne cherche même plus à obtenir justice. Je veux seulement lui poser des questions. Si jamais vous découvrez un Diaz susceptible d'avoir perpétré des enlèvements il y a dix ans, pourriez-vous lui faire savoir que je n'ai pas l'intention de le dénoncer, que je veux juste lui parler ?

Là, elle mentait. Quel que soit son nom, elle avait bien l'intention de tuer le borgne. Après lui avoir posé des questions, cela allait de soi.

— Je veux bien faire passer le message, mais ne soyez pas trop optimiste. Et je veux que vous me promettiez une chose.

— Si c'est en mon pouvoir.

— Si vous avez besoin de contacter qui que ce soit, de découvrir quoi que ce soit, passez par moi. Vous ne pouvez pas vous lancer seule à la poursuite de types aussi dangereux. Il vaut mieux qu'ils n'entendent pas prononcer votre nom si vous ne voulez pas entrer dans leur collimateur.

— Je ne suis pas dans l'annuaire et l'adresse qui figure sur ma carte est celle de l'association.

— C'est une sage précaution, mais il vaut mieux mettre encore un bouclier entre vous et eux. Je sais comment procéder avec ces gens-là.

— Mais cela ne vous expose-t-il pas à un risque ? Tout le monde sait que Limiers cherche à retrouver les personnes disparues, pas à dénoncer les criminels à la police. Pourquoi se méfieraient-ils moins de vous que de moi ?

— À cause de certaines de mes relations. Allons, Milla, laissez-moi vous aider. Laissez-moi au moins faire cela pour vous.

Son instinct lui soufflait de refuser. Accepter l'offre de True, c'était lui permettre de se rapprocher d'elle. Même s'il semblait désintéressé, il s'était exprimé avec trop de chaleur. Cela dit, pourquoi ne pas profiter de l'aide qu'il lui offrait ? En une seule nuit, il en avait appris davantage sur Diaz – en supposant qu'ils parlent bien du même homme – qu'elle en deux ans.

— D'accord, dit-elle enfin sans masquer sa réticence. Mais ça ne me plaît pas.

— J'avais compris. Faites-moi confiance, c'est plus sage ainsi.

— Plus sage pour moi. J'espère seulement que cela ne vous attirera pas d'ennuis. Je ne sais comment vous remercier de vous donner tout ce mal...

— Bien sûr que vous le savez : si vous êtes là demain soir,

acceptez de dîner avec moi.

— Non. La raison que je vous ai donnée hier soir tient toujours.

— Bon, tant pis. J'aurai essayé. À quelle heure est votre vol pour Dallas ?

— 14 heures et quelques.

— Vous rentrez ce soir ?

— Non. Je passe la nuit là-bas et je rentre par le premier vol demain matin.

— Alors faites bien attention à vous. Je vous appellerai à votre retour.

— Entendu. Et merci encore. Au fait... avez-vous découvert le prénom de Diaz ? Je veux parler de celui qui est un tueur. Cela nous permettrait de faire un tri parmi toutes les rumeurs qui l'entourent.

— Non, personne n'a pu me dire son prénom.

Une fois de plus, une légère hésitation dans la voix de True lui fit penser qu'il en savait plus qu'il n'en disait.

Cependant, dans la mesure où il prenait la peine de l'aider, elle n'allait pas lui reprocher de chercher à la protéger. Après l'avoir remercié encore une fois, elle raccrocha et commença à préparer ses bagages.

Avant de partir, elle devait faire la lessive, régler des factures, s'occuper du ménage. Elle s'y astreignait pour le plaisir de voir son intérieur propre et agréablement parfumé. Une fois par semaine, elle rafraîchissait les pots-pourris qui parfumaient chaque pièce, pour le plaisir d'être accueillie par leur senteur dès qu'elle rentrait chez elle. C'était parfois son seul réconfort.

Vers 9 h 30, sa dernière lessive était dans le sèche-linge. Elle décida d'aller porter son courrier directement à la poste, le renouvellement de sa carte bancaire faisant partie du lot. Elle avait déjà sorti les clefs de sa voiture lorsqu'elle voulut vérifier si le numéro de téléphone de l'appel mystérieux était toujours en mémoire sur son portable. Parfois, en effet, des numéros disparaissaient sans qu'elle sache pourquoi. Sans doute devait-elle composer sans le savoir une combinaison commandant l'effacement de la mémoire. Toujours est-il que lorsqu'elle afficha le menu, la mémoire était totalement vide.

Agacée, elle remonta chercher dans sa chambre le bout de papier sur lequel elle avait heureusement griffonné le numéro au milieu de la nuit. Dieu merci, elle n'avait pas rêvé. Une fois au bureau, elle vérifierait l'origine de l'appel.

D'ordinaire, le parking de l'entrepôt, qui ne servait pas le dimanche, était désert. Ce jour-là, toutefois, la Jeep rouge de Joann était garée devant l'entrée. Milla se rangea à côté et gravit l'escalier extérieur menant à l'étage. Elle trouva la porte d'entrée fermée à clef, ce qui était une bonne chose, Joann étant seule à l'intérieur. Milla

entra et referma derrière elle en signalant sa présence.

— Joann ?

— Je suis là, répondit Joann en sortant de la salle de repos. J'ai fait une razzia dans le pop-corn, mais j'en ai un autre paquet. Tu en veux ?

— Non, merci, j'ai pris un vrai petit-déjeuner.

— Mais c'est de la vraie nourriture ! J'ai aussi mangé une part de gâteau.

Joann était la reine de la *junk-food*, ce qui ne rendait sa minceur que plus surprenante. À quarante ans, elle n'en paraissait que trente. Divorcée, elle élevait seule son fils de dix-huit ans, qui était parti la semaine précédente passer la fin de ses vacances avec son père. Joann était blonde, ses cheveux étaient presque aussi courts que ceux d'un homme et ses yeux bleus pétillaient en permanence. Lorsque l'émotion faisait perdre son sang-froid à l'ensemble de l'équipe – c'est-à-dire souvent – c'est elle qui faisait entendre la voix de la raison. Ils faisaient un travail si exigeant, et parfois si émotionnellement éprouvant, que des mini-crisis éclataient régulièrement.

— Que fais-tu ici aujourd'hui ?

— Je m'occupe de la paperasse. Et toi ?

— Même punition. Je voulais aussi localiser un appel à l'aide de l'ordinateur.

— Quel appel ?

— Celui que j'ai reçu sur mon portable vendredi soir, qui m'informait de la présence de Diaz. Ça vient d'El Paso.

— Tu l'as rappelé ?

— Pas encore. J'ai failli le faire cette nuit, mais j'ai préféré attendre une heure plus convenable. Et j'aimerais mieux savoir à qui j'ai affaire avant d'appeler, si possible.

Pendant que l'ordinateur se livrait à ses contorsions numériques, Milla jeta un coup d'œil à la paperasse empilée sur son bureau, afin de voir ce qu'elle pouvait expédier rapidement.

L'installation informatique de l'association avait grand besoin d'un rajeunissement, songea-t-elle en écoutant les vrombissements et autres bips de l'ordinateur. Encore un de ces investissements perpétuellement reportés... Quelque chose de plus important, de plus urgent venait toujours manger leur budget. Tant que leur installation actuelle fonctionnerait, elle ne pourrait justifier une telle dépense.

Quand le démarrage fut terminé, Milla se connecta à Internet et lança une recherche à partir du numéro de téléphone. En deux secondes, elle eut le nom et l'adresse de la station-service où avait été passé l'appel.

— Tu as trouvé ? demanda Joann en entrant dans le bureau.

— C'est une station-service.

Milla composa le numéro. Quelqu'un décrocha à la cinquième sonnerie.

— Station-service, j'écoute ?

— Bonjour, Milla pour l'association Limiers à l'appareil. Nous avons reçu un appel en provenance de chez vous vendredi soir vers 18 heures. Pourriez-vous me dire...

— Désolé, l'interrompit son interlocuteur visiblement agacé. C'est une cabine téléphonique. J'ai pas le temps de surveiller les gens qui l'utilisent. C'était un détraqué ?

— Non, un appel utile, au contraire. J'aimerais contacter l'homme qui nous a appelés.

— Désolé, je ne peux rien pour vous, lança son interlocuteur avant de raccrocher.

— Qu'a-t-il dit ? s'impatienta Joann.

— Bonne question, dit une voix monocorde derrière elles. Qu'a-t-il dit ?

Joanna sursauta et poussa un petit cri en se retournant. Milla se leva si brusquement que son fauteuil alla heurter le bureau. Debout près de Joann, elle contempla l'homme qui se tenait sur le seuil de la pièce. La sueur se mit à lui couler le long du dos et son cœur s'emballa. Elles étaient seules, la porte était verrouillée. Comment cet homme était-il entré ? Et que voulait-il ?

Il ne paraissait pas armé mais, bien qu'il eût les mains vides, Milla n'était pas rassurée car il avait le regard le plus glacial et le plus lointain qu'elle ait jamais vu. Elle plongeait dans ce regard de tueur, tremblant comme une feuille, et malgré tout incapable d'en détacher les yeux. C'était comme un cobra hypnotisant sa proie avant de se jeter sur elle.

On aurait dit que l'inconnu, parfaitement immobile, n'était pas un être humain.

À côté d'elle, Joann respirait par à-coups et ouvrait de grands yeux ronds. Lorsque Milla lui toucha le bras pour la rassurer, celle-ci lui prit la main dans un geste désespéré.

Après avoir observé ce geste, l'inconnu se remit à les dévisager.

— Ne m'obligez pas à reposer la question.

Cette voix... Elle connaissait cette voix, mais la panique était trop forte pour qu'elle puisse se rappeler d'où. À grand-peine, elle parvint à répondre :

— C'était une cabine téléphonique. L'employé de la station ne sait pas qui a appelé, il était trop occupé pour faire attention.

Pour toute réponse, l'inconnu baissa légèrement les paupières.

Impossible de sortir de la pièce. Bien qu'il ne soit pas immense, il était grand – environ 1,90 m –, élancé et son corps tout en muscles semblait vif comme l'éclair. Il avait un côté obscur, ressemblait à une

ombre où planait une menace presque palpable.

Milla comprit soudain. Une sorte de vertige la saisit et elle dut s'appuyer contre son bureau.

— C'est vous qui m'avez assommée l'autre nuit.

Au même moment, une deuxième évidence s'imposa à son esprit, qui lui coupa littéralement les jambes.

— Vous êtes Diaz. L'inconnu resta impassible.

— Il paraît que vous voulez me parler.

Diaz ! Milla se rappela les mots de True : Diaz était un tueur. Elle le croyait volontiers.

Comment n'avait-elle pas prévu sa venue ? True le lui avait dit tout à l'heure : lorsqu'on voulait trouver Diaz, il suffisait de le faire savoir autour de soi. Tout en sachant que l'intéressé était dans les parages, l'écoutait peut-être, n'avait-elle pas annoncé dans une *cantina* pleine à craquer qu'elle offrait une récompense à qui lui donnerait des informations sur Diaz ? Le plus surprenant, c'est qu'il ait attendu trente-six heures avant de se manifester. Il aurait pu pénétrer dans son appartement ce matin même, avant qu'elle ne se lève.

À moins qu'il n'ait eu mieux à faire à ce moment-là...

Il s'avança dans la pièce, referma la porte derrière lui et fit un pas de côté afin de ne pas tourner le dos à une paroi vitrée. Désormais, il empêchait Milla et Joann de sortir de derrière le bureau en forme de U. Pour s'échapper, elles devraient passer par-dessus.

Diaz souleva un siège par-dessus le bureau et s'y installa en étendant ses jambes, les pieds croisés.

— Je suis là. Allez-y.

Comment s'adressait-on à un assassin ? « Salut, ravie de faire votre connaissance » ? Heureusement, une partie du cerveau de Milla fonctionnait encore et raisonnait à peu près correctement. De toute évidence, Diaz n'était pas le borgne. Cependant, il avait assisté à la rencontre de vendredi soir. Par conséquent, soit il recherchait l'un des protagonistes de la rencontre, soit il espérait que ces hommes le mèneraient à sa cible. Cette seconde hypothèse semblait la meilleure, car il n'avait fait qu'observer. En outre, si quelqu'un était capable de retrouver le borgne, c'était bien Diaz. Peut-être même savait-il où se trouvait cette ordure en ce moment.

Milla s'interposa entre Diaz et Joann. Il n'était pas juste que cette dernière se retrouve mêlée à une histoire alors que tout était sa faute à elle. C'était son problème, pas celui de Joann. Tirant son fauteuil en dehors du rempart protecteur que formait son bureau, elle s'assit à son tour, frôlant les jambes de Diaz tout en prenant garde à ne pas le toucher.

— Je suis Milla Edge.

— Je sais.

Son absence totale d'expression était horripilante. Tout en lui était horripilant, d'ailleurs. Pourtant, elle aurait pu le croiser dans la rue sans même le remarquer. Il ne semblait pas fou. Au contraire, il paraissait très maître de lui-même, totalement détaché. Ses cheveux noirs étaient coupés court et il n'avait pas une apparence négligée malgré la barbe naissante qui couvrait ses joues. Il portait un tee-shirt vert olive, un jean noir et des boots noirs, le tout propre. Ses biceps où se devinaient muscles et veines, moulés par son tee-shirt, étaient plus galbés que gonflés. Son arme, s'il en avait une, devait être dissimulée dans l'une de ses boots. Cette idée n'était guère rassurante, pas plus que sa posture tellement décontractée. Elle avait convoqué un fauve et devait maintenant l'affronter.

En dehors du moment où il les avait regardées se prendre par la main, Joann et elle, Diaz n'avait cessé un instant de la dévisager. C'était ce qui l'irritait le plus.

— On m'a dit que vous pouviez retrouver certaines personnes.

— Milla, l'interrompt Joann.

Milla savait déjà ce qu'allait dire sa collaboratrice : que ce n'était pas une bonne idée, qu'elle devrait réfléchir d'abord... Elle la fit taire d'un geste. Diaz ne cilla pas.

— Ça m'arrive, dit-il.

— Le borgne qui était là vendredi soir. Je veux le retrouver.

— Ce type est sans importance.

Il s'exprimait avec un léger accent, comme si l'anglais, qu'il parlait parfaitement, n'était pas sa langue maternelle. En sus de son nom de famille et malgré son accent texan, il avait quelque chose de mexicain. Il n'était pas né aux États-Unis, elle en aurait mis sa main au feu.

— Il a beaucoup d'importance pour moi.

De nouveau, elle crut entendre les sirènes de la victoire. Cet homme allait lui donner une vraie chance de découvrir ce qu'il était advenu de son fils, et tant pis si cela revenait à faire un pacte avec le diable.

— Il y a dix ans, mon bébé de six semaines m'a été enlevé. Mon ex-mari est médecin. Avec quelques collègues, il avait monté un dispensaire gratuit dans un secteur très pauvre de l'État du Chihuahua. Nous avons vécu un an là-bas. C'est là qu'est né mon fils. J'étais au marché quand deux hommes me l'ont arraché des bras. En me défendant, j'ai crevé un œil à celui qui tenait mon fils. L'autre homme m'a poignardé dans le dos. Tous deux se sont échappés. Je n'ai plus jamais revu mon enfant.

Les yeux de Diaz s'étaient mis à luire d'un éclat nouveau, qui trahissait un redoublement d'intérêt.

— Alors c'est vous.

— Moi ?

— Celle qui a éborgné le gros Pavôn.

Pavôn. C'était donc ainsi qu'il s'appelait ! Après dix ans, elle connaissait enfin son nom. Fermant les yeux, serrant les poings, Milla inspira à fond. Son cœur, qui s'était un peu calmé, s'emballa de plus belle et ses oreilles se mirent à bourdonner. Elle aurait voulu hurler, ou pleurer. S'élancer à ses trousses sans plus attendre, l'attraper et lui cogner la tête contre un mur jusqu'à ce qu'il lui dise tout ce qu'elle voulait savoir. Comme elle ne pouvait rien faire de tel dans l'immédiat, elle appuya ses poings tremblants sur ses yeux et demanda d'une voix altérée :

— Connaissez-vous son prénom ?

— Arturo.

Arturo Pavôn. Ces mots s'inscrivirent en lettres de feu dans sa tête. De même qu'elle n'avait jamais oublié son visage, elle n'oublierait jamais ce nom, ni cet instant. Pendant si longtemps, elle avait lutté, s'était entêtée sans pratiquement aucun élément. À présent, les choses changeaient si vite que son univers s'en trouvait bouleversé. Sur le plan rationnel, elle avait toujours su que les chances de retrouver Justin étaient infimes. Sur le plan affectif, elle n'avait jamais pu se résoudre à abandonner les recherches. Et voilà que tout à coup, la possibilité de découvrir au moins s'il était vivant se présentait, bien réelle. Pourquoi ne pourrait-elle pas aussi le retrouver tout bonnement, son petit garçon...

— Vous pourriez le retrouver ? Je veux lui parler. Je veux savoir ce qu'il a fait de mon fils...

— Votre enfant a été vendu. Pavôn ignore certainement à qui. C'est un *pendejo*, un *ganan*.

Milla fit la grimace. *Ganan* signifiait voyou. Et, sauf erreur de sa part, Diaz avait aussi traité Pavôn de poil pubien. De toute évidence, certaines nuances du Mexicain lui échappaient.

— Un quoi ?

— Un type sans importance. Un sous-fifre qui exécute les ordres. C'est aussi une ordure, un fils de pute. Mais surtout, c'est quelqu'un qui ne fait pas partie des gros poissons.

— C'est pourtant ma seule piste. Je dois la suivre pour retrouver mon fils.

— Suivez-la si vous voulez, mais vous risquez de tourner en rond. Les kidnappeurs ne tiennent pas de registres. Pavôn se souvient certainement de vous, et pour cause, mais tout ce qu'il pourra vous dire, c'est que l'enfant a traversé la frontière pour être vendu. C'est tout.

Comment accepter que cette piste ne mène nulle part ? Pavôn

n'était pas en état de passer lui-même la frontière avec Justin. L'homme qui l'accompagnait ce jour-là, celui qui l'avait poignardée, s'en était probablement chargé. Cet homme-là, si elle le retrouvait, pourrait peut-être lui révéler un autre nom. À force de fouiller, elle finirait bien par retrouver Justin.

— Je veux tout de même le retrouver, s'obstina-t-elle. En l'espionnant, l'autre soir, vous m'avez empêchée de...

— De vous faire tuer.

— C'est vrai. Probablement. Même si votre intention n'était pas de me protéger : vous vouliez simplement les empêcher de découvrir qu'ils étaient surveillés. Mais puisque vous suivez cet homme, pourquoi...

— Je ne suis pas cet homme en particulier. J'essaie de remonter jusqu'à la tête du serpent.

— Mais vous savez bien où se trouve Pavôn ?

— Non. Je l'ignore.

Milla en aurait hurlé de frustration.

— Mais vous pouvez le retrouver.

— Je peux toujours retrouver quelqu'un. Tôt ou tard.

— Parce que vous ne renoncez jamais. Moi non plus, je ne renonce pas. Si c'est une question d'argent, je vous paierai.

Si, par honnêteté, elle ne pouvait pas utiliser l'argent de l'association, elle était prête à lui donner la totalité de ses économies et à demander à David un supplément, le cas échéant. Elle n'aurait pas besoin de le supplier : David ferait tout pour retrouver Justin.

Diaz la dévisagea d'un œil légèrement intrigué, comme si elle était une bête curieuse dont le fonctionnement lui échapperait. De toute évidence, peu de chose le touchait. Quant à elle, trop de choses la touchaient, sans doute. Faute de pouvoir faire appel à sa sensibilité, elle tenta de faire appel à sa logique.

— Limiers possède un large réseau de bénévoles, des contacts comme vous ne l'imaginez même pas. Aidez-moi et je vous aiderai.

— Je n'ai pas besoin d'aide. Je travaille seul, dit-il, de nouveau glacial et lointain.

Elle devait bien pouvoir faire quelque chose pour lui.

— Et si je vous obtenais la *green card* ?

Elle pouvait faire jouer certaines connaissances, faire tomber certains obstacles.

Pour la première fois, une vraie expression se peignit sur le visage de Diaz : l'amusement.

— Je suis citoyen américain.

— Alors, quoi ? Pourquoi ne voulez-vous pas accepter ce travail ? Je ne vous demande pas de tuer mais simplement de m'aider à retrouver quelqu'un.

Peut-être était-ce justement là le problème : peut-être la traque sans la mise à mort ne l'intéressait-elle pas.

— Qui vous a dit que j'étais prêt à tuer ?

D'ordinaire, Milla restait discrète quant à ses informateurs, mais ses nerfs étaient devenus comme des aiguilles de verre qui la transperçaient. Elle devait à tout prix trouver un moyen de convaincre Diaz de l'aider.

— True Gallagher m'a obtenu certaines informations concernant un certain Diaz, qui pourrait être lié à l'enlèvement de mon fils.

— True Gallagher...

— C'est l'un de nos sponsors.

— Et selon ses informations... ?

— Vous êtes un tueur.

Pourquoi mentir ou faire l'effarouchée ? Même s'il n'était pas vraiment un tueur, elle ne doutait pas qu'il soit capable de tuer et qu'il l'ait déjà fait. Et si tel était le cas, il serait peut-être favorablement impressionné par le fait qu'elle ose se tourner vers lui tout en sachant à qui elle avait affaire.

Joann laissa échapper un petit cri. Il ne se tourna pas vers elle.

— Votre informateur se trompe. Je pourrais effectivement tuer dans certaines circonstances. Mais l'argent n'est pas ce qui me motiverait.

Il n'avait pas dit qu'il n'avait jamais tué personne ou qu'il ne tuerait plus. Bizarrement, elle le croyait et se sentait rassurée. Du moins avait-il une sorte de code de moralité, certaines règles auxquelles il se tenait.

Après l'avoir dévisagée par-dessus ses mains jointes, comme s'il contemplait quelque chose, il déclara :

— Parlez-moi de ce coup de fil concernant le rendez-vous de vendredi soir.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Celui qui m'a appelée était hispanophone. Il a simplement dit qu'il y aurait un rendez-vous derrière l'église de Guadalupe à 22 h 30. Il appelait depuis une station-service, dont le responsable n'en sait pas plus.

Bien que son regard noir et glacé demeurât indéchiffrable, Milla devinait qu'il passait en revue toutes sortes de possibilités.

— À ce moment-là, je croyais encore que Pavôn s'appelait Diaz. J'avais entendu de vagues rumeurs selon lesquelles un certain Diaz était impliqué dans certaines disparitions. Je pensais que vous étiez le borgne, car dès que je parlais de lui, on citait votre nom.

— Je n'ai aucun lien avec lui.

— On m'a dit qu'il travaillait pour vous. Son regard devint encore plus glacial.

— Cela dit, poursuivit-elle, voilà deux ans que je fais savoir, à

tout hasard, que je cherche des renseignements sur vous. Ce qui m'intrigue, c'est que j'ai toujours offert une prime contre des informations et j'ai reçu un appel anonyme sans que personne ne réclame de récompense.

— Pour être au courant de mes faits et gestes, ce ne devait pas être n'importe qui.

Manifestement, cela ne lui plaisait pas du tout.

— Qui savait où vous alliez ? Ceux à qui vous en avez parlé, plus la personne qui vous a informé de ce rendez-vous.

— Étant donné que je n'en ai parlé à personne, cela réduit le nombre de suspects. La question que je me pose, c'est pourquoi.

— Brian et moi supposions qu'on vous tendait un piège, mais les événements nous ont prouvé le contraire : Pavôn et les autres ignoraient votre présence.

— Brian ? Celui qui se cachait de l'autre côté du cimetière ?

Ainsi, il l'avait donc également repéré.

— Il travaille pour Limiers, lui aussi. Nous venions juste de terminer une mission et étions sur le chemin du retour quand j'ai reçu le fameux appel anonyme.

Il se passait quelque chose. Comme si quelqu'un avait voulu que son chemin croise celui de Diaz. Inutile de chercher à déchiffrer l'expression de ce dernier : ils étaient parvenus aux mêmes conclusions.

— Je suis d'accord pour vous aider, dit-il brusquement en se levant. Je vous contacterai.

Il quitta le bureau. Quelques secondes plus tard, la porte de sortie claqua. Après s'être consultées du regard, Milla et Joann s'élancèrent comme un seul homme vers la fenêtre afin de voir dans quelle direction il partait.

Personne dans l'escalier ni sur le parking. Aucune trace de Diaz. Milla eut beau ouvrir la porte et tendre l'oreille, pas le moindre bruit de moteur. On aurait pu croire qu'il s'était évaporé.

— Je sais par où il est sorti, mais par où il est entré... mystère.

— Je me le demande aussi, gémit Joann en se laissant tomber dans un fauteuil. Mon Dieu ! Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie ! Peut-être était-il déjà là quand je suis arrivée. S'il avait voulu, il aurait pu faire n'importe quoi.

Milla passa les fenêtres en revue, cherchant un signe d'effraction. Il est vrai qu'elle n'était pas détective, mais elle ne trouva aucune marque sur les poignées ni aucune vitre brisée. Par quelque moyen qu'il fût entré, il n'avait laissé aucune trace.

Joann tremblait pour de bon.

— Quand je pense que tu t'es assise et que tu lui as parlé calmement ! Je n'ai jamais vu un homme aussi effrayant.

— J'avais l'air calme ? dit Milla en s'asseyant à son tour. Impossible. Je tremblais si fort que j'ai dû m'asseoir.

— Je n'ai pas remarqué. J'ai cru qu'il allait nous tuer. Il a de ces yeux... J'ai cru que je voyais la mort en face.

— Mais il ne nous a pas tuées. Il nous a même fourni une information que je cherche à obtenir depuis dix ans. Arturo Pavôn. Un nom, j'ai enfin un nom ! Tu te rends compte de ce que ça représente ?

Des larmes brûlantes se frayèrent un passage sous ses paupières closes.

— J'ai enfin une vraie chance de retrouver mon enfant. Pour la première fois, j'ai une vraie chance de réussir !

Le gala de bienfaisance de Dallas fut plus fructueux qu'elle ne l'avait espéré. L'association y récolta non seulement des fonds mais un sponsor, une entreprise de software prête à moderniser leur installation informatique. Si Milla rentra à l'hôtel en rêvant d'ordinateurs tout neufs, ce n'est pas ce qui la tint éveillée cette nuit-là.

Chaque fois qu'elle repensait aux événements de la matinée, une sorte d'excitation l'envahissait. Elle avait l'impression d'être sortie indemne d'une épreuve du feu et l'espoir lui faisait presque tourner la tête. Elle aurait aimé appeler David, lui dire qu'elle progressait enfin, connaissait le nom du ravisseur et qu'un expert – quel autre nom donner à Diaz ? – allait l'aider à le retrouver. Quel meilleur interlocuteur trouver que le père de Justin pour partager son enthousiasme ?

Elle se refusa toutefois à lui téléphoner. David n'était plus son mari. Il avait fondé une autre famille et Milla hésitait grandement à y faire intrusion. Par exemple, elle n'avait jamais demandé à David que pensait sa nouvelle épouse de l'argent qu'il lui versait chaque année. Elle avait essayé de rendre leur rupture aussi nette que possible afin que la nouvelle Mme Boone n'ait pas à se plaindre d'elle.

La nouvelle Mme Boone s'appelait en réalité Jenna. C'était une très chic fille qui était mariée avec David depuis deux fois plus longtemps qu'elle ne l'avait été.

Elle appellerait David seulement lorsqu'elle aurait du concret. Elle ne l'avait jamais tenu au courant des rumeurs ni de leurs suites. Lorsqu'il lui téléphonait, deux fois par an, elle en profitait pour lui apprendre les progrès de son enquête qui, en dix ans, s'étaient résumés à pas grand-chose. Afin de ne pas lui empoisonner la vie, elle n'appelait jamais. La vie d'un chirurgien était déjà suffisamment difficile, avec les longues journées de travail, sans compter les urgences qui survenaient immanquablement au moment de se mettre à table ou de partir en vacances. Inutile donc d'y ajouter des coups de fil d'une ex-épouse.

Incapable de prendre le dessus sur son excitation, son impatience, Milla renonça à essayer de dormir et repassa mentalement en revue les

événements de la matinée, depuis l'appel de True jusqu'à la disparition de Diaz.

Le plus grand mystère – mais peut-être n'en était-ce pas un pour Diaz – restait l'identité de celui qui l'avait informée du rendez-vous à Guadalupe. Vu que l'auteur du coup de fil était resté anonyme, il n'espérait pas de récompense. Pourtant, quelqu'un avait voulu qu'elle rencontre Diaz. Était-ce pour lui nuire ou pour l'aider ? Diaz aurait tout aussi bien pu la tuer. Depuis qu'elle l'avait rencontré, elle avait l'impression qu'un meurtre de plus ne l'aurait pas empêché de dormir.

Elle eut beau se torturer les méninges, elle ne découvrit aucune raison logique à cet appel et dut se contenter de se féliciter de sa chance. Même si Diaz était une chance d'un genre douteux, il lui avait tout de même livré, en l'espace de quelques minutes, de précieuses informations. Grâce à lui, elle avait enfin une vraie chance de retrouver Justin.

Comment avait-elle eu le culot de le persuader de l'aider ? Comment avait-elle eu le courage de s'asseoir à quelques centimètres seulement de lui ? Il avait les yeux les plus froids et les plus vides qu'elle ait jamais vus, comme s'il était imperméable à toute émotion. Sans cette espèce de contrôle qu'il semblait exercer sur sa violence profonde, elle l'aurait pris pour un sociopathe. Il savait sans aucun doute reconnaître le bien du mal, mais cette différence semblait lui être égale. Faire le bien plutôt que le mal devait être chez lui le fruit d'une décision, non d'une émotion.

C'est pour cette raison précise qu'elle pensait pouvoir lui faire confiance. Les Limiers n'avaient rien à redouter de lui. L'autre nuit, à Guadalupe, il aurait pu les tuer, Brian et elle, simplement parce qu'ils le gênaient. Il ne l'avait pas fait, parce qu'ils ne constituaient pas une menace contre sa personne – même s'ils s'interposaient entre lui et son but. Tant qu'on pouvait se fier aux limites qu'il s'imposait, on devait pouvoir se fier à lui et travailler de concert avec lui.

Du moins l'espérait-elle.

Étant donné la façon dont True avait réagi au nom de Diaz, elle décida de ne pas lui révéler l'intrusion de ce dernier dans son bureau. True avait des tendances protectrices qui ne manquaient pas de charme, même si elle préférait garder ses distances avec lui. Il risquait de prévenir la police, ce qu'elle ne voulait surtout pas.

De même, elle renonça à lui demander de se renseigner sur Arturo Pavôn. D'une part parce qu'il ne manquerait pas de lui demander comment elle avait appris ce nom et qu'elle répugnait à mentir à un homme qui s'était montré aussi serviable ; d'autre part parce que cela déplairait sûrement à Diaz. Elle n'aurait su dire d'où lui venait cette certitude, mais elle en était persuadée. Diaz travaillait en solo et seules de rares personnes, le cas échéant, devaient être au

courant de ses faits et gestes. Si True et lui recherchaient tous deux Pavôn, leurs routes risquaient de se croiser. Non, décidément, cela lui déplairait. Il pouvait très bien décider de ne plus l'aider et elle ne voulait pas courir ce risque.

En conclusion, moins elle parlerait de Diaz, mieux cela vaudrait. Milla prit la décision d'appeler Joann au saut du lit le lendemain, afin de lui demander de ne pas mentionner Diaz.

Arrivée à El Paso par le premier vol en provenance de Dallas, elle fit un saut à son appartement pour y déposer ses bagages avant de se rendre au bureau. Malgré l'heure matinale, la chaleur déjà étouffante lui donnait la nostalgie de l'hiver.

En arrivant, elle vit tout de suite que Brian était d'humeur joueuse à la façon qu'il avait de taquiner Olivia et de la pousser à bout. Ce jour-là, il avait décidé de lui donner des conseils de relooking, pour la plus grande joie de ceux qui écoutaient, c'est-à-dire la majeure partie de l'équipe.

— Tu devrais changer de coiffure, dit-il au moment où Milla passait près d'eux. Pour quelque chose d'aguicheur, et de plus volumineux. Tu sais, le genre ondulations, accroche-cœur et tout ça.

Outragée dans ses principes féministes, Olivia le gratifia d'une œillade glaciale.

— Tu ne confonds pas avec cette pétasse de Farrah Fawcett ?

— Non, mais tu pourrais essayer de lui ressembler.

Brian avait beau être jeune, vif et costaud, Milla crut un instant qu'il n'allait pas s'en sortir vivant. Olivia se leva lentement pour se retrouver nez à nez avec Brian – ce que du haut de son 1,60 m elle ne put faire que parce qu'il était assis sur son bureau.

— Mon petit gars, sache que j'ai détruit des hommes autrement taillés que toi : je les ai usés, lessivés et jetés. Alors ne t'en prends pas à plus fort que toi.

Brian feignit la candeur à la perfection.

— Moi ? Je ne cherche qu'à rendre service ! Je voulais te donner quelques bons tuyaux.

— Vraiment ? J'ignorais que les hommes de Neandertal étaient experts en matière de mode.

— Rien de tel qu'une bonne peau de bête.

— Tu es bien placé pour savoir, en effet.

D'un regard, Joann désigna à Milla son bureau. Elle faillit râler à haute voix en voyant qui l'y attendait. Il s'agissait de Roberta Hatcher, dont le mari avait disparu depuis plusieurs semaines alors qu'elle rendait visite à sa sœur à Austin. Les vêtements de M. Hatcher ayant également disparu, ainsi que sa voiture et la moitié de leur compte en banque, la police avait conclu à juste titre à un départ volontaire et s'était déclarée impuissante. C'est pourquoi Mme Hatcher s'était

tournée vers Limiers, dont elle n'acceptait pas non plus le refus.

Après un dernier regard en direction de Brian et Olivia, et en espérant que cette dernière serait fidèle à ses principes non-violents, Milla entra dans son bureau et sourit à Mme Hatcher.

— Bonjour, Roberta. Voulez-vous un café ?

L'intéressée fit signe que non. C'était une femme grisonnante et rondelette d'une bonne cinquantaine d'années, dont le visage aimable et rond semblait fait pour sourire. Mais depuis la disparition de Benny Hatcher, ses yeux étaient souvent rougis et Milla ne l'avait jamais vu sourire.

Elle aurait volontiers étranglé de ses mains ledit M. Hatcher. Comment pouvait-il faire cela à sa femme ? Il aurait au moins pu avoir le courage et la correction de lui annoncer son départ au lieu de la laisser dans l'ignorance. Cela ne lui aurait pas moins brisé le cœur, mais du moins aurait-elle su qu'il était vivant et à quoi s'en tenir sur le plan juridique.

— Je vous en prie, aidez-moi, dit Roberta d'une voix cassée, comme si elle avait trop pleuré.

Milla ne savait que trop ce qu'elle ressentait.

— Je sais que pour vous ce n'est pas une disparition, qu'il est parti de son propre chef, mais l'ennui, c'est que je n'en ai pas la certitude. Et si quelqu'un lui avait monté la tête, dérobé son argent ? Et s'il avait honte de rentrer à la maison, s'il était blessé ou mort ? Je me suis renseignée auprès de détectives privés, ainsi que vous me l'aviez conseillé, mais ils sont vraiment au-dessus de mes moyens, même le moins cher d'entre eux.

— Je ne peux pas vous aider, répondit Milla, aussi désespérée que sa cliente. Tout comme vous, nous avons un budget très serré et nous nous passons déjà de beaucoup de choses. Regardez ce bureau et vous constaterez que tout notre argent est consacré aux recherches. J'ai bien peur que votre mari ne vous ait quittée sans avoir le courage de vous le dire. Comment pourrais-je justifier de dépenser des fonds pour retrouver quelqu'un qui a très probablement quitté le domicile conjugal de son plein gré ?

— Vous ne pourriez pas accéder à son dossier de sécurité sociale pour voir s'il travaille quelque part ?

— Il faut une dérogation que nous ne possédons pas. Les personnes que nous recherchons sont perdues, elles ne se cachent pas. Avez-vous essayé l'Armée du Salut ? Ils peuvent retrouver des parents perdus de vue. D'après ce que je sais, c'est un service auquel on n'a le droit qu'une fois et peut-être refuseront-ils dans votre cas, mais qui sait ?

— L'Armée du Salut ? J'ignorais qu'ils faisaient ce genre de choses.

— Si, mais j'ignore sous quelles conditions. S'ils ne peuvent rien pour vous, allez voir un avocat, je vous en prie. Faites ce qu'il faut pour vous protéger légalement.

Une larme solitaire se mit à couler sur la joue de Roberta.

— Je n'en ai pas encore parlé aux enfants. Comment leur dire que leur père est parti ?

Ses deux fils étaient mariés et pères de famille.

— Dites-le-leur. Sinon, ils risquent de l'apprendre d'une autre manière. Si leur père les appelait, par exemple ? Ils vous en voudraient de ne pas leur avoir dit ce qui se passait.

— Sans doute. Je crois que j'espère toujours qu'il va revenir avant que je n'aie eu besoin de le leur dire.

— Cela fait maintenant trois semaines. Même s'il revenait, à présent, l'accepteriez-vous ? Voulez-vous toujours de lui ?

— Il ne m'aime pas, c'est ce que vous pensez ? S'il m'aimait, il n'aurait pas fait ça. Je sais bien que je me laisse un peu aller, mais j'ai bientôt soixante ans. C'est normal d'avoir des cheveux gris à mon âge. Benny, lui, prend toujours soin de sa forme et n'a presque pas de cheveux gris.

— Croyez-vous qu'il puisse avoir une petite amie ? Milla répugnait à poser la question, bien que la police l'ait déjà fait. À l'époque, sous le choc, épouvantée de voir sa vie s'écrouler, Roberta avait aussitôt rejeté cette hypothèse.

Son visage se fripa et elle se cacha les yeux.

— Je ne sais pas. Pourquoi pas ? Il jouait au golf pour ainsi dire tous les jours. Je ne l'ai jamais espionné. J'avais confiance en lui !

Qu'on aime le golf au point d'y jouer même par une chaleur accablante, pourquoi pas ? Mais tous les jours ? Roberta aussi semblait commencer à en douter.

— Consultez un avocat, je vous en prie. Et ouvrez un nouveau compte en banque. Je parie que vous ne l'avez pas encore fait. Et s'il vidait votre compte commun, que deviendriez-vous ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus ! gémit Roberta en se balançant d'avant en arrière.

Aveuglée par les larmes, elle se mit à fouiller dans son sac. Devinant ses intentions, Milla lui tendit un mouchoir en papier.

Après avoir pleuré, Roberta inspira un grand coup.

— Je crois que je me suis conduite comme une idiote, ces dernières semaines. Je dois me réveiller et voir les choses en face : il m'a quittée. J'irai peut-être à l'Armée du Salut, mais vous avez raison : avant tout, je dois ouvrir un nouveau compte en banque et sauver ce qui peut l'être. Ce soir, j'appellerai les enfants pour leur dire ce qui se passe. Je n'arrive pas à y croire : me quitter est une chose, mais les enfants ? Il a toujours eu d'excellentes relations avec eux. Il doit bien

savoir que son départ va tout changer, mais je suppose qu'il s'en moque également.

Milla se tut, bien qu'elle pensât que M. Hatcher finirait par appeler ses fils en racontant qu'il était désolé, etc., dans l'espoir que rien ne changerait entre ses enfants et lui. Certains individus étaient totalement inconscients des conséquences de leurs actes ou s'imaginaient qu'ils pouvaient tout arranger. Elle n'en croyait rien, mais cela ne la regardait pas.

Roberta quitta le bureau les yeux rougis mais la tête haute. À peine fut-elle sortie que le téléphone sonna.

— Milla à l'appareil.

— Salut ! Tu es libre au déjeuner ?

C'était Susanna Kospers, l'obstétricienne qui avait fait naître Justin. La vie réserve parfois des surprises : Susanna et Rip, son mari, étaient tombés sous le charme du Mexique au point de s'installer à El Paso. Ainsi, ils vivaient toujours aux États-Unis tout en étant à deux pas de la frontière. Ils faisaient au moins deux voyages par an dans différentes régions du Mexique.

Susanna faisait l'effort de garder le contact, ce qui, étant donné son emploi du temps surchargé, en disait long. Elle et Rip avaient assisté David le jour funeste où il avait lutté contre la mort pour sauver Milla. Même si quelques mois s'écoulaient parfois sans qu'elles se donnent de nouvelles, les deux femmes se réunissaient à la première occasion pour des déjeuners improvisés à la dernière minute.

— Oui, sauf urgence. Où et à quand ?

— À 12 h 30 au Dolly's.

Le Dolly's était une brasserie branchée à la clientèle essentiellement féminine, toujours bondée à l'heure du déjeuner. À de rares exceptions près, les hommes d'affaires ne s'aventuraient pas autour des tables minuscules du Dolly's.

Au moment où Milla raccrochait, Joann passa la tête par la porte.

— Je n'ai parlé de lui à personne, dit-elle à voix basse. Il a appelé ce matin, à l'ouverture. Enfin, je crois que c'était lui. C'était une voix qui m'a donné la chair de poule. Donc j'en conclus que c'était lui.

Milla, pour sa part, avait la chair de poule rien que d'entendre parler de lui. Elle se frictionna machinalement les bras.

— Que voulait-il ?

— Il ne l'a pas dit. Il a demandé si tu étais là. Je lui ai dit quand ton vol arrivait et à quelle heure tu devrais être au bureau et il a raccroché.

— Tu lui as donné mon numéro de mobile ?

— Non. J'ai failli, mais comme je ne savais pas si tu serais d'accord...

À cause de l'erreur qu'elle avait faite en donnant son nom de

jeune fille à la *cantina*, il devait déjà connaître son adresse et son numéro de fixe. Par conséquent, à quoi bon lui cacher son numéro de mobile ?

— Je le lui donnerai la prochaine fois que je le verrai.

— Qui donc ? demanda Brian de l'autre côté de la porte.

Ces bureaux manquaient vraiment de discrétion, mais il est vrai qu'il ne s'agissait pas d'une entreprise ordinaire. Même si Milla était la porte-parole et la présidente de l'association, Limiers avait une structure souple qu'elle encourageait. Sans exclure de parler un jour de Diaz à Brian – mais comment lui expliquer qu'elle avait conclu un accord avec un individu qui était une sorte d'agent de sécurité, pour employer un euphémisme ? – elle préférait attendre encore un peu. Aussi évita-t-elle de répondre en changeant de sujet.

— Brian, je sais que tu ne cherches qu'à taquiner Olivia quand tu la fais enrager, mais je ne suis pas sûre qu'elle l'ait compris. Je ne voudrais pas que l'ambiance au bureau...

— Bien sûr qu'elle l'a compris, assura Brian avec son sourire de bon garçon. On rigole.

— Si tu le dis, marmonna Joann, dubitative. Il y a une minute, j'ai pourtant bien cru qu'elle allait te cogner.

— Mais non ! C'est une pacifiste : elle ne croit pas en la violence.

— Sauf si tu la pousses à bout, intervint Milla. Et je crois que tu as presque réussi.

— Fais-moi confiance, dit Brian en clignant de l'œil. Qu'as-tu dit à Mme Hatcher ? On aurait dit un soldat partant en guerre quand elle est sortie.

— Je l'ai convaincue d'ouvrir un nouveau compte en banque et de consulter un avocat.

— Dieu merci ! s'exclama Joann. Elle aurait dû le faire dès le début.

— J'aimerais bien que ce salaud revienne en rampant dans quelques mois et s'aperçoive qu'elle a divorcé, fit Brian.

— Amen, conclut Milla. J'irai déjeuner avec Susanna, à moins qu'une affaire ne nous tombe dessus. Tout est calme ?

— Nous contrôlons la situation. Ce matin, à l'ouverture, un groupe du Vermont a appelé : ils recherchaient une vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer qui s'était aventurée hors de chez elle, mais ils l'ont retrouvée dans l'heure qui a suivi. Dans la Sierra Nevada, des ados qui faisaient de l'auto-stop ne sont pas rentrés à l'heure prévue, mais les recherches sont en cours.

— Combien de retard ont-ils ?

— Ils devaient rentrer chez eux hier soir. Les familles sont sans nouvelles.

— Espérons qu'ils auront eu la présence d'esprit de rester

ensemble.

Et qu'aucun ne soit blessé. Et que l'un deux ait communiqué à ses parents ou à un ami l'itinéraire prévu... Milla s'étonnait toujours que des gens puissent ainsi se lancer à l'aventure sans en informer personne.

Quand elle eut annoncé à l'équipe l'arrivée d'un nouveau sponsor et la promesse d'un nouveau système informatique, elle s'attaqua à sa pile toujours grandissante de paperasse.

Une heure plus tard, comme Olivia venait lui poser une question, elle profita de l'occasion :

— Si Brian devient trop agaçant, n'hésite pas à me le dire.

— Pas de problème, je maîtrise la situation. Il croit m'agacer et moi j'adore le faire marcher. Lorsqu'il aura fini de me tourner autour et trouvé le courage de me demander de sortir avec lui, je saurai bien lui prouver qu'on peut avoir des cheveux longs *et* un cerveau.

Lui demander de sortir avec lui ? Que lui chantait-elle là ?

— C'est un ancien militaire. Il est vieux jeu et super macho...

— ... et il a dix ans de moins que moi, je sais. Alléchant, tu ne trouves pas ? Je doute que nous en venions à débattre de sujets de société, mais le cas échéant, il trouvera à qui parler. Qui sait ? Je pourrai peut-être le convertir à mes points de vue ?

Abasourdie, Milla regarda Olivia quitter son bureau d'un pas sautillant. L'alchimie sexuelle restait pour elle un mystère. Même si elle avait du mal à imaginer Olivia et Brian ensemble, ils n'étaient pas mal assortis, en fin de compte : c'étaient deux caractères bien trempés qui ne se domineraient jamais l'un l'autre.

Une matinée plutôt intéressante, en somme.

Le déjeuner avec Susanna fut agréable, comme d'habitude. Celle-ci s'était toujours intéressée à l'association. Sans jamais parler de ce jour funeste où Justin avait été enlevé, elle suivait les progrès de l'enquête. Milla lui parlait des nouvelles pistes, quand il y en avait. Cette fois cependant, lorsque Susanna posa la question, Milla ne lui révéla rien. Susanna, qui participait parfois aux soirées de bienfaisance, fréquentait les mêmes cercles que True Gallagher. Or, même si elle lui demandait la plus grande discrétion, Milla savait que Susanna parlerait à son mari, qui en parlerait à quelqu'un d'autre... Que True passe quelques coups de fil et Diaz disparaîtrait de la circulation. Ne voulant pas prendre ce risque, elle se tut.

Le repas touchait à sa fin quand Susanna, en entamant son sorbet, lui demanda :

— Tu as quelqu'un, en ce moment ?

Milla éclata de rire. Le téléphone arabe fonctionnait à plein régime !

— Si tu fais allusion à True Gallagher, la réponse est non.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.
— Il m'a demandé de sortir avec lui, mais j'ai refusé. Et c'est tout.
— Il paraît qu'il t'a raccompagnée à ta voiture samedi soir.
— Oui, mais les choses se sont arrêtées là.
— Mais pourquoi ne veux-tu pas sortir avec lui ? C'est... un homme, un vrai !

— Je sais, mais c'est aussi un sponsor de l'association.
— Et alors ?
— Alors, je ne veux pas risquer de priver l'association de donateurs, qu'il s'agisse de True ou des personnes qui pourraient voir d'un mauvais œil que je sorte avec l'un de nos soutiens financiers.

— Tu n'as pas fait vœu de chasteté.
— Non, mais j'ai fait des choix. Je fais passer Limiers avant ma vie personnelle, même si je rencontre un homme qui ne soit pas un donateur.

— C'est pour ça que tu finis toujours par rompre avec les hommes que tu fréquentes ?

— À vrai dire, ce sont eux qui rompent... D'ailleurs, je n'ai eu que deux relations sérieuses depuis le divorce.

— Deux ? Tu n'es sortie qu'avec deux hommes ?
— Je n'ai pas dit ça. Je suis sortie avec plusieurs, quand je le pouvais, c'est-à-dire pas souvent et pas dernièrement. Mais je n'ai eu que deux quasi-liaisons. Tu te rappelles Clint Tidemore ?

— Vaguement. Tu es sortie avec lui une ou deux fois.
— Plus que ça. C'était une de mes quasi-liaisons.
— Très mignon.
— Oui. Il voulait que je sois plus disponible pour lui. Comme je n'étais pas disposée à déléguer, nos chemins se sont séparés.

— Tu ne m'en as pas parlé. Je pensais que vous sortiez juste ensemble à l'occasion.

— À quoi bon, puisque je n'étais pas prête à faire de concessions ?

— Tôt ou tard, il faudra bien que tu en fasses. Tout le monde en fait. On ne peut pas faire autrement.

— Un jour, peut-être.
Lorsqu'elle aurait retrouvé Justin et avec lui le repos. En attendant, rien d'autre ne comptait.

— Il vaudrait mieux que ce jour ne tarde pas trop, dit Susanna en consultant sa montre. Il faut que j'y aille, mes rendez-vous commencent à 14 heures.

Susanna partit payer l'addition tandis que Milla rassemblait ses affaires et laissait un pourboire, que Susanna avait oublié.

Lorsque Milla sortit de la brasserie, elle vit la Mercedes rouge de Susanna tourner au coin de la rue. Tout en se dirigeant vers sa voiture,

elle se mit à chercher ses clefs au fond de son sac. À cause de la jupe étroite qu'elle portait ce jour-là, elle ne les avait pas mises dans sa poche, pour une fois.

Elle les trouva alors qu'elle était pratiquement arrivée devant son véhicule. En levant les yeux, elle retint un cri ; elle avait failli entrer en collision avec un individu surgi de nulle part.

— Je vous attendais, dit Diaz.

— On ne vous a jamais dit qu'il ne fallait pas marcher la tête baissée et que vous deviez avoir vos clefs de voiture à la main avant même de quitter un endroit ?

Il la toisait d'un regard sévère par-dessous son chapeau.

Heureusement qu'elle portait des lunettes de soleil, songea-t-elle, sans quoi il aurait surpris son regard effrayé. Son cœur s'était emballé et une sueur froide recouvrait son corps. Il fallait vraiment qu'elle cesse de réagir ainsi à sa présence, avant qu'il ne s'aperçoive qu'elle tressaillait à chaque fois qu'il faisait un geste.

Cela dit, il devait déjà l'avoir remarqué, à en juger par le pli amusé de sa bouche. Certes, il ne souriait pas à proprement parler, mais peut-être était-ce sa façon de sourire.

— C'est ce que je fais, d'habitude, se surprit-elle à se justifier.

Elle tremblait si fort qu'elle dut s'y prendre à deux fois pour introduire sa clef dans la serrure. Sa prochaine voiture, c'était décidé, serait équipée d'une commande à distance.

— Joann m'a dit que vous aviez appelé, dit-elle en ouvrant sa portière.

— Oui.

Il se pencha derrière elle pour actionner le mécanisme commandant le déverrouillage des autres portières et fit le tour pour s'installer à la place du passager.

Apparemment, il comptait faire le trajet avec elle. Ou peut-être n'avait-il pas envie de bavarder debout sur le trottoir. Milla inspira un grand coup, mit le contact, alluma la climatisation et ouvrit sa vitre pour évacuer l'air chaud accumulé dans l'habitacle.

Diaz, qui avait dû retirer son Stetson pour monter dans la voiture, se tourna pour le déposer sur la banquette arrière avant de boucler sa ceinture.

Étonnée de voir un tueur attacher sa ceinture de sécurité, il lui fallut un instant pour comprendre les raisons de son geste : sans doute s'attendait-il à ce qu'elle démarre.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— C'est vous qui conduisez.

— J'allais retourner au bureau.

— Parfait.

— Où est votre voiture ?

— En lieu sûr. Je vous dirai où me déposer.

Milla s'engagea dans la circulation. Comme les bouches d'air commençaient à diffuser de la fraîcheur, elle remonta les vitres. Ils se retrouvèrent à huis clos dans l'espace confiné de l'habitacle. Elle n'avait jamais été frappée par le caractère intime d'une voiture, mais Diaz, tout en étant l'individu le plus tranquille qu'elle ait jamais connu, avait l'art d'occuper tout l'espace à lui seul. Il lui semblait être écrasée, étouffée, bien qu'il soit calmement assis.

— Pourquoi avez-vous appelé ? fit-elle, voyant qu'il ne prenait pas la parole.

— Pavôn n'est plus dans les parages. Il se terre quelque part.

Cruellement déçue, elle crispa les mains sur le volant.

— Vous avez déjà découvert cela ?

— Oui. Ne vous en faites pas : il va réapparaître. Avez-vous parlé de moi à quelqu'un ?

Milla se rendit compte qu'il guettait d'éventuels poursuivants dans son rétroviseur. Bien qu'il n'en laissât rien paraître, il n'avait pas relâché sa vigilance depuis qu'il était monté à bord.

— Non, et j'ai demandé à Joann de pas faire allusion à vous non plus.

— Vous avez confiance en elle ?

— Plutôt.

Elle avait failli dire « à cent pour cent », mais sans doute cela ne signifiait-il rien pour Diaz. Pour lui, les gens devaient être plus ou moins fiables, mais jamais complètement. Il avait raison, en définitive : même si elle avait confiance en Joann, celle-ci pouvait toujours commettre une gaffe au cours d'une conversation.

Diaz continua de surveiller le trafic tandis qu'elle l'observait de son mieux tout en conduisant. C'était quelqu'un de très propre sur lui : vêtements impeccables, ongles courts et nets. Il portait ce jour-là un jean marron foncé et un tee-shirt qui avait dû être beige en d'autres temps, mais dont la couleur avait passé au lavage. En dehors de sa montre, un joujou sophistiqué capable de programmer une fusée, il ne portait aucun bijou. Ses mains, posées sur ses cuisses, étaient longues et robustes. Des veines s'y dessinaient en relief qui remontait le long de ses bras.

Son profil était dur, concentré, un peu sévère. Il avait toujours sa barbe naissante et sa bouche gardait un pli maussade, comme si rien dans la vie ne lui donnait envie de se réjouir. C'était peut-être le cas, se dit Milla : les occasions de se réjouir ne venaient-elles pas des autres, des relations sociales qu'on établissait avec autrui ? Or, Diaz semblait profondément solitaire. Même assis à côté d'elle, il n'était pas

vraiment là.

— Avez-vous découvert qui m'a appelée vendredi soir ? demanda-t-elle pour rompre le pesant silence.

— Non. Je n'ai pas pu le retrouver. Mais je finirai par y arriver.

Le téléphone de Milla sonna. Jetant un coup d'œil alentour, Diaz repéra son sac sur la banquette arrière et le lui tendit.

— Merci.

Le numéro affiché était celui du bureau.

— Allô ?

— On nous a signalé la disparition d'un enfant de quatre ans, annonça Debra sans autre préambule. C'est un petit garçon. Il habite près du parc régional et a disparu depuis au moins deux heures. Parents et voisins l'ont cherché pendant tout ce temps avant de prévenir la police, qui a fait appel à nous. Nous sommes en train d'envoyer les bénévoles sur le terrain. Le noyau dur est déjà en route.

— Je les rejoins au domicile de l'enfant.

Après avoir raccroché, Milla changea de voie, accéléra pour éviter de passer à l'orange et tourna deux fois à droite pour partir dans la direction opposée.

— Où voulez-vous que je vous dépose ?

— Que se passe-t-il ?

— Un enfant de quatre ans a disparu près de Franklin Mountains.

Étant donné la canicule, il pouvait mourir d'insolation s'il n'avait pas trouvé à s'abriter. Et s'il s'était abrité, le retrouver allait être encore plus difficile.

— Je viens avec vous. Je connais le secteur.

Milla ne s'attendait pas à une telle réaction. Non seulement il se dévouait, mais de nombreuses personnes allaient l'apercevoir. Elle aurait pensé qu'il préférerait fuir la foule.

— Quel est votre prénom ? Si vous ne voulez pas dévoiler votre identité, je ne peux pas vous appeler Diaz.

Il avait la fâcheuse manie de ne pas répondre immédiatement. Systématiquement, il laissait s'écouler une ou deux secondes, comme s'il soupesait la question et les réponses possibles.

— James, dit-il enfin.

— C'est votre vrai prénom ?

— Oui.

Qui sait s'il disait vrai ? Cependant, l'essentiel était qu'il réagisse à ce prénom.

Milla se félicitait que la police ait fait appel aux Limiers. Dans ce genre d'affaire, ils travaillaient sous la direction de la police municipale ou du shérif du comté. Comme les effectifs de la police étaient insuffisants, elle faisait appel aux Limiers en cas d'urgence. Ceux-ci étaient habitués aux recherches, savaient suivre les

instructions et possédaient une certaine discipline.

La rue où habitait le petit garçon était noire de véhicules, tant civils que policiers. Des gens arpentaient les trottoirs en criant son nom. Devant le domicile de l'enfant, au milieu d'un groupe de personnes, Milla aperçut une jeune femme qui pleurait sur l'épaule d'une autre, plus âgée.

La gorge nouée, elle songea qu'elle avait autrefois été à la place de cette jeune femme. Elle avait beau voir régulièrement des mères en pleurs et retrouver régulièrement des enfants sains et saufs, il y avait toujours cet instant où elle se revoyait sur le petit marché mexicain et entendait son enfant pleurer pour la dernière fois.

Dès qu'elle eut trouvé à se garer, elle courut chercher son kit d'urgence dans le coffre. Tous les membres de l'association avaient toujours une tenue de rechange avec eux. Sur la banquette arrière, elle retira prestement sa jupe et enfila un pantalon de docker, des chaussettes et des baskets. Pendant qu'elle se changeait, Diaz, s'adossa à la vitre, empêchant qu'on la voie, et faisant par là même preuve d'une attention surprenante.

Coiffée d'une casquette et équipée de lunettes de soleil, elle fourra dans ses poches un talkie-walkie, un sifflet, une bouteille d'eau, une bande de gaze et un paquet de chewing-gum. Le sifflet servait à communiquer en cas de panne de radio, et les autres objets étaient destinés à l'enfant. Même s'il n'était pas blessé lorsqu'ils le retrouveraient – elle s'interdisait d'envisager qu'ils puissent ne pas le retrouver à temps – il aurait certainement besoin de boire et un chewing-gum lui ferait peut-être plaisir.

Les membres de l'équipe, qui avaient reconnu sa voiture, la rejoignirent. Bien qu'il portât lui aussi des lunettes de soleil, elle devina que Brian avait les yeux braqués sur Diaz.

— Je te présente James. Il est venu nous aider. Qui dirige les opérations ?

— Baxter.

— Bien.

Le lieutenant Philip Baxter, fort d'une longue expérience dans ce type de recherches, était un homme fiable et plein de bon sens sur qui on pouvait compter.

— Comment s'appelle l'enfant ?

Autour d'elle, des gens criaient « Mac » ou « Mike ».

— Max. Il est généralement en bonne santé mais il n'est pas allé à la crèche aujourd'hui à cause d'une infection à l'oreille qui lui a donné de la fièvre. Sa mère pensait qu'il faisait la sieste pendant qu'elle s'occupait de la lessive, mais lorsqu'elle est allée le voir, il n'était pas dans son lit.

Les enfants avaient la fâcheuse manie de s'aventurer au-dehors

pour jouer sans en informer personne. Milla avait un jour cherché un tout petit qui, après avoir vu ses parents baisser le verrou, avait attendu le moment propice pour pousser une chaise près de la porte, grimper dessus et s'aider d'un jouet pour soulever le loquet. Tout cela, les adultes l'avaient découvert lorsqu'il avait fait une deuxième tentative. Les enfants étaient terriblement imaginatifs et inconscients du danger.

Le fait que le petit Max soit malade était un sujet d'inquiétude, car la fièvre le rendait encore plus vulnérable à la chaleur. Il fallait le retrouver le plus vite possible. Après seulement quelques minutes dehors, Milla elle-même était en nage.

Tout le monde se rendit sur la pelouse où Baxter, notes en main, coordonnait les recherches afin qu'aucun secteur ne soit oublié pendant qu'une autre rue serait passée au peigne fin par plusieurs équipes.

— Milla, je suis content que vous et votre équipe ayez pu venir. Les parents ont attendu tellement longtemps avant de nous prévenir que le gamin a eu tout le temps de s'éloigner. Il désirait aller chez sa grand-mère, mais comme il avait de la fièvre, sa mère n'a pas voulu, et cela l'a contrarié.

— Où habite sa grand-mère ?

— À environ trois kilomètres. D'après sa mère, l'enfant connaît très bien le chemin. C'est pourquoi nous concentrons nos recherches entre les deux adresses.

Diaz, qui rôdait derrière elle sans jamais s'éloigner, intervint :

— Par où est-il sorti ?

Milla fut surprise qu'il attire l'attention sur lui. Apparemment, le fait que la police le voie ne gênait pas. Voilà qui était plutôt rassurant : il ne devait pas être recherché par la police de ce côté de la frontière.

Après l'avoir dévisagé, Baxter répondit :

— Par la porte de derrière. Venez voir.

Le jardin se trouvait à l'arrière. Il y avait une balançoire, un toboggan, de petits camions bennes avec lesquels l'enfant avait apparemment joué à déplacer de la terre, et un tricycle en plastique contre la clôture.

— Je dirai qu'il est monté sur le tricycle pour escalader la clôture, puis a basculé de l'autre côté, dit le lieutenant.

Diaz hochait la tête d'un air absent tout en survolant les alentours à la recherche d'un détail susceptible d'avoir attiré le petit garçon.

— Un chien peut-être, un chiot, un chaton. J'espère que ce n'était pas un coyote, grommela-t-il dans sa barbe.

Pourvu que l'animal ou l'être humain qui avait attiré l'enfant hors de son jardin n'appartienne pas à la catégorie des prédateurs ! songea

Milla, la gorge serrée.

— Vous croyez qu'il n'a pas cherché à aller chez sa grand-mère ? demanda Baxter.

— Peut-être. Mais si un chien ou un chat passait par là, il a très bien pu le suivre. Vous savez comment sont les enfants.

— Oui, je le crains, dit Baxter, l'air inquiet.

Diaz alla s'accroupir à l'endroit d'où Max avait escaladé la clôture. Après avoir examiné le sol, il inspecta les alentours. Les Limiers, eux aussi, se mettaient souvent à hauteur d'enfant, afin de voir comme eux. À hauteur d'adulte, on passait souvent à côté d'une cachette ou d'un caillou à la forme intéressante.

— Beaucoup trop de gens sont venus piétiner cet endroit, remarqua Diaz. Vous avez fait venir un chien ?

— Il sera là dans une heure.

Baxter n'essayait pas d'esquiver les questions de Diaz ; il est vrai que son unique but était de retrouver l'enfant et si Diaz pouvait les y aider, il était de son côté.

L'enfant avait disparu depuis deux heures déjà et il faudrait encore une heure avant que le chien policier n'arrive. Le temps que l'animal repère les lieux, se familiarise avec l'odeur de l'enfant, le petit garçon fiévreux aurait disparu depuis quatre heures dans cette chaleur.

— Bien. Milla, voyons ce que nous allons faire de vous, dit Baxter en consultant ses notes.

Quand il eut consigné les noms des bénévoles, il les appela deux par deux et leur donna ses instructions.

— Milla et James, vous irez vers la montagne. Vous, dit-il en s'adressant à Diaz, vous m'avez l'air d'un bon pisteur. Quant à Milla, elle a un sixième sens pour retrouver les enfants perdus. Il n'est pas impossible que le gamin ait suivi un chien ou quelque chose dans le genre.

Après avoir donné à tous le signalement de Max – cheveux noirs, yeux marron, tee-shirt blanc portant l'inscription « Blues Clues », short en jean et sandalettes – le lieutenant donna le signal du départ.

Diaz et Milla partirent d'un même pas le long d'allées et d'espaces sans herbe, se mettant régulièrement à quatre pattes pour regarder sous les véhicules, buissons ou autres obstacles sous lesquels un petit garçon pouvait se glisser. Milla criait le prénom de l'enfant, puis se taisait et tendait l'oreille. Un caillou tranchant s'enfonça dans son genou, un morceau de verre lui entailla la main. Malgré ces petites misères, malgré la chaleur, elle continua d'appeler et d'écouter avec la plus grande concentration. Bien qu'elle ait fait cela un nombre incalculable de fois, c'était toujours avec le même sens aigu de l'urgence.

Ils avaient parcouru environ huit cents mètres quand Diaz repéra l'empreinte d'un pied d'enfant dans la poussière. Certes, ils n'avaient aucun moyen de savoir si c'était celle de Max. Accroupie près de lui, Milla constata néanmoins que l'empreinte pouvait effectivement appartenir à un enfant de quatre ans et qu'elle avait été faite par une chaussure à semelle lisse, non par des baskets.

— Vous saignez, dit soudain Diaz.

— C'est juste une coupure. Je m'en occuperai au retour.

— Pansez-la maintenant. Ne brouillez pas la piste avec l'odeur de votre sang.

Milla n'avait pas pensé à cela. Elle se mit à bander la plaie d'une main à l'aide de la gaze qu'elle avait emportée. Diaz sortit de sa botte un couteau à l'aspect menaçant et divisa l'extrémité de la gaze en deux longues bandelettes qu'il noua autour de sa main blessée.

— Merci. Avez-vous vu des empreintes de coyote ?

— Non.

Tant mieux. Les coyotes se nourrissaient de petits animaux dont la taille variait de celle d'un rat à celle d'un enfant.

De nouveau à quatre pattes, ils se remirent à fouiller les moindres recoins.

— Max !

Pas de réponse. Milla avait si chaud qu'elle commençait à se sentir nauséuse. Elle but un peu d'eau et en offrit à Diaz qui but aussi. Si elle se sentait aussi mal après seulement une demi-heure, dans quel état devait être Max après trois heures dehors ? S'il se trouvait dans les parages, il aurait dû les entendre l'appeler.

Prise d'une subite inspiration, elle appela sur son talkie-walkie.

— C'est moi, Milla. Quel est le nom complet de Max ?

Quelques instants plus tard, une voix crépitant lui communiqua la réponse :

— Max Rodriguez Galarza.

Les mains sur les hanches, elle inspira à fond et, se rappelant sa propre mère, cria de sa voix la plus sévère :

— Max Rodriguez Galarza, viens ici immédiatement ! Diaz la dévisagea d'un air surpris et légèrement amusé.

— Ma... maman ? Maman !

Bien que prononcés d'une toute petite voix, ces mots étaient bien reconnaissables. D'abord surprise par le succès de sa tactique, Milla fut aussitôt transportée de joie et se tourna avec un large sourire vers Diaz :

— On l'a ! Max, où es-tu jeune homme ?

— Ici, fit la petite voix.

Voilà qui ne l'aidait guère. Ce devait pourtant être un indice suffisant, car Diaz s'élança aussitôt vers la droite.

— Viens ici immédiatement, dit-elle afin de faire parler l'enfant, qui semblait obtempérer aux injonctions autoritaires.

— Je peux pas ! Je suis coincé !

Diaz s'agenouilla près d'un pick-up, garé deux maisons plus loin.

— Il est là. Son short s'est accroché.

Milla annonça la bonne nouvelle par radio tandis que Diaz, à plat ventre, se glissait sous le véhicule. À l'aide de son couteau, il trancha le passant de ceinture par lequel Max était resté accroché sous la voiture. Milla frissonna en songeant à ce qui se serait passé si quelqu'un avait démarré. Si le conducteur avait allumé sa radio, il n'aurait pas même entendu les cris de l'enfant.

Pâle, trempé de sueur et les yeux cernés, Max déclara :

— Je vous parle pas. Vous êtes des inconnus.

— Tu as bien raison, dit Milla en s'agenouillant près de lui. As-tu soif ? Inutile de répondre, un signe de tête suffira.

Il fit signe que oui avec de grands yeux apeurés. Elle déboucha la bouteille et la lui tendit.

L'enfant prit la bouteille de ses deux mains, encore potelées comme celles d'un bébé, mais déjà robustes. Il la leva si haut qu'une partie de l'eau coula sur sa chemise. Quand il en eut bu la moitié, Diaz l'arrêta.

— Doucement, *chiquis*. Tu vas attraper mal au ventre si tu bois trop ou trop vite.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda l'enfant.

— *Chiquis* ? Morveux.

Max éclata de rire puis, soudain, mit la main sur sa bouche.

— J'ai parlé !

— Tu as intérêt à le dire à ta mère ! s'exclama Diaz en soulevant le petit garçon. Il est temps d'aller la rejoindre. Elle te cherche.

— Je voulais attraper un minou, dit Max en passant son bras autour du cou de Diaz. Je suis passé sous le camion et j'ai réussi, mais je suis resté coincé.

— Ça peut arriver à tout le monde.

— Mais toi t'es pas resté coincé.

— J'ai failli.

Milla les écoutait bavarder. Diaz, qui semblait à l'aise avec l'enfant, ne devait pas être aussi solitaire qu'il le paraissait. À une période de son existence, il avait dû être en contact avec des enfants. Il savait leur parler et avait pris Max dans ses bras comme s'il avait fait cela des centaines de fois. Quant à Max, il était en confiance. Cet aspect de la personnalité de Diaz, qu'elle n'aurait jamais soupçonné, l'intriguait.

Baxter, accompagné de quelques-uns de ses hommes et de deux infirmiers, les rejoignit à mi-chemin, suivi de la mère de Max. En

voyant son fils, celle-ci poussa un hurlement.

— Maman ! J'suis resté coincé ! cria l'enfant.

La jeune femme s'empara de son fils et le serra dans ses bras en le couvrant de baisers. Elle riait, pleurait et grondait son enfant, qui essayait de lui parler du chaton, du gros couteau à l'aide duquel le monsieur avait découpé son short et du fait qu'il avait parlé à des inconnus malgré l'interdiction.

On emporta Max pour l'examiner. À l'abri sous le pick-up, il avait heureusement échappé à la brûlure du soleil. Milla, comme tous ses compagnons, avait hâte de se désaltérer et de savourer les bienfaits de la climatisation.

Ils rejoignirent leur point de départ. Tout le monde avait fait son rapport et regagné son véhicule. Elle allait remonter dans le sien quand un journaliste d'une télévision locale l'arrêta. Milla adressa tous ses vœux à la famille, félicita la police municipale, glissa un mot en faveur de Limiers et expliqua brièvement comment Max était resté accroché par ses vêtements sous un véhicule. Diaz, qu'elle ne mentionna pas, s'était éclipsé. Sans doute ne souhaitait-il pas que son nom et son visage apparaissent sur les petits écrans.

Lorsque le journaliste fut parti, Milla monta dans sa voiture, mit le contact et attendit le retour de Diaz. Il ouvrit la portière et s'installa à l'avant.

Quand elle eut démarré, il prit la parole.

— Vous n'avez jamais connu cela, vous.

Elle savait à quoi il faisait allusion : au moment où la mère de Max avait aperçu son enfant sain et sauf et où une joie indescriptible avait illuminé son visage.

— Non, dit-elle la gorge soudain nouée. La dernière fois que j'ai vu mon enfant, il pleurait. Il dormait contre moi quand on me l'a arraché. Il s'est mis à hurler.

Elle revoyait son petit visage furibond comme si elle y était. Serrant les dents, elle refoula ses larmes.

— Je comprends pourquoi vous faites cela, déclara Diaz après un long silence. C'est une sensation agréable.

— La plus agréable que je connaisse, répondit-elle en s'éclaircissant la voix.

— Vous savez, reprit-il comme si de rien n'était, je ne crois pas que vous retrouverez votre enfant. Mais je tuerai Pavôn pour vous.

— Non ! Pas tout de suite ! cria Milla.

Ce que Diaz venait de dire l'avait tellement secouée que le volant lui échappa des mains. Elle dut se ranger sur le bas-côté, à cause des violents tremblements qui l'agitaient.

— Vous ne voulez pas qu'il meure ? demanda Diaz sur le même ton dépassionné, neutre et étranagement lointain qu'il aurait employé pour lui demander si elle désirait commander des frites au restaurant.

— Si ! répondit-elle sur un ton qui était tout sauf neutre. J'ai envie qu'il meure, j'ai envie de le tuer de mes propres mains, de lui arracher l'œil qui lui reste et de lui extirper un rein. J'ai envie de lui faire si mal qu'il me supplie de l'achever. Mais je ne peux pas. Je dois découvrir ce qu'il a fait de mon bébé. Une fois que je l'aurai appris, je me moque de ce que deviendra cette ordure.

Diaz prit son temps avant de répliquer :

— Un rein ?

Dans tout ce qu'elle venait de dire, il avait relevé le détail incongru. Dès l'instant où elle avait repris connaissance après l'intervention chirurgicale, dans le petit dispensaire, Milla avait concentré toute sa vie, tout son être, sur Justin. Sans jamais se laisser distraire de son objectif, elle avait affronté la rééducation en serrant les dents et mis littéralement sa vie entre parenthèses, car rien n'était plus important que de retrouver son fils. Jamais elle ne s'était apitoyée sur les dommages physiques infligés par l'agression. Jusqu'à cet accès de rage, jamais elle n'avait pris conscience de cette colère, qui brûlait en elle à cause de ce qu'elle avait subi dans son corps, de la douleur endurée, du prix payé par sa santé.

— Je vous ai dit que j'avais été poignardée. J'ai perdu un rein, dit-elle, le regard fixé au loin.

— Heureusement que vous en aviez deux.

— J'aimerais les avoir encore !

Elle se remémora la douleur atroce, son corps agité de convulsions sur la terre battue, envahi par la souffrance. Certes, elle fonctionnait parfaitement bien avec un seul rein, mais si celui-ci rencontrait un problème ?

Diaz haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Du moment qu'il ne cherche pas à me baiser, je lui ficherais la paix.

Bien qu'elle ne soit pas prude, Milla était gênée par l'emploi du verbe « baiser », à cause de sa connotation sexuelle. Ses rapports avec Diaz étaient suffisamment douteux sans que la moindre nuance de cet ordre, même dans le langage, ne vienne les rendre plus tendus. Dans la bouche d'Olivia, ce mot l'aurait fait rire. Dans celle de Diaz, il la mettait profondément mal à l'aise.

Elle redémarra et s'inséra de nouveau dans la circulation en tâchant de ne plus penser qu'à la conduite. Comme le silence régnait, elle le laissa s'installer ; un silence gêné valait parfois mieux que des mots.

— N'essayez pas de le retrouver toute seule, quoi qu'il arrive, dit Diaz en surveillant la circulation autour d'eux. Même si l'on vous dit qu'il vous attend à la porte de votre bureau et que vous n'avez plus de nouvelles de moi, n'y allez pas toute seule.

— Je ne m'aventure jamais seule. Je fais toujours équipe avec quelqu'un quand je pars en mission. Mais si Pavôn se présente à mon bureau, je ne vous promets rien.

— À Guadalupe, vous étiez seule.

— Non, Brian était là, vous le savez parfaitement.

— Il était de l'autre côté du cimetière et ne soupçonnait même pas ma présence. J'aurais pu vous tordre le cou sans qu'il puisse rien faire pour vous.

Il avait indiscutablement raison. Elle-même n'avait rien vu avant qu'il ne lui saute dessus. Cependant, ses conseils rejoignaient les précautions qu'elle prenait déjà.

— Je suis aussi prudente que possible. Je connais mes limites.

— Une femme a été retrouvée à Juarez, la nuit dernière. Du moins son corps. Une étudiante américaine du nom de Paige Sisk. Son petit ami et elle étaient descendus à Chihuahua. Elle était allée aux toilettes et n'est jamais revenue.

Milla avait entendu parler dans la presse de la présence d'un *sérial killer* à Juarez. Le FBI, auquel pour la première fois la police mexicaine avait demandé son aide, avait conclu à des crimes isolés. Toutefois, un grand nombre de jeunes femmes avaient été retrouvées mortes depuis 1993. D'après certains criminologues, il s'agissait de deux *sérial killers*, peut-être davantage. Les coupables potentiels ne manquaient pas à Juarez.

Finalement, on avait arrêté deux chauffeurs de bus et les crimes avaient, paraît-il, cessé. Et voilà que Diaz lui apprenait qu'il n'en était rien.

— Même *modus operandi* ?

— Non. Elle a été éviscérée.

— Mon Dieu !

— Faites ce que je vous dis et ne mettez plus les pieds au Mexique pour le moment. Laissez-moi m'occuper de ça.

— Je ferai de mon mieux.

Il allait devoir se contenter de ça, car elle ne pouvait rien lui promettre au cas où une information concernant Justin viendrait à se présenter.

— Il va pleuvoir, dit-il en observant les nuages ourlés de pourpre qui apparaissaient à l'ouest.

— Tant mieux. Ça nous rafraîchira peut-être un peu.

La vague de chaleur causait des décès parmi les personnes âgées et rendait tout le monde enragé. Bien qu'il fasse particulièrement chaud à El Paso en été, les températures battaient des records cette année-là.

— Oui, peut-être. Déposez-moi ici.

— Ici ?

Ils étaient en plein milieu d'un carrefour bondé.

— Ici.

Milla mit son clignotant pour rejoindre la file de droite et se gara le long du trottoir, sans se retourner pour voir qui la klaxonnait à juste titre. Diaz descendit sans même lui dire au revoir ou lui faire savoir quand ils se reverraient.

En le suivant des yeux pour voir où il allait, Milla remarqua sa démarche féline ; il semblait monté sur ressorts. Il disparut derrière une camionnette. Elle eut beau attendre, elle ne le revit plus ; sans doute se servit-il de cette camionnette, des panneaux de signalisation et des autres véhicules pour se soustraire aux regards. À moins qu'il ne se soit engouffré dans une bouche d'égout, ou caché sous la camionnette, ou...

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où il avait disparu et aurait voulu qu'il cesse de jouer ce petit jeu-là.

Diaz regagna l'endroit où il avait garé son pick-up bleu poussiéreux. Ce véhicule n'avait absolument rien de remarquable, hormis, peut-être, son parfait état de fonctionnement. Il aurait pu s'offrir un modèle plus récent, mais pourquoi se débarrasser de celui-ci ? Il roulait, lui convenait et n'attirait pas les regards.

Depuis toujours, il cherchait à ne pas attirer l'attention. D'instinct, il trouvait toujours le bon camouflage et lorsque quelqu'un le remarquait, c'était parce qu'il l'avait voulu. Enfant, déjà, il était solitaire et silencieux, au point que sa mère l'avait fait examiner, soupçonnant un cas d'autisme, de retard mental, bref, d'une quelconque affection expliquant qu'il passe son temps à observer les gens sans presque jamais participer aux conversations ou aux activités. Même le fait que sa mère se soit d'abord inquiétée pour lui, puis n'ait

cessé d'être mal à l'aise en sa présence n'avait provoqué aucune émotion, aucune réaction de sa part.

Il observait les gens, la manière dont leur visage et leur corps démentaient leur discours. Et, contrairement à ce que pensait sa mère, il n'était pas inactif. Lorsqu'elle s'absentait ou dormait, il rôdait dans la maison, le voisinage ou la campagne. La nuit était son royaume comme elle était celui des autres prédateurs. Dès qu'il avait été en âge d'atteindre la poignée de la porte en se haussant sur la pointe des pieds, il avait pris l'habitude de partir en exploration dans la nuit. Il préférait les animaux aux hommes. Les animaux, eux, étaient honnêtes. Même le serpent ne savait pas mentir. Le langage de leur corps reflétait exactement ce qu'ils pensaient et ressentaient. Il avait du respect pour eux.

Lorsqu'il avait atteint sa dixième année, sa mère, lasse de s'occuper de lui, l'avait envoyé chez son père au Mexique. Moins préoccupé de la socialisation de son enfant que de l'aide que celui-ci pouvait lui apporter pour effectuer ses corvées, le père en question l'avait volontiers accueilli. Toutefois, c'est avec son grand-père que Diaz s'était senti le plus d'affinités. Plus inaccessible que les neiges éternelles, son *abuelo* préférait la contemplation à la participation et cachait son être intime derrière des remparts d'acier. Contrairement à la plupart des Mexicains, amicaux et aimant s'entourer d'une tribu, son grand-père était fier, lointain et les contrariétés le rendaient farouche. On disait qu'il descendait des Aztèques. Certes, des milliers d'autres personnes en descendaient aussi ou le prétendaient. L'*abuelo* de Diaz, lui, ne prétendait rien. On l'affirmait à sa place, pour expliquer sa manière d'être. C'est aussi de cette façon qu'on expliquait la manière d'être de Diaz.

Toujours soucieux de ne pas être une gêne, Diaz avait obtenu de solides diplômes, tant aux États-Unis qu'au Mexique. Il ne s'extériorisait pas, ne fumait pas, ne buvait pas – non par conscience de ses responsabilités sociales mais parce qu'il ne voyait là que distractions et faiblesse, choses qu'il ne pouvait se permettre.

Il aimait la vie au Mexique. Chaque fois qu'il allait rendre visite à sa mère aux États-Unis, il se sentait coincé. Cela dit, ces visites avaient été rares : elle était bien trop accaparée par sa vie sociale et par la chasse au mari. Le père de Diaz avait dû être son troisième mari. D'ailleurs, avaient-ils seulement été mariés ? Pas à l'église, en tout cas, car à l'époque où Diaz était venu vivre chez son père, celui-ci avait une nouvelle femme et quatre enfants. Comme il se confessait et allait régulièrement à la messe, il devait être en bons termes avec l'Église.

Quand Diaz avait eu quatorze ans, sa mère l'avait récupéré. Elle désirait, paraît-il, qu'il finisse sa scolarité aux États-Unis. C'est ce qu'il fit. Elle déménageait si fréquemment qu'il changea six fois

d'établissement en quatre ans mais il obtint ses diplômes malgré tout. Il ne sortait pas avec les filles de son âge, dont le manque de personnalité le laissait de glace. Il n'avait perdu sa virginité qu'à l'âge de vingt ans et, depuis, n'avait connu que très peu de femmes. Le sexe lui plaisait, mais cela impliquait une vulnérabilité à laquelle il avait du mal à se soumettre. En outre, il faisait souvent peur aux femmes. Bien qu'il fasse de son mieux pour ne pas se comporter en rustre, il faisait l'amour avec une sauvagerie qui les intimidait la plupart du temps.

Peut-être son avidité provenait-elle simplement d'un manque de pratique, songea-t-il non sans humour. Toujours est-il qu'il trouvait plus simple de gérer seul sa sexualité. Cela faisait bien deux ans qu'il n'avait pas rencontré une femme suffisamment attirante pour qu'il envisage de coucher avec – jusqu'à ce qu'il voie Milla Edge.

Il aimait sa façon de bouger, souple et fluide. Elle n'était pas vraiment belle, du moins pas de cette beauté de majorette que cultivaient les Américaines. Elle possédait un visage fortement charpenté, des pommettes hautes, une mâchoire énergique, des sourcils et des cils épais, des cheveux châains, mi-longs et bouclés, où contrastait la fameuse mèche blanche. Sa bouche, féminine à souhait, était rouge, pulpeuse et tendre. Et ses yeux... Ses yeux marron étaient les plus tristes qu'il ait jamais vus.

C'étaient ces yeux qui lui donnaient envie de lui servir de bouclier contre le monde et de tuer quiconque lui ferait encore du mal. Alors que bien des femmes eussent été brisées par ce qui lui était arrivé, Milla s'était battue et rien ne pouvait l'arrêter, même si elle poursuivait une chimère et malgré ce qu'il lui en coûtait de continuer. Par sa vaillance, elle l'impressionnait comme personne. Voilà une femme qu'il désirait vraiment connaître. Du moins pour un bout de temps.

Sous réserve, évidemment, d'arriver à la garder en vie. Arturo Pavôn était non seulement un *chingadera*, un salaud de première, mais c'était un salaud vicieux. Dans le meilleur des cas, Milla sortirait brisée et découragée de ses recherches pour retrouver Justin. Il ne pouvait pas la laisser traquer Pavôn seule, d'autant que celui-ci n'avait sûrement pas grand-chose à lui apprendre. Et cela en admettant que Pavôn ne la tue pas, car il était de notoriété publique qu'il en voulait à la *gringa* qui lui avait arraché un œil et qu'il rêvait de vendre sa dépouille au marché noir.

Pavôn trempait à présent dans un trafic bien plus grave que l'enlèvement de bébés et risquait d'autant plus gros. Autrefois, il risquait la prison ; maintenant, c'était la peine de mort. Si la peine capitale n'existait pas au Mexique, Dieu sait qu'il n'en allait pas de même au Texas. Or, d'après ce qu'il avait réussi à apprendre, le

quartier général du gang se trouvait à El Paso. Même si Pavôn n'était pas exécuté, les gros bonnets de la bande risquaient de l'être. Bien que Diaz ne connût pas avec précision les lois internationales, il lui semblait que s'il était arrêté sur le territoire américain, Pavôn serait jugé selon les lois américaines. C'est ce qui se passait au Mexique chaque fois qu'un stupide touriste gobait les bobards selon lesquels le Mexique était un pays libre aux idées larges en matière de drogue : lorsqu'on se faisait prendre en possession de stupéfiants sur le sol mexicain, on atterrissait dans une prison mexicaine.

Peu importaient les lois, de toute façon. S'il ne trouvait pas de preuves suffisantes pour être sûr que Pavôn soit condamné, il s'occuperait de son cas à sa façon.

En disant à Milla qu'il ne tuait pas pour de l'argent, il n'avait pas menti. S'il avait déjà été payé pour tuer, l'argent n'était toutefois pas son moteur. Certains criminels pourtant répugnants ne récoltaient que d'insignifiantes peines de prison, quand ce n'était pas du sursis, et cela à condition qu'ils soient jugés coupables ! Peut-être n'aurait-il pas dû se charger de les tuer et peut-être répondrait-il un jour de ces actes, mais il ne le regrettait jamais. Pédophiles, violeurs en série, assassins... ces gens ne méritaient pas de vivre. Même si d'aucuns auraient pu juger qu'il était lui aussi un assassin, il ne se voyait pas comme tel. Il était un exécuteur.

Il allait aider Milla à trouver Pavôn, parce qu'elle le chercherait de toute façon et qu'elle serait ainsi plus en sécurité. Mais aussi, chose plus importante encore, parce que Pavôn, allait lui permettre de remonter la filière. En suivant le menu fretin, il finirait bien par dénicher le gros poisson.

Que des gens meurent à Juarez et dans l'État du Chihuahua n'avait rien d'anormal. Certaines de ces morts étaient l'œuvre d'un *sérial killer* mais de plus en plus de corps étaient retrouvés amputés de leurs organes. Les victimes n'étaient pas toutes tuées de la même façon : certaines par balle, d'autre à l'arme blanche, ou encore par strangulation. Dans les cas les plus horribles, les organes avaient été prélevés *ante mortem*. Diaz ne pouvait qu'espérer que les malheureux étaient inconscients au moment des faits. Il s'agissait indifféremment d'hommes ou de femmes, mexicains pour la plupart, ou parfois de touristes malchanceux, comme Paige Sisk. On retrouvait les corps dans différents quartiers de Juarez, jetés là comme les objets désormais sans valeur qu'ils étaient devenus.

Combien pouvait valoir un cœur au marché noir ? Ou un foie, des reins, des poumons ?

Chaque jour, des malades en attente d'une greffe mouraient faute d'organes disponibles. Les plus fortunés d'entre eux ne pouvaient-ils pas écourter l'attente, se commander, par exemple, un cœur provenant

d'un donneur compatible ? N'existait-il pas des gens prêts à payer des millions pour un organe ? N'existait-il pas des donneurs potentiels non volontaires et bien vivants ?

Pas de problème : il suffisait d'en faire des donneurs morts.

Diaz avait pour mission de découvrir qui était derrière ce trafic. Pas les *peons*, les petites pointures comme Pavôn, les exécutants qui enlevaient les victimes. Il devait y avoir un endroit servant à prélever et réfrigérer les organes avant leur transport, un endroit qu'il n'avait pas encore découvert. À moins qu'il ne se trompe : peut-être le prélèvement d'organes avait-il lieu n'importe où, selon les circonstances. Après tout, il suffisait de disposer d'un scalpel et d'une glacière.

Cependant, celui qui procédait aux prélèvements devait posséder certaines compétences afin que les organes ne soient pas endommagés. Il fallait au moins qu'il s'agisse de quelqu'un ayant de solides connaissances médicales, sinon d'un médecin. Pour plus de simplicité, Diaz l'avait surnommé « le Docteur ». Le Docteur devait être le chef du gang. Qui mieux que lui pouvait avoir accès aux listes d'attente pour les greffes d'organes ?

Le transfert auquel il avait assisté derrière l'église de Guadalupe était sûrement celui d'une nouvelle victime. Peut-être même de cette Paige Sisk. Le fait que ce transfert ait eu lieu en présence de deux témoins l'avait gêné, surtout quand cette fille avait failli tout faire rater en se montrant. Bien qu'il ait admiré son courage, à défaut de sa logique, il s'était retrouvé dans l'obligation de la neutraliser. Il ne fallait surtout pas que Pavôn et ses acolytes se doutent que quelqu'un les pistait, sans quoi ils risquaient de redoubler de prudence et, partant, d'être encore plus difficiles à suivre.

Il avait perdu de précieuses secondes en s'occupant de la fille. Il avait compris qu'il s'agissait d'une femme à cause de sa silhouette, des boucles qui dépassaient de sa casquette et de la finesse de ses membres. Depuis son poste d'observation et muni de jumelles à infrarouges, il les avait vus arriver, elle et son compagnon. Ce dernier se faufilait sacrément bien dans le noir. La fille, quoique moins adroite, ne se débrouillait pas mal non plus.

Bien qu'il ignorât les raisons de leur présence, il était évident qu'ils ne faisaient pas partie du gang. C'est pourquoi il ne leur avait fait aucun mal, encore que leur seule présence lui ait gâché toutes ses chances. Des occasions de coincer Pavôn, il en aurait d'autres. La victime, elle, n'en aurait plus. Il aurait pu intervenir et sauver celle qu'on était en train de transférer d'une voiture à une autre, mais il eût fallu tuer au moins trois de ces hommes sans garantie que le dernier veuille bien se mettre à table, en admettant qu'il sache quelque chose. De plus, jusqu'à ce qu'il voie quelle voiture partait avec la victime, il

ne savait même pas qui suivre.

Il avait appris le lieu et l'heure de la rencontre par un coup de fil anonyme. Puis Milla avait reçu à son tour un coup de fil anonyme lui annonçant que lui, Diaz, serait là. Qui était mieux placé pour le savoir que celui qui l'avait prévenu ? Et qui diable cela pouvait-il être ? C'est une femme qui l'avait appelé et Milla avait été prévenue par un homme. Que se passait-il ? Le fait qu'ils se soient retrouvés en même temps derrière l'église de Guadalupe était-il une coïncidence ou un coup monté ?

Diaz ne croyait pas aux coïncidences. C'était beaucoup plus sûr.

Il était presque 21 heures quand Susanna Koper arriva devant chez elle et commanda l'ouverture à distance du garage. Elle n'avait pas besoin de voir que le deuxième emplacement était vide pour savoir que Rip n'était pas encore rentré, car aucune lumière ne brillait dans leur grande maison. Quand il était là, tout était allumé : il oubliait toujours d'éteindre en quittant une pièce.

Rip était de plus en plus souvent absent au moment où elle rentrait, et s'il était là, il n'ouvrait quasiment pas la bouche.

Vingt ans de mariage portaient en déroute et Susanna ne savait que faire pour redresser la barre. Ils avaient tant de points communs qu'elle ne comprenait pas comment ils pouvaient s'éloigner ainsi l'un de l'autre. Tous deux adoraient leur métier et gagnaient bien leur vie. Malgré la hausse spectaculaire du coût de son assurance professionnelle, ils s'en sortaient très bien tous les deux.

Autrefois, elle avait craint de perdre tout ce qu'ils avaient acquis à la sueur de leur front. Elle avait alors fait doublement attention à l'argent et sa prudence avait payé. Ils habitaient une maison digne d'une revue de décoration, s'étaient préparé une retraite dorée et Rip ne boudait pas son bonheur. Ils aimaient les mêmes films, les mêmes musiques, votaient presque toujours pour les mêmes candidats aux élections et soutenaient la même équipe de football. Où donc était le hic ?

Susanna entra et désactiva l'alarme. Elle aimait rentrer chez elle, admirer les pièces à la décoration raffinée, humer leur odeur fraîche et propre à laquelle se mêlaient les senteurs de pots-pourris qui lui faisaient oublier l'odeur de l'hôpital et de l'antiseptique. C'était encore plus agréable lorsque Rip était là, chose de plus en plus rare ces derniers temps.

La cause la plus probable, la plus classique de son absence devait être une autre femme. Une infirmière, bien sûr. N'était-ce pas ainsi que les choses se passaient d'ordinaire ? Un médecin reconnu atteignait la cinquantaine, commençait à douter de lui et cherchait dans son entourage une jeune femme pour stimuler sa vie sexuelle. À cette particularité près que, en ce qui les concernait, en cas de divorce, Rip n'aurait pas besoin de lui verser une pension alimentaire, car elle

gagnait aussi bien sa vie que lui. De toute façon, elle ne réclamerait rien. Néanmoins, son train de vie à lui risquait de s'en trouver diminué. Quant à son train de vie à elle, il ne risquait guère de changer : elle garderait la maison, bien sûr, et insisterait pour que Rip en paye la moitié. En résumé, il n'avait pas intérêt à divorcer.

Susanna n'avait pas envie de divorcer. Elle aimait son mari, même après toutes ses années. C'était un homme drôle, intelligent, chaleureux.

Peut-être auraient-ils dû avoir des enfants, mais lorsqu'ils étaient plus jeunes et travaillaient dur pour faire tourner leur cabinet tout en remboursant leurs études, ils n'avaient ni le temps ni les moyens financiers pour cela. L'argent surtout posait problème : elle se rappelait comment ils comptaient le moindre centime. Les gens pensaient à tort que les médecins roulaient sur l'or : la plupart du temps, c'était tout le contraire. Les longues années d'études nécessitaient de s'endetter. Ensuite, il fallait compter dix ans pour se faire une clientèle, tout en payant le personnel administratif du cabinet, les infirmières, les loyers, les fournitures diverses, le matériel, les assurances. À certains moments, le montant de leur endettement lui avait paru insurmontable. Ils avaient pourtant réussi : leurs prêts étudiants remboursés, leurs revenus avaient commencé à s'arrondir et ils avaient enfin eu les moyens de profiter de la vie.

Seulement voilà : à l'approche de la cinquantaine, il était trop tard pour la maternité. Susanna n'avait pas eu ses règles depuis près de six mois, ce qui était un peu plus tôt que l'âge moyen de la ménopause, mais pas anormal. Naturellement, elle était allée consulter un autre gynéco pour s'assurer que tout allait bien. Tout allait bien, elle était en pleine forme, mais la ménopause avait commencé. Même en cette période difficile, elle s'en sortait bien : ni bouffées de chaleur, ni sueurs, ni troubles du sommeil, ni sautes d'humeur. Du moins pas pour le moment. Certaines femmes passaient au travers, d'autres en souffraient terriblement, d'autres encore en souffraient à des degrés moindres. Peut-être allait-elle faire partie des premières.

Elle n'avait pas fait l'amour avec Rip depuis... quatre mois ? Elle ne savait plus exactement. En tout cas, depuis un moment. Rip lui aussi avait cinquante ans, un âge où beaucoup lèvent le pied. Mais leur vie sexuelle, jusque-là régulière et épanouie, s'était arrêtée d'un seul coup.

Pas de doute, il devait y avoir une autre femme.

Elle était en train de se changer quand elle entendit la porte du garage s'ouvrir. Rip arrivait. Devait-elle se réjouir ou appréhender ces retrouvailles ? Elle enfilait son pantalon de pyjama quand il entra dans la chambre, les traits tirés et las.

— D'où viens-tu ? Tu devais rentrer à 17 heures.

- Quelle importance, puisque tu n'étais pas là ?
- J'ai besoin de savoir où tu es, en cas d'urgence.
- Tu devrais consulter le répondeur plus souvent.
- Je l'ai consulté...

Elle n'acheva pas, se rappelant qu'elle ne l'avait pas fait depuis son départ du bureau.

- Je ne crois pas, dit Rip en se dirigeant vers le répondeur.

Les deux premiers correspondants n'avaient pas laissé de message, puis une personne avait appelé d'un autre État, un ami qui les invitait à une soirée. Enfin la voix de Rip annonça que son collègue, Miguel Cardenas, ayant contracté une gastro, il devait le remplacer pour s'occuper d'une urgence.

Susanna eut presque honte. Presque. Même si Rip était innocent cette fois, il ne l'était pas forcément tous les autres soirs où il rentrait tard.

- Quel genre d'urgence ?

— Un accident de voiture. Pelvis écrasé, côtes cassées, un poumon défoncé et un cœur bien amoché. Le patient n'a pas survécu.

Sa voix aussi semblait lasse. Il fit quelques mouvements du cou et des épaules pour se détendre, comme elle l'avait si souvent vu faire après une longue journée à l'hôpital.

- Et toi, où étais-tu ?

— Auprès de mes patientes. Felicia d'Angela a commencé à perdre du sang et a cru qu'elle avait des contractions. Je l'ai fait venir. Je l'ai auscultée, fait des prélèvements, tout va bien. Comment s'appelle ta petite amie ?

Pas même surpris par la question, il répondit du tac au tac :

- Je n'ai pas de petite amie.

— Bien entendu. C'est pour ça que tu n'es presque plus jamais là, que nous ne faisons plus l'amour et que tu te conduis comme si le fait même de me parler te dégoûtait : à cause de cette petite amie qui n'existe pas. Elle travaille avec toi ? C'est une infirmière ?

- Suze, je ne couche avec personne. Point.

— Alors qu'est-ce qui cloche ? C'est parce que je suis en pleine ménopause ?

- Je ne l'avais même pas remarqué.

Cette preuve de son manque d'attention la blessa plus que tout.

- Alors pourquoi ?

Après un long silence, Rip haussa les épaules.

- Nous sommes différents toi et moi, c'est tout.

— C'est tout ? Nous sommes différents ? Depuis quand ? Qui a changé, toi ou moi ?

— Ni l'un ni l'autre. Peut-être ai-je tout simplement découvert que nous avons toujours été différents.

— Cesse de jouer aux devinettes ! Je ne comprends pas ce qui se passe ! Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! Tout ce que je sais, c'est que tout s'écroule et que je n'en peux plus ! Pour l'amour du ciel, exprime-toi clairement !

— Laisse tomber. Je t'en prie... laisse tomber, dit-il, nullement impressionné. Je n'ai pas l'intention de te quitter. Nous pouvons continuer notre chemin comme avant.

— Tu es cinglé ? Comment les choses pourraient-elles aller comme avant ? Comment peux-tu cesser d'aimer quelqu'un du jour au lendemain et le traiter comme un étranger ?

— Comment ? Je vais te le dire. Cela tient en deux mots : True Gallagher.

Susanna en resta littéralement sans voix.

— Quoi ?

C'était impossible. Il ne pouvait pas... Rip la contempla sans rien dire. Puis Susanna retrouva l'usage de son cerveau et se mit à réfléchir à toute allure.

— Je ne fréquente pas True Gallagher ! Tu t'es imaginé que j'avais une aventure avec lui ? Mais enfin, Rip, j'essaie juste de le caser avec Milla !

Un éclair passa dans le regard de Rip, si furtif qu'elle n'eut pas le temps de l'analyser.

— Laisse Milla tranquille. Elle mérite mieux que ce type.

— Pourquoi as-tu une dent contre True ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Je te promets, je te jure que je ne te trompe pas, et surtout pas avec lui !

Susanna essayait de se remémorer les quelques rares fois où elle avait adressé la parole à True en public, les paroles ou les gestes qui auraient pu donner l'impression qu'ils étaient amants.

— Disons simplement que je ne te crois pas, dit Rip. Et restons-en là.

Comme il quittait la pièce, Susanna eut le pressentiment qu'il ne dormirait plus jamais dans le même lit qu'elle. Jusque-là, ils dormaient encore ensemble, même chacun de son côté, séparés par quelques centimètres de terrain neutre.

Elle avait envie de rire et de pleurer en même temps. Elle aurait voulu s'en prendre à un objet, frapper quelque chose, frapper Rip pour le punir de se conduire comme un salaud, par jalousie.

Comment avait-elle pu faire fausse route à ce point ? Pendant qu'elle soupçonnait Rip de la tromper, il la soupçonnait de la même chose. Elle était bien placée pour savoir qu'elle ne le trompait pas et, à moins que Rip ne l'ait accusée que pour détourner tout soupçon de lui-même, elle savait qu'il ne la trompait pas non plus.

Son mariage n'était pas en danger, finalement. C'était juste un

passage difficile. En s'accrochant, les choses se tasseraient. Rip comprendrait qu'il avait eu tort de la soupçonner et la tendresse qui les unissait réapparaîtrait. En attendant, elle allait devoir se montrer très, très prudente.

Au lieu d'utiliser le téléphone fixe, Rip pouvant décrocher à tout moment un autre poste, elle sortit son mobile et alla s'enfermer dans la salle de bains. Puis elle composa le numéro de True.

— Rip pense que nous avons une liaison, lui confia-t-elle à voix basse. Il est très méfiant.

— Caresse-le dans le sens du poil. Nous ne pouvons pas nous permettre de l'avoir dans nos pattes.

— Je sais. Je lui ai dit que j'essayais de te caser avec Milla, mais il est tellement remonté qu'il n'en a pas cru un mot.

— Continue à donner le change. Des progrès du côté de Milla ?

— Je n'ai pas l'impression. Tu sais comme elle est bornée dès qu'il s'agit de l'association. En sortant avec toi, elle craint de perdre le financement des vieux schnocks qui pourraient voir d'un mauvais œil qu'elle fréquente l'un des sponsors.

— Ouais, c'est ce qu'elle m'a dit aussi. Continue de la travailler au corps. Je ne voudrais pas avoir l'air d'insister et l'indisposer à mon égard.

— Je ferai de mon mieux, mais étant donné nos emplois du temps respectifs, ce n'est pas toujours facile de se retrouver entre copines.

— Provoque les occasions. Tout d'un coup, elle sait des choses qu'elle ne devrait pas savoir. Je veux découvrir comment elle les a apprises. Je veux connaître en détail ses moindres projets. Et ça, je ne pourrai pas le faire tant que je ne serai pas plus intime.

— Je sais, je sais. Je te l'ai dit : je ferai de mon mieux. Je ne peux tout de même pas l'obliger à sortir avec toi.

— Pourquoi pas ? Invite-la à dîner au restaurant avec Rip et toi, et je me trouverai là comme par hasard. Qu'en dis-tu ?

— Je ne sais pas si Rip acceptera quoi que ce soit venant de moi, maintenant. Je vais devoir être très persuasive.

— Débrouille-toi et fais en sorte que ça marche, dit True avant de raccrocher.

Susanna raccrocha à son tour. En théorie, le plan était simple : il s'agissait de séduire son mari. Le mettre à exécution, en revanche, était une autre affaire.

Au cours de la semaine suivante, Milla n'eut aucune nouvelle de Diaz ni de True. Même si elle ne s'attendait pas à apprendre quoi que ce soit de ce dernier, maintenant qu'elle savait Diaz en dehors de l'enlèvement de Justin, True aurait au moins pu prendre la peine de l'appeler pour lui dire qu'il n'avait rien de nouveau.

Constamment sur le qui-vive, elle s'attendait à rencontrer Diaz à chaque coin de rue, derrière chaque porte. Parfois, se sentant observée, elle regardait autour d'elle ; s'il était là, elle ne l'aperçut jamais. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il suivie ? Il devait être quelque part au Mexique, en train de se livrer à des activités plus ou moins avouables.

Elle aurait dû se sentir plus détendue en le sachant au loin. En sa présence, tous ses sens étaient en alerte, comme s'il s'agissait d'un fauve à moitié dompté auquel on ne pouvait se fier tout à fait. En son absence, cette sensation de danger disparaissait, elle baissait sa garde et, parfois, d'insidieux élans de désirs s'emparaient d'elle.

C'était insensé. Bien sûr, elle avait éprouvé de l'attirance pour d'autres hommes après David et avait tenté des liaisons. Elle sentait en outre une certaine alchimie entre True et elle, bien qu'elle soit fermement décidée à ne pas revenir là-dessus, pour les raisons qu'elle avait invoquées. Mais le fait d'être physiquement attirée par Diaz avait de quoi l'effrayer. N'était-ce pas l'homme le moins sûr qu'elle ait jamais rencontré ? Elle ne pensait pas, bien sûr, aux maladies sexuellement transmissibles mais à sa violence inouïe. Cette violence, qu'elle n'avait jamais constatée et dont elle n'avait eu qu'un aperçu lorsqu'il s'était jeté sur elle à Guadalupe, se lisait dans ses yeux et dans le regard de ceux devant qui on évoquait son nom.

Envisager une relation autre que professionnelle avec lui eût été de la folie. Était-il seulement capable d'avoir une relation avec quelqu'un ? Sexuelle oui, intime, non. Cela impliquait un investissement émotionnel pour lequel elle ne le croyait ni prêt ni même apte. En outre, avait-elle vraiment envie de coucher avec un homme qui lui faisait à moitié peur ?

Rien qu'une fois, peut-être... lui suggérait sa libido. Cette pensée trahissait assez l'intensité de la tentation : jamais auparavant elle

n'avait hésité à se priver d'un plaisir personnel dès lors qu'il n'interférait pas avec la recherche de Justin.

Dès l'instant où elle comprit la dangereuse attirance qu'elle éprouvait pour lui, elle fut doublement nerveuse à l'idée qu'il pouvait surgir à tout instant, inopinément comme à son habitude. Une partie d'elle-même, la partie la plus femme, se languissait du contact avec un vrai mâle, voulait vérifier si son désir pour Diaz existait bien ou si son imagination l'avait échafaudé de toutes pièces en l'absence de ce dernier. Son esprit, en revanche, lui conseillait de ne lui faire comprendre sous aucun prétexte qu'elle voyait en lui un être sexué, et le meilleur moyen pour ce faire était encore de rester loin de lui. Cela étant impossible, la question était de savoir si, en sa présence, elle serait capable de se tenir et de ne lui montrer aucun signe d'intérêt. Étant donné la perspicacité et le sens de l'observation aigus de Diaz, elle devrait redoubler de prudence.

Une fois qu'il aurait retrouvé Pavôn, peut-être...

Non. Elle ne devait même pas y songer, ne pouvait se permettre de se représenter cette éventualité comme une tentation permanente, une récompense au terme de sa quête. Pendant dix ans, elle ne s'était autorisée de liaisons qu'avec des hommes ne l'attirant pas suffisamment pour lui faire perdre la tête. Des hommes auxquels elle avait pu renoncer sans regret. Avec Diaz, elle craignait de ne pas garder suffisamment son sang-froid. Or, ce n'était pas le moment, à présent qu'elle tenait enfin une piste sérieuse concernant Justin.

Aussi, lorsque Susanna l'invita à dîner un jour où elle n'avait aucune obligation, elle saisit avec joie l'occasion d'échapper à ses pensées en passant une soirée au restaurant. Elle qui, d'ordinaire, préférait passer seule ses rares soirées libres se sentait au bord du gouffre et le fait d'être perpétuellement tendue la rendait folle.

Bien décidée à passer une excellente soirée, elle enfila l'une de ses tenues préférées : une fraîche robe de soie jaune pâle, sans manches, dont le bas virevoltait autour de ses genoux à chaque pas. Au temps où David et elle sortaient ensemble, ils allaient souvent danser et cette robe lui rappelait l'une de celles qu'elle portait alors. À présent, avec le recul, elle se rendait compte des efforts faits par David pour la séduire. Bien qu'il fût interne, à l'époque, et en manque de sommeil chronique, il lui avait consacré le peu de temps libre dont il disposait pour l'emmener danser, car il savait qu'elle aimait cela.

Souriant à ce souvenir, elle ouvrit la porte à Rip. Ce dernier, qui se montrait protecteur à son égard depuis le jour où Justin avait été enlevé et où elle avait failli mourir, insistait presque toujours pour venir la chercher et s'assurer qu'elle rentrait chez elle sans encombre.

— Salut ! Épatante, ta robe.

— Merci.

Elle laissa allumée une petite lampe dans l'entrée puis sortit et verrouilla sa porte.

— Ça fait du bien de s'habiller tout en sachant qu'on n'aura pas à faire de discours !

— Tu fais cela depuis un bout de temps. Un autre membre de Limiers ne pourrait-il pas te décharger d'une partie de ces mondanités ? suggéra Rip en lui ouvrant la portière arrière.

— J'aimerais bien, mais c'est mon visage que les gens associent à la cause des enfants perdus. Donc, c'est moi qu'on invite.

— Tu as pourtant besoin d'une vie à toi, dit Susanna depuis le siège avant.

— J'ai une vie. C'est celle-ci. Celle que j'ai choisie.

— Tu veux dire celle qu'on a choisie pour toi. Rien ne t'oblige à continuer ainsi, tu sais. Tu pourrais très bien te dispenser d'aller tous les jours au bureau et t'occuper exclusivement de récolter les fonds. La pression que tu dois supporter... Je me demande comment tu as pu tenir aussi longtemps. Tu devrais au moins t'accorder des vacances de temps en temps.

— Pas pour le moment.

Pas tant qu'elle n'aurait pas retrouvé Justin.

— Fais-toi au moins suivre régulièrement, prends des vitamines. Les cocktails pour femmes enceintes seraient parfaits pour toi qui es tellement sous pression.

— Oui, maman, ânonna Milla.

Cela dit, prendre des vitamines n'était pas une mauvaise idée. Ce n'était pas le moment de tomber malade. De nouvelles perspectives pouvaient s'ouvrir d'un jour à l'autre ; elle devait se tenir prête et rester en forme.

Susanna ayant renoncé à lui faire la morale, elles se mirent à parler de leurs amis communs et des derniers potins. Bien que Rip fit quelques commentaires çà et là, Milla ne fut pas longue à comprendre qu'il n'était pas dans son état normal et à sentir une tension presque palpable entre Susanna et lui. De toute évidence, ils s'étaient disputés. Mal à l'aise, Milla aurait préféré qu'ils annulent la soirée plutôt que de se contraindre – et elle avec – à un dîner crispé.

Ils avaient choisi un restaurant à l'élégance décontractée, le genre d'endroit où la cravate n'était pas exigée, mais où le jean n'était pas admis. Milla adorait cet établissement pour ses grillades succulentes. Elle commanda du saumon grillé au bois de cèdre et se mit à parler de tout et de rien. Même si Rip et Susanna étaient mécontents d'être ensemble, elle était heureuse d'être en leur compagnie.

Le dîner traîna en longueur. Alors qu'ils venaient enfin de commander le café, Milla, sentant une présence à côté d'elle, découvrit le visage mince et buriné de True Gallagher.

— True ! s'exclama Susanna en même temps qu'elle. Susanna avait-elle organisé cette rencontre malgré ce qu'elle lui avait dit ?

— Je viens juste de vous apercevoir, dit True en lui effleurant le dos. Susanna, Rip, comment allez-vous ? Quel dommage que je ne vous aie pas vus plus tôt ! Vous auriez pu vous joindre à moi.

— Nous allons bien, répondit Susanna. Débordés, comme toujours. Et vous ?

— Pareil.

— Nous venons de commander le café. Joignez-vous à nous, si vous n'êtes pas pressé.

— Merci, avec plaisir.

Il s'installa à côté de Milla et darda sur elle son regard intense.

— Voilà un moment que nous ne nous sommes vus. Avez-vous du nouveau ? Je vous trouve...

— Si vous dites fatiguée, je vous gifle.

— J'allais dire resplendissante.

— Mouais... Pour répondre à votre question, il n'y a rien de nouveau. Nous cherchons toujours des disparus et courons toujours après l'argent. Ah si ! : j'ai passé un accord avec une entreprise informatique de Dallas.

— Excellent.

Rip, qui n'avait pas même salué True, ne participait pas à la conversation. En le regardant, Milla s'aperçut qu'il avait changé de visage. D'ordinaire avenant, il avait un regard glacial qui lui rappelait Diaz...

Dire qu'elle était sortie avec la ferme intention de ne plus penser à Diaz ! Mais qu'arrivait-il donc à Rip ? Lui d'habitude si amical... True se le serait-il mis à dos ?

Un bip résonna dans le sac de Susanna.

— Au moins, il a attendu la fin du repas, grommela-t-elle.

Elle consulta l'écran de son bipeur.

— C'est l'hôpital. Je m'absente juste un instant, le temps de les appeler, dit-elle en sortant avec son mobile.

— Ces bipeurs, quelle calamité pour les médecins ! s'exclama True.

De nouveau, il avait posé la main sur le dossier de la chaise de Milla et lui caressait l'épaule d'un doigt. Soudain, comme s'il se reprenait, il retira sa main. À moins qu'il n'ait pas voulu lui donner l'occasion de se dégager...

Rip, la mâchoire crispée, ne répondit pas. Pour éviter de laisser le silence s'installer jusqu'au retour de Susanna, Milla prit la parole :

— Avez-vous du nouveau pour moi ?

Il risquait d'avoir des soupçons si elle ne lui posait pas la question.

— Rien qui concorde avec vos dates. J'ai bien peur que cette piste ne mène nulle part.

— Du nouveau concernant quoi ? intervint Rip.

Bien qu'il fasse preuve d'une grossièreté qui ne lui ressemblait guère en posant cette question, Milla se rendit compte qu'elle avait commis l'impolitesse de l'exclure de la conversation.

— Je pensais avoir enfin découvert le nom d'une personne liée au kidnapping et j'ai demandé à True de se renseigner.

Malgré le nombre d'enlèvements dont l'association s'était occupée, elle n'avait pas besoin de préciser auquel elle faisait allusion : tous avaient en mémoire cette funeste journée.

— Pourquoi ne pas avoir demandé à la police de se renseigner sur cette personne ? Tu sais bien qu'ils le feraient pour toi, dit Rip sans même un regard en direction de True.

— Je sais, mais True a des contacts dans le milieu...

Susanna revint, l'air grave.

— Désolée, je dois y aller. Felicia d'Angelo a de la température et une hausse de tension. Elle n'est qu'à vingt semaines. Je la rejoins à l'hôpital.

Elle embrassa son mari sans paraître remarquer son mouvement de recul.

— Je prends la voiture. Ça ne t'ennuie pas de prendre un taxi ?

— Inutile, je peux vous raccompagner tous les deux, proposa True.

— Je ne veux pas que vous vous donniez cette peine, dit Milla. Nous habitons des quartiers très éloignés.

— Je le sais, mais cela ne me gêne pas.

— Nous prendrons un taxi, intervint Rip. J'ai besoin de savoir que Milla est bien rentrée chez elle. Je demanderai au taxi de la déposer la première.

— Mais c'est rid...

Susanna n'acheva pas et décocha à Rip un regard agacé laissant à penser que tout cela était un coup monté.

— Enfin, faites comme vous voulez. Il faut que j'y aille. J'espère que je vous reverrai tout à l'heure.

Le serveur apporta les cafés. Mal à l'aise entre les deux hommes, Milla sirota le sien pendant qu'ils se livraient une guerre polie. True avait décidé de la raccompagner chez elle, Rip qu'il ne le laisserait pas faire. Voyant ce dernier sur le point de perdre son calme, Milla intervint.

— Une minute ! N'auriez-vous pas oublié de ne me demander mon avis ?

Aussitôt, tous deux se tournèrent vers elle.

— Excuse-moi, dit Rip. Tu n'as pas eu l'impression d'être un os

que deux chiens se disputent, j'espère ?

— Un peu, si. Écoute, j'ai besoin de m'entretenir avec True. C'est pourquoi je vais rentrer avec lui.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, cette décision ne fut pas du goût de Rip, qui eut cependant la bonne grâce de ne pas discuter. True, de son côté, n'afficha pas un air triomphant ; peut-être se doutait-il qu'il n'allait pas aimer ce qu'elle avait à lui dire.

— Comme tu voudras, grommela Rip.

Comme le serveur revenait avec les additions, il sortit sa carte de crédit. True fit un geste pour prendre l'addition de Milla, mais elle l'arrêta d'un regard et paya en espèces.

Rip demanda au serveur de lui appeler un taxi et, pendant que celui-ci partait téléphoner, ajouta un bon pourboire.

— Vous aurez un taxi dans dix minutes, annonça le serveur à son retour.

— Nous allons attendre, dit Milla.

— Non, allez-y, insista Rip. Ce ne sera pas long. En attendant, je vais terminer tranquillement mon café.

En embrassant Milla, il ajouta :

— Nous sommes restés trop longtemps sans passer une soirée ensemble. Tu ne devrais pas te faire aussi rare.

— Comme si nos emplois du temps respectifs nous permettaient de nous voir souvent !

— C'est vrai... Rentre bien. Rip salua True et se rassit.

— Mon pick-up est par ici, dit True en entraînant Milla. J'ai comme l'impression que Rip ne m'apprécie guère.

Milla se garda bien d'acquiescer et attendit d'être à l'intérieur de la voiture pour déclarer :

— En ce qui me concerne, je n'ai pas tellement apprécié ce que vous avez fait ce soir. Je n'aime pas être manipulée et forcée à faire certaines choses.

La clef de contact à la main, True resta silencieux un instant.

— Ça se voyait tant que ça, alors ?

— Suffisamment.

S'il avait nié qu'il s'agisse d'un coup monté, elle l'aurait peut-être cru. Cependant, le fait qu'il n'ait pas cherché à biaiser lui inspirait un certain respect.

— Au fait, comment savez-vous où j'habite ?

— Je ne connais pas votre adresse, mais je sais que vous vivez du côté ouest car je me suis renseigné auprès de Susanna.

— L'appel qu'elle a reçu était-il bien réel ?

— Je suppose que oui. J'avais l'intention de vous proposer de vous raccompagner de toute façon.

— True, j'étais sincère l'autre jour : je ne veux pas sortir avec

vous. Je vous sais gré de me raccompagner, mais les choses n'iront pas plus loin.

La circulation était fluide et ils bénéficièrent de plusieurs feux verts d'affilée. Milla observa le jeu des lumières de la nuit sur le visage de True, son expression de plus en plus fermée, ses doigts qui tambourinaient sur le volant.

— Rien ne vous oblige à vous enterrer, dit-il enfin sur un ton agacé. Je comprends parfaitement vos raisons, mais vous n'êtes pas obligée de choisir entre votre fils et vous-même. Vous avez emmuré vos sentiments et ne laissez personne...

— Parce qu'il serait injuste de laisser quelqu'un espérer que je pourrais lui donner ce que je ne suis pas prête à donner. Je ne vous consacrerai pas une minute de mon temps si j'estime que cette minute peut tout changer et me faire retrouver Justin.

— Vous avez bien pris le temps de dîner avec Susanna et Rip.

— Il s'agit d'une relation d'un tout autre type, vous le savez parfaitement. Si j'avais dû annuler ce dîner à la dernière minute, ils ne m'en auraient pas tenu rigueur. Même si nous sommes amis, nos chemins ne font que se croiser de temps à autre. Nous ne vivons pas ensemble.

— Vous pensez donc que nous ne pouvons même pas être amis ?

— Comme si c'était ce que vous souhaitez !

Bien qu'il accusât le coup, il sourit.

— Vous êtes dure ! Mais j'aime les défis.

— Il ne s'agit pas d'un défi. Je ne cherche pas à me faire prier. Je vous en veux de me mettre dans une situation que je cherchais précisément à éviter, à savoir vous mettre en colère. Je refuse de sortir avec vous et cela vous déplaît. Mais si j'acceptais de sortir avec vous en vous traitant comme la cinquième roue du carrosse, vous n'apprécieriez pas non plus.

— Et si je vous promettais de vous aider à retrouver votre fils ? Si je vous accompagnais lorsque vous êtes sur une piste ? Si vous avez affaire à des coyotes et autres ordures, il vous faut une protection.

— Je ne pars jamais seule.

Deux semaines plus tôt, elle aurait accepté l'aide qu'il lui offrait, mais c'était avant sa rencontre avec Diaz. Malgré sa fortune et ses relations, elle ne pensait pas que True puisse être aussi efficace que ce dernier. Peut-être se trompait-elle et commettait-elle une funeste erreur, mais elle avait pris une décision et comptait s'y tenir, même si cette décision était implicitement dangereuse.

— Puisque vous vous faites accompagner, pourquoi pas par moi ?

— À cause des contreparties. Honnêtement, cesseriez-vous de soutenir financièrement Limiers si je refusais de sortir avec vous ?

— Sûrement pas !

— Alors ma réponse est non.

Les mains crispées sur le volant, True ne prononça plus un mot jusqu'à ce qu'ils arrivent dans sa rue.

— Où habitez-vous ?

Elle lui indiqua la maison. Comme c'était la dernière de la rangée, elle bénéficiait des arbres et arbustes plantés en bout de rue, qui adoucissaient quelque peu les lignes austères des constructions. Derrière la maison, un jardinet était isolé des voisins par une clôture. Sous le porche qui abritait la porte d'entrée, elle avait disposé des plantes fleuries. Bien que ce soit une maison propre et bien tenue, True devait sûrement la comparer à la sienne et se dire qu'elle était folle.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle en détachant sa ceinture.

True descendit de voiture, mais ne fut pas assez rapide pour faire le tour avant qu'elle ne soit descendue. Il la raccompagna jusqu'à la porte en la tenant par le coude.

— Très bien, répondit-il. Je n'insiste pas. Mais si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je suis sincère. Sans que cela n'implique quoi que ce soit entre nous.

— Merci, murmura-t-elle, touchée par son offre.

True la contempla un instant puis, en étouffant un juron, la prit dans ses bras avant qu'elle n'ait eu le temps de dire ouf, la serra contre lui et posa ses lèvres sur les siennes.

Milla essaya de le repousser. En d'autres circonstances, elle aurait peut-être apprécié ce baiser, lui aurait peut-être répondu. True embrassait en connaisseur, ses lèvres étaient chaudes, son haleine agréable, sa langue audacieuse sans être envahissante. Elle sentit son sexe se durcir contre son bassin.

Dégageant sa bouche, elle le repoussa de plus belle. True la relâcha et recula.

— Je croyais que vous aviez dit que vous n'insisteriez pas !

— Je n'insiste plus. Mais je voulais vous goûter. Je voulais vous donner un aperçu. Si jamais vous changez d'avis, dites-le-moi.

Son arrogance masculine avait quelque chose de séduisant, mais devant l'intensité de son regard, Milla préféra ne pas prolonger ce moment.

— Bonne nuit, dit-elle en ouvrant sa porte.

Elle entra, referma et verrouilla la porte en un seul et même mouvement.

Perturbée par cette scène, elle ne remarqua pas tout de suite que la lampe de l'entrée n'était plus allumée. Soudain oppressée par l'obscurité, elle frissonna et se rendit compte qu'elle n'était pas seule.

Au lieu de rentrer chez lui, Rip demanda au taxi de l'emmener à l'hôpital. Grâce à sa carte magnétique, il le fit accéder au parking des praticiens, lui demanda d'attendre et ne fut aucunement surpris de constater que sa voiture n'y était pas. Déçu, mais pas surpris. Il sortit toutefois son badge et entra côté urgences.

— Felicia d'Angelo a-t-elle été admise ? s'enquit-il à l'accueil.

— Non, monsieur. Nous avons un Ramon d'Angelo, mais pas de Felicia.

Par acquit de conscience, il demanda ensuite au chauffeur de taxi de l'emmener jusqu'au second hôpital où exerçait Susanna et se livra aux mêmes vérifications sans trouver ni sa voiture ni Felicia d'Angelo.

Susanna avait sacrément intérêt à être à la maison. Son faux appel d'urgence et toute son histoire avaient sacrément intérêt à faire partie de ses manigances pour jeter Milla dans les bras de True Gallagher. Il espérait encore, malgré tout.

Or, à son arrivée devant le domicile conjugal, tout était éteint. Qu'allait bien pouvoir inventer Susanna à son retour ? Où pouvait-elle être ? Et lui, qu'allait-il faire ?

Peut-être True n'avait-il pas encore regagné son véhicule. Peut-être l'entendrait-il si elle criait. Or, comme dans un cauchemar, Milla voulait crier mais n'y arrivait pas. Elle ne put émettre qu'un son étranglé, aussitôt étouffé par une main qui s'écrasa sur sa bouche, tandis qu'un corps dur comme l'acier la plaquait contre le mur.

— Chut ! Ne criez pas, ce n'est que moi.

Ce n'était que *lui* ? Le fait de savoir qu'il s'agissait de Diaz ne la rassurait pas vraiment. Elle avait l'impression que son cœur allait jaillir hors de sa poitrine et, s'il ne l'avait pas collée contre le mur, elle se serait sûrement effondrée.

Elle sentit qu'il se penchait, entendit le clic de l'interrupteur et la lumière s'alluma. Dehors, il y eut un bruit de moteur suivi d'un crissement de pneus. True était parti.

Diaz retira sa main. Son visage ne trahissait aucune émotion, son regard était de glace.

— Vous sortez avec Gallagher ?

Elle le frappa. De sa main libre, elle lui envoya des coups sur le

bras et l'épaule. Puis, à l'aide de son sac, elle le frappa à la tête.

— J'ai failli mourir de peur ! hurla-t-elle.

Des larmes de terreur et de soulagement jaillirent de ses yeux. Toute tremblante, elle se laissa tomber sur la chaise près de la console de l'entrée en cherchant un mouchoir au fond de son sac.

Diaz, pour une fois, semblait éprouver quelque chose : il paraissait atterré d'avoir été frappé et sans doute de s'être laissé faire. Milla, elle, n'en revenait pas d'avoir perdu son sang-froid, ni du fait qu'il ne lui ait pas tordu le bras ou qu'il ne l'ait pas plaquée au sol. Comme elle ouvrait la bouche pour s'excuser, elle le frappa malgré elle au genou. De nouvelles larmes coulèrent, qu'elle essuya à l'aide d'un mouchoir en papier. Son maquillage devait avoir dégouliné, et elle n'en eut que plus envie de cogner Diaz.

Il s'accroupit devant elle.

— Je ne voulais pas... Je suis désolé.

Prudemment, il tendit une main pour prendre la sienne, comme s'il n'était pas familier de ce genre d'entrée en contact et se demandait comment s'y prendre. Il avait des doigts chauds et durs, des paumes calleuses ; il se mit à lui caresser le dessus de la main avec le pouce.

— Ça va mieux ?

— Vous voulez savoir si mon cœur fonctionne toujours normalement ?

Soudain, elle éclata de rire. Trop faible pour se lever, elle se renversa sur son siège et rit tout en s'essuyant le visage.

Une chose incroyable se produisit alors : un sourire frémit sur la bouche de Diaz.

Siderée, Milla en oublia de rire. Son cœur, qui commençait tout juste à se calmer, s'emballa de nouveau, mais plus sous l'effet de la peur. Une vague de chaleur l'envahit et elle se remit à trembler. Diaz lui tenait la main et souriait : c'est maintenant qu'elle aurait dû hurler de peur, car elle était bien plus en danger que quelques secondes auparavant.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, intrigué par la manière dont elle le regardait.

— Vous souriez.

C'était comme s'il venait de tomber le masque impassible qu'il offrait au monde. Depuis une minute, l'étonnement, la perplexité, l'inquiétude et l'amusement avaient tour à tour défilé sur son visage. Toutefois, le sentiment que Milla redoutait le plus d'y voir, c'était le désir. Aussi retira-t-elle sa main et entreprit-elle de s'arranger un peu, repoussant ses cheveux en arrière, lissant sa robe, essuyant le mascara qui coulait sous ses yeux.

— Oui, je souris, dit-il comme s'il n'y avait pas là de quoi s'étonner.

— En quelles occasions ?

— Je n'en sais rien. Je ne tiens pas un journal. Je sais rire, aussi.

— Ça vous est arrivé au cours des derniers mois ?

— Hum... Peut-être pas.

Puis, de nouveau avec son sourire amusé :

— Vous m'avez frappé avec votre sac !

— Désolée. Mais vous m'avez fait tellement peur... Je vous ai fait mal ?

— Vous plaisantez ?

— Pas vraiment. Je vous ai frappé à la tête, tout de même.

— Des chiquenaudes de fillette.

Il n'avait malheureusement pas tort. Dire qu'elle s'était entraînée pendant des heures et des heures pour se mettre dans l'état d'esprit d'une combattante, afin d'être capable de faire face à ce type de situation ! Au lieu de faire quoi que ce soit d'efficace, elle avait eu des réflexes purement féminins. S'il s'était agi de Pavôn, par exemple, elle serait morte.

Diaz, toujours accroupi devant elle, était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps. Ses courts cheveux noirs étaient hérissés et en désordre, comme s'il y avait passé les mains. Elle le voyait rasé pour la première fois. Sa tenue, en revanche, était toujours la même : tee-shirt, jean, boots noires. À la lumière de la lampe, les contours de son visage semblaient encore plus sévères, ses yeux noirs encore plus enfoncés et sa bouche moins dure, plus sensuelle.

Milla avait espéré que les réactions physiques qu'il provoquait en elle n'étaient que le fruit de son imagination, stimulée par l'aura de danger qui entourait Diaz. Les hommes dangereux faisaient rêver les femmes, encore qu'un type bien soit de loin plus recommandable. Or, elle n'était pas en train de rêver et dut bel et bien se retenir de tendre la main vers sa bouche. Diaz n'était pas un mauvais garçon, c'était un méchant et elle avait intérêt à ne pas oublier la différence. Il ne s'agissait pas d'un ange.

Pourtant, seule avec lui dans ce cercle de lumière qui les réunissait, elle savait qu'il lui suffirait d'écarter les jambes pour qu'il accepte l'invitation. Même s'il n'avait fait aucun geste ni aucune allusion indiquant qu'il pensait à cela, elle sentait qu'il ne refuserait pas. Ensuite, il disparaîtrait de nouveau et cette brève rencontre n'aurait pas plus d'importance pour lui qu'un verre d'eau qui désaltère.

C'est pourquoi elle resta assise, les jambes serrées. Elle refusait de n'être qu'un coup facile.

— Gallagher vous a embrassée.

Il les avait donc observés depuis une fenêtre, puisque la porte d'entrée n'était pas vitrée. Son visage reprenait peu à peu son

apparence de masque inexpressif.

— Je ne voulais pas. Il insiste pour que je sorte avec lui, et je refuse à chaque fois.

Sans savoir pourquoi, elle éprouvait le besoin de se justifier.

— Que faisiez-vous avec lui ?

— Je suis allée dîner au restaurant avec des amis. True est venu nous saluer. Mes amis sont médecins tous les deux. Susanna a été appelée pour une urgence et est partie avec la voiture. True m'a donc raccompagnée ici pendant que Rip rentrait en taxi.

Il prit le temps de réfléchir, puis secoua la tête.

— Je ne vous aiderai que si vous vous tenez à l'écart de lui.

— Très bien.

Cet ultimatum s'accordait de toute manière avec ses intentions.

— C'est tout ? s'étonna-t-il en voyant qu'elle ne protestait pas.

— C'est tout. Si j'ai bien compris, vous le connaissez ?

— Nous nous sommes déjà rencontrés.

True avait pourtant prétendu le contraire... Il lui avait même dit qu'il allait se renseigner sur Diaz. Peut-être estimait-il qu'il valait mieux qu'elle ne croise jamais sa route, ce en quoi il n'avait pas tort. Cependant, Milla aimait prendre ses décisions elle-même et être seul juge des risques qu'elle courait. En l'empêchant de rencontrer Diaz, il l'empêchait d'obtenir les informations dont elle avait désespérément besoin.

— Vous avez retrouvé Pavôn ?

— J'y travaille. J'ai une piste. Il est possible qu'il reste caché un mois ou deux : il a entendu dire que je le cherchais.

Tout individu sain d'esprit resterait caché encore plus longtemps, voire toute la vie.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu si vous n'avez rien de nouveau ?

— Pour vous dire que j'ai découvert quelque chose qui pourrait vous intéresser. L'un de mes informateurs a entendu parler d'un trafic de bébés qui remonte à une dizaine d'années.

Milla frémit et la sueur se mit à lui couler dans le dos. Ses poumons, soudains comme atrophiés, ne lui apportaient plus d'air.

— Que vous a-t-il dit ?

— Les trafiquants employaient les grands moyens, comme c'est le cas dans ce genre d'opération. Les gosses passaient la frontière à bord d'un petit avion privé, et non entassés dans un coffre de voiture.

Un avion ! Combien de fois, dans ses cauchemars, avait-elle imaginé Justin mourant d'un coup de chaleur au fond d'un coffre de voiture, et jeté quelque part comme un vulgaire paquet d'ordures ?

— Rien ne dit qu'il s'agit de ceux qui ont enlevé votre bébé. Néanmoins, l'époque et le rayon d'action concordent. Ils avaient un

contact au Texas qui fournissait de faux actes de naissance afin que les enfants puissent être légalement adoptés.

— Des actes de naissance...

Il devait donc s'agir d'une personne travaillant à l'état civil.

— Ce ne serait plus aussi facile, aujourd'hui, reprit-il. Tout est informatisé.

— Je sais.

Quant aux dossiers d'adoption, ils étaient eux aussi confidentiels, sauf permission expresse des parents biologiques. Cela constituait un obstacle de taille. Elle ne pouvait même pas espérer découvrir un pic de natalité suspect dans un comté, car il devait s'agir seulement de quelques centaines d'actes de naissance supplémentaires sur une année, et non de quelques milliers.

Dans un comté comptant une grande ville et une population sans cesse renouvelée, ces naissances supplémentaires passaient inaperçues. Cependant, les grandes villes ayant été informatisées les premières, il y avait plus de chances pour que les papiers aient été établis dans une zone rurale où les documents se faisaient encore à la main dix ans auparavant.

Milla fit part de ces réflexions à Diaz, qui hocha la tête.

— Comment procéderiez-vous ?

— Je chercherais des actes de naissance dont les numéros se suivent. J'essaierais de voir combien de bébés sont nés dans un petit comté le même jour, la même semaine, le même mois. Si le total de certains mois était beaucoup plus élevé, je me concentrerais dessus.

Diaz resta silencieux. Elle attendit qu'il ait fini de réfléchir. Enfin, il la regarda bien en face.

— Il semblerait que le trafic ait pris fin avec un accident d'avion.

Aussitôt, l'espoir frénétique qui était né en elle vira au cauchemar.

— Quand ?

— Il y a dix ans environ. Tous les passagers sont morts, y compris les six bébés.

Après son départ, Milla resta longuement assise, à fixer ses mains. La vie ne pouvait tout de même pas être cruelle à ce point ! *Dieu* ne pouvait pas être cruel à ce point ! Il ne pouvait pas l'avoir fait attendre aussi longtemps, l'avoir laissée aller aussi loin, pour la priver soudain de tout. Certes, rien ne disait que Justin était à bord de cet avion ni qu'il avait été enlevé par cette bande de trafiquants ; mais c'était une nouvelle possibilité cauchemardesque qui s'offrait à elle, une nouvelle fin horrible pour de petits innocents.

Même si elle ne retrouvait jamais son enfant, elle ne cesserait pas de chercher. Un jour, elle découvrirait les individus – non, les monstres – qui étaient derrière tout cela, et les ferait arrêter, dût-il lui

en coûter la vie.

Un profond changement s'opérait peu à peu en elle : elle n'était plus d'accord pour passer l'éponge en échange d'une information concernant son fils ou tout autre enfant perdu. Elle avait soif de justice et de vengeance.

Épuisée, Susanna rentra sa voiture dans le garage avec des gestes lents. Puis elle ouvrit sa portière et resta assise un moment avant de descendre, cherchant à rassembler l'énergie nécessaire. La nuit avait été longue, très longue. Il ne lui restait plus que deux heures de sommeil avant d'attaquer sa journée à l'hôpital, puis ses consultations sur rendez-vous, suivies encore d'autres heures de service à l'hôpital, avant de pouvoir enfin s'écrouler sur son lit. Même si un bon café la réveillait, il n'effacerait pas sa fatigue.

Comment True s'en était-il sorti avec Milla ? Cette dernière avait dû deviner le coup monté, et cela la contrariait. True, qui croyait pouvoir faire son affaire de Milla, ne la connaissait pas aussi bien que Susanna la connaissait.

Milla était de ces femmes qui préfèrent les robes aux pantalons, aiment cuisiner, décorer leur intérieur, s'occuper des enfants. Autrefois, elle avait même songé à être enseignante ce qui, du point de vue de Susanna, était pousser un peu loin l'amour des enfants. Milla avait toujours des ongles impeccables. Même le jour de son accouchement, les ongles de ses pieds étaient recouverts d'un rose délicat. Sans doute avait-elle demandé à David de les lui vernir, une femme enceinte de neuf mois n'étant plus en état de se pencher ainsi. Et David devait l'avoir fait sans hésiter ; il était complètement dingue d'elle.

Pourtant, les témoins de l'enlèvement avaient dit qu'elle s'était battue comme une tigresse pour sauver son enfant. Puis, après avoir frôlé la mort de très près, elle n'avait plus eu qu'une idée en tête, une seule obsession, un seul but : retrouver son fils.

Milla avait sublimé sa personnalité, elle était restée la même, mais en plus dur. Elle avait mis les pieds dans des endroits où même un homme armé aurait hésité à se rendre, parlé à des malfrats, à des drogués, à des voleurs et à des assassins et, pour de mystérieuses raisons, aucun ne lui avait fait de mal. Peut-être, au plus profond de leur inconscient, auraient-ils aimé que leur propre mère les recherche avec la même ardeur s'ils avaient été enlevés.

Et puis elle était si jeune, ses grands yeux marron étaient si tristes... Sa mère blanche attirait les regards, rappelait à tous son

calvaire. On l'avait vue partout : à la télévision, dans les magazines, dans le bureau du président mexicain, avec les fédéraux, avec les douaniers, avec tous ceux qui pouvaient l'aider. Elle était devenue l'image même de la mère martyre et outragée, le visage de la douleur – mais aussi de la détermination. Elle avait même rompu avec sa famille à cause de son dévouement à son fils disparu.

David avait décroché en route. Être marié à une croisée ne devait pas être facile. Milla avait révélé une volonté d'acier, un entêtement chevillé au corps. Bien qu'elle adorât David, elle l'avait quitté.

Et True se croyait plus malin ? Il s'obstinait, et ce que True voulait, il l'obtenait toujours. Susanna ne cherchait pas à le détromper ; elle le connaissait trop bien pour vouloir se le mettre à dos.

La porte qui séparait la maison du garage s'ouvrit et Rip apparut.

— Tu as l'intention de passer la nuit dans la voiture ?

Oh zut ! Qu'est-ce qu'il faisait encore debout ? En d'autres circonstances, elle aurait été flattée qu'il l'ait attendue toute la nuit, mais pas maintenant, et pas ce soir. Il devait être contrarié par ce qui se passait entre True et Milla et elle ne se sentait pas la force de se lancer dans une joute verbale.

— Je suis tellement fatiguée que je serais capable de dormir ici même, dit-elle en sortant de la voiture. J'aurais probablement mieux fait de rester dormir à l'hôpital.

— Probablement, en effet. Comme ça j'aurais pu te trouver, quand je t'ai cherchée.

Susanna resta un instant interdite, puis monta l'escalier. Elle aurait dû assurer ses arrières à l'hôpital, mais puisque Rip la soupçonnait d'avoir une liaison avec True et que True était avec Milla, elle n'avait pas prévu qu'il chercherait à savoir où elle était.

— Tu ne trouves rien à dire ?

— Non. Si tu veux me chercher des noises parce que je n'ai pas entendu mon bipeur ou parce que le personnel ne savait pas où me trouver, libre à toi. Moi, je vais prendre une douche et me coucher.

— Je n'ai pas appelé : je suis allé sur place, dans les deux hôpitaux. Tu n'y étais pas et Felicia d'Angelo non plus. J'ai donc cherché dans ton fichier le numéro de ta patiente et je l'ai appelée pour prendre de ses nouvelles. Elle va très bien, merci.

Merde et merde ! Par commodité, elle avait toujours les coordonnées de ses patientes à la maison. Depuis quand Rip jouait-il les détectives de choc ?

— Nous en parlerons demain, dit-elle, faute de savoir quoi répondre dans l'instant.

Il fallait qu'elle parle à True. Elle était en train de perdre les pédales. Elle le savait car elle ne jurait jamais, même dans sa tête, que

dans les situations désespérées. Se lancer maintenant dans une dispute avec Rip, c'était risquer d'en dire trop.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre et attendit, adossée à la porte, pour voir si Rip allait la suivre. Au bout d'un moment, elle entendit ses pas s'éloigner vers la chambre où il dormait désormais. Avec un soupir de soulagement, elle poussa le verrou et alla dans la salle de bains où elle appela True depuis son mobile. Il répondit à la seconde sonnerie, toujours vif et autoritaire.

— Rip a vérifié mon emploi du temps. Il sait que je n'étais pas à l'hôpital. Il a même appelé la patiente avec laquelle j'étais censée être.

— Trouve-toi un mec et débrouille-toi pour que Rip te surprenne avec lui. Comme ça, il ne cherchera plus.

Susanna ferma les yeux. Le pire, c'est que True avait raison : de cette manière, Rip croirait avoir élucidé le mystère et cesserait de fouiner. Seulement, elle ne l'avait jamais trompé et n'allait pas commencer maintenant, quoi qu'en dise True.

— Comment ça s'est passé avec Milla ?

— Il ne s'est rien passé.

À l'intonation de True, Susanna comprit que Milla avait réagi exactement comme elle l'avait prévu.

Trop avisée toutefois pour lui dire : « Je te l'avais bien dit », elle reprit :

— Elle est obsédée par l'idée de retrouver son fils. Tout le reste la laisse de glace.

— Même la voix de la raison, apparemment. Je dois trouver un moyen de la surveiller. Elle n'avait jamais représenté une menace. Maintenant, si. Qui lui a parlé de Diaz ? Je lui ai dit que c'était une fausse piste, mais elle pourrait décider d'enquêter de son côté et je ne veux surtout pas que Diaz se mêle de nos affaires.

Même si elle ne connaissait pas Diaz, Susanna connaissait sa réputation. Elle savait aussi que True Gallagher, qui n'avait peur de rien ni de personne, n'aimait pas ce Diaz. Il y avait sûrement un contentieux entre eux. Elle avait comme l'impression que ce Diaz se ferait une joie de nuire à True. Il avait une réputation terrible. Si Milla parvenait à entrer en contact avec lui et le persuadait de l'aider, ils devraient prendre des mesures pour se protéger.

— Lance-la sur de fausses pistes, suggéra Susanna.

— Bonne idée. Dis donc, tu ne m'appelles pas depuis un téléphone fixe !

— J'utilise mon mobile.

— Merde ! Tu sais pourtant que l'appel peut être intercepté.

— Si j'appelle depuis le fixe, Rip peut décrocher et nous écouter.

— Alors trouve un autre moyen de me joindre ! s'exclama True en raccrochant.

— Va te faire foutre, toi aussi ! lança Susanna en mettant fin à l'appel.

Voilà qu'elle redevenait grossière. Elle resta un moment debout, ivre de fatigue. Bien que tentée de remettre sa douche au lendemain, elle ne pouvait pas aller se coucher sans se laver après ce qu'elle venait de faire.

Peut-être ressentait-elle la même chose que lady Macbeth, qui frottait sans cesse des taches de sang imaginaires...

True sortit de son lit tout de suite après l'appel de Susanna. Même s'il lui faisait confiance, elle commettait parfois des bêtises incroyables. Combien de fois lui avait-il répété de ne pas appeler depuis un mobile ou un sans-fil ? Toujours d'un téléphone fixe, c'était plus sûr. Même s'il utilisait des sans-fils pour certains appels, il avait un téléphone fixe près de son lit et un autre au bureau.

Peut-être était-il temps de revoir la sécurité de son installation en équipant ses téléphones de brouilleurs, en installant des dispositifs électroniques pour éviter d'être espionné au moyen de micros paraboliques. À présent, il était devenu un personnage suffisamment important pour que quelqu'un se donne cette peine dans le but de le pincer. Même s'il n'était encore qu'un poisson de taille moyenne, il ne cessait de grandir et faisait tout pour cela. Dans un an, deux tout au plus, il pourrait se retirer avec un pactole suffisant, qu'il faudrait gérer et investir, certes, mais qui ferait des petits tout seul.

Pour cela, il fallait qu'il tienne encore deux ans.

Malgré son obstination, Milla ne l'avait jamais vraiment gêné. Il avait fait en sorte que personne ne lui parle, gardait un œil sur elle par le truchement de Susanna et d'autres contacts et s'étonnait lui-même de l'admiration qu'il éprouvait pour son acharnement. Sa propre mère ne se serait certes pas dévouée ainsi.

Lorsque Milla avait commencé à récolter des fonds pour son association, il s'était astreint à participer aux galas de bienfaisance, à apporter son soutien financier, afin d'apprendre à la connaître et de gagner peu à peu sa confiance. C'était le meilleur moyen d'être informé de ses progrès. Elle voyait en lui un sponsor, parlait avec lui et, bien que leurs conversations portent essentiellement sur les activités de Limiers, elle lui répondait toujours lorsqu'il lui demandait des nouvelles de sa situation personnelle, ce qu'il ne manquait jamais de faire.

La surprise désagréable, c'est qu'elle lui plaisait.

Il aurait bien aimé coucher avec elle, enfoncer ses doigts dans ses cheveux soyeux pendant qu'il la baisait. Le plus bizarre, c'est qu'elle n'était pas du tout son type. Ce n'était pas une fille sensuelle ou voyante et elle n'était même pas vraiment jolie, mais elle avait de la classe, une présence, et des yeux marron qui donnaient à un homme

l'envie de s'y noyer.

Ce serait vraiment dommage d'être obligé de la zigouiller et il n'y tenait pas, principalement à cause de sa notoriété. Son nom, son visage, son histoire étaient connus du grand public. Si quoi que ce soit lui arrivait, cela ferait les gros titres des journaux. Par conséquent, les flics enquêteraient activement.

Il considérait Milla comme suffisamment dangereuse pour l'avoir fait surveiller depuis dix ans et il avait sous-estimé son efficacité, mais l'éliminer serait une mesure disproportionnée. Il voulait éviter de s'inquiéter exagérément et d'attirer l'attention sur lui. Il existait d'autres façons de garder l'œil sur elle.

Une liaison avec elle eût été le meilleur moyen de la surveiller et de contrôler la situation jusqu'au moment où il disparaîtrait. Il avait conscience qu'il l'attirait et savait qu'elle avait eu quelques brèves aventures. Donc, elle n'avait pas complètement renoncé à tout.

Cependant, il avait sous-estimé la puissance de son dévouement à sa cause. Après l'avoir sentie se raidir entre ses bras au moment où il l'avait embrassée, il devait bien admettre qu'elle ne changerait pas d'avis. En insistant, il risquait de se la mettre à dos et elle cesserait de le considérer comme un ami.

Il fallait donc qu'il lâche du lest, même si cela lui déplaisait car il s'était senti comme un jeune homme, à la fois fougueux et impatient. À présent, il se rendait compte que la rencontre « fortuite » au restaurant avait été une erreur. La mise en scène de Susanna, qui avait chargé un observateur de l'appeler dès qu'il serait à leur table, était un truc de collégien que Milla avait tout de suite éventé.

Soit, il n'allait pas insister, mais sans abandonner pour autant. Il finirait bien par l'avoir, car il lui ressemblait par un point : il ne renonçait jamais.

En changeant son patch contraceptif, le lendemain, Milla se rendit compte qu'elle n'en avait plus qu'une boîte d'avance et que son ordonnance n'était plus renouvelable. Consciente des risques de viol inhérents à certaines missions, elle prenait sa contraception très au sérieux. De peur d'oublier, elle rédigea un pense-bête afin d'appeler Susanna pour obtenir une nouvelle ordonnance. Elle se sentait à la fois amorphe et nerveuse, épuisée par les émotions de la nuit précédente et sur le qui-vive, dans l'attente d'un événement.

Elle avait dormi comme un sonneur. La scène avec True l'avait éprouvée, puis Diaz... Les quelques minutes passées avec lui l'avaient laissée dans le même état que si une tornade lui avait fait traverser la moitié du pays avant de la balancer dans un lac glacé. La terreur, la fureur, le rire, le désir et enfin le désespoir, toutes ces émotions s'étaient succédé à une telle vitesse qu'elle en était restée pantelante. Finalement, elle s'était écroulée.

Pourtant, en se réveillant, elle avait revu Diaz accroupi devant elle, souriant. Puis, comme elle était encore dans un demi-sommeil, son imagination le lui avait fait voir penché sur elle, la paupière lourde, avec ce même sourire aux lèvres, en train de la...

Elle chassa ce souvenir, non sans un frisson de plaisir. Son imagination était allée suffisamment loin pour la choquer. Bien qu'elle ait déjà éprouvé du désir pour d'autres hommes et rêvé qu'elle faisait l'amour avec eux, aucun, pas même David, ne l'avait jamais détournée des objectifs qu'elle s'était fixés.

Aucun, sauf Diaz. Coucher avec lui serait une erreur sur le plan personnel, mais c'étaient les conséquences de cet acte sur leurs relations professionnelles qui l'effrayaient. À cause de Justin, elle ne pouvait pas prendre le risque de franchir ce pas. Pour autant, elle n'en continuait pas moins de rêver à lui.

Il ne l'avait jamais embrassée, lui avait à peine touché la main... Pourtant, avec un simple sourire, il lui avait fait oublier le baiser de True.

Elle devait absolument se reprendre avant de faire une bêtise. Si elle l'avait bien cerné, Diaz risquait de disparaître dès lors qu'elle se montrerait collante ou sentimentalement exigeante. Or, elle n'était pas sûre de pouvoir s'en empêcher. Elle n'avait rien ressenti de semblable depuis... En fait, elle n'avait *jamais* rien ressenti de semblable ! L'amour avec David était quelque chose de totalement sûr. Diaz, lui, était l'opposé de David et, s'il avait quelque chose à lui offrir, ce n'était certainement pas la sécurité émotionnelle.

Milla se rendit compte qu'elle réagissait comme toutes les femmes : par l'obsession. Elle aurait dû ne plus penser à lui, se contrôler et s'occuper du quotidien. Le train-train de Limiers était autrement plus important que sa libido.

Tout en conduisant, elle appela le cabinet de Susanna. Après cinq minutes d'attente, on lui fit savoir qu'elle ne pourrait obtenir d'ordonnance sans venir consulter, car elle ne s'était pas fait examiner depuis deux ans.

En soupirant, Milla convint d'un rendez-vous qu'elle griffonna sur un bloc en se promettant d'essayer de joindre Susanna, et en priant pour qu'une mission ne l'empêche pas d'aller à ce rendez-vous.

À son arrivée au bureau, la première chose qu'elle vit fut Brian, près du bureau d'Olivia, avec ce regard intense et lourd qu'ont les hommes lorsqu'ils...

Incrédule, elle tourna les yeux vers Olivia. Celle-ci, les bras croisés, était appuyée sur sa table, ce qui avait pour effet de faire ressortir sa poitrine. Elle souriait à Brian.

Elle n'était donc pas la seule... L'appel de la chair résonnait un peu partout.

— Alerte orange à Lubbock ! dit soudain Joann en passant la tête hors de son bureau.

Une enfant de trois ans avait été enlevée devant chez elle, dans son jardin. Le véhicule : un pick-up Ford vert foncé de modèle récent. Le conducteur : homme de race blanche, la trentaine, blond aux cheveux longs. La police de Lubbock se chargerait de l'arrestation. Limiers prévenait tous ses adhérents dans le secteur de Lubbock et leur demandait d'écumer les rues et les routes munis de téléphones portables et d'une description du ravisseur.

Après trois quarts d'heure d'une insupportable attente, le véhicule fut repéré et la police prévenue. Le conducteur se rangea sur le bas-côté sans faire d'histoire. Il s'avéra qu'il avait enlevé sa propre fille à la suite d'une dispute avec son ex-femme. La fillette, ravie d'être avec son papa, s'était mise à pleurer lorsque les policiers l'avaient séparée de ce dernier.

— Pourquoi, mais pourquoi les gens infligent-ils cela à leurs enfants ? demanda Milla, écoeurée, en laissant tomber sa tête sur son bureau.

— Parce que, dit Joann pour toute réponse.

Puis, après une exclamation à peine audible, elle ajouta d'une voix haut perchée :

— Devine qui vient d'arriver ?

Milla releva la tête et son cœur s'emballa. Diaz s'avavançait vers elle, de sa démarche féline. Toutes les têtes se tournèrent et les conversations cessèrent sur son passage. Brian, alerté par la présence d'un prédateur sur son territoire, se leva. Il devait pourtant se souvenir avoir vu Diaz parmi les bénévoles qui avaient cherché le petit Max, mais cela ne semblait faire aucune différence.

Diaz s'arrêta à l'entrée de son bureau, tout en se tournant légèrement sur le côté, afin que nul ne puisse le surprendre par derrière.

— Allons faire un tour de l'autre côté de la frontière, dit-il avec son air inexpressif habituel.

— Maintenant ?

— Si ça vous intéresse.

— Si quoi...

Milla s'interrompit ; il ne serait pas venu s'il n'avait pas du nouveau concernant Justin.

— Je vais me changer, reprit-elle car elle était en robe et sandales.

— Vous êtes très bien comme ça. Nous allons à Juarez. Elle prit son sac et vérifia qu'il contenait bien tout le nécessaire.

— Nous prendrons ma voiture, dit Diaz lorsqu'ils arrivèrent en bas de l'escalier.

- Nous traverserons à pied ou en voiture ?
- À pied. C'est plus rapide.
- Voulez-vous que je m'arrange pour qu'on nous prête un autre véhicule de l'autre côté ?
- Inutile. J'en ai un là-bas.
- Qu'allons-nous faire ? Qui allons-nous voir ?
- Peut-être la sœur de celui qui vous a poignardée.

Ils traversèrent l'un des ponts et présentèrent leur permis de conduire, seul document requis pour séjourner en tant que touriste dans la zone frontalière. Dix minutes après que Diaz eut passé un appel depuis son mobile, un adolescent souriant apparut dans un pick-up Chevrolet marron légèrement rouillé. Diaz lui glissa un billet de vingt pesos en échange duquel le garçon lui lança les clefs, avant de disparaître dans la foule.

Au moment de monter à bord, comme ce véhicule était plus haut que le sien, Milla chercha une poignée pour s'y hisser. Aussitôt, Diaz la prit par la taille et la déposa sur le siège.

Pendant qu'il faisait le tour et se mettait au volant, elle s'installa et boucla sa ceinture, les nerfs en pelote.

— Pourquoi : « Peut-être la sœur... » ?

— Je n'en suis pas complètement sûr. Nous allons vite en avoir le cœur net, dit-il en sortant un énorme semi-automatique de la boîte à gants.

— Comment l'avez-vous retrouvée ?

— Peu importe.

Milla n'insista pas. Ses informateurs, comme ses méthodes, ne regardaient que lui.

Diaz se fraya habilement un passage à travers les rues bruyantes et bondées de Juarez, s'enfonçant de plus en plus dans des quartiers si sordides que Milla hésitait entre pleurer de compassion ou se recroqueviller sur son siège pour se cacher. Heureusement, Diaz était armé. Des maisons délabrées et des bars se serraient les uns contre les autres, le long des rues étroites, noires de monde et jonchées d'immondices. Des hommes aux visages maussades et des adolescents agressifs les dévisageaient avec une hostilité non dissimulée. Cependant, dès qu'ils voyaient qui conduisait, ils détournaient vite le regard.

— J'ai l'impression que votre réputation vous précède.

— Je suis déjà venu par ici.

Il avait dû faire pas mal de dégâts, à en juger par les réactions qu'il inspirait.

À présent, ils parcouraient une rue bordée de voitures cabossées

et rouillées. Diaz trouva une place, descendit du véhicule, attacha à sa cuisse le holster contenant le semi-automatique et vérifia que l'arme était bien calée. Après avoir déposé Milla à terre et verrouillé le pick-up, il fit signe à un homme à l'air renfrogné qui les observait à une dizaine de mètres.

L'homme approcha, hésitant.

— Si ma voiture est intacte à mon retour, je te paye cent dollars américains. Sinon, je te retrouverai, dit-il en espagnol.

L'homme hocha la tête puis se mit en faction près du véhicule.

— Devez-vous vraiment exhiber ce pistolet ? Si les policiers mexicains vous voyaient ?

— Regardez autour de vous : vous croyez que les flics mettent souvent les pieds ici ? De toute façon, je préfère que tout le monde puisse voir cette arme et je veux pouvoir dégainer rapidement.

Cette arme fixée à sa cuisse lui donnait l'air d'un hors-la-loi des temps modernes. Même sa démarche, souple, avec les bras qui se balançaient, évoquait une époque lointaine et âpre, une époque de violence. Elle l'imaginait sans peine la poitrine barrée de cartouchières et un foulard sur le visage.

Diaz s'engagea d'un pas tranquille dans des ruelles de plus en plus étroites et dégoûtantes. Milla le suivait comme son ombre en serrant son sac contre sa poitrine. Estimant sans doute qu'elle était encore trop loin, il la prit par le poignet, l'attira contre lui et lui fit saisir sa ceinture.

— Accrochez-vous et ne traînez pas. Comme si elle avait envie de traîner !

Toujours chaussée de sandales, elle essaya de regarder où elle mettait les pieds. Elle aurait préféré porter un pantalon et des boots – et même un gilet pare-balles, si possible – pour s'aventurer parmi ces immondices et autres objets qu'elle préférait ne pas essayer d'identifier.

La main droite de Diaz reposait sur la poignée du pistolet, de façon à montrer qu'il était prêt à en faire usage. Après avoir tourné dans une ruelle plus étroite encore, il s'arrêta devant une porte où des restes de peinture bleue étaient encore visibles et dont les trous avaient été bouchés à l'aide de morceaux de carton maintenus par du Scotch. Il frappa contre le chambranle pourri et attendit.

Quelques bruits étouffés retentirent à l'intérieur, la porte s'entrouvrit, un œil noir apparut et la propriétaire de l'œil poussa un cri étouffé, comme si elle reconnaissait son visiteur.

— Lola Guerrero, dit Diaz sur un ton impérieux.

— Si, fit la femme.

Diaz poussa la porte et l'ouvrit en grand ; la femme recula avec un paillement de protestation. Comme il n'entrait pas, elle l'observa.

Il attendit sans rien dire. Malgré le faible éclairage de la pièce, Milla vit que la femme la regardait. Peut-être sa présence la rassura-elle, car elle leur fit signe d'entrer en bredouillant :

— *Pase.*

Une odeur aigre régnait à l'intérieur. Une lampe sans abat-jour était allumée dans un coin. Au plafond, un vieux ventilateur sans protection tournait à grand bruit. Lola semblait âgée d'une bonne soixantaine d'années et, d'après son embonpoint, sa ration alimentaire laissait moins à désirer que son cadre de vie.

De nouveau, des billets apparurent dans la main de Diaz. La femme les fixa d'un air hésitant, puis s'en empara comme si elle craignait qu'il ne change d'avis.

— Tu as un frère, dit-il en espagnol. Lorenzo.

Sa technique d'interrogatoire ne manquait pas d'originalité : au lieu de poser des questions, il procédait par affirmations, comme s'il connaissait déjà la vérité.

La femme prit une expression amère.

— Il est mort.

La main de Milla se crispa sur la ceinture de Diaz, qu'elle n'avait pas lâchée. Encore une piste qui finissait en cul-de-sac. Elle baissa la tête en luttant contre l'envie de hurler de douleur. Comme s'il devinait sa détresse, il l'attira contre lui et lui tapota machinalement l'épaule.

— Lorenzo travaillait pour un dénommé Arturo Pavôn.

Lola acquiesça et cracha par terre, baissant encore dans l'estime qu'avait Milla pour ses vertus ménagères. Puis, le visage plein de haine, elle se lança dans une longue diatribe en espagnol. Bien qu'elle ne comprît pas tout, Milla saisit que Pavôn avait tué Lorenzo, ou du moins causé sa mort, et qu'il appartenait à ces animaux immondes qui s'accouplaient avec d'autres animaux non moins immondes, sa propre mère y compris.

Bref, Lola Guerrero ne portait pas Pavôn dans son cœur.

Quand elle eut terminé sa tirade, Diaz reprit :

— Il y a dix ans, Pavôn a volé le bébé de cette femme.

Lola dévisagea Milla, puis dit doucement :

— Je suis désolée, *senora.*

— *Gracias.*

Lola devait avoir des enfants, car son regard était empreint de cette fraternité universelle entre les mères qui semblait dire : « Je comprends votre douleur ».

— Elle a été poignardée dans le dos au moment de l'agression, par un homme qui était probablement Lorenzo. Ton frère était connu pour ses talents au couteau ; il avait pour spécialité de viser les reins.

Milla frissonna en comprenant que l'homme qui l'avait poignardée avait volontairement cherché à atteindre son rein. Elle

aurait voulu enfouir son visage contre l'épaule de Diaz, pour ne plus voir toute la laideur qui l'entourait.

Diaz se tut un instant et regarda Lola de haut en bas.

— C'est toi qui t'occupais des bébés volés.

Milla se figea. Cette femme avait fait partie de la bande ? Ce regard qu'elle lui avait adressé tout à l'heure n'était donc pas chargé de compassion mais de culpabilité. Elle perçut un grognement sourd et ne comprit pas tout de suite qu'il émanait d'elle-même. Diaz resserra son étreinte autour d'elle, la plaquant contre lui pour éviter qu'elle ne fasse un geste.

— Mon amie a arraché un œil à Pavôn en essayant de récupérer son bébé. Lorenzo t'en a sûrement parlé, même si tu n'as jamais vu Pavôn. Tu dois bien te rappeler ce détail et te souvenir du bébé.

Lola les dévisagea tour à tour, comme si elle se demandait lequel des deux était le plus à craindre. Comme toutes les vermines, elle possédait un sûr instinct de conservation qui l'informa que c'était Diaz. Elle le fixa, inquiète qu'il en sache si long. Milla devina à son air qu'elle hésitait à mentir.

Diaz, immobile, attendait. Lola ne pouvait savoir ce qu'il savait ou ne savait pas. De toute façon, elle devait avoir compris qu'il ne gôberait pas ses mensonges.

— Je m'en souviens, marmonna-t-elle.

— Qu'as-tu fait du bébé ?

— Il y en avait cinq. On leur a fait passer la frontière en avion le jour même. Il y avait trop de remue-ménage autour de lui, la police le recherchait, on ne pouvait pas attendre.

En avion...

— L'avion s'est-il écrasé ?

Lola sembla soulagée de pouvoir enfin annoncer une bonne nouvelle.

— Non, non. Ça, c'était plus tard. Avec d'autres bébés.

Justin était vivant. Vivant ! Après toutes ces années, elle en avait enfin la confirmation. Un sanglot monta dans sa gorge et elle enfouit son visage contre l'épaule de Diaz. La tension silencieuse qui l'habitait en permanence depuis dix ans venait de s'évanouir. Diaz émit un grognement de réconfort, puis revint à Lola :

— Qui était responsable des enlèvements ? Qui était le propriétaire de l'avion ? Qui te payait ?

— C'est Lorenzo qui me payait. Il me donnait une part de ce qu'il touchait.

— Qui était le patron ?

— Ça, je n'en sais rien. C'était un *gringo*. Riche. L'avion était à lui. Mais je ne l'ai jamais vu et je n'ai jamais su son nom. Lorenzo faisait très attention. Il disait qu'on lui couperait la gorge s'il parlait. Ce

gringo, il disait à Pavôn combien de bébés il lui fallait et Pavôn les trouvait.

— Il les volait ! s'écria Milla d'une voix étouffée par l'épaule contre laquelle elle s'était blottie.

— Qu'est-il arrivé à Lorenzo ? reprit Diaz.

— On lui a coupé la gorge, *senor*. C'est Pavôn qui l'a fait. Comme il l'avait promis. Lorenzo ne m'avait rien dit, mais il avait dû parler à quelqu'un d'autre. Lorenzo, il faisait toujours des gaffes. On lui a tranché la gorge pour que ça serve d'avertissement aux autres.

— Qui d'autre connaissait l'existence du riche *gringo* ?

Lola secoua la tête.

— Je ne connaissais que Lorenzo et Pavôn. Ils disaient que ça valait mieux comme ça. Je sais qu'une autre femme les aidait, une *gringa*. Mais ils ne prononçaient jamais son nom. Elle s'occupait de la paperasse des bébés.

— Sais-tu où elle habitait ? Dans quel État ?

— De l'autre côté de la frontière. Pas au Texas, fit Lola avec un geste évasif.

— Au Nouveau-Mexique ?

— Peut-être. Je ne sais plus. Quelquefois, je préférerais ne pas savoir, *senor*.

— Sais-tu où habitait ce riche *gringo* ?

— Non, non, je ne sais rien sur lui ! s'exclama Lola avec un air effrayé.

— Tu sais quelque chose.

— Non, je vous jure ! Lorenzo pensait qu'il vivait au Texas, peut-être même à El Paso, mais il n'en savait rien. Pavôn sait, mais Lorenzo n'a jamais su.

— Tu sais où on peut trouver Pavôn ?

— Je ne m'intéresse pas à ce porc, dit Lola en crachant de nouveau.

— Tu ferais bien de t'y intéresser. Je serai peut-être plus amical quand je reviendrai, si tu as du nouveau sur Pavôn.

La perspective d'une nouvelle entrevue avec Diaz sembla terroriser Lola, qui jeta un regard fébrile autour d'elle, comme si elle se demandait comment plier bagages et disparaître au plus vite.

— Tu peux essayer de t'enfuir, mais si je décide de te retrouver, Lola Guerrero, je te retrouverai. Tôt ou tard. Et je n'oublie jamais qui m'a aidé et qui ne m'a pas aidé.

— J'ai compris, *senor*. Je serai là. Je tâcherai d'apprendre quelque chose.

— Bien.

Diaz desserra son étreinte et dirigea Milla vers la sortie.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? demanda

Milla en se retournant. Comment avez-vous pu les aider à arracher des enfants à leurs mères ?

— J'ai des enfants aussi, *senora*. Je suis pauvre. J'avais besoin d'argent pour les nourrir.

Elle mentait. Dix ans plus tôt, le plus jeune de ses enfants devait déjà être grand. Tétanisée par la fureur qui grondait en elle, Milla dévisagea cette femme. De toute évidence, elle avait fait cela uniquement pour l'argent. Ce n'était pas une victime, une pauvre femme esseulée, dans la misère, prête à tout pour nourrir ses enfants. Elle ne valait pas mieux que Lorenzo ou Pavôn ; elle avait participé de son plein gré à ce trafic qui avait brisé la vie de tant de mères dans tout le Mexique.

— Tu mens, sale garce ! s'exclama-t-elle en s'élançant vers elle.

Lola l'esquiva ; rapide comme l'éclair, elle lui tordit le bras et lui posa un couteau sur la gorge.

— Idiote ! lui siffla-t-elle à l'oreille.

Milla sentit la froide morsure de la lame sur son cou. Puis il y eut un petit déclic : Diaz venait de faire sauter la sûreté de son pistolet.

— J'ai l'impression qu'on est très porté sur les couteaux dans ta famille, dit-il d'une voix presque inaudible. Chez moi, on préfère les armes à feu.

En équilibre précaire, dans tous les sens du terme, Milla vit du coin de l'œil qu'il avait pointé son arme contre la tête de Lola. Sa main ne tremblait pas, son regard n'hésitait pas. Une rage froide l'habitait.

— Je vais compter à rebours jusqu'à ce que tu lâches ce couteau, et à...

Il ne termina pas sa phrase. De sa main gauche, il tordit la main de Lola. Il y eut un craquement, comme une brindille qui se brise. Lola se figea et un long gémissement étranglé monta de sa gorge. Le couteau tomba sur le sol crasseux tandis, que rapide comme l'éclair, Diaz saisissait Milla et l'attirait contre lui d'une poigne d'acier, sans cesser d'appuyer son arme contre la tête de Lola.

— Vous l'avez cassé ! cria-t-elle en se tenant la main et en se laissant tomber sur une chaise.

— Estime-toi heureuse que je ne t'aie pas arraché les yeux avec ton propre couteau. Tu as coupé mon amie et je n'aime pas ça. Nous sommes quittes, tu ne crois pas ? Mais si tu penses me devoir encore quelque chose, peut-être qu'un deuxième...

— Je découvrirai tout ce que vous voulez savoir, bredouilla Lola en se balançant sur sa chaise.

Elle contemplait Diaz d'un air horrifié. Il était en effet effrayant de calme. Seuls ses yeux étincelaient de rage dans son visage impassible. La puissance de sa rage se devinait dans l'énergie qui émanait de son corps, dans la douceur presque inaudible de sa voix. Il

n'était pas de ceux auxquels la colère fait perdre leurs moyens : elle les décuplait, au contraire.

— Ça, tu l'aurais fait de toute façon, *senora*. Donc, tu me dois encore quelque chose.

— Non, non ! Je vous en prie, *senor*, je ferai tout ce que vous voudrez !

— Je ne sais pas encore ce que je veux, mais je te le ferai savoir.

— Tout ce que vous voudrez, répéta-t-elle en pleurant à moitié. Je vous le jure.

— N'oublie pas. Et n'oublie pas que je n'aime pas qu'on fasse du mal à mes amis.

— Je n'oublierai pas, *senor* ! Je n'oublierai pas !

Diaz traîna pratiquement Milla hors du taudis et s'engagea dans la ruelle. Cramponnée fermement d'une main à sa ceinture, Milla se tenait la gorge d'où s'écoulait un sang tiède. Il se retourna et jeta un coup d'œil vers son cou.

— Il va falloir nettoyer et panser ça. Ce n'est pas profond, mais votre robe est dans un sale état. Continuez d'appuyer.

Le pick-up était exactement là où ils l'avaient laissé et sa sentinelle au visage renfrogné n'avait pas bougé. L'homme se redressa à leur approche et parut alarmé en voyant Milla couverte de sang, comme s'il y était pour quelque chose. Diaz lui tendit les cent dollars, le congédia d'un signe de tête et hissa Milla sur son siège.

— Je vais vous acheter quelque chose de propre à vous mettre, un antibiotique et des pansements.

Milla continua d'appuyer sur la plaie tandis qu'il se frayait un passage jusqu'à l'avenue Ejército Nacional.

— Qu'avez-vous fait exactement à la main de cette femme ?

— Je lui ai cassé le pouce de la main droite. Il se passera un bon bout de temps avant qu'elle puisse à nouveau tenir un couteau.

Milla frissonna en songeant au genre d'homme qu'il était.

— Je devais le faire, ajouta-t-il.

Elle comprenait. La peur était sa meilleure alliée. Grâce à elle, les gens lui disaient ce qu'ils ne disaient à personne d'autre. C'est ainsi qu'il les tenait. La peur était une arme en soi. C'est pourquoi il était bien obligé de commettre des actes susceptibles d'inspirer cette peur.

— Elle va filer.

— Peut-être. Mais je la retrouverai et elle le sait.

Pendant qu'il allait faire des achats, Milla resta à l'intérieur de la voiture, portières verrouillées, le moteur et la climatisation en marche. Il revint dix minutes plus tard, preuve qu'à sa seule vue les autres chalands lui avaient cédé leur place dans la file d'attente à la caisse. Heureusement qu'il avait retiré son holster avant d'entrer dans le magasin, sans quoi il aurait provoqué une belle panique.

Il avait acheté une bouteille d'eau, des compresses, une pommade antibiotique, du sparadrap, ainsi qu'une jupe et un chemisier bon marché. Elle était sur le point de dire qu'elle allait se contenter d'enfiler le chemisier par-dessus sa robe pour cacher les taches, lorsqu'elle s'aperçut que le sang avait coulé jusque sur sa jupe.

Diaz alla garer le pick-up sur un parking situé derrière le supermarché, loin de la foule. Comme elle commençait à déballer les compresses, il lui prit le paquet des mains.

— Restez assise et laissez-moi faire.

À l'aide d'une compresse préalablement humectée, il recouvrit la plaie.

— Tenez-la.

Milla s'exécuta en appuyant fortement pour stopper le saignement qui ne s'était pas complètement arrêté. Avec les autres compresses, il lui nettoya le cou et le décolleté, frôlant sans s'émouvoir le bord de son soutien-gorge.

— Bon, voyons maintenant, dit-il en lui retirant la main du cou.

Il parut satisfait en soulevant la compresse.

— Pas mal. Vous n'aurez pas besoin de points de suture, mais, pour plus de sûreté, j'ai pris des bandelettes pour rapprocher les bords de la plaie.

Après avoir appliqué le baume antibiotique, il disposa les bandelettes en question, qu'il recouvrit à leur tour d'une compresse.

— Nettoyez-vous avec les compresses restantes avant de vous changer.

— Je n'ai pas besoin de me changer, je peux rentrer chez moi comme ça.

— Vous avez l'intention de passer la frontière dans cet état ? Ça m'étonnerait. D'ailleurs, nous allons manger quelque part avant de rentrer.

Milla était tellement déphasée qu'elle en avait oublié la frontière ! Quand elle eut fini de nettoyer ses bras, elle sortit les vêtements du sac et arracha les étiquettes.

— Tournez-vous.

Diaz sortit du véhicule en riant sous cape et se posta dos à la portière. Elle resta un moment abasourdie. Avait-il vraiment ri ?

Il avait passé son bras autour d'elle, effleuré son décolleté. Elle avait enfoui le visage contre son épaule, enfoncé ses ongles dans son torse...

L'intimité était comme une pente glissante où une chose entraînait une autre. Aujourd'hui, sans réfléchir, elle avait frôlé de danger de près. Le contact de son bras autour d'elle lui avait semblé si naturel, son épaule si rassurante et surtout si évidente, comme s'il était là pour elle.

À la hâte, elle se déshabilla et enfila la jupe et le chemisier qu'il lui avait achetés, un peu justes pour elle. Puis elle frappa à la vitre et Diaz remonta à bord.

— Qu'aimeriez-vous manger ?

Milla se sentait flageolante. Son corps exigeait quelque nourriture, même si elle n'était pas certaine de pouvoir tenir une fourchette.

— N'importe quoi. Un fast-food me suffira.

Au lieu d'un fast-food, il l'emmena dans une *fonda*, l'un de ces innombrables petits restaurants familiaux. Trois petites tables occupaient un patio ombragé. Le serveur, un jeune homme monté en graine, eut la politesse de ne pas remarquer le pansement qui ornait son cou. Elle commanda des *empanadillas* au thon et une eau minérale, Diaz des *enchiladas* et une bière brune.

Pendant qu'ils attendaient leur commande, Milla se mit à triturer son set de table. Puis elle tira sur son chemisier, un peu trop moulant à son goût. Enfin, ne pouvant ignorer Diaz plus longtemps et voyant qu'il l'observait en silence, elle dit :

— Vous semblez très à l'aise au Mexique.

— J'y suis né.

— Mais vous m'avez dit que vous étiez citoyen américain ! Quand l'êtes-vous devenu ?

— En naissant. Ma mère était américaine. Il se trouve qu'elle était au Mexique quand je suis né.

Il avait donc la double nationalité, tout comme Justin.

— Et votre père ?

— Il est mexicain.

Milla remarqua qu'il parlait de sa mère au passé et de son père au présent.

— Votre mère est décédée ?

— Elle est morte il y a deux ans. Je suis presque sûr qu'ils n'étaient pas mariés.

— Vous connaissez bien votre père ?

— J'ai passé la moitié de mon enfance chez lui. C'était mieux que d'être avec ma mère. Et vous ?

Manifestement, il n'avait pas l'intention d'en dire davantage sur lui-même. Bonne joueuse, Milla lui parla de sa famille et du contentieux qui l'opposait à ses frères et sœurs.

— C'est dur pour mes parents, je sais. Mais je ne peux plus être en présence de Ross et Julia sans que...

Faute de trouver les mots justes, elle laissa sa phrase en suspens. Elle ne voulait pas user de mots blessants envers son frère et sa sœur, mais elle leur aurait volontiers tapé dessus.

— Ils ont des enfants ?

— Tous les deux. Ross en a trois, Julia deux.

— Ils devraient donc comprendre ce que vous ressentez.

— Ce n'est pas le cas. Peut-être est-ce impossible. Peut-être faut-il avoir soi-même perdu un enfant pour comprendre. C'est comme s'il me manquait une partie de moi-même, comme s'il n'y avait plus qu'un grand vide là où il devrait être. Cesser de le chercher m'est aussi impossible que de cesser de respirer.

Refusant de pleurer en public, Milla se mordit la lèvre. Diaz darda sur elle son regard noir, ce regard qui voyait au travers des êtres. Puis il se pencha par-dessus de la petite table, lui prit le menton et l'embrassa.

Ce n'était qu'un petit baiser, mais il l'avait tellement prise en traître que Milla en resta abasourdie. Trop de choses s'étaient produites en trop peu de temps. Elle se sentait prise de vertige, déstabilisée, complètement dépassée. Elle lui prit le poignet à deux mains et, faute de savoir que dire ou faire, resta accrochée à lui lorsqu'il mit fin au baiser et lui lâcha le menton.

Cette bouche sévère était plus douce, plus tendre qu'elle ne l'aurait cru. Elle lui en voulait pour ce baiser plus réconfortant que passionné. Elle n'aurait pas dû attendre un quelconque baiser de sa part mais, s'il devait l'embrasser, elle ne voulait pas que ce soit pour la réconforter.

— Pourquoi ?

L'un des coins de sa bouche se releva. C'était sa manière à lui de rire.

— Je parie que vous n'avez aucune idée de ce que les gens voient dans votre regard.

— Non, évidemment. Qu'est-ce qu'ils voient ?

Diaz haussa les épaules puis sembla réfléchir, choisir ses mots.

— La souffrance, dit-il enfin.

Milla prit ce mot en plein cœur. De la souffrance, elle en avait eu plus que sa part. Seuls les parents ayant perdu un enfant pouvaient comprendre. Pourtant, cet homme qui semblait presque coupé de ses émotions l'avait comprise et avait fait un geste vers elle. Et elle était descendue encore un peu plus bas sur la pente glissante.

Le serveur leur apporta leur commande. Milla se jeta avec joie sur les *empanadillas*. Ces petits chaussons farcis au thon, l'un de ses mets favoris, tombaient à pic. Apparemment, le fait d'avoir failli se faire égorger lui avait ouvert l'appétit. Rien de tel que de frôler la mort pour vous faire apprécier un repas...

Diaz dévora lui aussi ses *enchiladas*, mais ne but que la moitié de sa bière.

— Vous ne l'aimez pas ? demanda Milla en désignant la bouteille.

— Si, mais je bois peu.

— Vous fumez ?

— Jamais.

— Vous votez ?

— Je ne me suis pas abstenu une seule fois depuis ma majorité.

Par-dessus le marché, il attachait toujours sa ceinture de sécurité, songea Milla exaspérée. Un tueur avait-il jamais fait preuve d'une telle tempérance et d'un tel civisme ?

Au cours de la journée, elle avait cessé de le craindre. À quel moment précis et pourquoi, elle n'en savait rien, mais elle ne se serait pas sentie aussi rassurée entre ses bras si elle avait eu peur de lui. Pourtant, il était toujours le même. Était-ce elle qui avait changé ? La semaine qui venait de s'écouler, riche en émotions, l'avait rudement mise à l'épreuve. Pour être attirée par quelqu'un comme lui, il fallait vraiment qu'elle ne soit plus dans son état normal.

Heureusement, elle avait réussi à lui cacher ce qu'elle éprouvait. En ne répondant pas à son baiser, elle avait eu sans le faire exprès la réaction idéale.

— Voulez-vous autre chose ? demanda Diaz.

— Non, ça ira, merci.

Il paya la note. Comme il la ramenait vers le pick-up, Milla songea soudain à tout l'argent qu'il avait dépensé dans la journée.

— Je vous rembourserai vos frais, dit-elle.

Elle pouvait toujours lui laisser croire que l'association le défraierait, mais son intention était de le payer de ses propres deniers.

Il ne répondit rien. L'avait-elle vexé ? Après tout, il était à moitié mexicain et, vu qu'il avait passé au Mexique une grande partie de son enfance, il avait dû être contaminé par le machisme ambiant.

— Vous me fournirez une facture détaillée, insista-t-elle.

— Comment dois-je y faire figurer les pots-de-vin ? s'enquit-il, toujours impassible.

— En tant que pots-de-vin, nous en distribuons tout le temps. Comment voulez-vous obtenir des informations, sans cela ?

— Il existe d'autres méthodes. Mais les pots-de-vin sont parfois efficaces.

Il appela depuis son mobile une personne à qui il demanda de venir chercher le pick-up. Un autre garçon se présenta, un peu plus jeune que le premier, avec un beau sourire canaille. Quand Diaz lui eut remis les clefs ainsi qu'une somme d'argent, le jeune homme grimpa derrière le volant et partit.

Milla et Diaz repassèrent le pont et regagnèrent le véhicule de ce dernier.

— Où voulez-vous que je vous dépose ? Au bureau ou chez vous ?

— Chez moi.

Elle désirait se changer ; la jupe la serrait trop depuis qu'elle avait mangé.

— Ensuite, si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous me

raccompagniez au bureau. Mais si vous n'avez pas le temps, je prendrai un taxi.

— Pas de problème.

— Au fait, comment êtes-vous entré chez moi, l'autre soir ? Les portes et les fenêtres étaient verrouillées.

— En effet. J'ai ouvert une fenêtre. Vous devriez vous faire installer un système de sécurité.

Comme elle habitait un quartier calme, elle n'en avait jamais éprouvé le besoin.

— Cela vous arrêterait-il ?

— Non, pas si j'ai décidé d'entrer.

Il attendit dans le séjour pendant qu'elle se changeait à l'étage. Étant donné la chaleur, elle ne chercha même pas un vêtement susceptible de cacher son cou. Après avoir enfilé un pantalon jaune et un chemisier blanc sans manches, elle le rejoignit au rez-de-chaussée.

Diaz était en train d'examiner les cailloux disposés çà et là dans le salon. Les plus décoratifs servaient de bibelots, les autres étaient entassés dans des coupes diverses.

— Qu'est-ce que c'est que tous ces cailloux ? s'étonna-t-il.

— Je les ai gardés pour Justin. J'ai pensé qu'il aimerait probablement ça. Les petits garçons, c'est bien connu, adorent lancer des pierres et en ont toujours dans leurs poches. Évidemment, il doit être un peu grand pour ce genre de choses, maintenant. Pourtant, de temps à autre, quand je trouve un caillou à la forme originale, je le ramasse. L'habitude...

— Moi, j'aimais les insectes. Et les vers de terre.

— Quelle horreur ! Enfin, je suppose que je devrais me débarrasser de ces cailloux mais je n'arrive pas à m'y résoudre. Un jour, peut-être...

— Vous pourrez toujours les employer pour lapider d'éventuels cambrioleurs.

— Vous êtes le seul à être entré ici comme un cambrioleur !

— De toute façon, vous devez lancer comme une fille.

Milla se surprit à lui sourire malgré elle.

— Évidemment. Qu'est-ce que vous croyez ?

Ce qu'il croyait ? songea Diaz en traversant le pont en direction de Juarez. Que Milla était éminemment féminine. Elle avait beau jouer les dures à cuire, elle possédait un instinct typiquement féminin. Sa chambre était pleine de frous-frous, avec des draps de satin, une montagne de coussins, des tapis moelleux et des abat-jour ornés de pendeloques. Quant à sa salle de bains, elle sentait le bonbon et le parfum.

Elle n'aurait certes pas aimé apprendre qu'il avait caressé ses draps et ouvert ses placards, mais la curiosité l'avait emporté. Il avait

eu envie de mieux la connaître, de la deviner à travers ses vêtements et ses parfums préférés. Si elle possédait des jeans, des pantalons, des tee-shirts, la plus grande partie de sa garde-robe se composait de robes, de jupes et de chemisiers délicats. Le pantalon jaune, le chemisier blanc et les bracelets de perles qu'elle venait de mettre lui donnaient une allure fraîche et nette. Même son pansement semblait davantage là comme accessoire que par nécessité.

Parce qu'elle essayait d'être dure alors qu'elle n'était que douceur, il préférait retourner à Juarez seul. Lola, elle ne s'attendait pas à ce qu'il revienne de sitôt ; c'était donc le moment idéal.

Il aurait été surpris que Lola n'ait pas d'enfants. Même s'ils étaient grands à présent, il se pouvait que l'un ou plusieurs d'entre eux aient encore vécu sous son toit à l'époque où elle s'occupait des bébés volés. Or, les enfants sont curieux et ont souvent les oreilles qui traînent. L'un d'eux avait peut-être surpris des conversations entre Lorenzo et Pavôn.

Diaz n'avait pratiquement peur de rien. La douleur et la mort ne l'émouvaient pas, car il estimait que bien peu de gens échappaient à la première et personne à la seconde. Pourtant, lorsque Lola avait posé son couteau sur la gorge de Milla et qu'il avait vu le sang couler, il avait eu peur pour la première fois depuis très longtemps. Certes, il aurait pu la tuer à ce moment-là. Cependant, à deux doigts d'appuyer sur la détente, il s'était ravisé en songeant à la réaction de Milla s'il répandait sur elle la cervelle de cette femme. Lola avait tout de même eu le temps de voir dans son regard qu'elle venait de frôler la mort.

En allant chez elle, il savait que Lola Guerrero était une garce sans cœur réputée pour sa bassesse et son goût pour la drogue, mais elle détenait l'information tant recherchée par Milla. Il avait néanmoins commis une erreur en venant avec cette dernière. C'est pourquoi il y retournait seul.

Il avait dû prendre sa décision rapidement. Le fait de ne pouvoir tuer Lola le mettait devant un dilemme. Il ne pouvait s'en aller sans rien faire après qu'elle eut blessé la femme qui l'accompagnait. Même s'il avait appelé Milla « son amie », tous ceux qui les avaient vus ensemble, tous ceux qui entendraient parler de l'incident penseraient qu'elle était sa compagne. Par conséquent, il ne pouvait permettre à quiconque de la blesser impunément, sans quoi on allait commencer à dire qu'il s'attendrissait. On allait vite croire qu'on pouvait le contrarier impunément, que les meurtres et les trafics qu'il essayait d'éradiquer pouvaient continuer sans crainte, et des innocents continueraient de mourir. Si cela se produisait, il serait obligé de tuer encore plus de gens pour prouver qu'il ne fallait pas le contrarier.

Toutes ces considérations, et bien d'autres encore, lui avaient traversé l'esprit en un éclair. Que faire de Lola s'il ne la tuait pas ? La

battre à mort ? Milla ne l'aurait pas supporté et, d'ailleurs, il répugnait à exercer ce type de violence sur les femmes, même du genre de Lola. Lui tirer dessus ? Avec un neuf-millimètres, c'était la boucherie assurée. La mutiler à l'arme blanche ?

La seule solution restait de provoquer une fracture susceptible de la gêner un bon bout de temps. Il avait choisi le pouce à cause du couteau. Avec un pouce cassé, elle ne pourrait pas tenir un couteau avant longtemps. De plus, cette sanction avait quelque chose de froid qui s'accordait bien avec le geste de Lola et qui ferait comprendre à tous qu'il ne s'attendrissait pas. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Il tenait aussi à ce qu'elle reste mobile et puisse se déplacer. Comment serait-elle allée se renseigner s'il l'avait laissée à moitié morte ?

Alors qu'il aurait pu la tuer sans l'ombre d'un remords, lui casser le pouce l'avait profondément écoeuré. Cependant, il n'avait pas hésité. S'il l'avait fait ne fût-ce qu'une seconde, Milla serait peut-être morte ou du moins gravement blessée à l'heure actuelle.

Bien que choquée, Milla avait d'ailleurs immédiatement compris pourquoi il avait été obligé de faire quelque chose.

Il fallait qu'il mette la main sur Pavôn. Était-ce une simple coïncidence si, après avoir travaillé pour un trafiquant d'enfants volés, il travaillait à présent pour un trafiquant d'organes humains ? Peut-être changeait-il d'employeur en fonction des opportunités, mais peut-être aussi exerçait-il depuis dix ans pour le même patron.

Diaz éprouvait une délicieuse chaleur au creux de l'estomac à l'idée qu'il était peut-être sur le point de régler deux affaires d'un coup.

Le fils de Milla était perdu. Il aurait fallu que les trafiquants soient fous pour garder des traces écrites de leurs actes. Les dossiers d'adoption étant quant à eux confidentiels, comment Milla pourrait-elle jamais le retrouver, même s'ils démantelaient le réseau et découvraient le faux acte de naissance de Justin ? Cependant, le fait de savoir qu'il n'était pas mort dans un accident d'avion ou étouffé dans un coffre de voiture comptait pour elle : il l'avait vu à son regard où la joie avait un instant balayé la tristesse.

Cet accident d'avion pouvait offrir une piste. La fédération d'aviation gardait certainement trace de ce genre d'événement. Il ne se rappelait toutefois pas avoir entendu parler d'un accident d'avion ayant tué six bébés. Une telle nouvelle l'aurait frappé. Donc, soit le crash avait été maquillé et les corps des bébés emportés avant l'arrivée des secours et de la police, soit le lieu de l'accident n'avait jamais été découvert. L'État du Nouveau-Mexique était immense et regorgeait de zones inhabitées.

Cela représentait des milliers de kilomètres carrés où un avion

pouvait s'abîmer à l'insu de tous.

Le propriétaire de l'appareil avait dû être informé de la disparition et engager des recherches. Et s'il l'avait découvert, qu'en avait-il fait ? Démanteler entièrement un avion, même petit, n'était pas une mince affaire. Le plus simple consistait à emporter les corps, et à effacer les marques et autres numéros de l'avion avant d'y mettre le feu.

En tout cas, c'est ce qu'il aurait fait à la place du propriétaire.

Or, Diaz devinait souvent comment procédaient les malfaiteurs : il lui suffisait de s'imaginer ce qu'il aurait fait à leur place et il se trompait rarement. Cela ne révélait peut-être pas grand-chose sur sa personnalité, mais en disait long sur son efficacité.

À présent, il devait redoubler de vigilance, car Milla le rendait moins implacable. Sans pouvoir dire à quel moment, il savait qu'un changement s'était produit en lui. Il se surprenait à faire des choses auxquelles il n'était pas habitué. D'ordinaire peu loquace, il parlait avec elle, lui révélait des détails personnels et s'étonnait qu'elle se confie en retour.

Au début, elle avait eu peur de lui, mais il était habitué à ce qu'on le redoute. À présent, elle ne le craignait plus et cela lui faisait plaisir : comment pourrait-elle coucher avec lui s'il l'effrayait ?

Peut-être n'avait-elle pas encore compris ce qu'il éprouvait. Il se retenait d'aller trop vite en besogne, de peur de l'effaroucher. Lorsqu'il l'avait embrassée, il aurait volontiers approfondi son baiser, mais en sentant qu'elle se figeait et ne lui répondait pas, il s'en était tenu à quelque chose de doux et de léger.

Probablement n'avait-elle pas même conscience de ce qu'elle éprouvait elle-même mais lui, avec son art de deviner les gens, savait qu'il lui inspirait quelque chose. Elle avait trop facilement accepté qu'il la touche, elle s'était trop aisément blottie contre lui. En tant que femme, elle n'était absolument pas indifférente.

Malgré une longue période d'abstinence, il avait bien l'intention de posséder Milla. Il suffisait d'être patient, de lui donner le temps de s'habituer à lui. Il était certain du résultat ; elle était faite pour lui.

Cette fois, au lieu de se faire amener un véhicule, il prit un taxi et se fit déposer à une certaine distance de chez Lola. Il poursuivit son chemin d'un pas souple et silencieux, empruntant un itinéraire différent et songeant qu'il n'était plus armé que du couteau glissé dans sa botte. Elle avait eu le temps de faire soigner son pouce et devait être chez elle, en train d'avalier des antalgiques et de le maudire. Elle ne s'attendait certainement pas à le voir et, pour se débarrasser de lui, lui dirait tout ce qu'il voudrait savoir, quitte à dénoncer ses propres enfants sans broncher.

Cette fois, il ne se donna pas la peine de frapper à ce qui tenait

lieu de porte. Comme la chose semblait fermée de l'intérieur, il l'ouvrit d'un coup de pied.

Lola gisait sur sa couchette, la main bandée, le pouce maintenu dressé. Apparemment, elle venait de prendre ses remèdes et s'appêtait à dormir bien qu'il fit encore jour, car elle ne portait qu'une vieille chemise de nuit. En le voyant, elle poussa un cri et son visage se décomposa.

— J'ai oublié de te poser une question.

True n'était pas de bonne humeur. Aussi, quand son téléphone sonna pour la énième fois de la journée, décrocha-t-il en râlant.

— Qu'est-ce que c'est ?

Après un instant d'hésitation, une voix timide demanda avec un accent espagnol :

— *senor* Gallagher ?

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Vous avez dit que vous aimeriez être prévenu si on apercevait un certain Diaz.

True se redressa. Son agacement avait disparu ; il était tout ouïe.

— En effet.

— La récompense, ça tient toujours ?

— En dollars américains, cash.

True ne revenait jamais sur ce genre d'offre. Grâce à l'argent, les informations coulaient à flots comme le pétrole dans un pipeline.

— Il était à Ciudad Juarez aujourd'hui.

À Juarez ? Ce salaud était donc tout près. Trop près.

— Il n'était pas seul, poursuivit la voix timide.

— Avec qui était-il ?

— Une femme. Ils sont venus à notre *fonda*. Je les ai servis moi-même. Je suis sûre que c'était bien Diaz.

— Vous avez reconnu la femme ?

— Non, *senor*. Mais c'était une *gringa*. Elle avait un pansement au cou.

True ne voyait pas comment un pansement au cou faisait de cette femme une *gringa*.

— C'est tout ?

— Elle avait des cheveux bruns bouclés et une mèche blanche.

True se figea. Machinalement, il demanda où adresser la récompense et prit ses dispositions pour que le versement ait lieu le soir même. En une fraction de seconde, la présence de Diaz à Juarez venait de passer du statut de gêne à celui de catastrophe.

Milla était avec lui. Milla et Diaz, ensemble.

Le fils de p...

Il devait prendre des mesures immédiates, trouver Pavôn et s'assurer que cet abruti ne parlerait pas.

True savait parfaitement analyser une situation. Il savait à qui il avait affaire et Diaz n'était pas une quantité négligeable, loin de là. Ce salaud était l'un des individus les plus entêtés qu'il ait jamais rencontrés ou dont il ait entendu parler. Au simple nom de Diaz, certaines personnes se terraient comme des rats, car il retrouvait toujours sa proie et ne la ramenait pas toujours vivante.

On racontait qu'il agissait avec l'approbation du gouvernement, tant mexicain qu'américain. Du fait qu'on n'y extradait pas les criminels passibles de la peine de mort, le Mexique était devenu l'asile d'un certain nombre d'individus que les États-Unis se débrouillaient pour récupérer ou éliminer d'une manière ou d'une autre. Le Mexique, pour sa part, était trop heureux de voir disparaître ces individus et, avec eux, les problèmes qu'ils posaient. Il était donc possible que Diaz soit à la solde des deux gouvernements, mais peut-être n'était-il qu'un habile chasseur de primes qui excellait dans l'art de donner une certaine image de lui. Une chose était sûre : il avait des contacts, des moyens, et un flair infailible.

Si True avait réussi à leurrer Milla durant toutes ces années, Diaz, lui, était autrement futé. D'abord, les gens avaient peur de lui. Si quelqu'un devait se demander qui, de True Gallagher ou de Diaz, l'effrayait le plus, à quelle conclusion parviendrait-il ?

La clef de la réussite résidait sans doute dans les fausses pistes. Il devait occuper Diaz avec des rumeurs, ce qui lui laisserait le temps de retrouver Pavôn et de l'éliminer, ce qu'il aurait probablement dû faire depuis longtemps. Pavôn était le seul au courant, bien que True n'ait jamais eu l'intention de le mettre dans le secret. Comme beaucoup de gens, il l'avait sous-estimé : Pavôn était un vicieux doté d'un instinct de conservation développé et d'une grande débrouillardise.

C'est d'ailleurs ce qui faisait sa valeur. Avec lui, le travail était fait. On lui disait ce qu'on voulait et la chose se produisait. Cela dit, utile ou non, avec Diaz sur ses traces, Pavôn n'était plus fiable.

Heureusement, il se planquait depuis qu'il savait que Diaz le cherchait. Seulement, comme Diaz ne renonçait jamais, il finirait par le retrouver. Par conséquent, True devait se débrouiller pour lui mettre la main dessus le premier. Personne ne s'intéressait

suffisamment à Pavôn pour que sa mort ne déclenche plus qu'une simple enquête de routine.

Une autre solution consistait à faire éliminer Diaz. Malheureusement, c'était plus facile à dire qu'à faire et si Diaz travaillait effectivement pour le gouvernement, sa mort risquait de provoquer un branle-bas général que True ne se sentait pas prêt à assumer. Se cacher était certes possible, à condition que les recherches ne soient pas trop poussées. Or, les fédéraux avaient tendance à pousser les recherches. Il allait donc devoir procéder avec beaucoup, beaucoup de prudence.

En résumé, il devait gagner du temps en fournissant à Diaz de fausses pistes, retrouver Pavôn et lui régler son compte, ce qui lui permettrait de fermer boutique en se couvrant. Dommage... C'était probablement la fin d'un commerce très lucratif. True le regrettait d'autant plus qu'il n'avait réussi à accumuler qu'environ la moitié de ce qu'il espérait rassembler avant de se retirer.

Bah ! il trouverait bien autre chose pour faire de l'argent. Il avait toujours eu des idées.

True sourit en songeant à ceux aux troussees desquels il pourrait lancer Diaz. Il risquait de bien s'amuser. La vengeance, quel délice !

Août laissa place à septembre. Les températures baissèrent un peu, les jours s'écourtèrent notablement et une fraîcheur délicieuse marquait désormais le fond de l'air. Avec la rentrée scolaire, les enfants grouillaient partout. Malgré le chagrin que cela réveillait en elle, Milla regardait toujours avidement les petits de l'âge de Justin. Cette année, il avait dû passer en CM2. Quelque part, il avait fait sa rentrée, comme ces gamins qui passaient sous ses yeux, poussant des cris, courants, espiègles et pleins d'énergie. Avait-il toujours les yeux bleus ? Probablement, car ils étaient exactement du même bleu que ceux de David.

Une fois de plus, Diaz avait disparu de la circulation. Depuis ce jour à Juarez, où elle s'était sentie étrangement proche de lui, elle n'avait plus de nouvelles. Certes, le fait qu'elle ait éprouvé quelque chose pour lui n'impliquait pas nécessairement que cela soit réciproque et, quoi qu'elle ressente, elle en savait bien peu sur lui. Se prénommaient-il seulement James, ou était-ce une invention ? Elle ne le lui avait jamais demandé, car elle pensait toujours à lui comme à « Diaz » et non comme à « James ».

Elle ignorait où il habitait, l'âge qu'il avait, s'il avait été marié... Et s'il était marié actuellement ? Cette pensée la mit très mal à l'aise. Et s'il avait des enfants ? Vu l'aisance dont il avait fait preuve avec le petit Max, l'autre jour, ce n'était pas impossible. Peut-être était-il tout simplement parti rejoindre sa famille.

Milla avait conscience du ridicule de ses pensées. Personne moins

que Diaz n'était susceptible d'être père de famille. Comment un homme aussi austère et solitaire pourrait-il vivre avec qui que ce soit ? Cela lui rappela combien elle avait tort d'éprouver de l'attirance pour lui, mais cette alchimie existait bel et bien et elle était aussi incapable de cesser de penser à lui que de se mettre à battre des bras pour voler.

Diaz n'était pas le seul à avoir disparu. À son grand soulagement, elle n'avait pas revu True non plus. Certes, ils ne s'étaient jamais vus régulièrement, mais après leur dernière soirée ensemble, elle avait craint qu'il ne devienne plus insistant. Il s'était dit prêt à faire machine arrière, cependant elle doutait qu'il le fasse. Malgré son immense soulagement, elle s'attendait toujours à tomber sur lui dans le cadre de ses obligations mondaines. Soit il était en voyage, soit il s'était trouvé une compagne particulièrement accaparante. Milla souhaitait ardemment que la seconde hypothèse fût la bonne et que son attention soit monopolisée par une autre.

Durant la deuxième semaine de septembre, sa mère appela pour lui demander de venir la voir. Milla n'avait pas vu ses parents depuis le printemps, à un moment où, Ross et Julia étant partis en vacances avec leurs familles respectives, elle ne risquait pas de tomber sur eux. À présent, avec la rentrée et les activités extrascolaires, ils devaient être suffisamment occupés pour ne pas avoir le temps de faire un saut chez leurs parents. De toute façon, leur mère les appellerait pour leur dire que Milla était là.

Trop heureuse de changer d'air et d'avoir l'occasion de ne plus penser à Diaz, Milla s'octroya quelques jours de congé et prit l'avion pour Louisville, au Kentucky. Là, elle loua une voiture et traversa la rivière Ohio pour rejoindre en Indiana la petite bourgade où habitaient ses parents.

Âgé de soixante-cinq ans, son père venait de prendre sa retraite de comptable. Sa mère, à soixante-trois ans, était retraitée de l'enseignement secondaire depuis un an. Son père parlait de partir pour la Floride, où il n'aurait plus à déblayer de la neige en hiver mais sa mère était fermement attachée à la maison qu'elle habitait depuis plus de quarante ans et où elle avait élevé ses trois enfants.

Cette maison, synonyme de foyer dans l'esprit de Milla, était une bâtisse ordinaire, des années cinquante, à deux niveaux, avec un porche spacieux, un toit pentu et des souvenirs dans chaque recoin. L'étage comportait trois chambres auxquelles une quatrième, avec salle de bains, avait été ajoutée en aménageant le palier. La cuisine était suffisamment grande pour que toute la famille puisse s'y attabler. Quant au salon, combien de fois n'y avaient-ils pas déballé des montagnes de cadeaux au moment de Noël ? Ses parents pourraient toujours payer quelqu'un pour déblayer à la pelle les abords de la maison en cas de neige ; elle ne les imaginait pas allant vivre ailleurs.

Autrefois, elle s'était crue destinée à la même vie que sa mère : enseignante et mère de famille. À présent, elle n'arrivait même plus à imaginer ce que pouvait être une vie aussi tranquille. La sienne avait été si violemment bouleversée que l'« après » n'avait plus rien à voir avec l'« avant ». Si elle regrettait l'abîme qui la séparait de ses frères et sœurs, il était évident que ces derniers ne comprenaient absolument pas les changements profonds opérés en elle. Ils lui conseillaient de prendre la vie comme elle venait, mais c'était impossible. Renoncer à retrouver Justin était impensable ; elle leur en voulait d'avoir pu imaginer qu'elle pourrait en être capable.

Pourtant, alors qu'elles bavardaient dans la cuisine et que pour la troisième fois sa mère, gênée, se taisait après avoir encore une fois mentionnée Ross et Julia par mégarde, Milla soupira.

— Maman, je ne t'ai pas demandé d'observer le silence sur eux. Tu peux parler d'eux si tu veux. Je serai ravie de savoir ce que deviennent les enfants, d'apprendre les dernières nouvelles.

— Si seulement vous vous raccommoiez, tous les trois ! C'est terrible pour moi de ne pas pouvoir vous réunir ici pour les vacances.

— Un jour, peut-être, lorsque j'aurai retrouvé Justin. Cela dit, je ne me crois pas capable de leur pardonner de m'avoir dit que je ferais mieux de l'oublier.

— Ma chérie... Tu crois toujours que tu le retrouveras ? Je ne vois pas comment cela serait possible.

— Je le retrouverai, rétorqua Milla piquée au vif.

Sa mère avait donc renoncé, elle aussi. Milla était-elle la seule à avoir gardé l'espoir ?

— J'ai de nouvelles pistes. Je sais qu'il a été emmené hors du Mexique à bord d'un avion, probablement vers le Nouveau-Mexique. Je sais qu'une femme a établi un faux acte de naissance. Je connais le nom d'un des hommes qui me l'ont enlevé. L'un des deux est mort, mais l'autre...

Elle n'acheva pas. Sans Diaz, ses chances de retrouver Pavôn étaient pratiquement nulles. Mais peut-être était-il sur la piste de Pavôn ? Suivre une piste, c'est ce qu'il savait faire le mieux.

Sa mère parut stupéfaite.

— Tu... tu as vraiment découvert tout cela ? Dernièrement ? Tu ne m'en as rien dit au téléphone.

— C'est tout récent.

Honteuse, Milla se rendit compte qu'elle n'avait pas appelé ses parents depuis un mois.

— Les choses... sont allées assez vite.

— C'est ce que je constate. Comment t'es-tu fait cette cicatrice au cou ?

— Je me suis coupée.

— Je vois. En te rasant ?

Milla sourit et renonça à mentir.

— Non. C'est une femme qui m'a fait ça. Elle faisait partie des trafiquants d'enfants. C'est elle qui s'occupait des bébés en attendant qu'on leur fasse passer la frontière.

Mme Edge se laissa tomber sur une chaise. Elle avait pâli à l'idée que sa plus jeune fille ait été victime d'une agression, tout en étant presque hors d'elle à cause des autres détails.

— Elle... elle a vu Justin ? Elle l'a vraiment vu ? Elle se souvient de lui ?

— Elle s'en souvient. Il était vivant et bien portant.

— Elle... mais pourquoi t'a-t-elle blessée ?

— Parce que j'ai eu une réaction stupide.

Foncer sur Lola avait certes été une bêtise. Elle s'était laissée submerger par l'émotion, exactement comme au cimetière. Cela ne lui avait pas servi de leçon : elle avait réagi de la même façon et, cette fois, ne s'en était pas sortie indemne.

— Quel genre de réaction ?

— Je lui ai sauté dessus. J'étais tellement furieuse que je n'ai pas pu m'en empêcher. Elle avait un couteau.

— Tu aurais pu te faire tuer !

Elle aurait certes pu se faire tuer plus d'une fois au cours des dix dernières années. Dieu merci, sa mère n'avait aucune idée des endroits où elle avait mis les pieds, des individus qu'elle avait rencontrés, des choses qu'elle avait faites. Elle devait sans doute s'estimer heureuse de ne pas avoir été tuée, frappée ou violée, mais sa sécurité personnelle ne comptait pas. Son ange gardien faisait probablement des heures supplémentaires : c'était la seule explication plausible au fait que rien de tout cela ne lui soit arrivé.

Si Diaz n'avait pas été là, Lola l'aurait sans aucun doute égorgée. Bien qu'il n'ait absolument pas la tête de l'emploi, Diaz avait tenu avec brio le rôle de l'ange gardien.

Milla était venue dans l'Indiana avec l'espoir de ne plus penser à Diaz, et voilà que tout la ramenait à lui. C'était comme une toquade d'adolescente, encore qu'elle n'ait pas connu ce genre de peine de cœur à cet âge-là. Peut-être, si elle avait fait cette expérience dans sa jeunesse, serait-elle moins obsédée par Diaz... Elle se dit qu'il était l'archétype du mauvais garçon, qu'elle n'éprouvait pour lui qu'un désir physique, et qu'il valait mieux l'oublier pour se concentrer sur des choses bien plus importantes.

— À quoi penses-tu ? demanda sa mère d'un air soupçonneux. Tu fais une drôle de tête ! Serait-ce que ce genre d'incident s'est déjà produit et que tu ne m'en as rien dit ?

— Pardon ? Oh ! Non, non ! Rien de tout cela. Je me disais

simplement que j'avais eu de la chance que ce genre de chose ne me soit jamais arrivé.

— De la chance ? Tu veux dire que tu as déjà...

— Je veux dire que je suis déjà allée dans des endroits louches dans l'espoir d'obtenir des informations sur les enlèvements d'enfants. Mais jamais seule. Jamais.

— Encore heureux ! Mais comment veux-tu que je dorme sur mes deux oreilles, maintenant que je sais cela ?

— C'est sans doute pour cette raison que je ne t'en ai jamais parlé.

Milla se sentait coupable. Rien de tel que de se retrouver chez ses parents pour redevenir une petite fille.

Comme une voiture s'engageait dans l'allée, sa mère alla voir à la fenêtre.

— C'est Julia ! Comment se fait-il ? Je lui avais pourtant dit que tu venais.

— Ne t'en fais pas.

Milla songea un instant à se réfugier dans sa chambre afin d'éviter sa sœur, mais cette attitude lui sembla trop lâche. Leurs relations étaient tendues mais pas violentes et même si elle n'avait plus envie de voir son frère et sa sœur, elle savait encore se tenir.

Elles entendirent M. Edge ouvrir la porte.

— Salut, p'pa. Où sont maman et Milla ?

— Dans la cuisine, dit son père, avec la voix de celui qui a bien l'intention de fuir une scène désagréable.

Le pas alerte de Julia se rapprocha. Milla attendit sans bouger, adossée à un placard, refusant de faire semblant d'être occupée comme si de rien n'était.

Julia était son aînée de trois ans et la cadette de Ross de deux ans. Loin du stéréotype de l'éternelle oubliée à cause de sa place au milieu la fratrie, elle avait toujours su obtenir toute l'attention qu'elle désirait. Elle s'arrêta à l'entrée de la cuisine, élégante, posée et déterminée, comme toujours. Héritière des traits fins de sa mère, elle avait toujours été la plus jolie. Ses cheveux, du même châtain que ceux de Milla, n'étaient que légèrement ondulés et, partant, plus disciplinés. Julia n'avait jamais été obligée de se faire défriser ou permanenter, elle.

Toutes deux avaient pratiquement la même taille et la même silhouette. Leur air de famille n'aurait échappé à aucun observateur, bien que Milla ait un visage plus sévère. En revanche, elles avaient des styles complètement opposés. Milla se mouvait avec une grâce aérienne en harmonie avec les tissus sophistiqués et les vêtements féminins qu'elle affectionnait ; Julia, en femme pressée, portait des tailleurs pour travailler, tandis qu'elle s'habillait souvent en pantalon

de survêtement et tee-shirt pour rester à la maison.

Julia était faite pour la vie que menait Milla. Elle, au moins, n'aurait jamais perdu le contrôle de ses émotions pour foncer droit sur le danger.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mme Edge un peu crispée.

— Mais rien. Tu as dit que Milla serait là et je suis venue la voir, dit Julia en dévisageant sa sœur comme pour la défier de tirer la première.

— Tu as l'air en pleine forme, dit Milla par politesse.

C'était d'ailleurs la pure vérité. Par contre, elle n'allait pas lui dire qu'elle était contente de la voir, car c'était faux.

Fidèle à son habitude, Julia alla droit au but.

— Tu ne crois pas que tout cela a assez duré ? Je trouve absurde que nous ne puissions pas venir ici lorsque tu y es. Tu fais beaucoup de peine à papa et maman en refusant de venir pour les vacances.

Même si elle aurait eu beaucoup à dire, Milla prit exemple sur Diaz et se tut. Cette scène était déjà suffisamment pénible pour leur mère.

— Voilà plus de trois ans que ça dure. Tu as l'intention de boudier encore longtemps ?

Bouder ! Elle avait pourtant l'impression que sa colère était autrement plus grave qu'une simple bouderie.

Apparemment, sa mère fut également choquée par le choix de ce mot, car elle se leva en s'exclamant :

— Julia !

— Tu sais que c'est vrai, m'man. Nous lui avons dit ses quatre vérités et elle s'est vexée. Milla, ma chérie, je regrette infiniment qu'on t'ait volé ton enfant et je donnerais n'importe quoi pour que ça ne soit jamais arrivé. Mais cela remonte à dix ans. Il est parti. Tu ne le retrouveras jamais. Un jour ou l'autre, il va bien falloir que tu recommences à vivre et il vaut mieux le faire pendant que tu es encore jeune. Remarie-toi, fonde une famille. On te demande pas de remplacer ton enfant, mais de vivre.

— Non : vous voulez simplement rendre les choses plus confortables pour vous, Ross et toi, parce que vous vous sentez coupables en ma présence.

— Coupables ! Et pourquoi nous sentirions-nous coupables ?

— Parce que vous avez des enfants en bonne santé, parce que vous êtes heureux, parce qu'il ne vous manque rien. C'est la culpabilité des survivants.

— C'est faux.

— Dans ce cas, pourquoi te préoccupes-tu de ma façon de vivre ? Si je vendais de la drogue ou si je me prostituais, je te comprendrais, mais je m'occupe de personnes disparues, d'enfants pour la plupart. Et

je recherche toujours mon fils. En quoi cela te dérange-t-il ? Et si Chloé disparaissait ?

Chloé était la fille de Julia. C'était une petite fripouille de cinq ans qui illuminait le monde de son sourire.

— Si un inconnu l'enlevait, combien de temps te faudrait-il pour penser : « Bon, je l'ai suffisamment cherchée, maintenant, je vais m'occuper de moi » ? Te coucherais-tu un seul soir sans te demander où elle est, si elle a froid ou faim, ou si un pervers ne se sert pas d'elle pour Dieu sait quelles horreurs ? Prierais-tu pour qu'elle soit encore vivante malgré tout, pour que tu aies un jour la chance de la revoir ? Combien de temps te donnerais-tu, Julia ?

Julia pâlit. Bien que son imagination fût assez limitée, elle savait ce qu'elle ressentirait s'il arrivait quelque chose à Chloé.

— Alors imagine-toi ce que j'ai ressenti quand Ross et toi m'avez dit : « Bon, ça suffit maintenant, tu ferais mieux de renoncer et d'arrêter de nous bassiner avec tes regards tristes ». Personnellement, je me moque que vous me trouviez triste et j'ignore si je vous pardonnerai un jour d'avoir dit que Justin n'était pas important !

Malgré son intention de rester calme, Milla avait nettement haussé le ton.

— Nous n'avons jamais dit une chose pareille ! Bien sûr qu'il est important. Mais il n'est plus là et tu n'y peux rien. Nous voudrions que tu l'admettes.

— Si je l'avais admis il y a trois ans, je n'aurais jamais retrouvé les gens qui l'ont enlevé. C'est arrivé le mois dernier, figure-toi. J'ai enfin des pistes solides, et même si j'apprends seulement qu'il a été adopté grâce à un faux acte de naissance, c'est déjà un progrès immense. Il y a deux semaines, je me demandais encore s'il avait survécu. Alors disons simplement que Ross et toi avez commis une erreur de jugement et tenons-nous en là !

— Tenez-vous en là une fois pour toutes, intervint Mme Edge. Julia, ça suffit. Je t'aime profondément mais tu n'es pas ici chez toi. Comment oses-tu débarquer dans le but de faire un esclandre ? Je comprends parfaitement vos points de vue respectifs. En tant que mère, je ne cesserais jamais de rechercher l'un de vous s'il venait à disparaître. Et toujours en tant que mère, je souffre de voir l'un de mes enfants gâcher sa vie pour une cause désespérée.

— Ce n'est pas désespéré, répondit Milla.

— Maintenant nous le savons, mais avant ? Nous devons nous contenter de ce que nous voyions, et ce que nous voyions, c'était une vie gâchée. David et toi avez divorcé, tu t'es dévouée à cette association au point que nous ne reconnaissons plus la Milla que nous aimions. Si tu savais comme nous étions inquiets...

— Hum, intervint M. Edge, hésitant, sur le pas de la porte.

Excusez-moi de vous interrompre, mais le sac de Milla sonne, dit-il en tendant à sa fille le sac en question.

À l'intérieur, son téléphone sonnait et vibrait comme un serpent à sonnette en colère.

Milla se précipita. Ses collaborateurs avaient le numéro de ses parents et, d'ordinaire, elle éteignait son portable pendant ses vacances. Or, elle l'avait laissé allumé après avoir appelé ses parents en voiture. Même s'il s'agissait d'une urgence, elle allait prier son interlocuteur de rappeler le bureau.

— Allô ?

— Combien de temps vous faut-il pour me rejoindre dans l'Idaho ?

Son interlocuteur parlait d'une voix basse et rauque, presque rouillée, comme s'il ne s'en servait que rarement.

Déjà énervée et tendue, Milla eut l'impression de recevoir un électrochoc en reconnaissant la voix de Diaz.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— J'ai un nom. Ça m'ennuie de vous emmener avec moi après ce qui s'est passé chez Lola, mais j'estime que vous avez le droit de venir.

— C'était ma faute, j'ai perdu mon sang-froid. Je vous promets que ça ne se reproduira pas. Je vais voir ce que je peux trouver comme vol. Ensuite, je vous rappelle. Où dois-je aller exactement ?

— À Boise. Prévoyez d'y passer une nuit. Nous rentrerons en avion le lendemain.

— Je vous tiens au courant. Je peux vous joindre au numéro qui s'affiche sur mon portable ?

— Oui.

Milla sortit de son sac son billet de retour. Il était non remboursable, mais peut-être était-il possible de changer la destination.

— Que se passe-t-il ? demanda son père pendant qu'elle appelait son agence de voyages.

— C'était l'un de mes informateurs. Expliquer qui était Diaz eût été un peu long.

— Il est sur la piste de l'homme qui a enlevé Justin et a repéré quelqu'un qui sait peut-être quelque chose, reprit-elle. Je dois le rejoindre dans l'Idaho.

— Mais tu viens tout juste d'arriver !

— Ça ne peut pas attendre.

— Je n'arrive pas à croire que tu en sois encore là, dit Julia.

— Et moi je n'arrive pas à croire que tu me croies capable de laisser passer la moindre occasion de découvrir quoi que ce soit. Allô ?

L'agence de voyages venait de décrocher. On lui apprit qu'étant donné l'heure, les seuls vols disponibles ne lui permettraient

d'atteindre l'Idaho que le lendemain, après plusieurs escales et changements. Si elle partait le lendemain, il y aurait aussi des changements, mais elle arriverait seulement une heure plus tard que si elle partait ce soir même.

Milla choisit sans hésiter la deuxième solution et rappela Diaz.

— Je ne pourrai pas être là ce soir. Je ne peux pas avant demain matin. Si l'avion n'a pas de retard, j'arriverai à 11 h 3.

— Vous aurez des bagages ?

Elle songea à tout ce qu'elle avait apporté, comptant rester plusieurs jours chez ses parents.

— Je ne peux pas faire autrement. À moins que je ne les fasse expédier chez moi.

— Rendez-vous aux bagages, alors. À demain.

— Oui, à demain.

Milla raccrocha. Déjà ailleurs, elle passa devant Julia sans la voir et se dirigea vers sa chambre en pensant à la manière dont elle allait refaire ses valises de façon à emporter l'essentiel dans son bagage à main, au cas où le reste serait égaré.

— Milla ! appela Julia.

Mais elle continua de monter l'escalier.

Attraper le premier avion l'obligea à se lever à 3 heures du matin afin d'avoir le temps d'aller à l'aéroport, au Kentucky, de rendre sa voiture de location et de se plier aux vérifications de sécurité. Elle acheta aussi un en-cas dans un distributeur automatique, car il y avait de fortes chances pour que rien ne soit servi à bord. L'avion la mena de Louisville à Chicago, puis de Chicago à Salt Lake City, où elle prit un autre vol pour Boise.

Diaz l'attendait et son cœur fit un bond en l'apercevant. Il était habillé comme à l'accoutumée, en jean et boots à semelles souples. Néanmoins, en raison de la saison, il portait par-dessus son tee-shirt de couleur sombre une chemise en jean aux manches retroussées. Il se tenait un peu à l'écart de la foule, l'air toujours aussi lointain. Quelques personnes le dévisageaient, visiblement mal à l'aise, bien qu'il ne fit rien d'autre qu'attendre sans bouger.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda Milla dès qu'elle l'eut rejoint.

— Je vous le dirai en route. J'ai réservé deux chambres à l'hôtel. Nous allons y déposer vos bagages et vous vous changerez.

— Pourquoi dois-je me changer ?

Elle portait un pantalon et un chemisier confortables ainsi qu'un pull léger jeté sur ses épaules. Lorsqu'on habite El Paso, l'air conditionné des avions et le climat de l'Idaho semblent frais.

— Il vous faut quelque chose de plus robuste, un jean et des boots par exemple. Nous ne savons pas ce qui nous attend. Je suis allé en reconnaissance et le chemin à l'air rude.

Ils allèrent récupérer les bagages. Diaz se chargea du plus lourd et entraîna Milla vers le parking.

— Depuis quand êtes-vous arrivé ?

— Hier soir.

Elle ne l'avait pas vu depuis trois semaines et jusqu'à cet instant ne s'était pas rendu compte du manque dont elle souffrait. Par le seul fait d'être là, il réveillait ce manque : loin de lui, elle se souvenait de cette aura de danger presque électrique, mais sans la ressentir. Dès qu'elle était en sa présence, son cœur s'emballait, ses sens s'éveillaient. C'était exactement comme s'il réactivait quelque chose en elle.

Milla reconnaissait cette enivrante sensation d'euphorie, ce nœud à l'estomac. Elle n'avait pas ressenti cela depuis David ; or, si elle était amoureuse de David, elle n'éprouvait rien de tel pour Diaz. Cependant, elle désirait aussi David physiquement. Aucun des hommes qu'elle avait rencontrés par la suite ne lui avait fait cet effet, même si elle le trouvait à son goût. Sauf Diaz. Elle aurait sûrement besoin d'aller voir un psy, mais elle avait envie de lui.

Alors qu'elle s'attendait à une voiture de location ou à un 4 x 4, il la conduisit jusqu'à un engin monstrueux, un pick-up noir, quatre roues motrices, avec une rampe d'éclairage sur le toit et une garde au sol si élevée qu'elle se demanda comment elle allait pouvoir y grimper, même en pantalon.

— Où avez-vous déniché ce truc ? Je suis sûre que ce n'est pas un véhicule de location.

Diaz la prit par la taille et la hissa jusqu'à son siège.

— Il appartient à l'une de mes connaissances.

— Une connaissance ? Ce n'est pas un ami ?

Il attendit d'être lui-même installé pour lui répondre.

— Je n'ai pas d'amis.

— Si. Vous m'avez, moi, dit-elle sans réfléchir. Diaz se figea alors qu'il allait mettre la clef de contact et se tourna lentement vers elle, le regard indéchiffrable mais ardent.

— Vraiment ?

Un instant décontenancée, Milla eut l'impression que la question était à double sens.

— Si vous cherchez une amie, oui. Comment pouvez-vous vivre sans amis ?

— Ce n'est pas difficile, répondit-il en mettant le contact.

Donc, il avait simplement émis un doute, songea Milla, à la fois déçue et soulagée car, malgré le désir qu'elle éprouvait pour lui, elle ne se sentait pas le courage de sauter le pas. C'eût été comme entrer dans la cage d'un fauve dont le dompteur vous assure qu'il est inoffensif : on a toujours un doute.

Elle préféra donc revenir à leurs moutons.

— Cette connaissance vous connaît suffisamment bien pour mettre ce monstre à votre disposition ?

— Il me fait confiance.

Il n'avait pas admis que la personne en question le connaissait. De toute façon, cette conversation ne menait nulle part et elle avait hâte de savoir ce qu'il avait découvert.

— Bon, maintenant que nous sommes en route, dites-moi ce que vous avez découvert.

— Rien, pour l'instant.

— Mais...

— En rencontrant ce type, nous apprendrons peut-être quelque chose. J'ai entendu dire que c'était le frère du pilote de l'avion qui s'est écrasé.

— Vous avez découvert le nom du pilote ?

— Peut-être. C'est comme un fil. On tire dessus pour voir où il mène. La plupart du temps, ça ne mène nulle part, mais les impasses nous en apprennent presque autant que les découvertes.

— Vous voulez dire qu'elles vous permettent de savoir dans quelle direction ne pas chercher.

— Oui, mais elles vous renseignent aussi sur la personne qui vous a refilé le tuyau.

— Pourquoi dites-vous que vous avez peut-être le nom du pilote ?

— J'ai entendu dire qu'un certain Gilliland transportait autrefois tout ce qu'on voulait hors du Mexique par avion, mais qu'il est mort dans un crash il y a sept ou huit ans. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il avait un frère, Norman Gilliland, qui vit dans le maquis du Sawtooth, près de Lowman.

Milla l'observa, brusquement mal à l'aise. Soudain, elle comprit pourquoi.

— Donc, personne n'avait entendu parler de ce pilote, et tout d'un coup quelqu'un se souvient de lui, du prénom de son frère et l'endroit où il habite ? Je trouve ces renseignements bien précis pour quelqu'un qui ne sait rien sur le pilote.

Diaz approuva du regard.

— Vous feriez un fameux pisteur. Vous avez du flair.

— Vous pensez que c'est encore une fausse piste, n'est-ce pas ? Pourquoi nous donner la peine d'y aller, dans ce cas ?

— Pourquoi dites-vous « encore » ?

— Je n'ai connu que ça pendant dix ans : tourner en rond pour n'arriver nulle part.

— Comme si quelqu'un prenait soin de vous fournir de fausses informations ?

— Vous croyez que c'est possible ? Qu'on m'a volontairement éloignée de la bonne piste ?

— Vous êtes trop intelligente et trop douée pour qu'il en soit autrement. Lorsqu'il s'agit des enfants des autres, vous avez toujours une chance du tonnerre, non ?

Milla hocha la tête sans rien dire. En effet, elle avait une chance incroyable dans ses recherches. C'était comme si elle parvenait à penser comme les enfants perdus ou fugueurs et à deviner par où ils étaient partis. Il était d'autant plus frustrant pour elle de constater qu'elle était capable de retrouver ces enfants, mais pas le sien.

— Voilà encore une piste, reprit Diaz. Peut-être n'ai-je pas posé les bonnes questions. Peut-être devrais-je chercher à savoir qui a

demandé à vos informateurs de vous fournir de faux renseignements.

Elle tournait en rond depuis dix ans, c'était l'évidence même. Quelqu'un l'avait manipulée, leurrée. La seule vraie piste qu'elle ait jamais eue lui avait été fournie par un informateur anonyme lui annonçant le rendez-vous de Guadalupe. Diaz non plus n'avait jamais su qui l'avait appelé ce jour-là, sinon il le lui aurait dit. Elle lui posa tout de même la question, par acquit de conscience.

— Avez-vous découvert qui vous avait demandé de venir à Guadalupe ?

— Non.

Un mystère de plus, mais qui avait tourné à son avantage, cette fois. Il n'était guère facile de se dire que toutes ces frustrations, ces échecs, ces espoirs toujours déçus avaient été le fruit d'une manipulation. Elle aurait admis de se heurter à un silence complet, à un mur, mais que quelqu'un l'ait envoyée sur les routes à coups de fausses informations toujours renouvelées, voilà qui dénotait une malveillance caractérisée.

Plongée dans ses pensées, Milla ne réalisa pas tout de suite qu'ils s'étaient arrêtés devant un petit hôtel. Le temps qu'elle saisisse son sac, Diaz avait déjà fait le tour du véhicule pour lui ouvrir la portière. Il la prit par la taille et la déposa par terre, coincée entre la voiture, la portière ouverte et son corps. Malgré la distance respectable qui les séparait, elle se sentit soudain écrasée par la chaleur qui se dégageait de lui et apportait jusqu'à elle l'odeur de sa peau. Une barbe de deux ou trois jours couvrait ses joues. Elle eut envie de lui caresser le visage pour sentir son poil sous sa main.

— Ne vous laissez pas abattre. Il faut de l'argent et des relations pour faire circuler de faux bruits. C'est encore une piste. Avec toutes les pistes que j'ai, je vais bientôt pouvoir établir une carte !

Milla sourit malgré elle. Diaz prit son bagage et la conduisit jusqu'à l'hôtel. Le réceptionniste leur jeta un coup d'œil avant de reprendre son travail. L'établissement était propre et bien tenu, y compris le minuscule ascenseur qui s'arrêta devant eux avec un bruit feutré.

Quand ils furent à l'intérieur et en route vers le troisième étage, Diaz reprit :

— Vous avez la chambre 323, moi la 325. Voici votre carte. C'est à gauche en sortant de l'ascenseur.

La chambre de Milla était plongée dans le noir, les rideaux tirés. C'était une chambre d'hôtel ordinaire, propre et sans originalité, avec un grand lit, un téléviseur à écran géant caché dans un meuble, un fauteuil de relaxation avec repose-pieds, un bureau et son fauteuil. La porte donnant sur la chambre voisine, identique, était ouverte.

Diaz était-il somnambule ?

— Où dois-je poser ça ? demanda-t-il en désignant son bagage.

— Sur le lit. Je sors mes vêtements et je vous rejoins dans une minute.

— Je vous attends dehors.

Trois minutes plus tard, Milla était prête. Ils regagnèrent le parking. En grimpant à bord du véhicule, avec l'aide de Diaz, Milla ne put s'empêcher de lui faire remarquer, un peu agacée :

— Cet engin est si haut qu'il me faut une échelle pour y monter.

— Là où nous allons, nous aurons besoin de voir de loin.

— Pourquoi ? C'est un parcours de cross ?

— En partie.

Avant de quitter la ville, il lui demanda si elle avait faim. Estimant qu'elle avait besoin de prendre des forces, Milla fit signe que oui. Diaz s'arrêta devant un fast-food. Cinq minutes plus tard, ils reprenaient la route munis de hamburgers.

— Nous irons aussi loin que possible en voiture, mais il faudra finir à pied. Ce type vit comme un sauvage. Il s'est débrouillé pour qu'on ne puisse pas l'approcher facilement.

— Va-t-il nous tirer dessus ?

— Possible, mais d'après ce que j'ai appris, il n'est pas du genre violent. Un peu fêlé, tout au plus.

C'était toujours mieux que complètement fêlé... Cela dit, un type vivant comme un sauvage ne devait pas être ravi lorsque deux inconnus venaient lui rendre visite, surtout s'il s'était donné du mal pour habiter une maison difficile d'accès.

Trois heures plus tard, Milla comprit que le terme « maison » était sans doute largement exagéré. Après avoir quitté la vraie route, Diaz s'était engagé sur un terrain si accidenté et si escarpé qu'elle avait préféré fermer les yeux en se cramponnant, sûre qu'ils allaient faire un tonneau d'un instant à l'autre. Lorsque la piste – encore un euphémisme – s'arrêta au pied d'une montagne à pic, Diaz coupa le contact en déclarant :

— À partir d'ici, nous continuons à pied.

Milla glissa son sac sous son siège, descendit sans son aide et observa les montagnes environnantes. D'après ce qu'elle avait vu jusqu'à présent, l'Idaho était l'un des plus beaux endroits au monde. Sous le ciel d'un bleu vif, la forêt offrait un patchwork de verts et de couleurs automnales et l'air était frais et pur.

Diaz se chargea d'un sac à dos et s'engagea dans la forêt silencieuse.

— Comment pouvez-vous être sûr du chemin ?

— Je vous l'ai dit : je suis venu en reconnaissance hier.

— Si vous êtes venu jusqu'ici, pourquoi ne pas être allé parler à cet homme ?

— Il faisait nuit. Je ne voulais pas lui faire une frayeur.

Il était venu jusqu'ici en pleine nuit ? Comment avait-il pu trouver le sentier et, surtout, ne pas le perdre, sur un terrain aussi accidenté et si... sauvage ? Elle aurait cru qu'un homme aussi à l'aise que lui dans les régions désertiques du sud-ouest des États-Unis serait un peu désorienté dans cette région montagneuse. Or, il n'en était rien : il semblait absolument sûr de la direction à prendre et se déplaçait entre les arbres énormes, silencieux comme un fantôme.

— Vous avez déjà fait de la montagne ? demanda Milla en se félicitant d'avoir entretenu sa forme.

— J'ai fait la sierra Madre, et je suis aussi allé dans les Rocheuses.

— Qu'y a-t-il dans votre sac ?

— Eau, vivres, couverture. Le minimum.

— Allons-nous passer la nuit dehors ?

— Normalement, non. Mais je ne veux pas prendre de risques dans un endroit pareil.

Tout en le suivant, elle remarqua une grosseur sous sa chemise ouverte. Pour lui, il était naturel d'être armé. Elle ne l'avait cependant pas vu sortir cette arme de la boîte à gants et il n'était pas allé dans sa chambre à l'hôtel. Il n'avait tout de même pas...

— Vous aviez cette arme sur vous à l'aéroport ?

— Je n'avais pas à passer sous le détecteur de métaux.

— Mais... n'est-ce pas une infraction ?

Il haussa les épaules.

— Les agents de sécurité se seraient peut-être un peu énervés s'ils m'avaient pincé.

— Comment avez-vous fait pour l'apporter ici ?

— Je ne l'ai pas apportée. Je me la suis procurée sur place.

— Je suppose que je devrais pas vous demander si cette arme est déclarée.

— Elle l'est. Mais pas à mon nom.

— C'est une arme volée ?

Il soupira.

— Non, ce n'est pas une arme volée. Elle appartient au propriétaire du 4 x 4. Et même si je m'étais fait prendre à l'aéroport, ils ne m'auraient pas arrêté, même s'ils l'avaient voulu.

— Et pourquoi ?

— Je connais du monde à la sécurité du territoire. J'ai... hum... travaillé pour eux. En free-lance.

Milla s'étonna qu'il réponde à ses questions, lui d'ordinaire si réticent. Elle pressa le pas pour arriver à sa hauteur.

— Vous traquez des terroristes ?

— Quelquefois, dit-il sur un ton évasif qui signifiait qu'il n'en dirait pas plus sur ce sujet.

— Vous êtes un fédéral ?

Il s'arrêta net et la dévisagea d'un air légèrement agacé.

— Non. J'ai juste dit que j'avais déjà travaillé pour eux en free-lance. C'est tout. Je travaille pour des particuliers, des entreprises, des gouvernements. Je suis une sorte de chasseur de primes, bien que je ne sois pas un justicier, la plupart du temps. Bon, en avez-vous fini avec vos questions ?

— Vous pouvez toujours rêver !

Un lent sourire métamorphosa son visage.

— Dans ce cas, pourriez-vous attendre le trajet de retour pour continuer ? J'ai besoin d'écouter ce qui se passe autour de nous.

— D'accord, mais c'est uniquement parce que vous avez un bon argument.

Milla se remit à le suivre. Seul le bruit étouffé de leurs pas rompait le silence des montagnes. Quelques instants plus tard, le chemin devint plus abrupt et elle eut besoin de tout son souffle pour grimper.

Au bout d'une demi-heure, ils entendirent le bruit d'un cours d'eau. Leur chemin presque invisible les menait droit à une gorge étroite creusée entre les montagnes. Ils se trouvaient deux mètres cinquante au-dessus de la rivière, qui passait dans un goulet de seulement six mètres de large, où le courant augmentait. L'eau était blanche de remous écumeux qui giclaient par-dessus les roches immergées et projetaient de temps en temps des jets de gouttelettes étincelantes.

Diaz chemina sur la rive jusqu'à un endroit où l'eau rugissait plus fort et où le lit de la rivière était encore plus étroit.

— Nous y sommes, dit-il d'une voix forte.

C'est alors seulement que Milla aperçut la petite cabane sur la rive opposée, quoique le mot cabane fût exagéré. Cet abri semblait fait de contreplaqué brut recouvert de papier goudronné. La forêt tentant de regagner son terrain, la mousse en recouvrait les parois et du lierre pendait du toit. Le papier goudronné et la végétation envahissante formaient un camouflage efficace. L'unique et minuscule fenêtre et la cheminée de pierre brute étaient pratiquement les seuls détails trahissant la présence de cette cabane.

— Ou-ouh ! cria Diaz.

Après un instant, la porte s'ouvrit sur une tête grisonnante. Après les avoir dévisagés d'un air soupçonneux, l'homme fixa Milla. Sans doute sa présence le rassura-t-il car il sortit de la cabane, un fusil sur les bras. Il était immense et devait peser dans les cent quarante kilos. Ses longs cheveux gris rassemblés en queue de cheval descendaient jusqu'au milieu de son dos. Sa barbe, en revanche, ne mesurait que quelques centimètres de long, preuve qu'il faisait quelque toilette, ce

dont n'attestait pas le reste de sa personne. Il portait un pantalon de camouflage et une chemise de flanelle verte.

— Ouais ? Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Diaz. Êtes-vous Norman Gilliland ?

— Exact. Pourquoi ?

— Si cela ne vous dérange pas, nous aimerions vous poser quelques questions sur votre frère.

— Lequel ?

Ils ne connaissaient pas son prénom.

— Le pilote d'avion.

Norman changea sa chique de côté et parut réfléchir.

— Ça doit être Virgil, alors. Il est mort.

— Nous le savons. Savez-vous quelque chose à propos de ses...

— Trafics ? Deux ou trois choses. Vous feriez mieux de traverser.

Vous êtes armé ?

— Pistolet.

— Laisse-le où il est, fils, et tout ira bien.

Après avoir appuyé son fusil contre la cabane, Norman souleva une poutre qui semblait dégrossie à la main, longue de cinq mètres, épaisse de dix centimètres et large de trente, qu'il manipulait comme une vulgaire planchette. Après avoir calé la poutre dans un emplacement creusé sur sa rive, il l'abaissa jusqu'à ce qu'elle vienne se poser sur l'autre rive, dans un logement similaire.

— Voilà, vous pouvez venir.

Milla regarda tour à tour la poutre puis le courant rapide qui passait en dessous.

— Si vous êtes prêt, je le suis aussi.

Diaz lui prit la main et l'amena sur sa ceinture.

— Accrochez-vous à moi pour garder l'équilibre.

— Pas question. Si je tombe, je ne veux pas vous entraîner avec moi.

— De toute façon, je sauterai pour vous repêcher, dit-il en lui reprenant la main. Allons, accrochez-vous à moi.

— Alors, vous venez oui ou non ? s'énerva Norman.

— Oui.

Diaz s'engagea sur la poutre, suivi de Milla. Enfant, elle s'était aventurée sur des passerelles plus étroites – avec toute l'inconscience de la jeunesse – mais jamais au-dessus d'une rivière en furie. Elle se rappelait qu'il fallait avancer d'un pas sûr et ne surtout pas hésiter. Quelques secondes plus tard, ils atteignirent l'autre rive.

Comme aucun des deux hommes ne faisait mine de vouloir se serrer la main, Milla s'arma de courage et tendit la sienne.

— Je m'appelle Milla Edge. Merci d'accepter de nous parler.

Norman regarda sa main comme s'il se demandait que faire, puis

lui tendit brusquement sa grosse patte.

— Ravi de vous voir. Je n'ai pas beaucoup de visites.

Non, sans blague ? Il faisait tout ce qu'il fallait pour ne pas en avoir, en tout cas.

Milla se réjouit qu'il ne les invite pas à entrer chez lui. Non seulement sa cabane était minuscule, mais sans doute le ménage laissait-il à désirer. Il les invita à s'asseoir sur des pierres de belle taille situées non loin de là et prit place sur une souche.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous disiez être au courant des trafics de votre frère.

— Bien sûr. Marijuana. Il se faisait un paquet de fric, mais comme il n'a jamais été raisonnable avec l'argent, il a dû tout claquer. En tout cas, à sa mort, il n'avait plus rien.

— Il est mort dans un accident d'avion ?

— Virgil ? Pas du tout. Il est mort d'un cancer du foie, en novembre 1990.

Soit avant l'enlèvement de Justin. Milla soupira, amèrement déçue, bien qu'elle ne se soit pas attendue à une révélation depuis sa conversation avec Diaz en venant de l'aéroport.

— Il n'a jamais fait passer autre chose que de l'herbe ?

— Il ne faisait pratiquement que ça, à part peut-être de la coke de temps en temps.

— Et des gens ? Des bébés ?

— Pas que je sache.

— Travaillait-il toujours pour la même personne ?

— Il n'a jamais été assez stable pour ça. Il a pas mal roulé sa bosse, jusqu'à ce qu'il tombe malade. Le cancer l'a emporté en quelques mois.

— Où est-il mort ?

— Ben, ici. Je l'ai enterré derrière, dans les bois. Comme personne ne voulait payer l'enterrement, je m'en suis occupé moi-même.

Tout était dit. Ils remercièrent leur hôte, auquel Diaz glissa quelques dollars pour sa peine, puis regagnèrent leur pont improvisé.

Milla se sentait suffisamment sûre d'elle pour ne pas se tenir à Diaz, bien qu'il insistât. Tant qu'elle ne regarderait pas l'eau, dont la rapidité lui donnait le vertige, tout irait bien.

Ils étaient presque à mi-chemin lorsque Diaz poussa un cri d'alerte. La planche se mit à osciller dangereusement sous leurs pieds ; Milla agita les bras pour retrouver l'équilibre. Tout se passa si vite qu'elle n'eut pas même le temps de crier avant de tomber dans le courant rapide et glacé.

L'eau glacée avait un effet paralysant et se révéla plus profonde qu'elle ne l'avait cru. Le courant l'entraîna sous la surface tout en la ballottant, la secouant comme une poupée désarticulée entre les mains d'un enfant insouciant. Instinctivement, elle se mit à nager sans lutter contre le courant. Ses efforts furent aussitôt récompensés car elle refit surface.

Ses cheveux collés à son visage l'empêchaient de voir. Elle crut entendre un cri, mais le courant à nouveau l'entraîna sous l'eau. En se retournant, elle tenta de regarder derrière elle, mais en vain. Elle ne réussit qu'à se faire emporter vers le milieu de la rivière et recommença à lutter pour maintenir la tête hors de l'eau. Sans savoir comment, elle réussit à se tourner à nouveau dans le sens du courant et, nageant de toutes ses forces, refit surface comme un bouchon.

— Milla !

Elle reconnut cette voix altérée par l'effort. En se retournant, elle aperçut Diaz derrière elle, sur la droite, qui la suivait à grands mouvements énergiques et désespérés.

— Ça va ! cria-t-elle.

Comme le courant l'emportait de plus belle, elle reprit ses efforts pour se maintenir à la surface.

Diaz avait beau être un nageur plus puissant, il était aussi plus lourd et ne parvenait pas à la rejoindre. Si elle essayait de nager moins activement afin qu'il la rattrape, le courant allait l'engloutir à nouveau. Les rives étaient abruptes et élevées ; l'eau les fouettait comme une cascade. Sortir de la rivière était impossible, quand bien même ils auraient réussi à se rapprocher de la rive.

Devant elle s'amorçait un virage à gauche. Sur la droite, les branches d'un arbre couché touchaient presque la surface de l'eau.

— Arbre ! hurla Diaz derrière elle.

Milla comprit et, bifurquant vers la droite, fit de son mieux pour atteindre une branche. Elle but la tasse au moment précis où elle comptait reprendre de l'air et dut encore une fois lutter pour regagner la surface. Ses efforts et l'eau glacée l'épuisaient peu à peu ; elle commençait à avoir des crampes dans les jambes et les bras et ses poumons la brûlaient. Si elle réussissait à s'accrocher à une branche,

peut-être pourrait-elle y reprendre des forces ; peut-être même réussirait-elle à se hisser hors de l'eau.

Ce ne furent pas ses efforts mais le courant qui la poussa obligeamment du bon côté, où l'eau avait creusé la rive. Avec l'énergie du désespoir, elle tendit la main et saisit une branche. Malheureusement, le courant la déstabilisa, la branche se cassa et elle coula de nouveau.

Elle se fatiguait rapidement. Les mouvements de ses jambes devenaient de moins en moins efficaces, ceux de ses bras de plus en plus saccadés. Néanmoins, elle réussit à refaire surface une fois de plus et à respirer. Au moment où elle allait être engloutie probablement pour la dernière fois, un bras puissant s'enroula autour d'elle et la retint. Si l'arbre ne lui avait pas permis de s'arrêter, il l'avait suffisamment ralentie pour que Diaz puisse la rattraper.

— À droite ! La voiture est par là ! hurla-t-il.

Il était rassurant de constater qu'il gardait encore l'espoir d'y arriver.

Sur quelle distance le courant les avait-il entraînés ? Ils devaient bien être à plusieurs centaines de mètres en aval de la cabane. Soudain, le lit de la rivière s'élargit et le courant ralentit.

S'il était encore trop rapide pour que Milla puisse lutter contre lui, du moins n'était-elle plus ballottée par les remous. Les rives, quoique moins escarpées, étaient incrustées de rochers énormes. Même si elle n'avait plus à fournir autant d'efforts pour garder la tête hors de l'eau elle savait que le froid allait bientôt les engourdir, Diaz et elle. Il ne leur restait plus beaucoup de temps avant de ne plus pouvoir nager.

— Attrapez le bout de ma ceinture et enroulez-le autour de votre poignet ! cria-t-il d'une voix enrouée.

Au même moment, une bande de cuir fouetta l'eau devant elle.

— Mais je vais vous faire couler ! hurla-t-elle en l'attrapant.

— Non ! Il ne faut pas nous séparer ! Faites-le !

Ce qu'il voulait dire, c'est que si elle se séparait de lui, elle ne s'en sortirait pas vivante. Mais si elle l'entraînait vers le fond, ni l'un ni l'autre ne s'en sortirait.

— Il faut faire vite ! Sortir de là avant d'arriver à la chute d'eau !

Une chute d'eau ? Milla se sentit encore plus glacée. S'ils n'étaient pas fracassés sur des rochers, la force de l'eau les plaquerait au fond, où ils se noieraient. Sans comprendre le plan de Diaz, prête à tout essayer, elle fit ce qu'il lui demandait.

— Virage à droite, dit-il en buvant la tasse. Droit devant ! Le courant est moins fort à l'intérieur du virage. Tenez bon et je vais nous tirer de là.

— Je peux encore nager.

— Alors nagez de toutes vos forces.

Elle ne sentait même plus les muscles de ses cuisses et ses jambes la faisaient affreusement souffrir. Pourtant, elle nagea. À la force de ses bras, qui fendaient l'eau comme ceux d'un robot, Diaz les entraîna du bon côté. Malheureusement, il progressait surtout en avant et peu en diagonale. Le virage se rapprochait à vue d'œil ; ils allaient y être entraînés avant d'avoir pu rejoindre le courant le moins fort. Au prix d'un dernier effort, Milla se propulsa à la hauteur de Diaz qui, n'ayant plus à la traîner derrière lui, se mit à gagner du terrain au moment même où le courant les entraînait dans la courbe.

Soudain, Diaz saisit la racine d'un gros arbre qui dépassait de la berge.

Si ce geste l'arrêta, le courant continua d'entraîner Milla. Au moment où la ceinture se tendit entre eux, elle sentit tout son corps se tordre comme la pointe d'un fouet mais ne lâcha pas la ceinture.

Le visage crispé par l'effort, les dents serrées, Diaz se mit à la tirer vers lui tout en s'agrippant à la racine de l'autre main. Milla se remit à nager et, tout à coup, le courant mollit et parut la pousser vers la berge. Elle se retrouva juste en amont de l'arbre, reliée par la ceinture à Diaz qui se trouvait de l'autre côté.

Elle saisit une racine et, calant ses pieds contre un rocher sous l'eau, réussit à ne plus bouger.

— Je vais lâcher la ceinture, j'ai trouvé un appui. Et vous ?

— Ça va.

Lorsqu'elle lâcha la ceinture, elle eut un instant de panique. L'eau semblait vouloir l'entraîner de nouveau, comme si elle avait attendu qu'elle abandonne cette bouée de sauvetage. S'appuyant de toutes ses forces contre l'arbre, elle parvint à tenir en place.

À bout de souffle et respirant avec effort, elle n'entendait plus que le grondement de l'eau et le battement de son cœur.

Diaz la souleva par les aisselles et la hissa hors de l'eau, sur une plate-forme rocheuse.

Cet effort dut lui coûter ses dernières forces car il s'effondra à quatre pattes non loin d'elle, soufflant et gémissant. Trop épuisée pour faire un geste, Milla resta couchée sur le ventre à l'endroit même où elle était. Elle avait l'impression de peser une demi-tonne et que bouger ne serait-ce que le petit doigt était au-dessus de ses forces.

Sous son corps glacé, sur la roche chauffée par le soleil, l'eau s'écoulait de ses vêtements et de ses cheveux. Elle ferma les yeux en écoutant son pouls et sa respiration laborieuse. Ils étaient vivants.

S'était-elle assoupie ? Évanouie ? Les deux, peut-être. Au bout d'un moment, elle réussit à se tourner sur le dos et, presque ivre de soulagement, offrit son visage au soleil.

Il s'en était fallu de peu. Comment avaient-ils réussi à rejoindre la

berge ? Seule, elle ne s'en serait pas sortie. Tout près de l'endroit où Diaz s'était laissé tomber, l'eau continuait de tourbillonner, assaillant la roche et l'arbre obstiné, sûre de les vaincre tôt ou tard. La rivière n'avait-elle pas le temps pour elle ? Seule la force de Diaz leur avait permis de se soustraire à son emprise.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi sommes-nous tombés ? demanda Milla, toujours essoufflée.

— La terre s'est effondrée à l'autre extrémité de la poutre.

— Et comment saviez-vous qu'il y avait une chute d'eau ?

Après un silence, Diaz répondit :

— Il y a toujours une chute d'eau. Vous ne regardez jamais les films ?

Submergée par le soulagement et par la joie exubérante d'être en vie, Milla éclata de rire.

Diaz s'allongea sur le dos près d'elle, encore essoufflé lui aussi. Lorsqu'il se tourna vers elle, un petit sourire se dessina sur son visage. Il la dévisagea un instant, fronçant les yeux à cause du soleil.

— Je donnerais n'importe quoi pour être en vous, là, maintenant.

Choquée, Milla cessa instantanément de rire. Elle avait beau avoir rêvé de lui de jour comme de nuit, elle n'avait pas envisagé de devoir affronter cette réalité. Diaz, faire l'amour avec elle ? Ce qu'il venait de dire semblait tellement déplacé qu'elle resta un moment hors du temps, à la dérive sur la roche tiède, la tête bourdonnante. Puis soudain elle reprit ses esprits. Diaz... et elle. Ses entrailles se nouèrent en l'imaginant sur elle, en elle. Elle avait envie de lui, maintenant et depuis le premier jour.

Il ne l'avait même jamais embrassée – car le baiser amical de Juarez ne comptait pas.

Elle avait envie de lui, et pourtant les bonnes raisons pour ne pas céder à cette envie se précipitaient dans son esprit. S'il ne cherchait qu'à tirer un coup, il se trompait d'adresse. Or, que pouvait-il chercher d'autre ? Après tout, il s'agissait de Diaz, un homme qui n'était pas du genre à s'attacher. Milla n'était pas assez naïve pour avoir la prétention de le changer. Elle avait pris soin de ne pas lui montrer son attirance, de lui cacher ce qu'il lui inspirait. Elle avait tout enfermé dans ses rêves et pourtant, il l'avait devinée, elle le comprenait à son regard.

— Vous réfléchissez trop. C'était juste une remarque, pas une déclaration de guerre, dit-il, nonchalant.

Le choix du mot « guerre » ne laissait pas de la surprendre... mais peut-être était-ce le terme approprié.

— Les femmes réfléchissent toujours trop. Nous sommes obligées, ça fait une moyenne avec vous. Néanmoins, votre offre me flatte.

— Mais elle ne vous intéresse pas.

Parvenue à ce stade, elle aurait pu dire : « Non, je regrette » et les choses en seraient restées là. Mais, incapable de mentir, Milla ferma les yeux sans rien dire et le silence s'installa.

Elle sentit qu'il bougeait et lui faisait de l'ombre.

— Vous feriez mieux de dire non, murmura-t-il en posant une main sur son ventre.

La chaleur de sa main traversa ses vêtements glacés et, lorsqu'il glissa les doigts sous la ceinture de son jean, elle sentit cette chaleur se répandre dans tout son corps.

— Cela dit, je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit dans l'immédiat. Nous allons rejoindre la voiture. Les rochers n'offrent pas le confort nécessaire pour ce que je veux faire, nos vêtements sont trempés, mon sexe est tellement gelé qu'il me faudrait une loupe pour le trouver et je n'ai pas de préservatifs sur moi. Mais dans quelques heures, ce sera différent. Alors si vous ne voulez pas aller plus loin, vous feriez mieux de le dire tout de suite.

Il avait raison. Elle aurait dû dire non.

Pourtant, elle n'en fit rien, et ce malgré toutes les bonnes raisons qu'elle avait trouvées.

Au lieu de cela, elle se tourna vers lui au moment où il se penchait vers elle. Ses lèvres étaient froides, celles de Milla plus froides encore. Mais c'est d'une langue chaude et presque timide qu'il explora sa bouche. Une main dans ses cheveux mouillés, il approfondit peu à peu son baiser et l'attira par la taille contre lui.

Au contact de son corps tendu, une vague de chaleur l'envahit. Elle se serait complètement réchauffée si elle n'avait pas commencé à frissonner à cause du contrecoup.

Diaz mit fin au baiser et lui dégagea le visage de ses cheveux tout en la regardant au fond des yeux.

— Il faut regagner la voiture et nous réchauffer. Le soleil va bientôt se coucher, il ne faut pas que le crépuscule nous surprenne dehors dans ces vêtements mouillés.

— Très bien. Vous croyez que Norman va contacter les autorités pour qu'on recherche nos corps ?

— Ça m'étonnerait. Vous n'avez pas entendu ce qu'il a crié ?

— Je n'ai pas compris ce qu'il disait.

— Il a dit : « Bonne chance ! ».

Milla le dévisagea, incrédule. Puis elle se releva péniblement. Norman ne devait pas être du genre à se faire du souci pour les autres.

Le sac à dos avait, bien entendu, disparu dans les flots. Milla avait mal partout. Était-ce à cause de l'effort musculaire ou du massage de l'eau ? Par chance, elle n'avait pas rencontré d'obstacle susceptible de la blesser. La profondeur même de la rivière leur avait probablement sauvé la vie en leur évitant d'être projetés sur des rochers.

Elle avait perdu ses deux chaussures, ainsi qu'une chaussette. Comment l'autre avait-elle tenu bon ? Mystère. Le verre de sa montre était brisé. Elle avait aussi perdu le pull qu'elle avait posé sur ses épaules.

— Vous ne pouvez pas marcher comme ça, dit Diaz en l'examinant.

Il retira sa chemise et en découpa les manches à l'aide de son couteau. Puis il lui enveloppa les pieds dans ces manches.

— Qu'en pensez-vous ? Ça ne vaut pas une semelle de cuir, mais cela va-t-il vous suffire pour marcher ? Dites-le avant de vous écorcher les pieds.

Milla fit quelques pas. Elle sentait le moindre caillou.

— À quelle distance est la voiture, d'après vous ?

— À moins que je ne me trompe, nous devons pas en être loin. Elle est garée en aval de la cabane et la rivière nous en a rapprochés.

— Oui, mais il y a eu ce méandre à gauche...

— Et cet autre méandre à droite... Je dirais... un kilomètre et demi, peut-être.

Un kilomètre et demi dans une forêt de montagne, les pieds pratiquement nus... Diaz parvint aux mêmes conclusions qu'elle et, secouant la tête, se mit à chercher quelque chose du regard. Soudain, il se dirigea vers un arbre et commença à en découper l'écorce.

— Que faites-vous ?

— Je vous découpe des semelles dans l'écorce. Milla l'observa attentivement tandis qu'il prélevait un rectangle d'écorce. Puis il retira le tissu dont il lui avait enveloppé les pieds, en recouvrit l'écorce, puis ses pieds, puis à nouveau l'écorce, et fit un nœud.

— Comment les trouvez-vous ?

— Beaucoup plus robustes, mais combien de temps vont-elles tenir ?

— C'est toujours mieux que rien. En cas de besoin, j'en taillerai d'autres.

Tournant le dos à la rivière, ils prirent à droite dans le maquis. En dépit du manque d'appui, les chaussures improvisées de Milla protégeaient la plante de ses pieds. Elle essayait de ne pas marcher sur des branches ou des cailloux et de ne pas trop plier les pieds afin de ne pas casser ses semelles. Aussi avancèrent-ils lentement alors que le temps pressait.

Comme la chaleur du soleil ne parvenait pas jusqu'à eux à travers les frondaisons, elle ne tarda pas à grelotter. Dans ses vêtements glacés, l'hypothermie représentait un danger au moins aussi grand que le torrent. Diaz, malgré sa masse musculaire plus importante, frissonnait lui aussi.

Il s'arrêta pour la serrer dans ses bras, partageant ainsi le peu de

chaleur qui leur restait. Milla, épuisée, posa la tête sur son épaule. Il avait beau paraître extraordinairement vigoureux et plein de vie, il risquait de prendre froid comme n'importe qui. Son cœur battait calmement, inondant son corps de sang chaud. Après quelques instants, elle se sentit légèrement réchauffée.

— Nous allons y arriver, dit-il. Une longue nuit nous attend et j'ai des sweat-shirts dans la voiture.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? La perspective d'un sweat-shirt peut faire des miracles.

Diaz avait estimé la distance à vol d'oiseau. Malheureusement, ils durent grimper des coteaux, les redescendre et se frayer un chemin dans la bonne direction. Dans les côtes les plus abruptes, ils devaient se tenir à des arbres. Ce parcours, qui leur aurait pris vingt minutes sur du plat, leur demanda deux heures d'efforts, aux cours desquelles Diaz dut remplacer deux fois les semelles d'écorce. Malgré tout, grâce à son sens de l'orientation infallible, ils retrouvèrent le chemin de la voiture.

Entre-temps, le soleil s'était couché. Milla avait si froid qu'elle n'arrivait pratiquement plus à marcher. Elle traînait les pieds comme une vieille et tous ses muscles lui faisaient mal. Elle regrettait la perte du sac à dos et de la couverture dans laquelle ils auraient pu s'enrouler tous deux pour se réchauffer. Un peu de nourriture n'aurait pas été de refus, non plus, pour relancer la machine. Elle rêvait d'une grande tasse de café brûlant. Ou d'un chocolat, peut-être. Sous n'importe quelle forme.

Elle pensait aussi à Diaz, à ce qui allait se passer cette nuit, si toutefois ils parvenaient jusqu'à l'hôtel.

Au moment où elle se disait qu'elle ne pourrait pas faire un pas de plus, elle aperçut, en levant les yeux, leur monstrueux pick-up. Elle n'avait jamais rien vu de plus réconfortant.

— Les clefs ? Vous les avez toujours ? s'écria-t-elle soudain.

L'avantage du jean mouillé, c'est qu'il colle à la peau. Par conséquent, les objets qui se trouvent dans les poches ont tendance à y rester, même dans les rapides. Non sans difficulté, Diaz enfila ses doigts dans sa poche glacée et en extirpa les clefs.

— Merci, mon Dieu ! souffla-t-elle.

À présent, restait à monter dans ce fichu monstre.

Diaz eut beau essayer de la hisser, il n'y réussit pas. Enfin, il parvint à la pousser suffisamment pour qu'elle prenne appui sur le marchepied, d'où elle accéda au plancher puis au siège. Bien que la situation n'ait rien de drôle, il valait mieux en rire qu'en pleurer. Diaz lui-même dut s'agripper au volant pour se hisser à bord. Il tremblait si fort qu'il dut s'y reprendre à trois fois pour mettre la clé dans le contact.

Heureusement, il faisait plus chaud dans le 4 x 4 que dehors et, bientôt, le chauffage leur parvint par les bouches d'air. Il prit à l'arrière deux sweat-shirts portant encore leurs étiquettes. Sans doute les avait-il achetés le jour même, au cas où : Sa prévoyance avait quelque chose d'étonnant, vu qu'il ne pouvait pas deviner qu'ils tomberaient dans la rivière.

Diaz retira sa chemise désormais sans manches et son tee-shirt. Malgré son épuisement, Milla était encore en état de s'intéresser à son large torse et à son abdomen musclé. Quand elle retira son chemisier et son soutien-gorge trempés, il l'attira soudain entre le volant et lui et l'embrassa. Leurs torses dénudés frottaient l'un contre l'autre, le léger duvet de Diaz piquant les pointes de ses seins dressées sous l'effet du froid et de l'excitation. Elle passa un bras autour de son cou et un autre dans son dos, contre ses muscles durs. Il l'embrassait sans timidité ni douceur, comme s'il avait renoncé à attendre qu'ils soient à l'hôtel. Il caressa ses seins, découvrant leur forme, leur douceur et leur taille dans sa main.

Milla gémit. Elle n'avait pas ressenti cela depuis longtemps, trop longtemps, et n'arrivait toujours pas à croire qu'il puisse la désirer comme elle le désirait.

Quand il mit fin au baiser, il tremblait toujours, mais plus à cause du froid.

— Nous ferions mieux de nous habiller, dit-il sur un ton bourru en lui enfilant lui-même un sweat-shirt.

Elle faillit pleurer de bien-être en sentant sur sa peau l'étoffe épaisse et sèche de ce vêtement d'homme largement trop grand pour elle. Diaz enfila le sien, puis se déchaussa, retira ses chaussettes et posa ses pieds livides contre la bouche d'air située près du sol. Milla fit de même de son côté. Malgré la chaleur qui envahissait rapidement l'habitable, ils grelottèrent encore pendant un bon quart d'heure. Quand Diaz se sentit suffisamment réchauffé pour conduire, il faisait nuit noire.

La route était longue, jusqu'à Boise. Bien que réchauffée, Milla se sentait épuisée. Il devait être dans le même état.

— Vous vous sentez capable de conduire ou voulez-vous que nous nous arrêtions quelque part ?

— Je vais y arriver. Sur l'autoroute, nous nous arrêterons dans le premier restaurant, quel qu'il soit, pour manger quelque chose.

C'était comme une promesse de paradis. Milla repoussa ses cheveux emmêlés. Elle devait ressembler à une gorgone. Aucun restaurant n'accepterait de les servir, sauf peut-être un de ces repaires pour motards.

— Je suppose que le pistolet a disparu ?

— Au fond de la rivière.

— Dommage. Ça aurait pu nous aider à nous faire servir au restaurant.

Diaz lui jeta un coup d'œil en souriant.

— J'en fais mon affaire.

La chance voulut qu'ils trouvent un fast-food avec drive-in. Milla engloutit son deuxième hamburger de la journée. Ils dégustèrent ensuite avec délices deux grands cafés.

— Il va falloir trouver un endroit où l'on vende des préservatifs. Je n'en ai pas un seul.

Il semblait tendu et passa nerveusement une main sur son visage.

— Nous pouvons attendre. Nous ne sommes pas obligés de le faire si vous avez changé d'avis, dit Milla, soudain mal à l'aise.

— Non, ce n'est pas ça. C'est juste que... je n'ai eu aucune partenaire depuis deux ou trois ans et...

— Deux ou trois ans ? Vous me battez, même si je ne suis pas à proprement parler une chaude lapine.

— Je veux que ce soit bon pour vous, mais je ne pourrai probablement pas attendre.

— Il y a des chances pour que moi non plus.

Depuis leur dernier baiser en effet, son corps vibrait d'impatience.

Il revint à la charge.

— Mais ensuite, je serai opérationnel pour le reste de la nuit et je me rattraperai.

Il était d'une nervosité inquiétante. De nature méticuleuse, Milla n'aimait pas le vagabondage sexuel mais l'honnêteté de Diaz avait quelque chose de rassurant.

— Êtes-vous en bonne santé ?

— Oui. J'ai eu peu de partenaires, et jamais de prostituées ou de droguées. Et tous les trois mois, lorsque je donne mon sang, je reçois une analyse.

Sa franchise la toucha. Diaz était si sûr de lui en bien des domaines qu'elle aimait cet aspect plus humain. Elle devinait qu'il avait besoin d'avoir absolument confiance en une femme pour baisser sa garde, et que même s'il avait une relation intime avec elle il devait refréner ses émotions.

Ce soir, elle en aurait le cœur net.

— Oublie les préservatifs, je suis sous contraception, dit-elle en l'embrassant.

Il prit le contrôle du baiser. Même si son expérience sexuelle était limitée, il savait indiscutablement ce qu'il faisait. Il embrassait avec passion, une certaine rudesse et une urgence grandissante. Puis il se dégagea, le regard sévère et farouche, démarra et fit route vers Boise.

Plus ils approchaient de l'hôtel, plus la tension grandissait entre eux, au point de devenir étouffante. Milla bouillait de la tête aux pieds et songeait fiévreusement à ce qu'elle s'apprêtait à faire : au mépris de tout bon sens, elle allait coucher avec Diaz. C'était peut-être une simple réaction après le danger auquel ils avaient échappé ensemble, et peut-être le regretterait-elle le lendemain, mais elle allait le faire.

Son désir pour lui était si fort qu'il en devenait douloureux et sans doute aurait-elle un orgasme au moment même où il la toucherait. Elle faillit lui demander de s'arrêter sur le bas-côté, afin qu'elle puisse lui grimper sur les genoux et en finir avec ce supplice ; mais, tout comme lui, elle voulait que cela se passe dans un lit. C'est pourquoi, serrant les dents, elle se tut.

Enfin, ils arrivèrent. Diaz renfila ses boots mouillés et descendit. Milla, qui ne tenait pas à sauter à terre avec ses semelles d'écorce, attendit qu'il vienne la chercher. À sa grande surprise, au lieu de la faire glisser contre son corps, il la déposa au sol en la tenant à distance respectable. En levant les yeux vers lui, elle découvrit sur son visage l'expression dure et lointaine qu'elle s'attendait à y voir. Néanmoins, il la serra contre lui pour entrer dans l'hôtel.

Le réceptionniste, sans doute peu habitué à voir des clientes ainsi chaussées, les regarda d'un air intrigué. Grâce aux sweat-shirts neufs, du moins n'avaient-ils pas l'air de sans-abri.

Dans l'ascenseur, ils restèrent silencieux. Milla sentait les battements de son cœur et avait des picotements jusqu'au bout des doigts.

Lorsque Diaz glissa sa carte dans le boîtier, ô miracle ! celle-ci fonctionna.

Il la fit entrer dans sa chambre et alluma la lumière dans le minuscule couloir. Milla, qui se sentait soudain dans la peau d'Annie, la petite orpheline, se dirigea vers la porte qui faisait communiquer les deux chambres.

— Euh... je vais déballer mes pieds, prendre une douche et...

— Assieds-toi.

Diaz la fit asseoir et s'agenouilla pour dénouer le tissu qu'il avait enroulé autour de ses pieds. Quand il eut terminé, il les examina

soigneusement ; elle s'en était sortie indemne.

Puis il se leva et Milla l'imita.

— Je vais prendre une douche, dit-elle en essayant de le contourner.

Il la prit par la taille et l'attira contre lui.

— Ça peut attendre.

— Mes cheveux... l'eau de la rivière...

— Cette eau était claire.

— Mais je préfère me sentir propre.

Soudain nerveuse, elle cherchait des prétextes pour repousser le moment de passer à l'acte. Elle n'avait pas fait cela depuis longtemps et Diaz n'était pas un homme ordinaire. Ces deux évidences la poussaient à lever le pied.

Diaz lui déboutonna son jean.

— Je te veux telle que tu es, dit-il en l'embrassant.

Rien de romantique, chez lui. Ni mots doux murmurés à l'oreille, ni gestes galants. Rien que ce baiser sans fin, charnel et affamé. Jamais auparavant on ne l'avait embrassée ainsi, avec cette intensité qui ramenait tout à l'essentiel : un homme, une femme. Il avait glissé une main sur sa nuque et lui tenait la tête rejetée en arrière pour mieux s'abreuver à sa bouche. C'était comme une prise de possession. Pourtant, tout en prenant, il donnait. Du plaisir. Un plaisir qui consumait Milla comme un feu allumé seulement à l'aide de sa bouche et de sa langue.

Son sexe gonflé et dur comme la pierre appuyait contre son ventre. Prise de fièvre, Milla recula légèrement afin de lui retirer son pantalon et de libérer son membre. Elle le prit entre ses doigts, savourant sa dureté, la douceur de sa peau, puis imprima un mouvement de va-et-vient à sa main, ce qui arracha un râle sourd à Diaz qui frémit.

Il l'allongea sur le lit et la déshabilla en quelques secondes. Quelques secondes de plus et il était nu lui aussi. Puis il lui écarta les jambes et s'allongea sur elle sans attendre de permission. Se tenant sur un bras, il guida son sexe et du même mouvement entra en elle.

Il s'immobilisa, haletant, tout en la regardant au fond des yeux. Presque incommodée par l'intensité de sa présence en elle et fascinée par son visage crispé, Milla ne bougea pas. Malgré l'irrésistible montée du plaisir, elle restait au bord de quelque chose qu'elle se sentait incapable de contrôler. Soudain, Diaz prit une inspiration saccadée et la pénétra complètement.

Milla le serra de toutes ses forces, de tout son corps ; sa vue se troubla et ce fut la jouissance, comme un éblouissement par vagues successives. Jamais auparavant elle n'avait joui de cette façon, dans cet oubli total de tout ce qui n'était pas son corps, ni le plaisir qui

courait par spasmes dans son ventre, ses jambes et chacun de ses nerfs. Diaz l'accompagna, cherchant lui aussi la jouissance et prolongeant du même coup la sienne. De nouveau, il eut ce rôle rauque et se cambra, agité de convulsions. Son bassin allait et venait violemment et, quelques longues secondes plus tard, tremblant de tout son corps, il s'effondra sur elle.

Puis ce fut comme un désert désolé et vide. Milla gisait sous lui, trop épuisée pour bouger, respirant à peine et luttant contre l'envie de pleurer. Jamais auparavant elle n'avait pleuré après l'amour et n'avait aucune raison de le faire. Pourtant, elle avait désespérément besoin de réconfort. Elle aurait aimé enfouir son visage contre lui et sangloter comme une enfant.

Parce qu'elle venait de commettre une erreur monumentale ou parce c'était fini ?

Elle sentait en Diaz, qui pesait de tout son poids sur elle et reprenait progressivement son souffle, une imperceptible tension. Comme si son corps ne se détendait jamais complètement, ou comme s'il songeait déjà à partir.

Qu'était-on censé dire après une telle expérience ? « Waouh » semblait déplacé. « Encore », voilà ce qu'elle avait envie de dire. En cet instant, elle aurait voulu ne plus jamais être séparée de son corps. Certes, elle n'allait pas tarder à recouvrer la raison. Dans quelques minutes, peut-être, ou demain. En attendant, elle voulait le sentir en elle, connaître encore l'expérience qu'elle venait de vivre, bien qu'elle doutât d'avoir la force de recommencer, ou d'y survivre si elle le faisait.

— Encore.

Elle n'aurait pas pu ne pas le dire. Elle passa ses jambes autour de lui, s'accrocha à lui et bascula son bassin pour retenir son membre qui se détendait.

Il eut ce rire rauque et sourd et elle sentit son souffle dans ses cheveux.

— Je n'ai plus seize ans. Donne-moi quelques instants.

Bien qu'encore un peu essoufflé, il ne se retira pas. Elle eut l'impression qu'il devenait plus lourd, comme s'il se détendait enfin. Il se cala en elle, pour rester en elle, et murmura :

— Ça a bien duré quinze secondes.

— Je n'ai pas attendu autant.

— Tant mieux. Endors-toi.

Contrairement au soir où il lui avait dit la même chose, dans le cimetière, le sentir sur elle était si merveilleux que Milla dut se retenir de pleurer. Comment voulait-il qu'elle dorme alors qu'il pesait une tonne, qu'elle pouvait à peine respirer et avait envie de rire et de pleurer à la fois ? Comment aurait-elle pu s'assoupir alors qu'elle

redoutait de le voir partir si elle relâchait son étreinte ? La fatigue étant la plus forte, c'est pourtant ce qu'elle fit.

Milla se réveilla en sentant un lent va-et-vient en elle. De ses mains rugueuses, Diaz maintenant son bassin contre le sien. S'il n'avait qu'une expérience limitée, il savait ce qu'il faisait, connaissait tous les points érogènes de son corps et s'en servait pour l'amener au sommet du plaisir en s'arrêtant toujours à temps pour ne pas la faire jouir tout de suite. Cette deuxième fois fut aussi longue que la première avait été brève. Au bout d'un moment, elle voulut lutter pour reprendre le contrôle, l'obliger à la faire jouir, mais il était le plus fort et attendit d'être prêt. Puis, en quelques mouvements vigoureux, il bascula avec elle dans l'extase.

Elle put enfin prendre une douche, encore que la douche avec lui ressemblât plutôt à une orgie. À un moment donné, il remarqua le patch qu'elle portait à la hanche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un patch contraceptif.

— Je n'en avais jamais vu. Et s'il se décolle ?

— Aucun ne s'est jamais décollé tout seul. De toute façon, je vérifie sa présence à chaque fois que je me douche.

Il effleura la courbe et la pointe de ses seins, l'air grave.

— C'est la première fois que je fais l'amour sans préservatif.

— La première fois ?

Il hocha la tête. Elle regarda ses doigts descendre le long de son ventre, puis se glisser entre ses jambes et s'introduire en elle.

— J'aime ça, murmura-t-il.

— Quoi ?

Elle avait complètement perdu le fil de la conversation.

— J'aime venir en toi. Alors ne perds pas ce patch.

Milla n'avait jamais eu que des expériences sexuelles très classiques et mettre la bouche était ce qu'elle avait fait de plus osé. Or, Diaz ne connaissait aucune limite avec elle et l'enivrait de plaisir. Elle lui laissa faire tout ce qu'il voulait. Il la prit sous la douche, par terre, sur la coiffeuse, debout contre un mur. C'était le sexe comme elle ne l'avait jamais connu, brut, puissant, à la fois imaginatif et primitif. Elle en redemandait toujours, le prenant dans sa bouche pour l'exciter, caressant ses bourses pour les sentir durcir et lui faisant à son tour ce qu'il venait de lui faire, pour le plaisir d'entendre son rôle.

Le matin venu, elle avait mal partout et sut tout de suite qu'elle aurait du mal à marcher. Le matin venu, elle avait pratiquement oublié ce qu'était la vie sans le corps de Diaz, sans l'amour avec lui. Le matin venu, elle était sienne.

En s'éveillant, elle vit la lumière qui filtrait autour des rideaux fermés. Diaz était allongé près d'elle, un bras autour de sa taille, et son

souffle chaud caressait son épaule. Milla se sentit toute chose. Même si cette pensée la consternait, le fait était là : elle lui appartenait comme jamais elle n'avait appartenu à David et ce n'était pas facile à admettre. Jusqu'à l'enlèvement de Justin, elle avait été heureuse en mariage. Cependant, elle était restée elle-même et David aussi. Absorbé par son travail comme il l'était, il existait entre eux une infime distance qui lui convenait parfaitement. Elle aimait cette sensation d'autonomie, ce contrôle qu'elle exerçait sur sa propre vie...

Or, David était un homme civilisé, tandis que Diaz... ne l'était pas. Il ne l'avait pas laissée garder ses distances.

Elle avait parfaitement conscience d'avoir couché avec un prédateur. Pourtant, jamais elle ne s'était sentie autant en sécurité qu'entre les bras de cet homme dangereux et imprévisible. S'il s'était servi d'elle pour son plaisir, il l'avait aussi laissée se servir de lui aux mêmes fins. Cette nuit n'avait pas été qu'une expérience sexuelle, comme elle s'y attendait. C'était comme une... appropriation, brutale, charnelle, inattendue.

Comment aurait-elle pu deviner qu'il cherchait cela ? S'il ne s'était agi que de sexe, elle aurait pu mieux gérer ses émotions, mais Diaz savait parfaitement ce qu'il faisait. Il s'était servi de l'émoi physique pour faire naître un sentiment. Ils avaient pris possession l'un de l'autre, s'étaient liés l'un à l'autre. Pas seulement par le souvenir de ce qui s'était passé entre eux, mais par quelque chose d'autre, quelque chose de primitif et d'essentiel qu'elle ne parvenait pas à définir.

L'amour ? On ne pouvait pas appeler cela ainsi. Cette attirance viscérale qui existait entre eux n'était pas de l'amour ; elle était absolument certaine que Diaz n'était pas amoureux. C'était une sorte de ressemblance, d'évidence entre eux, comme s'ils formaient les deux parties complémentaires d'un tout. Cette idée la mit encore plus mal à l'aise. Ressemblait-elle à Diaz ? Était-elle aussi impitoyable ? Était-elle devenue comme lui à force de chercher Justin ?

Il s'étira et posa un baiser sur son épaule.

— Il faut aller à l'aéroport.

Milla n'avait pas envie de bouger.

— Il me reste deux jours de vacances.

Elle aurait dû rentrer à El Paso, elle le savait. Diaz, lui, devait continuer à rechercher Pavôn. À présent qu'ils avaient la quasi-certitude que quelqu'un l'avait orientée dans de fausses directions depuis le début, de nouvelles pistes s'offraient, mais ces dix ans de recherches vaines l'avaient fatiguée. Hier, elle avait failli mourir noyée. Serait-ce tellement impardonnable de sa part de voler deux petits jours rien que pour elle ? Deux jours, c'est tout ce qu'elle demandait. Jamais auparavant elle n'avait éprouvé le désir de le faire.

— Que va-t-il se passer si on rentre ?

— Je vais probablement aller au bureau, répondit-elle sans mentir.

À El Paso, les choses seraient différentes : c'était là que tout se passait. Elle ne pouvait pas y retourner sans retourner au travail. Tandis qu'à Boise, elle était dans un autre univers et ne connaissait personne.

Diaz se retourna pour décrocher le téléphone.

— J'annule nos réservations.

Arturo Pavôn aimait à dire qu'il n'oubliait jamais une insulte. Il aimait qu'on le regarde avec méfiance, qu'on détourne les yeux devant lui. De fait, il n'oubliait aucune offense, réelle ou imaginaire. Une seule personne l'avait blessé impunément, et ce souvenir avec lequel il vivait en permanence lui nouait l'estomac. Il n'avait ni oublié ni renoncé à se venger. Le moment viendrait, tôt ou tard. Un jour, leurs chemins se croiseraient et cette garce d'Américaine regretterait d'avoir vu le jour.

Cela faisait dix ans qu'il attendait de lui faire payer pour son œil.

Il aurait pu la coincer un nombre incalculable de fois, avec cette manie qu'elle avait d'aller poser des questions indiscrettes aux quatre coins du pays. Seulement, Gallagher avait dit non : elle était trop connue. Sa disparition soulèverait trop de questions. Dans le meilleur des cas, ils seraient obligés de dépenser une fortune pour acheter le silence de certains fonctionnaires. Dans le pire, ils finiraient leurs jours en prison, soit aux États-Unis, soit au Mexique, selon l'endroit où ils seraient arrêtés. Pavôn, quant à lui, préférerait les prisons américaines, avec air conditionné, cigarettes et télé couleur.

Gallagher... Pavôn se méfiait de lui comme de n'importe qui. Leur fructueuse association durait depuis longtemps. Rien n'arrêtait Gallagher dès lors qu'il s'agissait d'argent. À l'époque où Pavôn avait fait sa connaissance, c'était un crève-la-faim plein de fougue, de courage et d'idées, mû par une totale absence de scrupules. Il savait gagner de l'argent, et lorsqu'il n'arrivait pas à en gagner, il le volait. Qu'importe le nombre de victimes qu'il laissait sur le carreau. Un gars qui irait loin.

Pavôn avait compris qu'il valait mieux s'associer à un homme comme celui-là, plutôt que de continuer en solo et de risquer de faire un jour figure de rival à abattre. C'est pourquoi il s'était débrouillé pour lui devenir indispensable. Gallagher voulait faire disparaître quelqu'un ? Pavôn s'en chargeait. Gallagher voulait voler quelque chose ? Pavôn volait. Quelqu'un avait besoin d'une bonne correction ? Pavôn s'assurait avec le plus grand plaisir que la personne en question n'oublierait jamais qu'il ne fallait pas marcher sur les plates-bandes du *senor* Gallagher.

Tout s'était bien passé pour Arturo, jusqu'à ce jour de 1993. Le boulot était pourtant simple : enlever le bébé blond à la *gringa* qui venait faire son marché au moins trois fois par semaine. Arrivés au village, Lorenzo et lui avaient attendu. Par chance, le jour même, elle était venue.

Cela aurait dû être un jeu d'enfant. Seul problème : le bébé se trouvait non pas dans ses bras ou dans un couffin, mais dans un porte-bébé. Heureusement, Lorenzo ne sortait jamais sans son couteau. Le plan était simple : ils la coinçaient, Lorenzo coupait les bretelles du porte-bébé, Pavôn s'emparait du gosse et ils prenaient leurs jambes à leur cou. De riches américains étaient prêts à payer le prix fort pour adopter un bébé blond et celui-ci était une proie facile. La jeune *gringa* était occupée à faire ses achats et, comme toutes les Américaines, elle manquait de nerf et n'était pas préparée à affronter le danger.

Ils l'avaient sous-estimée. Au lieu de piquer une crise et de se mettre à hurler sans rien faire, elle s'était battue avec une férocité inattendue. Parfois encore, Arturo était réveillé par des cauchemars dans lesquels il sentait ses ongles lui arracher l'œil, revivait la douleur, l'épouvante, son visage comme une plaie béante.

Grâce à Lorenzo, qui avait poignardé cette salope dans le dos, ils avaient pu filer. Malheureusement, elle avait survécu. Lui-même avait dû affronter une longue convalescence, sans cesser de la maudire et de jurer de se venger. À la place de son œil, il ne restait qu'une paupière vide avec une cicatrice, et sa joue avait gardé les marques de ses ongles. Une fois suffisamment remis pour se déplacer, il s'était rendu compte qu'il n'avait plus la même perception des distances et ne tirait plus aussi bien. Et surtout, il ne pouvait plus passer inaperçu dans la foule : tout le monde remarquait son visage ravagé.

Cette fille lui avait gâché la vie ; il n'était pas près d'oublier.

Toutefois, un problème encore plus grave venait de surgir, un problème qui lui faisait peur. Cette fille, il s'en occuperait en temps voulu, mais ce Diaz... S'il tenait à la vie, il allait devoir redoubler de prudence maintenant que Diaz le poursuivait.

Tout le monde le savait, Diaz faisait ça pour l'argent. Pavôn, quoique fier de sa réputation entièrement justifiée, avait toujours fait en sorte de ne pas trop attirer l'attention des autorités. Invisible au radar, comme disait Gallagher. Par conséquent, qui avait-il pu irriter qui ait assez d'argent pour se payer les services de Diaz ? Après avoir tourné et retourné la question, il n'avait trouvé qu'une réponse.

En apprenant que Milla Boone se trouvait à Guadalupe la nuit où ils avaient transporté cette Sisk avant de l'envoyer *ad patres*, il avait eu peur rétrospectivement. Depuis dix ans, sur ordre de Gallagher, il avait toujours évité de se trouver au même endroit qu'elle. Était-ce une coïncidence si elle avait annoncé ce soir-là, devant une *cantina*

bondée, qu'elle offrait dix mille dollars américains à qui lui permettrait de trouver Diaz ? Si elle était prête à offrir une telle somme pour une simple information, de combien de milliers de dollars disposait-elle ? Et pourquoi cherchait-elle Diaz, sinon pour louer ses services ? On n'appelait pas Diaz simplement pour lui dire qu'on aimait beaucoup ce qu'il faisait, et on ne le payait pas dix mille dollars pour ça.

Pavôn n'avait pas tardé à comprendre. De toute évidence, Milla Boone avait mis Diaz à ses troussees. Peu de temps après, d'ailleurs, il avait appris que ce dernier le cherchait. Il n'avait même pas essayé de savoir pourquoi : Diaz ne cherchait pas quelqu'un pour bavarder avec lui de la pluie et du beau temps. Les gens qu'il traquait disparaissaient généralement, sauf ceux qu'on retrouvait morts. Ceux-là, on les retrouvait facilement. Les autres, on n'entendait plus jamais parler d'eux. Ce que Diaz pouvait bien faire d'eux ? Mystère.

Il avait donc immédiatement quitté l'État du Chihuahua et vivait au jour le jour. Diaz ne renonçait jamais ; le temps n'avait pas d'importance pour lui.

Pour la première fois de sa vie, Arturo Pavôn avait peur. Il s'était réfugié dans le Golfe du Mexique, où un lointain cousin avait mis à sa disposition un petit bateau de pêche. La région, avec sa jungle, ses marais, ses moustiques et ses plates-formes offshore, n'était pas envahie par les touristes comme le reste du Mexique.

Après avoir embarqué le nécessaire à bord, il était parti dans le golfe, où personne ne pouvait l'approcher sans être vu, à moins que Diaz n'arrive en tenue d'homme-grenouille. Depuis que cette dernière éventualité lui était venue à l'esprit, Pavôn scrutait non seulement l'horizon, mais les fonds autour du bateau.

Lui, l'enfant du désert, se sentait profondément malheureux dans ce climat à la moiteur épaisse. En outre, comme c'était la saison des ouragans, il écoutait la météo marine chaque jour. Si une tempête devait passer sur le golfe, il préférerait être loin à l'intérieur des terres avant qu'elle n'arrive.

Une fois par semaine, il regagnait la terre ferme pour s'approvisionner et appeler Gallagher. Ce dernier, en effet, n'utilisait jamais son mobile, dont il se méfiait, pour parler affaires. Il poussait la prudence jusqu'à ne pas se servir des téléphones sans fil. Pavôn avait bien essayé de le persuader de s'acheter un mobile sécurisé, mais la méfiance viscérale de Gallagher était l'une des particularités qui faisaient son charme.

Depuis qu'il savait Diaz à ses troussees, Pavôn voyait d'un autre œil ces précautions qui lui sauveraient peut-être la vie.

La seule solution qu'il ait envisagée pour assurer son avenir consistait à éliminer à la fois Diaz et Milla Boone. Diaz, parce qu'il

représentait une menace immédiate, et la fille parce qu'elle louerait les services d'autres tueurs jusqu'à ce qu'elle ait sa peau. Comment elle avait fait le lien entre lui et l'enlèvement, Pavôn l'ignorait. Quelqu'un avait dû parler, malgré les relations de Gallagher.

Cela dit, tuer quelqu'un demandait des calculs très précis, du moins dans le cas de Diaz. Pour la fille, ce serait plus facile, c'est pourquoi il s'en occuperait en dernier. Peut-être même pourrait-il lui montrer ce qu'est un vrai homme avant de la tuer. Il avait trouvé une fin idéale pour elle : quand il aurait fini de s'amuser avec elle, il en ferait don à la cause, en signe de bonne volonté !

Le plus difficile allait être d'approcher Diaz. Ce type était plus insaisissable qu'un courant d'air. Il apparaissait et disparaissait sans laisser de trace. Pour le retrouver, il allait devoir servir lui-même d'appât, en prenant d'innombrables précautions. Il devait amener Diaz dans un endroit et dans un contexte où lui, Pavôn, contrôlerait tous les paramètres, afin qu'il ne comprenne pas tout de suite que l'appât était armé jusqu'aux dents.

Tout cela demandait de la réflexion et un plan méticuleux. Ce n'était pas une affaire à monter à la va-vite. Si tout n'était pas parfait, il risquait d'y laisser sa peau.

Personne n'étant plus prudent et méticuleux que Gallagher, Pavôn profita de son coup de fil hebdomadaire pour lui faire part de son plan.

— Il faut attirer Diaz jusqu'à moi, mais de telle sorte qu'il ne se doute pas qu'on cherche à l'attirer.

— Bonne idée, dit Gallagher. Je vais y réfléchir. Où es-tu, en ce moment ?

— En lieu sûr.

Gallagher n'était pas le seul à cultiver la prudence.

— Il faut qu'on se voie.

Ah. Cela signifiait qu'il souhaitait lui dire quelque chose qu'il ne voulait pas évoquer par téléphone.

— Je ne peux pas venir aujourd'hui.

Il aurait pu, mais il aimait mieux que Gallagher l' imagine très loin, peut-être même au Chiapas, l'État le plus au sud du Mexique.

— Bon, quand alors ?

Gallagher paraissait contrarié et... inquiet ? Mais pourquoi serait-il inquiet ? Ce n'était pas lui que Diaz cherchait.

Soudain, Arturo comprit que le danger pouvait aussi venir d'un autre que Diaz. Lui, Pavôn, était un maillon, non seulement entre Gallagher et ce qui se passait actuellement, mais entre Gallagher et l'enlèvement du gamin de Milla Boone. Pour Gallagher, le meilleur moyen de se protéger était de briser ce maillon.

— Disons peut-être... dans deux semaines ?

— Deux... Bon sang ! Je sais que tu peux être là avant !

— Mais je n'ai peut-être pas envie de quitter cet endroit paradisiaque. J'ai tout ce qu'il me faut, ici, et personne ne peut me trouver. Là où tu es, beaucoup de gens connaissent mon visage. Je dois me demander de qui les gens ont le plus la frousse : du *senor* Gallagher ou du *senor* Diaz ? Si le *senor* Diaz met son couteau sur la gorge d'un type et lui demande s'il m'a vu, ce type préférera-t-il mentir ou dire la vérité ? Moi je crois qu'il se pissera dessus mais qu'il dira la vérité.

Gallagher poussa un long soupir.

— Bon, très bien. Si tu as peur, tu as peur. Quand tu auras à nouveau quelque chose dans le pantalon, appelle-moi pour convenir d'un rendez-vous.

Gallagher croyait-il pouvoir lui faire oublier toute prudence en le piquant au vif ? Pavôn raccrocha en souriant mais son sourire s'évanouit vite. Qu'allait-il faire, maintenant qu'il ne pouvait plus compter sur l'aide de Gallagher ?

Il ne lui restait qu'une solution : s'occuper de Diaz tout seul. Mais comment ? Là était la question. Et s'il se servait de la fille comme appât ? Si Diaz travaillait pour elle, il viendrait à son secours, à moins de flairer un piège. Comment la capturer sans éveiller les soupçons ?

Il n'avait pas renoncé à servir lui-même d'appât, mais pour elle, pas pour Diaz. Une fois assuré que Diaz serait occupé ailleurs, il ferait parvenir à cette Boone un message qui ne la laisserait pas insensible. Incapable d'attendre le retour de Diaz, elle viendrait seule et c'est là qu'il la coincerait. Quand il l'aurait, il aurait Diaz. Peut-être pas tout de suite, mais il pourrait toujours s'amuser en attendant.

C'était vraiment un plan excellent.

Les jours passèrent et un temps plus frais s'installa. Bien qu'en dehors d'une vague de chaleur l'été ait été plutôt doux, Milla voyait comme toujours arriver l'automne avec soulagement. Elle put se rendre à son rendez-vous avec Susanna afin d'obtenir le renouvellement de ses patchs contraceptifs juste avant d'en être à court, ce qui valait mieux étant donné le changement radical intervenu dans sa vie amoureuse.

— Je voulais te présenter mes excuses pour ce qui s'est passé, dit Susanna d'un air contrit. J'étais à côté de la plaque. J'aurais dû t'écouter au lieu de me croire plus maligne.

D'abord, Milla la regarda sans comprendre. Peu encline à bavarder lorsqu'elle avait les pieds dans les étriers, elle était en train de penser à tout autre chose. Depuis peu, « tout autre chose » avait furieusement tendance à devenir synonyme de « Diaz ».

Enfin, reprenant ses esprits, elle se rappela la scène avec True.

— Ce n'est pas grave, tout va bien. Il ne voulait pas admettre que

je refuse et avait besoin que je lui dise non une fois de plus. Il ne m'a pas rappelée depuis.

— Tant mieux. Je veux dire, s'il ne t'importune pas. Mais l'association ? Il fait toujours partie de vos sponsors ? Tu peux t'asseoir.

— Il prétend que le fait d'avoir été éconduit ne remet pas en cause son soutien financier. Je suis bien obligée de le croire.

— Tant mieux. Je ne le crois pas susceptible. Bien que je ne le connaisse pas beaucoup, il ne m'a pas l'air du genre à boudier.

Milla éclata de rire. Non, True ne lui faisait pas l'effet d'un boudeur, songea-t-elle en se rendant compte qu'elle n'avait pas du tout pensé à lui ces derniers temps. Deux choses avaient monopolisé ses pensées : le travail et Diaz.

— Je l'ai appelé afin de lui présenter mes excuses, poursuivit Susanna. Nous avons bavardé de choses et d'autres. Il m'a dit que tu avais une piste concernant l'homme qui a enlevé Justin. Un certain Diego, ou Diaz...

— Non, rien d'intéressant en fin de compte.

Son instinct la poussait à ne rien dire à propos de Diaz. Maintenant qu'elle savait le genre de métier qu'il exerçait, moins elle parlerait de lui, mieux cela vaudrait.

— Mince ! Moi qui croyais que cette fois... Enfin, peu importe. Tiens-moi au courant si toutefois tu as du nouveau.

— Je n'y manquerai pas.

Mais ne savait-elle pas déjà beaucoup de choses qu'elle gardait pour elle ? Étant donné que, selon la théorie de Diaz, elle avait été menée en bateau depuis le début, mieux valait ne pas trop parler. Même si elle avait confiance en Susanna, pouvait-elle en dire autant de toutes les relations de cette dernière ? Ou des amis des amis de Susanna ? Sûrement pas. Aussi, prenant exemple sur Diaz, elle se tut.

— Tout va bien, dit Susanna en rédigeant l'ordonnance. Nous te contacterons lorsque nous aurons les résultats de tes examens.

— Laisse un message sur mon répondeur, si je ne suis pas là.

— Et si j'arrive à voler un moment pour déjeuner, je t'appelle, ajouta Susanna en souriant.

Milla lui rendit son sourire cependant, dès qu'elle fut seule pour se rhabiller, son sourire s'évanouit. Elle était rongée par l'inquiétude. Depuis leur retour d'Idaho, Diaz vadrouillait au Mexique. À deux reprises, il était arrivé chez elle le soir, sale, maussade, amaigri. Une femme sensée aurait gardé ses distances vis-à-vis d'un homme aussi dangereusement à cran, mais elle avait renoncé à se conduire de manière sensée. À chaque fois, elle l'avait nourri, mis sous la douche, et avait lavé ses vêtements. À chaque fois, il l'avait laissée faire en la fixant d'un œil sombre et sauvage qui la rendait toute chose car elle

savait qu'il calculait le temps dont il disposait. Et à chaque fois, il s'était précipité sur elle à peine sorti de la douche.

Après avoir satisfait son appétit sexuel, il avait généralement faim. Quoi qu'il mangeât, il ne semblait jamais rassasié. Elle lui faisait un sandwich et l'écoutait lui raconter ce qu'il avait découvert, c'est-à-dire presque rien. Mais au moins avait-elle la certitude que ce presque rien était du solide, et non plus un écran de fumée.

— On raconte que Pavôn travaille pour le même homme depuis le début, lui avait-il dit lors de son dernier passage, quatre jours plus tôt. Après le trafic de bébés, ils se sont tournés vers le trafic d'organes. Mais on a du mal à savoir quelque chose sur eux : ils ont su faire suffisamment peur aux gens pour obtenir le silence.

— As-tu retrouvé les enfants de Lola ?

— L'aîné a été tué lors d'une bagarre au couteau il y a une quinzaine d'années. J'ai retrouvé la trace du plus jeune, que Lola n'a pas revu depuis huit ans, à Matamoros. C'est un marin pêcheur ; il est en mer. Il devrait rentrer au port dans trois jours. Je serai là lorsqu'il arrivera.

Le lendemain, au réveil, Milla avait éprouvé une telle impression de... plénitude en le sentant à son côté qu'elle avait eu peur. Aussitôt, comme s'il devinait qu'elle était réveillée, Diaz l'avait attirée contre lui avant même d'ouvrir les yeux. Il semblait détendu avec elle, du moins à sa façon.

Sous le duvet de son torse, elle percevait la chaleur de sa peau et le battement vigoureux et régulier de son cœur. Comme son érection matinale commençait à se manifester, appelant la caresse, elle avait glissé une main sur son sexe.

— Quand je pense que je ne connais même pas ton prénom.

— Si, tu le connais : c'est James.

— Vraiment ? Je croyais que c'était une invention de ta part.

— James Alejandro Xavier Diaz, en version américaine.

— Xavier ? C'est la première fois que j'entends ce prénom. Et en version mexicaine ?

— C'est à peu près la même chose – aïe !

Il l'avait esquivée en riant parce qu'elle le pinçait à un endroit sensible. À chaque fois qu'il riait, elle fondait littéralement. Cela lui arrivait si rarement...

Profitant de son fou rire, elle s'était glissée sur lui pour accueillir son sexe en elle. Les yeux fermés, il s'était mis à lui masser les fesses. Milla adorait faire l'amour le matin, lorsqu'elle était encore tout engourdie de sommeil. Le temps paraissait n'avoir plus d'importance, et jouir ne semblait même plus nécessaire. Elle se serait presque contentée de rester là, de le serrer de tout son corps, mais presque, seulement. Dans ces moments-là, l'un des deux finissait toujours par

bouger et la première caresse brisait toute retenue. Ce matin-là, après quelques rapides va-et-vient, elle avait atteint le sommet du plaisir avant de s'effondrer sur lui. Il était alors venu sur elle pour jouir à son tour.

Après le petit déjeuner, il était parti et elle n'avait plus aucune nouvelle depuis quatre jours. La première semaine d'octobre s'achevait. Allait-il bien ? Avait-il retrouvé le fils de Lola ?

Après le départ de Milla, Susanna alla dans son bureau pour appeler True.

— Je viens de voir Milla. Tout va bien : elle ne sait rien sur Diaz. Elle croit que c'était une fausse piste.

Dans un premier temps, True ne répondit pas puis il poussa un juron.

— Elle a rencontré Diaz, pauvre idiot ! On les a vus ensemble le mois dernier à Juarez.

— Elle m'aurait menti ?

— Si elle prétend ne rien savoir sur lui, oui.

— Mais pourquoi ferait-elle une chose pareille ? Nous sommes amies depuis des années !

— Peut-être a-t-elle des soupçons sur toi. Peut-être Diaz en sait-il plus que je ne le croyais.

Pour une fois, True ne raccrocha pas au nez de Susanna, qui le devança. Elle avait toujours cru Milla un peu naïve, bien qu'admirable à plus d'un titre. Mais n'avait-elle pas été la plus naïve des deux ? Milla lui jouait-elle la comédie ?

La panique l'envahit soudain. Elle avait trop travaillé pour laisser tout s'effondrer maintenant. Elle devait réagir, et vite.

Diaz entra dans la petite *cantina* et se trouva une place partiellement plongée dans l'ombre, près du mur, d'où il pouvait observer les allées et venues des clients. La musique jouait fort, les tables métalliques étaient couvertes de bouteilles vides et un simple tonneau dans un coin, au fond, tenait lieu d'urinoir. Deux prostituées faisaient tourner leur petit commerce. Détendus, fermiers et pêcheurs mexicains, passaient là un bon moment. Ils reprenaient en chœur une chanson populaire et s'adressaient des toasts aussi nombreux qu'enthousiastes, qui appelaient d'autres bouteilles, qui appelaient à leur tour d'autres toasts. Le patron, le *cantinero*, avait la tête d'un homme qui a toujours un fusil à portée de main même si, dans un établissement aussi convivial, il devait rarement avoir l'occasion de s'en servir.

Suivre la trace d'Enrique Guerrero avait demandé à Diaz beaucoup de temps et de patience. Il avait pour ainsi dire ratissé la moitié du Mexique mais il l'avait finalement retrouvé, ce petit salaud, dans le port de Veracruz, dans cette *cantina* bondée et pleine d'odeurs, où il se sentait en sécurité au milieu de ses *compadres*.

Lola avait dû l'avertir, à moins que ce ne soient ces amis à Matamoros, car Enrique s'était enfui. Or, pourquoi aurait-il réagi ainsi s'il avait eu la conscience tranquille ? Il suffisait de le regarder pour savoir qu'il avait beaucoup de choses à cacher. Enrique était de ces sounois qui observent les autres pour les soulager d'une partie de leur argent lorsqu'ils sont trop saouls pour remarquer quoi que ce soit. Ce n'était certes pas du travail d'artiste mais dans la *cantina* mal éclairée et enfumée où l'alcool coulait à flots, même un gosse de cinq ans aurait tiré son épingle du jeu. Enrique buvait modérément, ce qui lui donnait sur les autres un avantage énorme. Néanmoins, bon nombre de paysans étaient munis de machettes, leur arme de prédilection, et s'en servir contre son prochain était presque un sport national. Enrique risquait donc beaucoup plus qu'un œil au beurre noir s'il se faisait pincer.

Diaz ne buvait pas du tout et se tenait parfaitement immobile, de sorte que la plupart des clients ne le remarquaient même pas. Il n'établissait aucun contact visuel et se contentait d'observer Enrique

en attendant son heure.

Du fait qu'il buvait peu, Enrique n'avait pas besoin d'aller jusqu'au tonneau sans quoi Diaz l'y aurait suivi et, de là, l'aurait entraîné vers la porte voisine, qui donnait sur un *callejón*, une ruelle. Personne n'aurait remarqué quoi que ce soit dans cette foule, ni réagi en le voyant faire. Il attendait donc, s'enfonçant dans l'ombre, sans jamais relâcher son attention.

L'aube n'était plus très loin lorsque Enrique se leva enfin en donnant de grandes tapes dans le dos de ses potes, à grand renfort d'exclamations et d'insultes hilares. Il avait dû dérober tout ce qu'il pouvait. C'était un bon calcul de sa part : lorsque tous ces individus auraient dessoûlé, ils croiraient sans doute avoir passé un bon moment et dépensé tout leur argent.

Quand il ouvrit la porte, la fraîcheur de l'air extérieur ne réussit même pas à s'immiscer dans le nuage de fumée compact qui emplissait la pièce. Afin de franchir la porte juste après lui, Diaz lui emboîta le pas d'une démarche si nonchalante qu'aucun observateur n'aurait pu deviner qu'il suivait quelqu'un.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, il posa une main sur la bouche d'Enrique. Un couteau pointé juste derrière l'oreille de ce dernier, il l'entraîna vers une ruelle obscure.

— Si tu tiens à la vie, parles. Si tu cherches la mort, essaie seulement de bouger, dit-il en espagnol.

Retirant sa main de la bouche d'Enrique, il lui entailla légèrement le cou, histoire de lui mettre les points sur les *i*, en lui faisant mal sans le blesser vraiment.

Enrique, qui bavait déjà de peur, promit tout, absolument tout ce que voulait le *senor*. D'ailleurs, il avait là une somme d'argent...

— Pas un geste, *cabron*, l'interrompit Diaz en enfonçant encore davantage son couteau.

De son autre main, il fouilla rapidement Enrique et le soulagea du couteau qu'il essayait de sortir de sa poche.

— Je ne veux pas de l'argent de tes amis. Réponds simplement à quelques questions.

— Tout ce que vous voudrez.

— C'est ta mère qui m'envoie. Je m'appelle Diaz.

Les genoux d'Enrique s'entrechoquèrent. Il se mit à débiter à l'intention de Lola des insultes bien senties, qui même si elle les avait entendues, ne lui auraient probablement fait ni chaud ni froid. La mère et le fils ne devaient pas s'adorer, sans quoi Lola n'aurait jamais dit à Diaz où trouver son rejeton. En fait, elle ne s'intéressait qu'à une personne : elle-même. Un trait de caractère qu'elle avait apparemment transmis à son fils.

— Il y a dix ans, tu habitais avec elle lorsqu'elle s'occupait des

bébés kidnappés.

— Je ne sais rien sur les bébés...

— La ferme. Ce n'est pas des bébés que je veux parler. Pour qui Arturo Pavôn et ton oncle Lorenzo travaillaient-ils ? As-tu déjà entendu un nom ?

— Un *yanqui*, bredouilla Enrique.

— Je ne te demande pas sa nationalité, *cabrón*, mais son nom.

— Non... pas de nom. Tout ce que je sais c'est qu'il habitait El Paso.

— C'est tout ?

— Je le jure !

— Dommage. Tout ça, je le savais déjà. Enrique se mit à trembler de tout son corps.

— Je ne l'ai jamais vu. Pavôn ne prononçait jamais son nom.

— Et Lorenzo ? Était-il aussi prudent, ou parlait-il à tort et à travers ?

— Il parlait beaucoup, *senor*, mais pour ne rien dire. Il ne savait rien du tout !

— Raconte-moi un peu ce qu'il disait. Je jugerai par moi-même si c'est du vent.

— C'était il y a longtemps, je ne sais plus...

Diaz émit un petit sifflement réprobateur. Terrifié, Enrique se mit à pleurnicher et une forte odeur d'urine émana de lui.

— Tu te rappelles le moment où Pavôn a perdu un œil en enlevant un bébé *gringo* ? C'est la mère de l'enfant qui le lui a arraché. Tu dois bien te souvenir de ça.

— Oui.

— Je savais bien que tu n'étais pas amnésique. Et de quoi te souviens-tu exactement ?

— Rien, rien sur l'homme d'El Paso ! Mais ce bébé, le bébé *gringo*... Lorenzo a dit que la femme médecin l'avait aidé.

La femme médecin.

Le Dr Kosper, l'amie de Milla, avait procédé à l'accouchement et gardé le contact depuis dix ans. Et elle vivait à El Paso.

Une pièce capitale du puzzle venait de trouver sa place.

Les prélèvements d'organes avaient été réalisés proprement, preuve qu'ils étaient l'œuvre d'une personne dotée de connaissances médicales, point important car un organe endommagé n'a aucune valeur. Certes, un employé des pompes funèbres aurait pu effectuer cette besogne, mais l'hypothèse du médecin était beaucoup plus plausible.

Et qui était le médecin qui avait vécu à la fois près du village où le bébé de Milla avait été enlevé et près de la frontière où l'on retrouvait les corps ?

Susanna Kospers, tout simplement.

Il devait avertir Milla.

À la mi-octobre, Diaz n'avait toujours pas donné signe de vie. Milla était tellement inquiète qu'elle n'arrivait plus à se concentrer sur quoi que ce soit. Lui était-il arrivé quelque chose ? Si le Mexique était en général un pays amical et hospitalier, il avait aussi ses côtés noirs, comme tous les pays. Même si elle croyait en Diaz, il pouvait être battu, débordé par un ennemi plus nombreux et n'était pas à l'épreuve des balles de gros calibre.

Dans les moments où elle ne se rendait pas malade d'angoisse, Milla était furieuse. Avait-il seulement pensé à ce qu'elle ressentirait si quelqu'un d'autre à qui elle tenait disparaissait ? Évidemment, il n'y avait aucune comparaison entre Justin et lui, si ce n'est les sentiments qu'elle éprouvait pour eux. Son fils, puis son amant : elle ne pouvait tout de même pas les perdre tous les deux de manière si cruelle, sans savoir ce qu'ils étaient devenus, et rester ravagée par la douleur, le vide et l'incertitude.

Lorsque Diaz réapparaîtrait, elle lui dirait deux mots, et tant pis pour lui si ça lui déplaisait ! Qu'il mette fin à leur relation si ça lui chante, mais tant qu'il y aurait une relation entre eux, elle refusait d'être traitée comme un simple objet sexuel bien commode lors de ses éventuelles visites.

À plusieurs reprises, elle avait essayé en vain de le joindre sur son mobile. Selon sa messagerie, il était toujours indisponible ou hors de portée de signal et s'il y avait possibilité de laisser un message, il n'avait pas activé cette fonction.

Milla s'occupait malgré tout car, malheureusement, l'ouvrage ne manquait pas à Limiers. On observait une recrudescence de fugues et d'enlèvements, sans parler des éternels auto-stoppeurs qui se perdaient dans les montagnes. Toujours est-il que Limiers se chargeait de lui remettre les pieds sur terre. En l'espace d'une seule semaine, elle dut se rendre successivement de Seattle à Jacksonville, en Floride, puis à Kansas City et enfin à San Diego avant de regagner El Paso. À son retour, elle était épuisée ; pourtant, elle consulta son répondeur aussitôt arrivée chez elle. Il y avait beaucoup de messages, mais pas un seul de Diaz. Il ne l'avait probablement pas appelée sur son mobile non plus, mais elle ne pouvait plus recevoir aucun appel et n'avait aucun moyen de savoir si on avait cherché à la joindre.

En y réfléchissant bien, elle n'avait pas reçu un seul appel sur son portable depuis plusieurs jours. Toujours entre deux avions, elle n'y avait pas vraiment prêté attention. Elle avait pris soin d'appeler le bureau dès qu'elle en avait eu la possibilité, mais si elle pouvait appeler, pouvait-on encore la joindre ?

Depuis son téléphone fixe, elle essaya d'appeler son mobile. Rien.

Agacée, elle raccrocha et jeta l'appareil au fond de son sac. Demain, à la première heure, elle le porterait à réparer et en emprunterait un, ou en achèterait un autre si nécessaire. Elle ne voulait même pas imaginer que Diaz avait peut-être essayé de la joindre et que cette saleté de mobile n'avait pas fonctionné. Connaissait-il seulement son numéro de fixe ? Elle ne se rappelait pas le lui avoir donné. Toutefois, s'il avait eu besoin de la contacter, il aurait sûrement laissé un message chez Limiers, ou appelé les Renseignements.

Où pouvait-il bien être ?

Le téléphone sonna.

— Senora Boone ?

— C'est moi-même.

Elle ne reconnaissait pas cette voix. Même si cet appel ressemblait au coup de fil du mois d'août, celui qui lui avait fait rencontrer Diaz, la voix était différente. La première était plus fine, plus douce. Celle-ci était rude, avec un accent différent.

— Vous vous intéressez à Arturo Pavôn ?

Ciel ! Pourvu que ce soit enfin une vraie information !

— En effet.

— Il sera à Juarez ce soir. À la *cantina* Blue Pig.

— À quelle heure ?

Son interlocuteur avait déjà raccroché. Lorsqu'elle voulut afficher le numéro de son correspondant, un message indiquant que cette fonction n'était pas disponible apparut.

Elle essaya désespérément d'appeler Diaz encore une fois. Après la troisième sonnerie, une voix impersonnelle lui apprit que ce numéro était momentanément injoignable.

Il était 16 h 30. À cause de la recrudescence de disparitions, toute l'équipe était dispersée : Brian dans le Tennessee, Joann dans l'Arizona. Quant à Debra et Olivia, elles étaient alitées à cause d'une gastro.

Pas question d'aller seule à ce rendez-vous. Bien qu'elle ignorât quel genre d'établissement était le Blue Pig, elle imaginait mal Pavôn fréquentant des clubs raffinés. Elle ne serait pas autorisée à y entrer s'il s'agissait d'une *cantina* ordinaire ; quant aux autres, toute femme qui y mettait les pieds était automatiquement traitée en prostituée. Donc, entrer au Blue Pig reviendrait à s'attirer des ennuis.

Quelle personne à la fois disponible et compétente pouvait l'accompagner ?

Elle n'en trouva qu'une.

Diaz lui avait demandé de se tenir à l'écart de True Gallagher. Il y avait sûrement une bonne raison à cela, en dehors de la simple jalousie. D'ailleurs, c'était avant qu'ils ne deviennent amants...

Cependant, en dehors de Brian et de Diaz, elle ne voyait pourtant aucun autre homme capable de s'adapter à la situation.

Elle renonça toutefois à cette idée. Diaz devait savoir ce qu'il faisait. Dès qu'elle le verrait, elle lui demanderait ce qu'il reprochait exactement à True mais, en attendant, elle devait se fier à son instinct : autrement dit ne faire confiance qu'à Diaz.

Il devait bien y avoir quelqu'un d'autre... L'ennui, c'est qu'à force de se concentrer sur le travail et sa recherche de Justin, sa vie sociale était plutôt limitée. Elle connaissait peu de personnes intimement. Or, les circonstances exigeaient une personne en qui elle puisse avoir vraiment confiance.

Soudain, elle reprit espoir. Il y avait bien quelqu'un d'autre, à condition qu'elle réussisse à le joindre. C'était Rip Kosper. Elle appela son bureau.

Il n'avait pas encore quitté l'hôpital ainsi que le lui apprit la secrétaire qui répondit. Milla lui expliqua qu'il s'agissait d'une urgence et laissa ses coordonnées. En attendant que Rip rappelle, elle monta se changer.

Plus d'une heure s'écoula, pendant laquelle Milla tourna en rond en essayant de joindre Diaz. Puis elle se força à avaler un sandwich. Son correspondant ne lui ayant pas indiqué l'heure du rendez-vous, elle risquait de devoir attendre une bonne partie de la nuit.

Enfin, Rip rappela. Il paraissait inquiet.

— Milla ? Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin que quelqu'un m'accompagne à Juarez ce soir. Les membres de mon équipe sont tous en déplacement ou malades et je ne peux pas y aller seule. Peux-tu venir avec moi ? Je sais que c'est un peu bizarre, mais tu es le seul à qui j'aie pensé.

— Bien sûr, pas de problème. Où et quand ?

Elle lui indiqua à l'entrée de quel pont la rejoindre et à quelle heure.

— Change-toi, si tu peux. La *cantina* où nous allons ne doit pas être située dans un beau quartier.

— Génial ! Ça fait un bout de temps que je n'ai pas mis les pieds dans une *cantina*.

— Oh ! Rip, encore une chose : j'ignore combien de temps il faudra y rester. Peut-être toute la nuit.

— Je n'ai rien demain avant midi. Ça tombe bien.

— Merci, tu es un amour.

— Je sais, je sais...

Une heure plus tard, ils traversaient le pont et entraient dans Juarez. Milla avait laissé un message à leur fournisseur d'armes et convenu d'un rendez-vous avec Chela. Bien qu'elle n'ait jusqu'à présent fait appel à ses services que lorsqu'elle devait s'aventurer au-

delà de la zone frontalière, il n'était pas question d'approcher Pavôn sans être armée.

— Tu sais te servir d'un pistolet ? demanda-t-elle à Rip.

— Je n'ai jamais essayé. J'ai déjà chassé, mais à la carabine. Sans atteindre quoi que ce soit, d'ailleurs. Tu crois vraiment que nous devons être armés ?

— Je préfère avoir une arme et ne pas m'en servir que le contraire. Je ne te l'ai pas dit, mais l'homme qui a enlevé Justin est censé être présent à la *cantina* ce soir. Si c'est bien lui, tu peux être sûr qu'il sera armé.

Rip s'arrêta net, mal à l'aise.

— Tu ne crois pas que tu devrais prévenir les flics ? Ils seraient plus à même de s'occuper de cette affaire.

— Et que veux-tu que je leur dise ? Qu'à mon avis c'est bien l'homme que j'ai entrevu il y a dix ans ?

Milla ne voulait pas entendre parler de la police fédérale ou texane, toutes deux mal aimées au Mexique.

— Tu lui as arraché un œil ; par conséquent il est facile à identifier.

— Et si je confondais tous les borgnes ? Je ne suis même pas sûre qu'il viendra ce soir. J'ai reçu un appel anonyme me disant qu'il serait là. As-tu une idée du nombre d'appels anonymes que j'ai reçus depuis dix ans ? À ton avis, combien ont débouché sur quelque chose de concret ?

— Aucun, je le crains.

— Si, un seul.

— Si j'ai bien compris, nous sommes plutôt là en observateurs.

— Probablement. Je n'en saurai rien si je n'y vais pas. En tout cas, il n'est pas question que je traîne aux abords d'une *cantina* louche sans moyen de défense.

Rip connaissait la réputation des *cantinas* et savait que Milla ne pourrait y entrer. Attendre dehors, même à l'intérieur d'une voiture ainsi qu'elle comptait le faire, n'était pas sans risque.

Son vieil ami Benito les rejoignit au volant d'une Ford Taurus plutôt bien conservée. Sachant où se trouvait le Blue Pig, il leur expliqua comment s'y rendre tout en les mettant en garde. L'établissement avait mauvaise réputation. Contrairement à la plupart des *cantinas*, qui étaient des établissements bon enfant où les hommes venaient se détendre et se saouler comme des cochons, le Blue Pig était le rendez-vous de la pègre.

Milla commençait à croire que Pavôn allait bel et bien se montrer, si l'endroit était aussi mal fréquenté.

Ils rencontrèrent Chela, qui leur remit sans dire un mot un sac en échange d'une somme d'argent, et s'éloigna.

— Cela se passe toujours aussi simplement ? s'étonna Rip.

— La plupart du temps. Si un policier demande à voir le contenu du sac, je lâche tout et je prends mes jambes à mon cou.

— Compte sur moi pour te suivre !

Milla se mit au volant de la Taurus. Avant de se rendre au Blue Pig, elle composa une fois de plus, sans grand espoir, le numéro de Diaz. À sa plus grande stupéfaction, il décrocha.

— Où étais-tu passé ? s'écria-t-elle.

Puis elle se ressaisit en rougissant. De quel droit exigeait-elle de le savoir ? Réflexion faite, elle en avait bel et bien le droit : ils étaient amants, elle s'inquiétait pour lui.

Après un court silence, il répondit :

— J'allais te poser la même question.

— Mon portable ne reçoit plus rien. Je peux seulement appeler.

— Le mien était presque toujours éteint.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voulais pas qu'il sonne.

Cette fois, ce fut au tour de Milla d'attendre un moment avant de répliquer. Elle voyait le petit sourire de Diaz comme si elle y était et faillit taper du poing sur le tableau de bord.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne voulais pas attirer l'attention.

Donc, il filait quelqu'un.

— Tu as découvert quelque chose ?

— Oui, quelque chose de très intéressant. Où es-tu ?

— À Juarez. C'est pour cela que je cherchais à te joindre. Cet après-midi, j'ai reçu un appel disant que Pavôn serait au Blue Pig se soir.

— Je connais cet endroit. Reste où tu es jusqu'à ce que j'arrive. N'y va pas toute seule.

— Je ne suis pas seule. Rip Kosper m'accompagne.

Diaz parut soudain nerveux.

— Kosper ?

— Oui, tu te souviens de mes amis Susanna et Rip ?

— Elle en est, Milla. Elle est mêlée à l'affaire. Éloigne-toi de lui et rentre à El Paso. Tout de suite !

Milla contempla un instant son téléphone avec stupeur, puis le colla de nouveau à son oreille.

— Tu peux répéter ce que tu viens de dire ?

— Susanna ! C'est elle qui a arrangé l'enlèvement de Justin. Elle est probablement aussi mouillée jusqu'au cou dans le trafic d'organes. Les organes ont été prélevés par une personne ayant des connaissances médicales, probablement un médecin.

Abasourdie, Milla n'arrivait plus à réfléchir. Susanna ? En voilà

une idée grotesque ! Susanna était son amie, c'est elle qui avait mis Justin au monde. Elle avait tenu à garder le contact durant toutes ces années, lui avait offert son réconfort, son amitié.

Et elle voulait toujours savoir où en étaient ses efforts pour retrouver les ravisseurs...

Prise de vertige, Milla retint son souffle et ferma les yeux.

— Milla ? s'inquiéta Rip. Tu te sens bien ?

— Éloigne-toi de lui, répéta Diaz sur un ton sinistre.

— Combien de temps te faut-il pour me rejoindre ? demanda Milla avec tout le calme dont elle était capable.

— Je suis à soixante-dix kilomètres. Une heure, au moins.

— Je ne laisserai pas passer l'occasion de rencontrer Pavôn. Il ne viendra probablement pas, mais sait-on jamais ?

Comprenant qu'il insistait en vain pour qu'elle rentre chez elle, Diaz inspira un grand coup.

— Tu es armée ?

— Oui.

— Et lui ?

— Pas pour l'instant.

— Qu'il le reste. Quel genre de voiture as-tu ?

Elle lui décrivit la Taurus.

— Ne sors pas de la voiture. Verrouille les portières. Gare-toi dans une rue où je puisse te voir. J'arrive le plus vite possible. Et si Kosper fait le moindre geste suspect, tire-lui dessus.

— Oui, compris.

Ils raccrochèrent. Un peu sonnée, Milla n'osait pas regarder Rip. Il ne pouvait pas être mêlé à tout ça, pas lui. Rip avait le cœur pur, l'âme d'un vrai gentleman. La seule fois où elle l'avait trouvé désagréable, c'était le soir où Susanna avait essayé de la jeter dans les bras de True. Ce soir-là, il n'avait pas caché qu'il n'aimait pas Gallagher.

Diaz non plus ne l'aimait pas. Par une étrange coïncidence, ils détestaient tous les deux le même homme. En outre, sachant que Rip n'aimait pas True, pourquoi Susanna avait-elle essayé malgré tout de la jeter dans ses bras ? Dans quel but ?

True et Susanna se connaissaient, ce qui n'avait rien de répréhensible en soi. True, qui était à présent un homme riche, était parti de rien. Issu des bas quartiers d'El Paso, il avait encore des relations avec cet univers et connaissait toutes sortes d'individus louches.

Susanna, s'associer avec True ?

Ce n'était pas si absurde que cela. Milla se laissait guider par son seul instinct, n'avait aucune preuve, mais tout cela semblait plausible.

Milla prit l'un des pistolets et posa le sac contenant l'autre à ses

pieds, hors de portée de Rip.

— Que se passe-t-il ? Qui était-ce ?

— Un nommé Diaz.

— J'ai entendu parler de lui, soupira Rip.

— Comment ?

— J'ai surpris une conversation entre Susanna et True. Je suppose que ce Diaz est au courant, pour Susanna.

Surprise, Milla se tourna vers lui sans lâcher son arme.

— Elle est parfois tête en l'air, poursuivit Rip d'un ton las. Elle parle trop et oublie qu'on peut l'entendre. Par exemple, les bruits résonnent dans son bureau, à la maison. Cela fait des années que je surprends des conversations, mais c'est seulement ces derniers mois que j'ai commencé à comprendre. Un jour, elle parlait avec lui au téléphone et... Je ne me rappelle pas ce qu'elle a dit exactement, mais le sens était parfaitement clair. Elle parlait de tout l'argent qu'ils avaient tiré des bébés, bien que tout ce bruit autour de l'enlèvement de Justin ait failli les faire prendre. *Tiré...* Elle a bien dit qu'il en avait *tiré* de l'argent.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? Pourquoi ne pas être allé à la police ?

— Faute de preuve. Je n'ai pas une seule foutue preuve ! Rien que des coups de fil que j'ai surpris. Elle a demandé à True s'il était sûr que ce Diaz ne trouverait rien et s'ils ne devraient pas s'inquiéter. Alors, j'ai mené mes recherches de mon côté. J'ai écouté aux portes et découvert qu'une marchandise devait être transmise derrière l'église de Guadalupe. Moi aussi je connais quelques malfrats côté mexicain. J'ai joint l'un d'eux pour lui dire que Diaz serait content de le savoir, en espérant que ça marcherait. Ensuite, je t'ai appelée en contrefaisant ma voix pour t'apprendre que Diaz serait là. Je n'en étais pas certain, mais il fallait essayer. Je crois que j'ai bien fait, non ?

Rip était donc l'auteur de cet appel anonyme. Il ne mentait pas, sinon comment aurait-il su ce qui s'était passé cette nuit-là ?

— Il est venu, en effet.

Rip continua, la tête basse.

— Lorsque j'ai découvert ce qu'elle avait fait... J'ai aimé cette femme pendant vingt ans, et pourtant je ne la connais pas. Ça doit être pour l'argent... Avec le remboursement de nos prêts étudiants, les règlements par carte de crédit, nous avons failli nous retrouver sur la paille. Susanna ne sait pas gérer un budget. Je ne suis pas beaucoup plus doué, pour tout dire. C'est pour ça que nous sommes venus nous installer au Mexique : pour échapper aux créanciers pendant un an. Cette année-là, notre situation financière s'est nettement améliorée. Je comprends pourquoi, maintenant : elle vendait des bébés. Quand je pense que c'est elle qui les mettait au monde ! Elle connaissait leur

sexe, leur âge, leur état de santé...

De pauvres mexicaines venaient de loin pour accoucher à la clinique. C'est pourquoi les enlèvements étaient répartis sur une vaste zone géographique. Qui aurait pensé à leur demander où elles avaient accouché ? Susanna n'ayant eu aucun contact avec elles avant la naissance ni par la suite, personne ne l'avait jamais soupçonnée.

— Elle a vendu Justin, poursuivit Rip. Ils en ont tiré un bon prix. Je regrette, Milla, mais je ne sais pas où il est parti. J'ai eu beau fouiller dans tous ses papiers, je n'ai rien trouvé concernant les bébés. Je crois qu'elle s'en moquait... Je l'ai entendue dire qu'ils t'avaient fait tourner en rond pendant dix ans. Ils ont tout fait pour te gêner dans tes recherches.

— Et toi, que comptes-tu faire ? demanda Milla d'une toute petite voix.

Elle avait mal. Le choc, la douleur, la colère... Si Susanna avait été là, Milla se serait jetée sur elle.

— Je ne sais pas. Divorcer, naturellement. J'ai préféré de ne pas la quitter afin d'être à même de l'espionner. Est-ce que je pourrai seulement témoigner contre elle ? Je ne sais même pas si j'en serai capable.

— Diaz pense qu'elle est mêlée à un trafic de greffes, qu'ils tuent des gens pour monnayer leurs organes.

Rip la dévisagea, hébété.

— Elle... elle ne peut pas faire ça. Ce serait trop...

— La marchandise échangée ce soir-là à Guadalupe était un être humain.

Rip devint livide et ferma les yeux. Il semblait sur le point de vomir.

Milla avait la nausée, elle aussi. Elle consulta soudain sa montre et l'adrénaline lui donna l'énergie nécessaire pour démarrer.

— Il faut aller à la *cantina*. Pavôn y est peut-être déjà.

— Mais tu as dit qu'il y avait peu de chances pour qu'il...

— C'est toujours mieux que pas de chance du tout.

Pavôn arriva de bonne heure au Blue Pig. Il voulait être là quand cette garce arriverait et la voir l'attendre. En entendant sa voix au téléphone, son cœur s'était mis à battre plus vite et, avec l'excitation, quelque chose le démangeait entre les jambes. Il avait longuement croupi dans ce bateau infect et chaque jour passé à trembler comme une fillette l'avait miné un peu plus. Il fallait qu'il sache où se trouvait Diaz avant de pouvoir s'en prendre à cette femme, et cela n'avait pas été facile.

Heureusement, la chance lui avait finalement souri : un pêcheur avait informé son cousin que Diaz, le traqueur, était venu à Matamoros sur les traces d'Enrique Guerrero. C'était à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Une bonne, car d'après le pêcheur, Enrique s'était enfui vers le sud, où Diaz allait certainement le suivre. Mauvaise, car il ne faisait aucun doute qu'il finirait par le retrouver et qu'on ne pouvait pas compter sur Enrique pour se taire. Il vendrait sa mère au diable pour sauver sa peau quoique, avec une mère comme Lola, on ne pouvait vraiment lui en vouloir. Or, ce que Lorenzo savait, Enrique devait le savoir aussi et, par conséquent, Diaz le saurait bientôt.

Ce serait le moment idéal pour couper les ponts avec Gallagher et disparaître. Peut-être Diaz se contenterait-il de coincer le gros poisson et laisserait-il les petits tranquilles... Cependant, il avait la réputation d'aller jusqu'au bout et de n'épargner personne. Pavôn ne pouvait pas prendre le risque de se retrouver un jour nez à nez avec Diaz. Donc, sa première idée était la meilleure : il allait s'emparer de la fille et s'en servir comme appât pour piéger et tuer Diaz. Ce n'est que comme cela qu'il pourrait s'estimer vraiment en sécurité.

C'est pourquoi il s'installa dans la *cantina* et attendit, longuement, en se réconfortant avec quelques bières. Où pouvait-elle bien être ? Le méprisait-elle au point de ne pas se donner la peine de passer la frontière pour venir le voir ? Il avait pourtant tout fait pour lui faciliter la tâche.

Il en était à sa quatrième bière quand il se dit que, peut-être, elle n'oserait pas entrer. Seules les putes ou les filles qui cherchaient les ennuis s'aventuraient dans les *cantinas*. Une femme comme il faut ne

ferait jamais une chose pareille et cette garce était justement de ces femmes-là.

Tout en jurant en son for intérieur, Pavôn se leva et allait sortir quand il se ravisa. Quel imbécile ! Et si elle était garée juste en face ? Même si c'était imprudent, elle en était bien capable. Or, il tenait à la voir le premier. C'est pourquoi il sortit par la porte de service.

Il fit le tour en se faulant à travers les ruelles étroites et puantes, puis en descendant la rue. Là, il se cacha dans l'ombre et au milieu de la foule. Elle chercherait sûrement un homme seul, pas un groupe. Par chance, la rue grouillait de monde, surtout le soir, de gens qu'une femme respectable n'aimerait pas rencontrer.

Pavôn avançait prudemment, scrutant chaque véhicule... Enfin, il la découvrit ! Elle avait poussé l'obligeance jusqu'à se garer le long du trottoir où il se trouvait, dos à lui.

Ce ne pouvait être qu'elle, une femme aux cheveux châtain clair, presque blonds. Et ces boucles, il s'en souvenait parfaitement. Même dans la nuit et à contre-jour, ses boucles semblaient flotter autour de sa tête, animées d'une vie propre. Elles semblaient douces et légères comme un duvet de bébé. Ses poils pubiens étaient-ils aussi bouclés ? Pavôn se mit à ricaner tout seul ; il n'allait pas tarder à le savoir.

En dix ans, il n'avait pas eu une seule femme qui ne soit une prostituée ou une femme non consentante, à cause de cette garce bouclée qui l'avait défiguré. Elle allait le lui payer. Il comptait bien abuser d'elle jusqu'à ce qu'elle demande grâce.

Il y avait quelqu'un avec elle. Un homme.

Pavôn se figea. Diaz ! Comment avait-il fait pour revenir aussi vite ? Quel imbécile ! Même si lui, Pavôn, ne prenait pas l'avion à cause des vérifications et des papiers qu'il fallait montrer, tout le monde ne s'en privait pas. Diaz pouvait revenir de n'importe quel coin du pays en quelques heures.

Cela dit, sa présence pouvait être un avantage. Tous deux lui tournaient le dos et ignoraient qu'il était là. Il pourrait tuer Diaz tout de suite, d'une balle dans la tête. Quant à la fille... il serait obligé de la tuer tout de suite après... Dommage. Il allait devoir approcher par derrière, en faisant attention à ne pas se retrouver dans l'angle de vue des rétroviseurs, jusqu'à ce qu'il ait la tête de Diaz en ligne de mire. Quand il l'aurait descendu, il devrait avancer encore un peu pour avoir une bonne vue sur la fille. Elle allait sûrement hurler, bouger, peut-être même essayer de démarrer. Il faudrait faire vite et faire mouche du premier coup, ce qui n'était pas facile avec un seul œil. Comble de malchance, ils étaient sur sa gauche, justement du côté de l'œil qu'il avait perdu.

Soudain, le passager descendit de la voiture. Ce n'était pas Diaz mais un homme blond, d'âge plus mûr, moins grand, plus trapu.

Pavôn le reconnut avec effroi : c'était le Dr Kosper, le mari de l'autre Dr Kosper.

Le fils de p... ! Qu'est-ce qu'il fichait là ?

Quelle que soit la raison de sa présence, il était venu pour lui, Pavôn, et c'était tant mieux : il accaparait l'attention de la fille et... Elle venait de regarder dans les rétroviseurs ! Même si elle ne pouvait pas l'apercevoir, elle semblait plus prudente, plus sur le qui-vive qu'il ne l'aurait cru. Il fallait qu'il l'approche sur sa gauche à elle pour mieux la voir. Mais s'il procédait ainsi, elle risquait de l'apercevoir.

Il l'avait déjà sous-estimée une fois, à ses dépens, et n'allait pas recommencer.

Les portières de la voiture étaient sûrement verrouillées, elle n'était pas folle. Et les vitres étaient fermées. Mais avait-elle verrouillé la portière du passager depuis que le Dr Kosper était descendu ?

Fort des quatre bières qu'il avait bues, Pavôn se dit qu'il n'y avait qu'un moyen d'en avoir le cœur net.

Il s'approcha selon une ligne oblique sans se faire voir dans le rétroviseur jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur de la voiture. Puis il actionna la poignée et – miracle ! – la portière s'ouvrit. Il se pencha à l'intérieur en pointant son arme sur la tête de la fille.

— *Hola !* Tu te souviens de moi ? fit-il en s'installant à la place du passager.

Elle écarquilla les yeux, ce qui constituait une réponse suffisante. Puis, rapide comme l'éclair, elle leva la main et Pavôn se retrouva nez à nez avec le canon d'un pistolet, pointé vers l'œil qui lui restait.

— Et toi, *hijo de la chingada*, tu te souviens de moi ? articula-t-elle lentement.

Sa main ne tremblait pas. Une haine glaciale brûlait au fond de son regard. Pavôn comprit qu'il était un homme mort s'il ne tirait pas le premier...

La portière s'ouvrit de son côté et un deuxième pistolet vint lui caresser la nuque.

— Pavôn, gros porc, dit une voix tellement sinistre que l'intéressé faillit se pisser dessus.

Il savait à qui appartenait cette voix et comprit qu'il avait perdu la partie.

— Tu menaces mon amie ? Ça me contrarie énormément.

Sur le trottoir, Rip tremblait de tout son corps. En regagnant la voiture, il avait failli s'évanouir en apercevant Milla pointant son arme sur la tête d'un homme qui, lui aussi, la visait. En outre, un autre type, l'air sinistre à souhait, avait ouvert la portière et appuyait également un revolver sur la tête du premier. Même paniqué, Rip était encore en état de compter : cela faisait trois armes et deux têtes menacées. Quelqu'un allait forcément mourir.

Puis, tout s'était passé très vite. L'homme assis à côté de Milla avait été désarmé et Rip lui-même s'était retrouvé assis sur la banquette arrière près de cette arme vivante qui les menaçait, Pavôn et lui, à l'aide de deux pistolets.

Rip avait compris qu'il s'agissait du terrible Diaz et savait maintenant à quoi correspondait sa réputation. C'était sans conteste l'individu le plus sinistre qu'il ait jamais vu. Non qu'il ait fait ou dit quoi que ce soit, mais il dégageait comme une aura mortelle. Terrorisé, il n'avait pas dit un mot.

Milla, en revanche, tout en conduisant selon les instructions de Diaz, avait raconté à ce dernier leur conversation du début de soirée. En apprenant que Rip était l'informateur anonyme qui avait provoqué leur rencontre et qu'il savait beaucoup de choses sur True Gallagher, Diaz avait rangé l'arme qu'il pointait sur lui dans un holster fixé à sa jambe, comme un vrai bandit.

Ils étaient maintenant dans le désert, loin des lumières de Juarez et d'El Paso et Rip tremblait toujours, mais plus de froid ou à cause de l'aura mortelle que dégageait Diaz. Il tremblait pour avoir vu ce dernier à l'œuvre avec Pavôn et parce qu'il savait maintenant que sa réputation était entièrement méritée, et même en dessous de la vérité.

Pavôn s'était littéralement fait dessus de peur. Il était nu et étendu par terre, les membres écartés. Au début, il s'était répandu en jurons ; ensuite, il avait essayé de marchander ; à présent, il suppliait.

Diaz continuait de lui poser des questions sans élever la voix et les réponses de Pavôn donnaient à Rip la nausée.

Pavôn déballait tout, à commencer par les bébés, vendus comme du vulgaire bétail, l'organisation du trafic, le rôle de Susanna, le nom de la femme au Nouveau-Mexique qui travaillait à l'état civil et avait volé des actes de naissance vierges pour faire des faux. Une fois munis d'actes de naissance et de nouveaux noms, les bébés devenaient citoyens américains.

Ensuite, il avait dit tout ce qu'il savait concernant True Gallagher.

Rip tremblait de rage. Diaz, si tant est que la chose fût possible, paraissait encore plus froid et maniait le couteau avec une habileté encore plus démoniaque.

Pavôn avait continué avec les gens qui avaient été assassinés pour leurs organes, qui se monnaient des millions au marché noir. Susanna prélevait les organes et Gallagher s'enrichissait.

C'est à ce moment-là que Rip s'était détourné pour vomir, ébranlé au plus profond de lui-même d'apprendre que sa femme tuait de sang-froid, comme cet individu repoussant qui crachait des horreurs étendu par terre.

Quand Diaz eut terminé son interrogatoire, il essuya son couteau et le rangea dans son étui à l'intérieur de sa botte. Puis il toisa la

masse geignarde qui sanglotait à ses pieds et sortit son pistolet.

Pavôn se remit à supplier.

Diaz prit le pistolet par le canon et le tendit à Milla.

— Tu veux t'en charger ? Ce droit te revient, dit-il avec une courtoisie solennelle.

Après avoir longuement regardé l'arme, Milla tendit la main et la prit.

— Milla ! C'est du meurtre ! s'exclama Rip.

— Non, corrigea froidement Diaz avec un regard lui intimant de ne pas se mêler de cela. Les meurtres, ce sont eux qui les commettent. Ceci est une exécution.

Milla contempla Pavôn. Le pistolet pesait lourdement dans sa main. C'était une arme de plus gros calibre que celles que lui procurait Chela, une arme avec laquelle elle tuerait à coup sûr. Pendant dix ans, elle avait désiré tuer Pavôn, rêvé de le faire. Elle s'était vue en train de l'étrangler à mains nues. Or dans tous ses rêves, elle le tuait dans un accès de rage, pas de sang-froid.

Pavôn allait mourir, ici, cette nuit, c'était inéluctable. Si elle ne le tuait pas, Diaz le ferait. Cependant, à cause de ce que Pavôn lui avait fait à elle, Diaz lui offrait l'occasion de se venger.

Lentement, elle leva l'arme et visa. Pavôn ferma les yeux et se crispa, dans l'attente d'une déflagration qu'il ne serait plus vivant pour entendre.

Mais Milla n'appuya pas sur la détente et ses mains se mirent à trembler sous le poids du pistolet.

Pavôn rouvrit les yeux et se mit à ricaner. Il savait qu'il allait mourir, de quelque main que ce soit, mais il voulait la torturer jusqu'au bout.

— Pauvre salope ! dit-il en s'étouffant avec son propre sang. Pauvre mollasse impuissante. Ton imbécile de bébé aussi était mou et impuissant. Mais le client voulait justement un joli petit garçon. Il adorait les petits garçons, si tu vois ce que je veux dire. Ton gamin, on l'a vendu à un pédé qui voulait se procurer un bon petit esclave. Il doit avoir appris à aimer ça à l'heure qu'il est, il doit aimer se faire...

Cette phrase, Pavôn ne la termina jamais.

Diaz s'occupa de tout. Près du corps, il plaça les vêtements et les papiers de Pavôn, le tout soigneusement plié et coincé sous une pierre.

Quant aux armes, contrairement à ce que faisaient toujours Milla et Brian, il ne les détruisit pas, mais les mit de côté pour une occasion future. Son véhicule personnel était là. Il avait regagné le Chihuahua en avion, réglé certains détails qu'il passa sous silence et pris une voiture que Milla ne lui connaissait pas pour se rendre à Juarez. Il semblait disposer d'une réserve infinie de véhicules. Il prit aussi les dispositions nécessaires pour que quelqu'un vienne récupérer cette

voiture à la frontière, appela Benito pour lui dire à quel endroit il pourrait récupérer celle qu'avait empruntée par Milla puis ramena tout le monde à El Paso.

Encore sous le choc, Milla et Rip gardèrent le silence. Ce fut seulement au moment de monter dans sa propre voiture que Rip dit, le regard douloureux :

— Je ne peux pas rentrer chez moi. Je ne pourrai plus jamais la regarder en face. Que va-t-il se passer, maintenant ? Va-t-on l'arrêter ?

— Nous n'avons aucune preuve, répondit Diaz. Si nous étions au Mexique...

Au Mexique, True et Susanna seraient déjà sous les verrous. Au Mexique, on n'étudiait pas les charges pendant soixante-douze heures minimum. Mais ici, aux États-Unis, les déclarations faites par un malfrat mexicain avant de mourir ne valaient rien aux yeux de la police.

— Cela dit, nous savons dans quelle direction chercher, maintenant. Je vais laisser ce soin à d'autres qui s'en chargeront mieux que moi.

— Vous voulez dire que vous êtes une sorte de... enfin, quelqu'un d'officiel ?

— Prenez une chambre à l'hôtel, poursuivit Diaz sans répondre à la question. Ne dites rien à votre femme ; vous êtes encore sous le choc. Et ne l'effrayez pas. Si elle prenait la fuite, je serais obligé de la retrouver.

Rip frissonna. Il avait vu ce qui arrivait à ceux que Diaz retrouvait.

Puis Diaz se mit au volant de la voiture de Milla et démarra sans ajouter un mot. Après les avoir regardés partir, Rip monta dans son propre véhicule. Plusieurs hypothèses d'avenir se présentèrent à son esprit, toutes plus déplaisantes les unes que les autres. Puis il songea à Susanna et se mit à pleurer, la tête sur le volant.

Milla éprouvait des émotions si diverses et si vives qu'elle n'arrivait pas à les analyser. C'était un mélange de soulagement et de regret, de triomphe et de tristesse, de honte et d'amère satisfaction. La tête renversée en arrière, elle fixait la lumière des réverbères qui se rapprochaient puis s'éloignaient en un défilé étourdissant. L'horloge du tableau de bord indiquait seulement 23 heures, alors que Milla aurait juré que l'aube n'était plus loin.

Ce soir, elle avait vu de ses propres yeux ce qu'elle devinait depuis le début chez Diaz, depuis le moment où il l'avait plaquée au sol en la menaçant de lui rompre le cou. Son pouvoir de destruction était effrayant et pourtant, elle n'avait pas peur. Il avait façonné certaines facettes de son caractère pour en faire une arme contre ses ennemis, ces individus qui couraient à leur propre perte en bafouant

les lois de la société. Il savait se montrer encore plus violent, plus impitoyable qu'eux. En revanche, il n'exerçait jamais sa force contre ceux qu'il jugeait innocents. Elle se sentait plus en sécurité auprès de lui qu'au beau milieu d'un commissariat.

— Merci, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Pour m'avoir aidée.

Sans lui, aurait-elle trouvé la force d'aller jusqu'au bout ? Lorsque Pavôn avait commencé à cracher son venin, Diaz avait posé sa main sur la sienne et c'est à deux qu'ils avaient appuyé sur la détente. Sa main avait stabilisé la sienne et la force de son doigt avait aidé le sien. Milla avait honte de ne pas avoir réussi par ses propres moyens, tout en étant soulagée de ne pas avoir été obligée de le faire seule.

— Tu l'aurais fait, dit-il tranquillement. Mais je ne voulais pas que tu continues à écouter ce que ce salaud voulait dire.

— Tu crois qu'il mentait ?

— Il ignore ce que sont devenus les bébés. Il cherchait simplement à te faire du mal.

Et il avait réussi, ô combien !

Lorsqu'ils arrivèrent devant chez elle, Milla commanda l'ouverture du garage. Diaz y parqua la voiture avant même que la porte ait fini de se lever et la referma avant même que Milla fût descendue de voiture. Elle sortit son trousseau de clefs, ouvrit la porte donnant dans la cuisine et alluma la lumière.

Diaz la poussa contre le réfrigérateur en la tenant fermement par la taille. Surprise, elle laissa tomber son sac et ses clefs.

— Ne me refais plus jamais ça, dit-il entre ses dents.

Elle ne lui demanda pas à quoi il faisait allusion. Les instants durant lesquels Pavôn l'avait tenue en joue lui avaient semblé interminables.

— J'étais restée dans la...

Il l'interrompt d'un baiser fougueux, affamé et sans concessions. Puis il la souleva et pressa son sexe gonflé contre elle. Cédant aussitôt à cet assaut viril, Milla l'enlaça en fondant de plaisir. D'une main, il lui déboutonna son jean et introduisit ses doigts en elle tout en lui caressant le clitoris. Ébranlée par une soudaine vague de désir, elle sentit qu'elle lui mouillait les doigts en les serrant de toutes ses forces.

Il lui retira son jean, se débarrassa du sien et la fit se pencher en avant. Milla s'agrippa à la table, se cambra pour mieux goûter ses caresses vigoureuses et ne tarda pas à jouir. Puis Diaz l'empoigna simplement par les hanches, s'introduisit en elle et se mit à aller et venir, penché au-dessus d'elle. Au moment de l'orgasme, il frissonna en posant ses lèvres brûlantes sur sa nuque.

— Bon sang, quand j'ai vu ce pistolet pointé sur ta tête...

— Moi aussi je pointais un pistolet sur la sienne.

— Ça t'aurait servi à quoi s'il avait appuyé sur la détente ?

Il lui mordilla l'épaule avant de se retirer, puis la fit se retourner. Enfonçant ses mains dans les cheveux de Milla, il l'embrassa avec la même passion que s'il ne venait pas de faire l'amour. Elle posa ses mains sur ses poignets et se laissa envelopper par sa force pour y puiser la sienne. Il y avait encore tant de choses à faire... demain. Elle voulait consacrer le reste de cette nuit à son amant.

Demain, elle irait au Nouveau-Mexique. Elle n'avait accompli que la première partie de sa mission : il lui restait encore à retrouver son fils.

Pendant la nuit, alors que Milla somnolait la tête sur son épaule, un bras passé en travers de son torse, Diaz dit distraitement :

— Il y a une chose que je dois te dire.

— Quoi ? marmonna Milla dans son demi-sommeil.

— True est mon demi-frère.

Elle se redressa brusquement.

— *Quoi ?*

— Rallonge-toi, dit-il en la ramenant contre lui.

— On peut dire que ni l'un ni l'autre ne faites étalage de vos liens de parenté !

— Il me déteste, je le déteste, c'est tout le lien qu'il y a entre nous.

— Donc, il savait parfaitement où tu étais lorsque je lui ai demandé comment te trouver.

— Non. Il n'a jamais su où j'étais.

C'est ce qu'on appelait l'esprit de famille, sans doute.

— J'en déduis que vous avez la même mère ?

— Elle est morte. Mais c'est exact. Il devait avoir environ cinq ans lorsqu'elle les a quittés, son père et lui, pour aller au Mexique avec mon père. Ensuite, je suis né, elle a quitté mon père et s'est trouvé un autre type.

— Mais elle t'a emmené avec elle ?

— Dans un premier temps, jusqu'à mes dix ans. Ensuite, elle m'a renvoyé vivre chez mon père. Je ne crois pas qu'ils aient jamais été mariés ; maintenant que j'y pense, à moins qu'elle n'ait divorcé du père de True avant ma naissance, il se pourrait bien que légalement, mon vrai nom de famille soit Gallagher.

Il ne semblait pas préoccupé outre mesure. Sans doute ne s'était-il jamais donné la peine de vérifier.

— Pourquoi te déteste-t-il ? Est-ce qu'il te connaît, au moins ?

— On s'est déjà rencontrés. Sa mère l'a abandonné pour aller vivre avec mon père et, lorsqu'elle a quitté ce dernier, elle m'a emmené avec elle. Elle n'en avait pas fait autant pour True. Il m'en veut sans doute à cause de ça. En outre, je suis à moitié mexicain et il déteste les Mexicains.

Milla n'avait jamais décelé aucun racisme chez True, mais sans doute cachait-il son jeu. Il vivait à El Paso et, lorsqu'on cherchait comme lui à s'élever dans la société, mieux valait ne pas froisser ceux qui pouvaient vous y aider.

— Et maintenant ? Vas-tu parler à ceux pour qui tu travailles – quels qu'ils soient – à propos de Susanna et de True ?

— Je l'ai fait tout de suite après avoir parlé avec Enrique Guerrero. On les a placés sous surveillance afin de s'assurer qu'ils ne quittent pas le pays. En ce qui concerne les preuves, je laisse faire les autres. Ils ont des labos, des médecins légistes. D'habitude, je me contente de retrouver les gens qu'ils cherchent sans participer à l'enquête.

Milla était déçue. Peut-être regardait-elle trop de films policiers à la télévision, mais elle avait espéré un vrai affrontement avec beaucoup de violence, des aveux complets, True arrêté, les menottes aux mains. Au lieu de cela, elle risquait de ne même pas avoir l'occasion de lui poser la question qui l'obsédait : pourquoi ? Il n'était plus question pour elle de se retrouver en sa présence sans éveiller ses soupçons : elle ne pourrait plus se comporter normalement avec lui.

Les aveux, les preuves, elle s'en moquait. Elle aurait voulu le voir endurer le même supplice que Pavôn. Comment était-il possible qu'elle n'ait aucun remords concernant ce dernier ? Toujours est-il qu'elle était heureuse qu'il soit mort, et heureuse d'avoir participé à sa mise à mort.

— Demain, j'essaierai de retrouver cette femme au Nouveau-Mexique. C'est le prochain maillon de la chaîne. Elle sait quels actes de naissance sont faux.

— Normalement, les dossiers d'adoption sont confidentiels, et ceux-là plus que les autres. C'est forcément une impasse.

— Je refuse de l'admettre. Je n'ai pas encore retrouvé mon fils, donc, je continue à chercher. Retrouver ceux qui l'ont enlevé n'était qu'une toute petite partie de ma quête.

Diaz ne dit plus rien. Tandis qu'il lui caressait le dos, Milla respirait son odeur, sa chaleur, réconfortée, revigorée par cette courte trêve qu'elle s'accordait avant de se replonger dans sa quête sans fin. Elle se blottit contre lui et sentit que le sommeil la gagnait. Cette fois, Diaz ne l'empêcha pas de dormir.

Le lendemain, lorsqu'elle se réveilla, il avait disparu. Stupéfaite, elle s'assit pour contempler la place vide. Il n'était pas simplement descendu préparer le café ou en train de se doucher. Milla sentait que l'appartement était vide.

Elle eut beau chercher un mot qu'il aurait laissé, elle n'en trouva pas, bien sûr. Diaz était un peu rouillé côté communication, c'était le moins que l'on puisse dire. Il savait communiquer quand il le voulait

mais n'en ressentait que rarement le besoin. Lorsqu'elle voulut le joindre sur son portable, l'éternelle voix exaspérante lui apprit que l'abonné n'était pas joignable pour le moment, autrement dit qu'il avait une fois de plus éteint son satané téléphone.

Cette contrariété lui rappela son propre téléphone ; elle devait absolument le faire réparer avant de partir pour le Nouveau-Mexique. Elle consulta l'atlas pour localiser la ville où, d'après Pavôn, les faux actes de naissance avaient été émis. Celle-ci se trouvait idéalement située pour qu'il soit difficile d'y accéder depuis El Paso. Si elle prenait l'avion, elle devrait aller jusqu'à Albuquerque ou Roswell puis, dans un cas comme dans l'autre, louer une voiture.

De fait, lorsque l'agence de voyage ouvrit, on lui apprit qu'il ne restait plus qu'une place sur un vol en fin d'après-midi pour Albuquerque. Elle devrait donc passer la nuit là-bas et poursuivre son voyage le lendemain matin.

Cela dit, elle avait aussi la possibilité de quitter El Paso directement en voiture. Le trajet était faisable en une journée en partant de bonne heure. Elle pourrait atteindre Roswell tout juste avant la nuit et finir le lendemain. Il n'y avait pas à hésiter.

Rip appela pendant qu'elle faisait ses bagages.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il avec une petite voix.

— Ça va. Et toi ?

— Crevé. Je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé la nuit dernière. Va-t-il y avoir... des conséquences ?

Rip était persuadé d'avoir participé à un meurtre. Milla, elle, voyait les choses plutôt comme Diaz : c'était une exécution. Étant donné le métier qu'exerçait Diaz, qui consistait à peu de chose près à faire ce qu'il avait fait la nuit dernière, interrogatoire en moins, il était peu probable qu'il y ait enquête.

— Non, je ne crois pas. Tu ne risques rien.

Milla rechignait à entrer dans les détails au téléphone. Rip aussi restait prudent : grâce à Susanna, il savait ce qu'il pouvait en coûter de trop parler en présence d'oreilles indiscretes.

— J'ai passé la nuit à l'hôtel et demandé à mon collègue de me remplacer aujourd'hui. Heureusement que c'était une journée peu chargée, pas vrai ? Je ne me sentais pas la force... Elle va probablement me chercher à l'hôpital, vu que j'ai découché. Je ne veux pas lui parler maintenant. Demain, peut-être.

Pauvre Rip. Sa vie était sens dessus dessous... Si aucun membre de Limiers n'était libre pour l'accompagner au Nouveau-Mexique, elle lui demanderait de venir. Cela l'éloignerait de Susanna et lui donnerait le temps de se ressaisir. À moins qu'après la nuit dernière, il refuse d'aller où que ce soit avec elle, ce qu'elle comprendrait parfaitement.

— Où puis-je te joindre, aujourd'hui ?

Il lui communiqua son numéro de portable et les coordonnées de l'hôtel. Il comptait y séjourner encore un peu et passerait chez lui, à une heure où Susanna ne risquait pas d'y être, pour prendre quelques affaires.

Milla appela ensuite le bureau. Olivia décrocha avec une voix fatiguée.

— Je suis sur pied, dit-elle lorsque Milla s'en inquiéta. Mais je ne me sens pas encore très bien. J'ai appelé Debra : elle ne va pas mieux.

— Comment ça se présente, aujourd'hui ?

— Joann est toujours sur la même affaire. Ça s'annonce mal pour le gamin : il a disparu depuis quatre jours. Brian rentre ce soir vers 18 heures.

— Comment ça s'est passé pour lui ?

— Dénouement négatif.

Milla soupira et ne demanda même pas les détails.

— Je pars pour Roswell. Je passerai la nuit là-bas. J'ai une nouvelle piste concernant Justin : la femme qui aurait établi de faux actes de naissance pour que les bébés puissent être adoptés.

— Fantastique ! Qui t'accompagne ?

— Je vais demander à Rip Kasper de venir, puisque nous sommes en sous-effectif. Je ne sais pas s'il acceptera, mais comme il a des problèmes avec sa femme, il sera peut-être heureux de prendre un peu le large.

— Oh non ! se désola Olivia.

Presque toute l'équipe connaissait Rip et Susanna, amis de longue date qui appelaient souvent Milla au bureau. Maintenant qu'elle savait pourquoi Susanna avait gardé le contact, Milla en aurait hurlé de rage.

Après avoir prévenu Olivia de ses problèmes de téléphone mobile, elle rappela Rip.

— Il faut d'abord que je prévienne mon remplaçant. Je te rappelle, dit-il.

Milla fut bien obligée d'attendre, malgré son impatience.

Chez le réparateur de téléphones, elle apprit que la garantie de son appareil ayant expiré, les réparations lui coûteraient pratiquement aussi cher qu'un téléphone neuf. Elle acheta donc un nouvel appareil ainsi qu'une batterie d'avance et des chargeurs pour la maison et la voiture. Cela lui prit plus d'une heure.

De retour dans sa voiture, elle brancha le téléphone pour le charger et en profita pour appeler Diaz. Toujours injoignable. Elle lui aurait tordu le cou. N'aurait-il pas pu lui laisser au moins un mot ?

Rip rappela : il s'était arrangé avec son collègue pour le reste de la semaine et pouvait partir quand elle voulait.

Quand ils arrivèrent à Roswell, il faisait déjà nuit noire et Milla

avait les nerfs en pelote. La journée entière n'avait été qu'une suite de contretemps et de contrariétés et Diaz ne répondait toujours pas au téléphone. Ils descendirent dans un hôtel, allèrent dîner dans un grill puis rentrèrent se coucher.

Le lendemain, ils repartirent de bonne heure, vers le nord. Rip, plus silencieux que d'ordinaire, était perdu dans ses pensées. Après avoir laissé un message à Susanna pour lui annoncer qu'il reviendrait dans quelques jours, il avait éteint son téléphone.

Ils traversèrent une contrée sèche mais non désertique. Le ciel était dégagé et l'air restait frais malgré l'heure qui avançait. Milla ne captait plus de signal sur son téléphone, ce qui n'avait rien d'étonnant vu l'environnement. L'État du Nouveau-Mexique, vaste et magnifique, était peuplé d'un peu moins de deux millions d'habitants, groupés autour des villes pour la plupart. La région qu'ils traversaient devait compter moins de deux habitants au kilomètre carré. Milla se réjouit de ne pas avoir entrepris ce voyage seule.

La petite ville où se trouvait l'administration du comté comptait environ trois mille habitants. La préfecture était un modeste bâtiment de brique attenant au commissariat.

Pour commencer, Milla devait d'abord découvrir si la nommée Ellin Daugnette y travaillait toujours.

Le bureau de l'état civil était le premier à droite en entrant. Dès que Rip et elle s'approchèrent du comptoir, une femme corpulente, souriante, aux cheveux d'un rouge improbable, vint à leur rencontre en demandant :

— Que puis-je faire pour vous ?

Milla dut s'agripper au bord du comptoir en apercevant le badge qui mentionnait son nom : Ellin Daugnette.

— Je m'appelle Milla Boone et voici Rip Kosper. Pourrais-je vous parler en privé ?

La femme regarda autour d'elle : il n'y avait personne d'autre dans le bureau.

— Vous voulez dire de plus privé que ça ?

— C'est à propos d'enlèvements de bébés et de faux certificats de naissance.

Ellin changea de visage ; son beau sourire disparut. Puis elle répondit en soupirant :

— Allons dans le bureau du juge. Il est parti déjeuner et ne sera pas de retour avant une bonne heure.

Elle les conduisit jusqu'à un petit bureau encombré dont elle referma la porte. Comme il n'y avait en tout et pour tout que trois fauteuils, elle s'arrogea celui qui se trouvait derrière le bureau du juge et, après un nouveau soupir, poursuivit :

— Bon, qu'est-ce que c'est que cette histoire de faux actes de

naissance ? Je vois mal comment une chose pareille pourrait se produire, maintenant que tout est informatisé.

— Depuis quand ce service est-il informatisé ?

— Je ne sais pas exactement.

— Dix ans ?

Ellin jaugea Milla du regard.

— Non, moins que ça. Cinq ou six ans, peut-être.

Elle restait calme tout en essayant manifestement de deviner ce qu'ils savaient au juste. Milla vint à son secours.

— L'un des bébés enlevés était mon fils.

— Désolée de l'apprendre.

— Cela nous a pris du temps, mais nous avons enfin démantelé le réseau. Permettez que je vous cite quelques noms : Arturo Pavôn, Susanna Kosper...

Milla guettait sur le visage d'Ellin le moindre indice d'émotion.

— ... True Gallagher, le patron... Ah ! enfin un semblant d'hésitation.

— Ellin Daugnette...

— Nom d'un chien ! s'exclama l'intéressée en frappant le bureau du poing. Je croyais que c'était fini, tout ça.

— Vous croyiez en avoir fini ?

— Évidemment, depuis le temps ! Vous êtes flics ?

— Non. J'ignore si les flics vont venir, je ne peux rien vous promettre, mais je n'ai pas l'intention de leur dire quoi que ce soit. En échange, je voudrais quelques renseignements.

— Vous recherchez votre enfant, c'est bien ça ?

— Rien n'est plus important pour moi.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'aurais pu garder des preuves compromettantes ? Vous me prenez pour une imbécile ?

Non, au contraire. Elle avait l'air d'une fine mouche qui savait où se trouvait son intérêt.

— Je pense en effet que vous avez conservé des preuves pour vous protéger au cas où. Quelque chose qui vous permette de marchander, soit avec un particulier comme moi, soit avec un avocat, soit avec True Gallagher. Si vous aviez des doutes à son égard, il vous fallait un moyen de le tenir en respect.

— Vous avez raison sur un point : je ne peux avoir confiance en Gallagher que dans la mesure où j'ai de quoi le confondre.

Milla s'enfonça dans son fauteuil en croisant les jambes et dévisagea Ellin d'un air glacial.

— J'espère sincèrement que vous avez ce que je cherche, sans quoi vous ne me serez d'aucune utilité.

— Vous me menacez de me dénoncer ?

— Non, je vous le promets. Mais je ne vous promets plus rien si

vous ne m'aidez pas. J'ignore totalement si les flics doivent venir. Les personnes que vous avez aidées sont impliquées dans une série de meurtres et vont être inculpées. Il est possible que l'enquête s'en tienne là. Si ces personnes n'avaient pas été les mêmes que celles qui se sont livrées à ce trafic de bébés, il y a dix ans, je ne serais jamais parvenue jusqu'à vous. Mais ce qui est sûr, c'est que je vous dénoncerai sans la moindre hésitation si vous ne m'aidez pas.

— Bien, dit Ellin sans se faire prier davantage. Je vous crois. Je vais chercher ma liste.

Milla n'en crut pas ses oreilles.

— Vous avez une liste ?

— Comment voulez-vous que je me rappelle quels papiers étaient faux ? Je n'allais tout de même pas apposer la mention « faux » dessus.

Ils regagnèrent la pièce par laquelle ils étaient arrivés, où Ellin s'assit derrière un vieux bureau métallique.

— Ça fait trente ans que je travaille ici. Je n'avais aucune raison de craindre que quelqu'un fouille dans mon bureau, découvre cette liste et se doute de quelque chose. C'est juste une liste de noms. Et si j'étais morte dans un accident de voiture ou d'une crise cardiaque, je me serais bien moquée que l'on découvre le pot aux roses, pas vrai ?

— En effet.

— Le voilà, dit-elle en sortant un épais dossier.

— Tout ça ?

— Pardon ? Ah ! Non, bien sûr. Il y a là-dedans tout un tas d'autres trucs.

Elle se mit à feuilleter les différents papiers. Parvenue à la fin, elle recommença en maugréant.

— J'ai dû passer trop vite.

Au terme du second examen, elle ne trouva rien non plus. L'air affolé, elle passa ses papiers en revue une troisième fois, feuille par feuille.

— La liste n'est pas là ! Je suis pourtant sûre qu'elle y était.

Curieusement, Milla la crut. L'inquiétude d'Ellin semblait trop vraie.

— Se pourrait-il que quelqu'un – True, peut-être – ait pénétré ici pour subtiliser cette liste ?

— Il en ignorait l'existence. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Le commissariat est juste à côté. Entrer ici n'est pas un jeu d'enfant. D'ailleurs, les locaux sont sous surveillance vidéo, dit Ellin en indiquant une énorme étagère métallique chargée de non moins énormes registres.

— Je ne vois rien.

— Ce sont de minuscules mouchards. Regardez en haut à gauche. Vous voyez ces encoches pratiquées dans les montants pour régler les

étagères ? Troisième encoche en partant du haut.

Le troisième trou, en effet, semblait bouché.

— C'est une caméra ?

— Discret, n'est-ce pas ? L'un des fonctionnaires de la préfecture soupçonnait sa femme d'avoir une liaison avec un cadre de l'état civil. Il pensait qu'elle revenait ici le soir pour s'y livrer à des heures supplémentaires un peu spéciales. Un week-end, il a fait venir discrètement une entreprise de sécurité et mis les bureaux sous surveillance. Il a pincé les coupables, d'ailleurs.

— Pourrions-nous visionner les bandes ? À moins que vous n'ayez rangé cette liste ailleurs.

— Je ne l'ai jamais changée de place. Jamais. Elle était encore là le mois dernier, je l'ai aperçue en cherchant quelque chose dans ce dossier. Mais tout n'est pas perdu. Je ne suis pas née de la dernière pluie : j'en ai un double dans mon coffre à la banque.

Milla remercia silencieusement le ciel. Parvenue à ce stade, elle n'aurait pas été capable d'assumer une impasse.

— Jetons tout de même un coup d'œil à cette bande, reprit Ellin. J'aimerais bien savoir si quelqu'un est venu fouiner ici.

Elle avait besoin de savoir exactement de quoi il retournait, afin d'être en mesure de se protéger au cas où True aurait malgré tout découvert l'existence de cette liste et décidé de s'en servir comme monnaie d'échange pour se sortir de sa nouvelle situation. Milla pensait exactement la même chose. Si tel était le cas, il valait mieux qu'Ellin soit la première à montrer ce document à qui de droit.

À travers un dédale d'escaliers étroits ils descendirent jusqu'au sous-sol humide et poussiéreux. Là, un homme visiblement originaire d'Amérique du Sud, qui lisait le journal assis derrière un bureau métallique, la salua.

— Salut, Jésus. Nous voudrions jeter un œil aux bandes des caméras de sécurité.

— Pas de problème. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous l'ignorons. Il est possible que quelqu'un ait pénétré dans mon bureau.

— La nuit dernière ?

— Je n'en sais rien. Ça a pu se passer n'importe quelle nuit au cours du dernier mois.

— Les bandes s'effacent et se rembobinent toutes les semaines. Si ça remonte à plus loin, tu ne trouveras pas.

L'employé inséra la cassette vidéo dans un magnétoscope et appuya sur la touche « retour ». Tous se rassemblèrent autour du téléviseur pour regarder les images qui défilaient à l'envers. Milla et Rip étaient les derniers visiteurs de la matinée. Avant, quelques autres personnes, puis, un peu plus tôt, un moment d'affluence où les gens

faisaient la queue devant le bureau d'Ellin.

Avant l'ouverture des bureaux, un long moment sans rien. Ils virent le jour naissant refluer, puis ce fut la nuit. Seule une lampe était restée allumée. Soudain, une silhouette apparut.

— Là !

— Ça alors ! s'exclama Jésus en se levant d'un bond. Comment ce type a-t-il fait pour entrer ? Il n'y a aucun signe d'effraction. Tout était fermé à double tour quand je suis arrivé ce matin.

Arrivé au moment où la silhouette entra dans le bureau, il fit défiler la bande à l'endroit.

Milla retint son souffle, puis cessa de respirer.

— Le salaud ! grommela Rip.

Tout de noir vêtu, l'homme en question pénétrait tranquillement dans la pièce, se repérait, s'approchait du bureau d'Ellin, vérifiait le nom qui s'y trouvait, s'asseyait, commençait à ouvrir les tiroirs, sortant des dossiers qu'il feuilletait avec une décontraction sidérante, comme s'il avait tout le temps, comme s'il n'était pas nerveux. Enfin, il découvrait le bon dossier, puis la bonne liste qu'il lisait avant de la mettre de côté. Il poursuivait ensuite sa fouille systématique sans rien trouver d'autre, examinant même le dessous des tiroirs.

— Qu'est-ce qu'il peut bien chercher ? demanda Jésus. Personne ne répondit.

L'homme étendait ensuite ses recherches au reste de la pièce puis, apparemment satisfait par sa découverte, prenait la liste qu'il avait déposée sur le bureau d'Ellin et la glissait dans une machine.

— Mais c'est le broyeur de papier ! s'écria Ellin.

Méticuleux jusqu'au bout, l'inconnu sortait les lambeaux de papier du conteneur où ils étaient tombés, les glissait dans un petit sac en plastique qu'il avait apporté avec lui et, après avoir tout remis en place, s'en allait aussi tranquillement qu'il était venu.

Milla se sentit étouffer de douleur, puis de rage et serra les poings pour ne pas exploser. Cet homme, c'était Diaz.

Pas étonnant qu'il ait éteint son portable ! Pas étonnant qu'il ait disparu au milieu de la nuit ! Il n'avait pas cherché à trouver cette liste pour rechercher Justin lui-même, pour rendre service à Milla. Pour quelque obscure raison connue de son seul cerveau tortueux, il ne voulait pas qu'elle retrouve son fils.

À Jésus, qui voulait prévenir le shérif, Ellin expliqua qu'il s'agissait d'un document personnel et qu'elle n'avait pas l'intention de porter plainte.

La banque locale était fermée à l'heure du déjeuner. À 14 heures précises, Ellin, Milla et Rip demandèrent à accéder aux coffres.

Voilà. C'était une simple feuille de papier avec trois rangées de noms, chaque nom étant suivi d'un numéro de code.

— C'est le numéro d'acte de naissance ? demanda Milla.

— Non, c'est la date, écrite à l'envers. Regardez : le 13 décembre 1992 donne 29912131. Enfantin.

Milla lui apprit à quelle date Justin avait été enlevé et qu'il avait passé la frontière tout de suite après.

— Oh ! Nous allons trouver tout de suite, car il n'y a eu qu'un seul enfant mâle de race blanche dans la semaine qui a suivi. Voyons, deux prénoms masculins espagnols, trois prénoms féminins. Celui-ci doit être le vôtre. Je l'ai appelé Michael Grady, Michael, parce que c'est le prénom de garçon le plus courant. C'est le prénom sous lequel il a été adopté, bien que les parents adoptifs soient libres de le rebaptiser.

Ils retournèrent au sous-sol, où Ellin chercha sur microfiches le certificat de naissance au nom de Michael Grady.

— Le voici. Né de père inconnu. Le nom de la mère, c'est moi qui l'ai inventé.

— Et son numéro de sécurité sociale ? intervint Rip.

— Vous croyez vraiment que quelqu'un vérifie ces choses-là ? Surtout dans le cadre d'une adoption sans l'intermédiaire d'une institution, il y a dix ans ? Du moment que la mère a signé un accord officiel, qui irait vérifier son numéro de Sécurité sociale ? De toute façon, les bébés changent de numéro de Sécurité sociale une fois adoptés.

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où allaient ensuite les bébés ? Quel juge s'occupait des adoptions ? Savez-vous quoi que ce soit ?

Sans cette information, Milla n'était guère plus avancée que la veille.

Ellin sourit.

— Nous y voilà. Pour que ma liste soit d'une quelconque utilité, il faut l'étayer de quelques informations supplémentaires. Il y a un juge, dans cette ville, qui s'occupait de ce genre de dossiers. Il se rendait bien compte qu'il y avait beaucoup d'adoptions, mais il ne posait pas de questions du moment qu'on le payait. On lui avait raconté qu'un service d'adoption travaillait avec des familles pauvres d'origine hispanique, pour leur venir en aide. Vous savez comment sont les hispanos quand leurs filles fautent sans être mariées. C'est inconcevable pour eux. Ces filles abandonnent leur bébé la plupart du temps. C'est du moins ce qu'on a raconté à Harden. Nous allons lui rendre visite. Il devrait au moins connaître le nom du juge qui s'est occupé de l'adoption.

Deux heures plus tard, Rip prit le volant pour rentrer à Roswell. Milla, elle, pleurait trop pour voir la route. Elle tenait à la main un double du faux acte de naissance de Justin, ainsi qu'une copie de tous

les documents que Harden Sims avait en sa possession concernant cette adoption. C'est un juge exerçant à Charlotte, en Caroline du Nord, qui s'en était occupé.

Ainsi que tous ne cessaient de le lui répéter, le dossier était probablement confidentiel et elle ne pourrait y avoir accès qu'avec une dérogation du tribunal. Cependant, elle était fermement décidée à obtenir les informations qu'elle désirait de ce juge de Caroline du Nord, dût-elle le traîner en justice, et à obtenir cette dérogation. Étant donné les circonstances et la publicité dont avait fait l'objet l'enlèvement de Justin, elle savait qu'elle obtiendrait gain de cause.

L'avenir n'était plus un océan de désolation, maintenant. Elle avait réussi. Même s'il lui restait encore beaucoup de travail, elle savait qu'au bout du chemin elle retrouverait son fils.

Une fois à Roswell, ils décidèrent de continuer jusqu'à El Paso, malgré la longueur du trajet. Tous deux avaient envie de rentrer chez eux.

— Que vas-tu faire ? demanda simplement Rip en faisant allusion à Diaz.

— Je n'en sais rien.

Elle préférait éviter d'y penser, de peur de craquer. Cette trahison lui faisait encore plus mal que celle de Susanna. Elle avait accordé sa confiance à Diaz comme jamais elle ne l'avait accordée à personne, et cru en lui de tout son être. Comment avait-il pu faire une chose pareille, sachant depuis combien de temps elle recherchait Justin, combien de peine cela lui avait coûté ? C'était comme s'il l'avait poignardée dans le dos lui aussi. Elle eut beau repenser aux moments qu'ils avaient partagés, elle ne trouva rien qui lui permît d'expliquer son geste. Soit il était devenu subitement fou, soit il cachait son jeu depuis le début.

Ils arrivèrent à El Paso bien après minuit, épuisés. Cela faisait plus de dix-huit heures qu'ils étaient debout. Milla, qui avait repris le volant à Carlsbad, déposa Rip à son hôtel et rentra en redoublant de vigilance à cause de sa fatigue.

Elle faillit d'abord ne pas remarquer le pick-up dans le garage. Descendant lentement de sa voiture, elle examina le véhicule. Ce salaud ne manquait pas de culot, après ce qu'il avait fait. Elle aurait préféré remettre cette scène à plus tard, mais elle ne voulait plus de lui chez elle ni dans sa vie.

En entrant, elle déposa son sac et le dossier sur une table. Une lampe était allumée dans le séjour. Il était là, appuyé contre le chambranle de la porte, et la regardait.

Milla, elle, n'avait pas la force de le regarder. Prise de tremblements, elle s'appuya sur la table.

— Susanna est cuite, elle a été arrêtée. True aussi. Il y a quelques

heures seulement.

— Tant mieux.

Bien entendu, pas un mot pour expliquer où il était allé, pourquoi il avait disparu au milieu de la nuit. Pas une question non plus pour lui demander ce qu'elle avait fait ces deux derniers jours.

Enfin, Milla leva les yeux vers lui.

— Sors d'ici.

Diaz se redressa. Après une seconde de légère surprise, il reprit son masque inexpressif et lointain.

— Tu n'as pas assez bien cherché : il y avait une caméra de surveillance. Tu as été pris la main dans le sac.

Il la regarda un moment sans un mot.

— C'était la meilleure chose à faire, dit-il enfin. Il est temps de tourner la page. Cela fait dix ans. Cet enfant n'est plus le tien. Il appartient à d'autres. En faisant irruption dans sa vie, tu l'aurais bouleversé.

— Je t'interdis de m'adresser la parole !

Il ne comprenait rien, n'avait aucune idée de ce qu'elle ressentait.

— Tu n'avais absolument aucun droit de faire ça ! C'est mon enfant, espèce de salaud !

— Non, justement.

Il était là, droit comme la justice, insensible à toute émotion humaine. Elle l'aurait tué.

Des larmes se mirent à couler sur le visage de Milla. Des larmes de rage et de douleur, des larmes provoquées par l'effort surhumain qu'elle faisait pour ne pas se jeter sur lui.

— Ça n'a pas marché ! Elle avait des doubles. J'ai pu obtenir toutes les informations nécessaires pour le retrouver et c'est exactement ce que je vais faire. Maintenant, sors de chez moi. Je ne veux plus jamais te revoir.

Fidèle à lui-même, Diaz n'essaya pas de discuter. Il ne haussa même pas les épaules l'air de dire : « Comme tu voudras ». Il passa devant elle et sortit. Elle l'entendit ouvrir la porte du garage, démarrer, et ce fut tout.

Puis elle s'assit et, la tête entre ses bras, pleura sur la table toutes les larmes de son corps.

Il ressemblait à David. Les jumelles braquées sur lui, Milla le regarda franchir l'entrée de l'école avec cette énergie débordante qui semblait être le propre des garçons de son âge. Apparemment, il avait trois ou quatre copains. Tous se donnaient de grandes tapes en hurlant de rire aux blagues de l'un ou de l'autre. Ils prenaient des airs et des poses tout en voulant faire croire qu'ils étaient cool. Mais peut-être l'étaient-ils, aux yeux de leurs semblables.

La gorge nouée, Milla respirait à peine. Elle retenait les larmes qui lui piquaient les yeux, de peur de cesser de l'observer une seule seconde. Saisissant le coûteux appareil photo qu'elle s'était acheté, elle prit plusieurs clichés à la suite.

Afin de ne pas se faire remarquer, elle s'était garée à distance respectable de l'école. Elle ne voulait inquiéter personne et surtout pas Justin, mais il fallait qu'elle le voie, l'observe encore un peu pour se fabriquer les souvenirs qui nourriront son cœur affamé.

Ce matin, de loin, elle l'avait regardé quitter le domicile des Winborn. Rhonda Winborn l'avait suivi des yeux jusqu'à ce qu'il monte dans le bus ; il lui avait fait rapidement un signe. Il portait l'uniforme de son école : pantalon kaki et chemise bleue. Son coupe-vent écarlate permettait de le repérer au milieu des autres.

Le voir monter dans le bus, dire au revoir à une autre femme lui avait arraché des larmes. Tout en lui était si familier à Milla : la couleur de ses cheveux, la forme de sa tête, même sa démarche. Son visage d'enfant commençait déjà à se transformer à l'approche de l'adolescence. Il était blond aux yeux bleus et avait le sourire de son père.

À la fois bouleversée et transportée de joie, Milla serait volontiers descendue de sa voiture de location pour hurler à pleins poumons. Elle aurait voulu courir jusqu'à l'école et crier son nom – et tant pis si tout le monde la prenait pour une folle et si le directeur de l'établissement appelait la police. Elle aurait voulu danser, rire et pleurer à la fois. Les émotions en elle se bousculaient si violemment qu'elle ne savait plus où elle en était. Elle aurait voulu arrêter des inconnus dans la rue pour leur dire : « C'est mon fils ! ».

Or, elle ne pouvait rien faire de tel car le protéger était plus

important que tout ; elle ne voulait pas tout gâcher en l'effarouchant, en lui annonçant la vérité sans précaution.

La semaine précédente n'avait été qu'une suite d'émotions bouleversantes. Les événements s'étaient enchaînés si rapidement qu'elle avait à peine eu le temps de réagir à l'un que le suivant survenait. Après avoir découvert l'information que Diaz avait tenté de détruire, elle avait pu remonter la piste jusqu'à Justin.

Rhonda et Lee Winborn désiraient adopter un enfant blond comme eux, un garçon si possible. Ils étaient désespérément en mal d'enfant à la suite de trois fausses couches et de la mort de leur quatrième enfant quelques heures seulement après sa naissance. Ce n'étaient pas des gens riches qui s'achètent un enfant comme on se paye une voiture. Ils avaient dépensé jusqu'à leur dernier sou et s'étaient fait aider de leurs familles respectives pour réunir la somme exigée par True. Par la suite, Lee ayant réussi dans les affaires, ils étaient venus habiter dans ce quartier résidentiel de Charlotte et avaient à présent les moyens d'envoyer Justin dans une école privée. D'après tous les renseignements que Milla avait pu obtenir, c'étaient de braves gens appréciés de tous, qui adoraient leur fils et tenaient à en faire quelqu'un de bien.

Rien ne leur permettait de soupçonner que leur enfant avait été arraché aux bras de sa mère. On leur avait raconté que celle-ci, déjà dotée d'une famille nombreuse, n'avait pas les moyens de l'élever et avait besoin d'argent pour faire opérer des yeux l'un de ses autres enfants. Cette fable jouait sur la corde sensible, mais pourquoi ne l'auraient-ils pas crue ? L'avocat qui s'était occupé de l'adoption officielle ignorant tout lui-même, comment les Winborn auraient-ils découvert quelque chose ? Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'ils l'avaient enfin, leur fils.

Non, pas leur fils ; celui de Milla. C'est ce que son cœur lui répétait sans cesse : son fils à elle !

S'il avait quelque chose d'elle, c'étaient peut-être son nez et sa mâchoire. Pour tout le reste, c'était le portrait de David.

Il était vivant, il allait bien, il était aimé. Son bébé était sain et sauf.

Les Winborn lui avaient donné les prénoms de ses deux grands-pères : Zackary Tanner. On l'appelait Zack. Mais pour Milla, il était Justin, ce prénom qui avait peuplé ses prières pendant dix ans, qui était gravé dans son cœur, dans son souvenir.

Elle devait prévenir David. Tant qu'elle n'avait pas eu la certitude qu'il s'agissait bien de Justin, elle n'avait pas voulu lui donner de faux espoir. Car même après avoir vu les papiers et obtenu la certitude que, d'un point de vue logique, cet enfant était bien le sien, il avait fallu qu'elle le voie de ses propres yeux pour le croire vraiment.

C'était Justin, et c'était tout le portrait de David.

Reposant ses jumelles, Milla se cacha le visage dans les mains, secouée par des sanglots auxquels se mêlaient des éclats de rire, au point qu'elle ne savait plus si elle riait ou pleurait. Elle resta là jusqu'à ce que la récréation prenne fin et que les enseignants fassent rentrer leurs remuantes ouailles dans le propre bâtiment de brique rouge. Le soleil de novembre se reflétait sur les cheveux de Justin, qui enjamba les deux dernières marches et disparut en riant à l'intérieur.

Dès qu'elle en fut capable, lorsque ses tremblements se calmèrent suffisamment pour qu'elle puisse tenir son téléphone portable, et que les sanglots qui lui serraient la gorge lui permirent enfin de parler, elle appela le secrétariat de David et demanda un rendez-vous pour le lendemain midi. Un simple patient n'aurait jamais pu obtenir un rendez-vous dans un délai aussi bref. Toutefois, David lui avait toujours dit qu'il serait disponible pour elle à n'importe quel moment et il en avait manifestement informé ses collaborateurs. Sans doute ne lui en voudrait-il pas d'empiéter sur son heure de déjeuner.

Milla ne voulait pas lui annoncer la nouvelle par téléphone : elle voulait voir son visage, partager ce moment avec lui, comme ils avaient vécu ensemble la naissance de Justin. Elle aurait pu aussi le voir chez lui, mais elle ne voulait pas que Jenna et leurs deux enfants soient là. Juste pour cette fois, sans doute la dernière fois, elle voulait partager Justin avec lui seul.

Les papiers étaient dans sa valise. Elle les avait fait rédiger avant de venir à Charlotte, afin que tout soit prêt.

David avait installé son cabinet dans un immeuble de bureaux attenant à l'hôpital où il exerçait. Décoré avec goût, l'endroit fleurait discrètement l'argent. David travaillait avec des chirurgiens renommés dont il était l'une des vedettes. Il était jeune, beau, brillant et, à trente-huit ans, il avait encore de belles et prometteuses années devant lui.

Il devait avoir fait annuler tous ses rendez-vous car la salle d'attente était vide lorsque Milla arriva. À l'accueil, une blonde d'âge mûr et une brune guillerette, toutes deux en tenue d'infirmière, la dévisagèrent d'un œil avide. Elle n'eut pas le temps de se présenter, car David apparut, grand et plus beau que jamais. Comme à beaucoup d'homme, la maturité lui seyait bien. Ses traits étaient devenus plus énergiques, quelques rides se dessinaient au coin de ses yeux et ses épaules semblaient avoir un peu épaissi.

Il lui tendit la main avec ce merveilleux sourire qu'elle avait vu, pas plus tard que la veille, sur le visage de leur fils, ce sourire qui l'illuminait comme un sapin de Noël.

— Tu as l'air en pleine forme. Viens dans mon bureau, dit-il avec un regard chaleureux.

Dans le couloir qui desservait des salles d'examen et des laboratoires, trois femmes de races et d'âges divers levèrent les yeux pour les observer, tandis que les deux chargées de l'accueil les suivaient du regard en tendant le cou.

— Ne te retourne pas, marmonna-t-elle entre ses dents, mais ton harem est intrigué.

Il l'entraîna à l'intérieur de son bureau en riant.

— C'est ainsi que Jenna les nomme, elle aussi ! Moi, je les appelle mes gardes du corps. Je me sens en sécurité entouré d'elles.

— Elles te protègent des femmes trop entreprenantes ?

— Elles ne me laissent pas en opérer une seule : elles les envoient à mes collègues et me réservent les vieilles badernes.

Milla se réjouit de voir qu'il n'avait pas changé. Il était bien compréhensible que ses collaboratrices le maternent ; David était quelqu'un de bien. Elle avait la certitude absolue qu'il n'avait jamais trompé sa femme, que toute tentative de séduction de la part d'une infirmière ou d'une patiente resterait vaine. Elle le connaissait : il se donnait corps et âme à son travail et à sa famille et méritait largement son bonheur.

Quelques photos encadrées étaient posées sur son bureau. Tout en sachant déjà ce qu'elle allait voir, Milla fit le tour pour les admirer. Sur la première, une jolie rousse souriait. Ce devait être Jenna, car la même jeune femme apparaissait dans les bras de David sur une autre photo. Dans un petit cadre en forme de cœur, une toute petite fille potelée aux cheveux soyeux tenait une poupée par les cheveux et avait elle-même l'air d'une poupée dans sa longue robe de dentelle. Sur une autre photo, Jenna rayonnante portait un bébé dans ses bras. Leur petit dernier, sans doute.

— Ils sont magnifiques, dit-elle, sincère.

Elle sourit, heureuse de le savoir heureux.

— Comment s'appellent-ils ?

— La petite princesse, c'est Cameron Rose, dite Cammy. Le bébé, c'est William Gage. Nous l'appellerons Liam lorsqu'il aura un peu grandi. Cammy l'appelle Dot, va savoir pourquoi.

Milla éclata de rire et dit, sans attendre d'avoir repris son sérieux :

— Je l'ai retrouvé. J'ai retrouvé Justin.

David chancela et se laissa tomber dans un fauteuil. Pâle et incapable de prononcer un mot, il la dévisagea longuement. Puis, lentement, des larmes se formèrent dans ses yeux et se mirent à couler sur ses joues. La lèvre tremblante, il murmura enfin :

— Tu en es sûre ?

Milla fit signe que oui en retenant ses larmes.

— Nous avons remonté la filière. La femme qui délivrait les faux

actes de naissance avait gardé une liste, pour se protéger ou faire du chantage, je suppose.

— Est-ce qu'il... est-ce qu'il va bien ?

Milla hocha de nouveau la tête. David se jeta sur elle et ils s'étreignirent en pleurant.

— Tout va bien, il va bien, il est sain et sauf, dit-elle au milieu des larmes, en lui tapotant le dos pour apaiser ses sanglots.

Puis, comme elle-même l'avait fait au moment de la découverte, il éclata de rire. Pleurant et riant à la fois, il la fit virevolter dans la pièce en s'interrompant parfois pour essuyer son visage.

— Je n'arrive pas à le croire, répétait-il. Mon Dieu ! Toutes ces années...

— J'ai des photos ! s'exclama Milla en fouillant dans sa mallette. Je les ai prises hier.

En regardant la première photo, David se figea, dévorant son fils des yeux. Il prit un à un les autres clichés d'une main tremblante, puis les regarda une seconde fois. La joie se peignit progressivement sur son visage, comme le soleil après l'orage.

— Il me ressemble, dit-il, triomphant.

— Évidemment, gros malin ! Il t'a toujours ressemblé. Tu ne te rappelles pas ce que Susanna...

Elle s'interrompit soudain en se souvenant qu'il n'était pas au courant.

— Elle disait que c'était mon clone, termina-t-il, les yeux toujours rivés aux photos.

— Elle faisait partie de la bande.

Choqué, David la dévisagea.

— Quoi ?

— C'est elle qui a averti les ravisseurs pour Justin, en leur disant que j'allais au marché plusieurs fois par semaine. Ils m'attendaient. On leur avait commandé un bébé blond.

— Mais... pourquoi ?

— L'argent. Tout simplement pour l'argent.

— La garce ! Il y avait pourtant une récompense ! J'aurais donné tout ce que j'avais pour qu'on me le rende !

— Ce n'était rien comparé à ce que les parents adoptifs ont dû payer.

— Il a été *vendu* ? Quelle sorte d'individus ont pu acheter un enfant en sachant qu'il avait été...

— Ils n'en savaient rien. Ils n'y sont pour rien. Ils ignoraient tout.

— Comment le sais-tu ?

— L'avocat qui s'est occupé de l'adoption ignorait tout lui aussi. Les opérations étaient parfaitement menées, avec faux actes de naissance et attestations des mères fictives. Pour les gens qui

adoptaient ces enfants, tout était parfaitement légal.

— Où est-il ? Par qui a-t-il été adopté ?

— Ils s'appellent Lee et Rhonda Winborn. Ils habitent à Charlotte, en Caroline du Nord. Je me suis renseignée sur eux : ce sont de braves gens, honnêtes. Ils l'ont appelé Zachary.

— Mais il s'appelle Justin !

David s'assit derrière son bureau et, contemplant à nouveau les photos, qu'il n'avait pas lâchées une seconde, examina attentivement le visage de Justin.

— Je n'arrive pas à croire que tu l'aies enfin retrouvé ! Moi qui croyais que tu t'épuisais en vain pour une cause perdue...

— Je ne pouvais pas renoncer.

— Je sais.

Il regarda Milla, étudiant son visage aussi intensément qu'il avait étudié celui de Justin.

— Au fond, je te connaissais mal. J'ai été anéanti par sa disparition, mais je suis resté le même. Toi... tu t'es transformée en... une amazone. Je n'arrivais plus à te suivre. Je ne pouvais même plus te toucher. Tu étais tellement révoltée, tellement déterminée, que tu m'as laissé tomber.

— Dieu sait que ce n'était pas mon intention. Mais je ne pensais plus qu'à une chose ; j'étais sourde à tout le reste. Je savais qu'il était vivant et il fallait que je le retrouve.

— J'aurais aimé avoir ta force. J'enviais ta détermination, ta certitude qu'il était vivant. Moi, j'avais perdu l'espoir. Je le considérais comme mort et enterré et je croyais avoir tourné la page... Et maintenant que je sais qu'il est vivant, je m'en veux à mort d'avoir abandonné les recherches, dit-il en enfouissant son visage dans ses mains.

— Non, ne crois pas ça. J'ai toujours craint qu'il ne soit mort, et si je tenais tant à le retrouver, c'était pour en avoir le cœur net. Tu as vraiment fait tout ce qui était en ton pouvoir...

— J'aurais pu le chercher ! J'aurais pu être avec toi, t'aider !

— Ne dis pas de bêtises ! Tu sais bien que c'est faux. David, combien de personnes seraient mortes si tu avais cessé d'opérer ?

— Peut-être aucune. Les bons chirurgiens ne manquent pas dans cette ville...

Puis, son amour-propre professionnel reprenant le dessus, il ajouta :

— D'accord. Il doit bien y en avoir une vingtaine, une trentaine.

— Tu vois ? Tu as fait ton devoir et moi le mien. Il n'y a ni tort ni raison, ni « j'aurais pu », « j'aurais dû »... Cesse de t'apitoyer et pense à l'avenir.

Dix minutes plus tard, quand elle eut fini de lui exposer ses

intentions et ce qu'il leur restait à faire, David était redevenu tout pâle.

Le moment qu'elle passa avec David fut un déchirement nécessaire. En sortant de son bureau, sachant qu'elle ne le reverrait sans doute jamais plus, elle lui fit ses adieux, l'embrassa sur la joue et lui souhaita beaucoup de bonheur.

— Tu peux aussi cesser de me verser la pension alimentaire, dit-elle en lui souriant à travers ses larmes. Tu te demandais pourquoi tu n'avais pas abandonné la chirurgie pour retrouver Justin ? Parce qu'en continuant à exercer, tu finanças mes recherches. Je n'aurais pas réussi sans ton soutien financier et la liberté qu'il me procurait.

— Que vas-tu faire, à présent ?

— Continuer, je suppose : chercher les enfants disparus. À cette différence près que j'essaierai de me faire rémunérer, désormais.

À vrai dire, elle n'avait aucun projet d'avenir. Sa vie tournait depuis si longtemps autour d'un seul objectif – retrouver Justin – qu'il lui semblait avoir atteint un mur qui l'empêchait de voir au-delà. Elle était épuisée mentalement, physiquement et émotionnellement et la perspective de rentrer à El Paso la laissait complètement indifférente. Tant de choses s'étaient passées là-bas, trop peut-être.

À son retour, lorsqu'elle aurait réglé ses affaires en Caroline du Nord, elle dormirait peut-être quelques jours d'affilée. Ensuite, elle se sentirait mieux et songerait à l'avenir. Elle était douée pour retrouver les personnes perdues. Pourquoi arrêter maintenant, sous prétexte qu'elle avait retrouvé son disparu à elle ?

Comme elle allait partir, David la retint et la serra désespérément contre lui, comme s'il savait, lui aussi, que le dernier lien qui les unissait venait de disparaître.

— Tu vas pouvoir tourner la page, toi aussi.

Mais pour passer à quoi ? Peut-être un jour aurait-elle une idée. Pour le moment, elle ne songeait qu'à la tâche qu'il lui restait à accomplir.

Elle avait réservé une place sur un vol à destination de Charlotte. Lorsqu'elle arriva à l'hôtel en fin d'après-midi, elle n'aspirait plus qu'à se coucher et à faire un tour de cadran. Elle commanda néanmoins un sandwich, défit ses bagages et prit même le temps de repasser sa tenue pour le lendemain.

Après s'être restaurée, elle se mit à tourner en rond dans l'espace confiné de sa chambre, pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Enfin, elle prit le téléphone pour appeler les Winborn.

Une femme à la voix agréable décrocha à la quatrième sonnerie, en traînant les « o » comme le faisaient les gens de la région.

— Allô ?

— Madame Winborn ?

— C'est moi-même.

— Milla Edge à l'appareil. Je suis la fondatrice de l'association Limiers, qui a pour vocation de retrouver les enfants perdus ou victimes d'enlèvements.

— Oui, bien sûr, une si noble cause. C'est avec joie que je ferai un don...

— Non, je ne vous appelle pas pour solliciter un don. C'est à propos de votre fils.

Un lourd silence s'ensuivit ; Milla n'entendait même plus respirer son interlocutrice.

— Je ne comprends pas, reprit brusquement Rhonda. Je ne vois pas le rapport – nous l'avons adopté. Nous sommes passés par un avocat afin de tout faire dans les règles, et je vous interdis...

— C'est un peu compliqué à expliquer. Il s'agit de quelques papiers à remplir. Votre mari et vous-même pourriez-vous m'accorder un rendez-vous demain ? Je vous promets que ce ne sera pas long.

— Quel genre de papiers ?

— Rien que de très officiel.

Milla préférait ne pas entrer dans les détails afin de ne pas effrayer les Winborn. Ils auraient pu profiter de la nuit pour s'enfuir avec Justin. C'est du moins ce qu'elle aurait fait à leur place, de peur de perdre son fils.

— Je vous demande seulement de signer quelques papiers. Il n'est pas question de revenir sur cette adoption.

— Dans ce cas... quel est le rapport avec Limiers ?

— Encore une fois, c'est un peu compliqué. Je vous l'expliquerai demain de vive voix. Quelle heure vous conviendrait ?

— Un instant, dit Rhonda d'une toute petite voix.

Il y eut un bruit indiquant qu'elle posait le combiné. Milla se l'imagina s'entretenant à voix basse avec son mari, afin que Justin – ou plutôt Zack – ne l'entende pas.

Gagné par la panique de sa femme, craignant qu'une menace ne plane sur son fils, Lee Winborn allait se précipiter sur le téléphone...

— Lee Winborn à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

— Je crains d'avoir effrayé votre femme. Ce n'était pas du tout mon intention. Il faut absolument que nous nous rencontrions afin que je puisse vous exposer certains détails concernant l'adoption de votre

fil et vous remette certains papiers officiels.

— Faites-le par téléphone...

— Non, je regrette, c'est impossible. C'est trop compliqué, ainsi que je l'ai dit à Mme Winborn. Vous comprendrez mieux en prenant connaissance des papiers. Pourriez-vous m'accorder un moment demain ? Il serait préférable que nous nous voyions pendant que votre fils est à l'école. Je vous en prie. Vous n'avez rien à craindre.

— Bien. À 13 heures. Connaissez-vous notre adresse ?

— Oui. Merci d'accepter de me recevoir. Je serai là à 13 heures précises.

En raccrochant le téléphone, Milla se rendit compte qu'elle tremblait de tout son corps. Voilà, c'était fait. Maintenant, il fallait encore qu'elle tienne le coup pendant le dernier acte. Elle réserva une place sur un vol qui quittait Charlotte le lendemain à 18 heures. Demain soir, elle rentrerait chez elle pour la première fois depuis... elle ne savait plus exactement. Plus d'une semaine, assurément.

Le lendemain, elle dormit le plus longtemps possible, déjeuna tard, regarda un peu la télévision, se doucha, lava ses cheveux et se coiffa avec soin. Elle soigna aussi son maquillage tout en gardant la main légère. C'était peut-être idiot, mais elle voulait faire bonne impression.

Sa tenue aussi était étudiée : une jupe droite bleu marine et un chemisier à manches longues vert d'eau orné de boutons marine. C'était un ensemble très féminin en même temps que très professionnel. Milla avait un vieux truc : plus elle était nerveuse, plus elle soignait sa toilette. Pendant qu'elle se concentrait sur ses vêtements, elle oubliait ses nerfs à vif, la boule qui lui nouait l'estomac et la tension qui battait à ses tempes. C'était le moment où jamais de se servir de ce calme qu'elle savait garder dans les moments les plus douloureux, en apparence du moins – mais n'était-ce pas tout ce qui importait ?

Le miroir lui renvoya l'image d'une femme au visage inexpressif, un peu comme celui de Diaz – mais elle refusait de penser à lui, maintenant. Il était sorti de sa vie.

Comme la météo annonçait des températures basses accompagnées d'un vent du Nord, elle garda à la main son manteau camel. À 12 h 15, elle vérifia que son rouge à lèvres n'avait pas filé, posa la clef de la chambre sur sa table de chevet, accompagnée d'un pourboire pour la femme de chambre, et vérifia pour la énième fois que tous les papiers nécessaires étaient bien dans sa mallette. Enfin, le dos droit, chargée de sa mallette et de son manteau, de son sac à main et de son bagage, elle ouvrit la porte de sa chambre. Là, elle s'arrêta net dans son élan.

Diaz était adossé contre le mur, près de la porte.

Aussitôt, une foule de pensées et d'émotions se bousculèrent en elle. Le choc surtout. À force de se dire, d'espérer qu'elle ne le reverrait jamais plus, elle avait fini par oublier l'effet de sa présence sur elle, l'impact de son regard froid et sombre sur sa personne.

Pourquoi personne n'appelait-il la sécurité ? Un individu ne pouvait tout de même pas rôder indéfiniment dans les couloirs d'un hôtel sans que personne ne le remarque.

Et même si aucun client n'avait réagi, les femmes de chambre auraient dû le faire. L'une d'elles avait abandonné son chariot plus loin dans le couloir, sur la droite. Peut-être Diaz n'avait-il pas été repéré. À moins qu'il ne lui ait fait peur et qu'elle ne soit allée se terrer dans un placard en attendant qu'il disparaisse.

— Peut-on savoir ce que tu fais là ?

— Je suis venu voir ce qui se passe. Comme les gens qui viennent voir quand il y a un accident de voiture.

— Comment m'as-tu retrouvée ?

— C'est mon boulot.

Sachant où vivait Justin, il en avait sans doute déduit le reste. Même dans une ville de cinq cent mille habitants, il ne lui avait probablement fallu que quelques coups de fil pour la localiser. Les réceptionnistes n'étaient pourtant pas censés communiquer les numéros de chambre des clients... Comment savait-il où elle comptait se rendre ? Et comment savait-il qu'elle y allait précisément ce jour-là ? Même si elle brûlait de le savoir, elle aurait préféré avaler sa langue plutôt que de lui poser la question. Elle ne voulait plus lui adresser la parole.

Milla partit en direction de l'ascenseur en tirant sa valise derrière elle. Comme elle s'y attendait, Diaz lui emboîta le pas. Inutile de le dissuader de la suivre : ç'eût été perdre son temps. Elle ne pouvait ni lui échapper ni l'obliger à déguerpir. Donc, il ne lui restait plus qu'à l'ignorer – dans la mesure où l'on peut ignorer la présence d'un loup.

Elle remarqua néanmoins quelques détails de son apparence. Il s'était rasé, portait un costume bleu-gris foncé très correct et semblait s'être coiffé autrement qu'en passant une main dans ses cheveux. On l'aurait pris pour un homme respectable, mais Milla n'était pas dupe. Elle savait comment son regard froid et énigmatique pouvait dissimuler la violence tapie en lui. Il avait probablement un couteau fixé au mollet, un pistolet caché au niveau des reins et Dieu sait quelles autres armes réparties sur le reste de sa personne.

Mais que faisait-il là ? Cette affaire ne le regardait pas. Ils s'étaient séparés en mauvais termes et Diaz était bien la dernière personne qu'elle souhaitait avoir à son côté pendant l'épreuve qui l'attendait. Elle éprouvait encore une telle colère contre lui qu'elle supportait à grand-peine sa présence. Sa rage, intacte, la prenait à la

gorge. Comment osait-il ?

À quoi bon ressasser ce qu'il avait fait ? Elle ne reviendrait pas sur sa décision. Bien sûr, elle pouvait essayer de lui expliquer les choses, mais à quoi bon ? Il s'était trompé sur son compte et même s'il s'excusait, elle ne le lui pardonnerait sans doute pas. Il savait pourtant combien Justin comptait pour elle ; il savait tout ce qu'elle avait enduré pour le retrouver. Malgré cela, il avait voulu lui cacher où se trouvait son fils. Comment lui pardonnerait-elle jamais ?

Milla enrageait d'autant plus qu'il la croyait toujours dans l'erreur. Elle mourait d'envie de le gifler mais, serrant les dents, elle feignit de l'ignorer.

— Tu dois passer à la réception ?

— Non.

Elle préférait ne lui parler qu'en cas de stricte nécessité et le plus brièvement possible.

Comme elle remettait son ticket au gardien du parking, Diaz déclara :

— Laisse tomber, je t'emmène.

— Je refuse de monter en voiture avec toi.

— C'est pourtant ce que tu vas faire, de gré ou de force. À toi de choisir.

Sans même lui accorder un regard, elle le suivit jusqu'à une Jeep bleu nuit. Le vent du nord annoncé par la météo transperçait ses vêtements. Tout en regrettant de ne pas avoir enfilé son manteau avant de sortir, elle se concentra sur cette sensation de froid, pour s'éviter de penser à lui ou à l'épreuve qui l'attendait.

L'intérieur de la Jeep avait été chauffé par le soleil. Milla aurait préféré avoir encore froid et se trouver n'importe où ailleurs avec n'importe qui d'autre. Elle pria pour trouver la force, le calme, quelque chose qui l'aide à mener sa tâche à bien. Si elle ne réussissait pas à ignorer Diaz pour se concentrer sur Justin, elle n'y arriverait jamais.

— Tu connais leur adresse ?

— J'y ai fait un saut hier.

Il avait donc un jour de retard sur elle. Quelle surprise d'apprendre qu'il s'était laissé distancer ! Était-il venu pour l'empêcher de rencontrer les Winborn ? En réalisant qu'elle se trouvait à présent enfermée avec lui dans sa voiture, condamnée à aller là où il voudrait bien la conduire, Milla se rendit compte qu'elle avait commis une erreur.

— Si tu m'emmènes ailleurs que chez les Winborn, je te jure que...

— C'est bien là que j'ai l'intention de t'emmener. Cela dit, il est un peu tard pour y penser. J'aurais pu décider de t'emmener ailleurs.

— Je n'ai pas l'esprit aussi dissimulateur et tortueux que toi.

Milla se concentra sur l'itinéraire qu'il empruntait, de peur de se retrouver subitement sur l'autoroute quittant Charlotte. Qu'il tourne du mauvais côté et elle se mettrait à hurler et à le frapper en tirant sur le volant pour attirer l'attention.

Cela dit, s'il avait réellement l'intention de l'enlever, rien ne pourrait l'en empêcher. Il lui suffirait de l'assommer et de continuer. Mais à quoi bon, à moins de la garder enfermée pour le restant de ses jours ? Rien ne la ferait jamais renoncer à cette entrevue avec les Winborn. Elle avait pris une décision et s'y tiendrait.

Ils roulèrent en silence. À 12 h 57, Diaz s'engagea sur l'allée menant à la demeure des Winborn. Deux véhicules stationnaient devant. Le cœur de Milla s'emballa tout à coup et elle eut peur de s'évanouir. Afin de se reprendre, elle s'efforça de respirer calmement.

Diaz descendit et vint lui ouvrir la portière. Il l'observa d'un air inquiet mais sans dire un mot, puis l'aida à sortir de la Jeep. Sans lui, elle n'aurait jamais trouvé la force de le faire. Elle prit sa mallette mais laissa son sac à main dans la voiture. Diaz, à qui ce détail n'avait pas échappé, verrouilla les portières.

Devant la maison s'étendait un jardinet à la pelouse roussie ornée de gros chrysanthèmes rouges en pots. D'autres plantes en pots étaient alignées sur les marches du perron. Quelqu'un, dans cette maison, probablement Rhonda, devait avoir la main verte. Milla se l'imagina repotant ses plantes ou ratissant les feuilles mortes en fredonnant.

Avant même qu'elle ne sonne, la porte s'ouvrit sur le couple visiblement dévoré d'inquiétude. Milla eut pitié d'eux ; elle n'avait pas su s'y prendre pour les rassurer.

— Bonjour, je suis Milla Edge. C'est moi qui vous ai appelés hier soir. Je vous présente James Diaz.

— Je suis Lee Winborn et voici ma femme, Rhonda.

Lee leur serra la main. La sienne était ferme et un peu rugueuse. Il jouait au golf, péchait et chassait à l'occasion. Il avait été entraîneur de l'équipe de base-ball de Justin – enfin, de Zack – et s'occupait de l'équipe de poussins dans laquelle ce dernier jouait au football. Il était âgé de quarante-quatre ans, soit onze ans de plus que Milla. C'était un homme en pleine forme, avec quelques rides au coin de ses yeux bleus et pas un seul cheveu blanc parmi ses cheveux blond foncé.

Rhonda était de taille moyenne, ses cheveux blond clair avaient une coupe chic et elle était maquillée avec goût. C'était une femme mince portant un pantalon de tailleur ainsi qu'un joli pull bleu dont la couleur se reflétait dans ses yeux gris. Étant donné leur physique, personne ne pouvait douter que Justin ne fût pas leur fils. Zack. Elle devait se rappeler qu'il s'appelait Zack, maintenant.

— Entrez, dit Lee manifestement nerveux.

Sa femme et lui s'effacèrent pour les laisser passer, Diaz et elle. Rhonda entrelaça ses doigts avec ceux de son mari, comme pour y puiser de la force.

Le séjour était une pièce confortable qui donnait l'impression de servir vraiment. Un feu douillet brûlait dans un poêle à gaz. Sur des étagères, de nombreux livres pour enfants et des romans pour adultes, ainsi que les souvenirs réunis par une famille au fil des ans : étoile de mer, balle de base-ball dédicacée, photos, coffrets et...

Ces photos... Milla réprima un gémissement en les voyant. Des photos de Justin en bébé grassouillet, riant et montrant sa première dent, les cheveux hérissés, les pieds potelés, des fossettes plein les mains, les joues roses. Sur une autre photo, il marchait à quatre pattes vêtu d'une simple couche. Sur une autre, c'était un adorable bambin muni d'une batte de base-ball en plastique. Justin à la plage avec son petit râteau, sa petite pelle et sa petite casquette de base-ball rouge. L'anniversaire de Justin. Justin lors de sa première rentrée scolaire, exhibant fièrement son petit cartable. Justin avec deux dents en moins et un sourire tellement merveilleux qu'elle en aurait pleuré. Son enfant... Elle avait manqué tous ces moments. Encore lui, en tenue de base-ball, tenant sa batte comme un grand, l'air farouche. Lui encore, en tenue de football américain, disparaissant sous son casque. Il était si petit, si plein de vie, si heureux !

Il y avait des photos prises à l'école, d'autres où il posait davantage, prises chez le photographe. Sur une photo où il devait avoir un an, il tenait un nounours déjà bien usé. Sur une autre, il était au volant d'un tracteur qu'il faisait semblant de conduire. Milla l'entendait presque imiter le bruit du moteur.

— C'est Zack, dit Rhonda en se tordant nerveusement les mains. Je sais que nous prenons trop de photos de lui, mais...

Elle s'interrompt et se mordit la lèvre.

— Asseyez-vous, je vous en prie, proposa Lee.

Sa femme et lui s'installèrent sur le canapé, laissant les fauteuils aux visiteurs.

— Expliquez-nous de quoi il s'agit. Je ne vous cache pas que ma femme et moi n'avons pas fermé l'œil de la nuit. Nous n'arrêtons pas de nous demander quelle erreur nous avons commise. Nous ne voyons vraiment pas, mais... Bref, nous sommes inquiets.

Milla déposa sa valise par terre et inspira à fond. Elle avait certes essayé de préparer un texte, mais les mots lui semblaient toujours mal choisis. C'est pourquoi elle préféra s'en tenir à l'histoire qu'elle avait racontée tant de fois en public. À cette différence près que, cette fois, l'histoire avait une fin.

— Mon ex-mari est chirurgien – un vrai docteur Doogie ! Il y a onze ans, quelques autres médecins et lui ont pris un congé sabbatique

pour aller exercer dans un petit dispensaire au Mexique. J'ai appris que j'étais enceinte juste avant de partir, mais comme l'équipe comptait une obstétricienne en qui j'avais confiance, nous n'avons rien changé à nos plans et notre fils, Justin, est né au Mexique. Un jour que j'étais au marché du village avec lui, alors qu'il était âgé de six semaines, deux hommes me l'ont arraché des bras. Avant de s'enfuir avec lui, l'un d'eux m'a poignardé dans le dos. J'ai failli mourir à cause de l'hémorragie. Lorsque j'ai été guérie, notre enfant s'était volatilisé.

— C'est horrible ! dit Rhonda en prenant de nouveau la main de son mari.

Elle semblait bouleversée. S'identifiait-elle à Milla en tant que mère ou avait-elle un pressentiment ?

— Je l'ai cherché malgré tout. De nombreux bébés kidnappés passent la frontière dans le coffre de voitures où ils meurent de chaleur. Je ne voulais pas m'arrêter de chercher tant que je ne saurais pas ce qu'il était devenu, s'il était mort ou...

Milla s'arrêta un instant.

— Mon mari et moi avons divorcé un an après l'enlèvement. Beaucoup de mariages ne résistent pas à la perte d'un enfant. Ce divorce était en grande partie dû à moi – non, c'était entièrement ma faute, car je n'étais plus la femme de mon mari. J'étais trop occupée à retrouver Justin. Au bout d'un certain temps, j'ai fondé une association composée essentiellement de bénévoles répartis dans tout le pays, qui se mobilisent pour retrouver les personnes disparues. Nous recherchons les fugueurs que la police n'a pas les moyens financiers ou humains de chercher. Nous...

Elle s'aperçut tout à coup qu'elle parlait comme lors d'une soirée de bienfaisance.

— Bref. Toujours est-il que j'ai continué de chercher Justin, de chercher des pistes, d'essayer de découvrir ce qu'il était devenu. Récemment, avec l'aide de M. Diaz, le réseau de trafiquants a été démantelé et nous avons découvert des papiers qui nous ont permis de retrouver les enfants kidnappés.

Voilà. Le moment était venu.

— Zack est mon fils, Justin.

Rhonda tomba à la renverse dans un cri, blanche comme un linge. Lee se leva d'un bond, les poings serrés.

— C'est un mensonge ! Nous n'avons pas acheté un bébé au marché noir. Nous avons adopté Zack en passant par un avocat, et si vous croyez pouvoir nous arracher notre fils, vous n'êtes pas au bout de vos peines !

Milla était arrivée au bout de sa peine. Une peine qui avait duré dix longues années.

— Votre avocat n'était pas au courant. Les actes de naissance étaient faux. La femme qui les a rédigés avait gardé une liste secrète. Je ne vous demande pas de me croire sur parole : j'ai apporté des copies de ces documents, dit-elle en ouvrant sa valise.

Lee s'empara des papiers qu'elle lui tendit et les feuilleta en grommelant.

D'une main tremblante, Milla lui tendit deux autres feuilles.

— Voici les documents par lesquels mon ex-mari et moi renonçons à nos droits parentaux à l'égard de Justin – je veux dire, de Zack – à votre avantage.

Rhonda et Lee se figèrent, fixant des yeux les papiers qu'elle leur tendait comme s'ils n'en croyaient pas leurs oreilles. Milla, elle, luttait contre la peine qui montait en elle. Tenir encore un peu, un tout petit peu...

— Nous n'y mettons aucune condition. Vous l'enlever serait un désastre pour lui. Nous le... nous l'aimons trop pour lui faire ça. Vous êtes totalement libres de lui parler ou non de nous, et ce de la manière qui vous plaira. Vous l'avez élevé, vous l'aimez, vous le connaissez mieux que quiconque. Sait-il... sait-il qu'il a été adopté ?

Rhonda hocha la tête sans dire un mot.

— Mais il n'a jamais posé de questions, ajouta Lee.

Il était heureux, en bonne santé, équilibré, sûr de l'amour que lui portaient ses parents. Qu'aurait-il demandé de plus ? Un jour, peut-être, il éprouverait le besoin de savoir, mais uniquement par curiosité.

Milla leur tendit une enveloppe kraft.

— Voici quelques renseignements personnels sur son père et moi-même : antécédents médicaux, groupes sanguins, au cas où Zack devrait être opéré. Vous trouverez aussi à l'intérieur nos numéros de téléphone et nos adresses. Nous vous préviendrons en cas de changement. Il y a aussi les adresses de nos parents et quelques photos au cas où... où cela l'intéresserait un jour et où vous décideriez de lui en parler. Et des articles parus dans les journaux concernant son enlèvement. Je ne veux pas qu'il croie qu'il n'a pas été désiré... Son père a un QI de génie et c'est l'un des meilleurs hommes que j'aie connus. Il est blond aux yeux bleus. C'est à lui que Zack ressemble. Nous sommes tous deux en bonne santé et sans maladie génétique connue.

Combien de temps encore allait-elle tenir le coup ? Rhonda appuyait ses deux mains sur sa bouche et la regardait en pleurant. Lee déglutissait avec peine en s'efforçant de rester digne. Près d'elle, Diaz était comme une ombre immobile. Elle ne l'avait pas regardé une seule fois.

— J'espère qu'un jour il éprouvera le désir de savoir qui nous sommes et de nous rencontrer. Mais vous n'avez aucune raison de

vous sentir menacés : nous n'essaierons jamais de vous contacter, sauf pour vous communiquer des informations vitales. C'est vous qui êtes ses parents. Si vous décidez de ne jamais lui parler de nous, nous l'accepterons.

C'était tout. Milla n'en pouvait plus. Elle se leva brusquement et leur tendit la main.

— Merci de l'amour que vous lui portez.

Le menton tremblant, Lee prit sa main entre les siennes. Diaz se leva à son tour, referma la mallette et la souleva.

Rhonda se leva d'un bond. Elle sanglotait si violemment qu'elle pouvait à peine parler.

— Attendez... Tout à l'heure, vous avez regardé... Voulez-vous emporter des photos de lui ?

Milla trouva la force de leur dire au revoir, de leur serrer la main et de regagner la Jeep en serrant entre ses doigts l'une des photos. La mallette que portait Diaz en contenait d'autres. Immobile sur son siège, l'œil fixe et le visage figé, elle se laissa emporter par lui loin de la vie de son fils. Elle l'avait fait. Dieu sait comment, elle était arrivée à tenir bon. Elle avait renoncé à son enfant et c'était comme si tout le sang de son corps s'échappait par une plaie béante. La douleur, tout aussi monstrueuse que le jour où Justin lui avait été enlevé, l'emportait peu à peu sur sa maîtrise de soi. Cette douleur semblait certes différente, plus aiguë, plus amère aussi, car ce qu'elle venait d'accomplir, elle y avait été contrainte par l'inexorable passage du temps. Cependant, la nature de la douleur était la même.

Tout espoir avait disparu. Elle ne pouvait pas remonter le temps et retrouver Justin bébé. Elle ne pouvait pas couvrir les murs de sa maison de photos le montrant en train de grandir. C'était l'enfant d'une autre, à présent. Il ne lui restait plus qu'à vivre sa vie sans lui.

Sur un ton lointain, presque anodin, Diaz déclara :

— Il n'y a pas grand-chose qui m'épate, mais je n'ai jamais vu un acte aussi courageux.

Milla sentit la rage monter en elle, comme la pression dans une cocotte. Monter au point de l'étouffer. Un voile rouge troubla sa vue et un cri primitif s'exhala de sa gorge. Sa rage explosa soudain et, malgré la ceinture de sécurité, elle se jeta sur Diaz en hurlant et en le frappant au hasard.

— Ferme-la ! Espèce de salaud ! Tu as essayé de m'empêcher de le retrouver ! Je ne sais pas ce qui me retient de te tuer ! Je te hais !

Tout en se protégeant de son bras droit, Diaz dirigea la voiture vers le bas-côté. Milla ne le distinguait plus qu'à travers un brouillard de larmes, mais elle le voyait encore suffisamment pour constater que son expression était inchangée. Il paraissait toujours aussi foutrement insensible.

Quand il eut garé la voiture, il attendit sans rien faire qu'elle ait fini de le frapper. Les sons inarticulés qui sortaient de sa gorge traduisaient la douleur insoutenable qui montait du plus profond d'elle-même. Elle avait besoin de détruire quelque chose, aurait voulu

que quelqu'un d'autre ressente ne fût-ce qu'une partie de ce qu'elle éprouvait. Elle se sentait sur le point d'exploser sous la force de son chagrin, comme si son cœur allait céder sous cette immense pression.

Enfin, elle se recroquevilla sur son siège en sanglotant si fort qu'elle parvenait à peine à respirer. Jamais elle n'avait pleuré aussi fort, même dans les premiers jours après l'enlèvement. À l'époque, elle avait un but. Maintenant, il ne lui restait plus rien. Elle s'étrangla et se mit à tousser. Diaz la prit par les épaules et la redressa en la calant contre la portière.

— Bois ça, l'entendit-elle vaguement dire.

Il la fit boire à même une bouteille d'eau. Milla eut toutes les peines du monde à avaler tant sa gorge était à vif.

La tempête retomba aussi brusquement qu'elle s'était levée ; Milla s'effondra et ses yeux se fermèrent. Elle entendit Diaz parler calmement au téléphone sans parvenir à écouter ce qu'il disait. Elle n'aspirait plus qu'à aller se terrer quelque part pour se laisser mourir. Vivre avec un tel chagrin était tout simplement impossible.

Pourtant, elle ne mourut pas. Au lieu de cela, elle sombra dans une sorte de torpeur. Émotionnellement à bout, elle se rendit seulement compte que la voiture roulait à nouveau. Diaz conduisait en silence. S'arrêtèrent-ils une fois, deux ? Elle n'en était même pas sûre ; elle somnola et s'éveilla à plusieurs reprises, regardant droit devant elle sans rien voir. Elle ignorait où ils étaient, où ils allaient et s'en moquait. De toute façon, elle ne comprenait plus rien.

Lorsque la nuit tomba, elle se laissa hypnotiser par les phares des voitures qui venaient en sens inverse et se rendormit. Au moment où Diaz arrêta la Jeep et en sortit, elle refit surface et le regarda d'un œil morne tandis qu'un homme descendu d'une voiture garée à côté d'eux lui remettait quelque chose, puis le saluait brièvement avant de repartir.

— Viens, dit Diaz en lui ouvrant la portière.

Milla s'extirpa lentement de son siège, comme une très vieille femme. Ils étaient garés devant une sorte de cabane en bois ornée d'un porche. Un vent froid lui fouetta les jambes et transperça ses vêtements. Sous ses pieds, le sol était souple et sableux ; un grondement étrange parvint à ses oreilles.

— J'ai un avion à prendre à 18 heures, dit-elle d'une voix rauque qu'elle reconnut à peine.

— Tu l'as raté.

La prenant par le bras, Diaz l'aida à monter les trois marches du perron et ouvrit la porte. À tâtons, il découvrit un interrupteur et Milla fut aveuglée par la lumière crue tombant d'un lustre. Elle se retrouva au milieu d'une petite cuisine. Une odeur caractéristique et familière régnait partout ; une odeur pas désagréable mais...

caractéristique.

Diaz ressortit et elle resta plantée là, trop apathique pour se soucier de ce qu'il faisait. Après quelques claquements de portières, il revint portant son manteau et sa valise.

De la cuisine, il passa dans une autre pièce où il alluma d'autres lampes. Les yeux fermés, Milla attendit qu'il revienne. Il revenait toujours...

— Je suppose que tu as besoin d'aller à la salle de bains, dit-il en la prenant par le bras.

Vaguement étonnée, Milla se rendit compte qu'il avait vu juste. Elle se retrouva dans une salle de bains carrelée en vert et gris et dotée d'une douche plutôt grande. Diaz referma la porte. Il dut toutefois rester juste derrière, car dès qu'elle commença à se laver les mains, il la rouvrit.

— Je fais chauffer un peu de soupe, dit-il en la ramenant à la cuisine.

Milla s'assit à table tandis qu'il fouillait les placards en quête du nécessaire. Au bout d'un moment, elle demanda d'une voix cassée :

— Où sommes-nous ?

— À Outer Banks.

D'abord, ce nom ne lui dit rien. Elle dut réfléchir avant de se rappeler qu'Outer Banks se trouvait sur la côte, en Caroline du Nord. Puis elle comprit que le grondement était celui de l'océan. Ils étaient sur la plage même et l'odeur caractéristique était celle de la mer.

Diaz déposa devant elle un bol de potage fumant et un verre de lait, se servit à son tour et s'assit en face d'elle.

Milla plongea prudemment sa cuiller dans le bol et goûta le potage qui lui brûla la gorge tout en la revigorant. C'était la première fois qu'elle manquait d'appétit et le simple fait de lever sa cuiller lui demandait un effort. La tête basse, elle ne voyait rien d'autre que sa soupe, ne pensait à rien d'autre. Pour le moment, elle était hébétée mais la douleur était là, tapie en lisière de sa conscience, prête à la ravager à nouveau.

Quand elle eut terminé, Diaz débarrassa la table puis la ramena dans la salle de bains, où il lui remit des gants de toilette et des serviettes.

— Déshabille-toi. Je t'apporte ta chemise de nuit.

Si elle avait eu plus de force, elle aurait peut-être discuté ses ordres ou fermé la porte en attendant son retour. Elle se contenta de faire couler de l'eau chaude en se déshabillant. La vitre de la douche n'était pas dépolie, mais elle se moquait éperdument de ce manque d'intimité.

Milla finissait de s'essuyer lorsqu'il revint, chargé de tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Il déposa ses produits de toilette et de

beauté sur la coiffeuse, son sèche-cheveux dans un tiroir et sa chemise de nuit sur un tabouret.

Une fois habillée, Milla contempla ses produits de beauté sans se rappeler comment elle les employait habituellement.

— Celui-ci, dit Diaz en lui avançant la lotion tonique.

Plus d'une fois, il l'avait regardée faire sa toilette du soir, appuyé contre le chambranle de la salle de bains, patient, mais le regard affamé.

Milla imbibait mollement un coton de tonique et le passa sur son visage. Diaz lui avança ensuite la crème hydratante, qu'elle étala bien sagement sur son visage et sur son cou. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta jusqu'à une chambre. La lampe de chevet était allumée, le lit ouvert. Après l'avoir couchée et bordée, il éteignit la lumière, lui souhaita bonne nuit et sortit.

Milla s'endormit immédiatement, comme si son cerveau avait disjoncté. Quelques heures plus tard, elle s'éveilla en pleurant et toucha, étonnée, les larmes qui baignaient son visage. Puis la mémoire lui revint et avec elle la douleur, déchirante.

Elle avait si mal que rester au lit était impossible. Aussi se leva-t-elle pour se mettre à tourner en rond dans la petite chambre, les bras enroulés autour d'elle comme pour contenir la douleur. Mais les mêmes râles sourds et déchirants montèrent dans sa gorge. Hurlant pratiquement à la mort, elle comprit pour la première fois pourquoi, dans certaines civilisations, les gens frappés par le deuil s'arrachaient les cheveux et lacéraient leurs vêtements. Elle avait envie de pulvériser les meubles, de jeter quelque chose par terre, de courir jusqu'à la mer en hurlant et de s'y jeter. Se noyer devait n'être rien comparé à ce qu'elle endurait.

Enfin, terrassée par l'épuisement et l'hébétément, elle se recoucha.

Le jour se leva, clair et un peu plus chaud. Milla s'habilla et regarda par la fenêtre. Dehors, par-dessus une dune de sable, elle put enfin voir l'Atlantique dont les flots semblaient fondre droit sur elle dans une incessante procession de vagues. Des maisons semblables à celle où l'avait amenée Diaz s'alignaient le long de la plage ; certaines étaient plus récentes et plus grandes, d'autres plus anciennes et plus petites. La plage, qui devait être noire de monde en été, était complètement déserte ce matin-là. Au bout d'un moment, Milla se traîna jusqu'à la cuisine.

Diaz avait préparé le café mais n'était pas là et la Jeep ne stationnait plus devant la maison. Sur la table de la cuisine, elle trouva un mot : *Parti au ravitaillement*.

Après s'être servi une tasse de café, Milla entreprit de se familiariser avec la petite maison. En dehors de la cuisine, de la salle

de bains et de la chambre qu'elle occupait, il y avait deux autres petites chambres. Dans celle où Diaz avait dormi, voisine de la sienne, le lit était défait, l'oreiller enfoncé. La cuisine faisait aussi office de coin repas et un renforcement dissimulait le lave-linge et le sèche-linge. En face, le séjour était équipé de sièges confortables et bien rembourrés et d'une télévision.

Elle sortit sur le porche qui abritait un mobilier en osier garni de coussins à fleurs et donnait sur l'océan où se reflétait un ciel bleu. À cause de la fraîcheur de l'air, elle rentra au bout de quelques minutes et retourna s'asseoir à la table de la cuisine pour boire un second café.

Milla n'était que désolation. Dix années durant, elle avait eu un but ; dans son chagrin, elle avait toujours eu un objectif. À présent, elle n'avait plus rien.

Il faudrait qu'elle se débarrasse de sa collection de cailloux. Justin n'en avait plus besoin.

Depuis trois ans déjà, elle avait compris que même si elle le retrouvait un jour, il ne serait plus à elle. Au matin du septième anniversaire de son fils, elle s'était réveillée en réalisant qu'elle l'avait définitivement perdu. Même si elle l'avait retrouvé ce jour-là, la vie de Justin tournait déjà autour d'autres personnes et l'arracher à cette vie aurait été désastreux pour lui. Par amour pour lui, elle savait qu'elle devait le laisser vivre cette vie. Elle devait continuer à le chercher, pour s'assurer qu'il allait bien, mais elle l'avait perdu. Jamais plus Justin ne serait à elle.

Comme Milla l'avait espéré, le fait de constater qu'il avait une vie agréable et de bons parents l'avait réconfortée. Il n'empêche que sa douleur était tellement immense qu'elle se demandait comment y survivre.

C'était comme si Justin était mort, comme si elle venait de le perdre une seconde fois. Elle venait d'accomplir un acte irrévocable. David avait été horrifié en apprenant ses intentions. Il avait pleuré, tempêté, toutes étapes par lesquelles elle était passée, elle aussi, seule.

— Mais nous venons tout juste de le retrouver ! Comment pourrions-nous faire une chose pareille ? Sans même le voir ou lui parler ?

— Regarde ces photos : il est heureux. De quel droit pourrions-nous l'arracher à son bonheur ?

— Nous pourrions au moins le rencontrer, Milla. Sans lui dire qui nous sommes. Je... je suis d'accord sur le principe de ne pas bouleverser sa vie en l'enlevant à ces gens, mais maintenant que nous avons enfin la possibilité de...

— Non. Si nous nous manifestons sans donner à ses parents adoptifs l'assurance qu'il est définitivement à eux, que crois-tu qu'ils feront ? Moi, je sais ce que je ferais à leur place : je m'enfuirais avec

mon fils.

— Nous pourrions tout de même aller le voir...

— C'est à ses parents d'en décider. Il faut l'accepter. Cette solution est la meilleure pour Justin, pas pour nous. Nous ne pouvons pas bouleverser la vie des autres par égoïsme.

— Parce que c'est égoïste d'avoir envie de voir son enfant ? Toi, au moins... Tu as sacrifié ta vie pour le rechercher, tu en as fait plus que je n'en aurais fait à ta place. Tu n'as pas envie de lui parler, ne serait-ce qu'un moment ?

— Si. J'ai envie de le prendre dans mes bras et de ne jamais plus le lâcher. Mais il est trop tard. Il est trop tard depuis des années. Nous ne sommes plus sa famille. Si nous faisons un jour sa connaissance, ce sera parce qu'il l'aura décidé. Procéder autrement, ce serait lui faire beaucoup de mal. Je ne me suis pas battue autant et pendant tout ce temps en pensant que le retrouver ferait *mon* bonheur. J'avais besoin de savoir qu'il était sain et sauf, et aimé. Et il l'est. Oui, il l'est.

Les yeux pleins de larmes, David avait signé les papiers, puis rédigé une lettre à l'intention de Justin, où il lui disait combien il l'aimait et qu'il espérait le rencontrer un jour. Cette lettre était allée rejoindre celle de Milla parmi les papiers remis aux Winborn.

Elle espérait seulement qu'un jour Justin – non, Zack – lirait ces lettres et aurait la curiosité de prendre contact avec eux. Elle espérait que les Winborn ne détruiraient pas ces papiers. C'était peu probable, surtout les papiers officiels, mais ils risquaient de les mettre dans un coffre et de ne jamais rien révéler à Zack sur ses parents biologiques. Cela dit, sachant combien elle-même s'était battue pour lui, comment leur en vouloir de tout faire pour le protéger ?

Elle avait accompli ce qu'elle s'était promis de faire depuis longtemps, tout en sachant d'avance ce que cela lui coûterait. Simplement, elle n'avait pas prévu que ce serait si dur à avaler.

Diaz entra dans la cuisine chargé de sacs. Perdue dans ses pensées, elle n'avait même pas entendu arriver la voiture. Il la dévisagea sans dire un mot et se mit à déballer consciencieusement ses achats.

Milla ne ressentait pas la même excitation que d'habitude en sa présence ; il faisait comme partie des meubles. La douleur et le chagrin l'empêchaient de ressentir quoi que ce soit d'autre ; elle se rendait compte de sa présence sans vraiment la remarquer.

— Qu'est-ce que tu préfères ? Céréales ou petits pains ?

Quelle importance ?

— Un petit pain, dit-elle sans enthousiasme.

Au moins cela lui éviterait-il de faire l'effort d'utiliser une cuiller...

Il lui fit griller un petit pain qu'il beurra et déposa sur une

assiette. Milla en mordit une bouchée qu'elle mâcha, mâcha... Le pain semblait gonfler de plus en plus dans sa bouche ; elle crut qu'elle allait s'étouffer avec.

Dire qu'elle était là, en train de manger, comme si elle n'avait pas abandonné son enfant la veille !

Elle recula brusquement sa chaise et se leva. Prompt comme un chat, Diaz pivota vers elle, prêt à parer à toute éventualité. Soudain en proie à une fureur aveugle, Milla s'empara sur l'égouttoir de la casserole qui avait servi à faire réchauffer la soupe et la projeta de toutes ses forces contre le mur. La casserole rebondit et atterrit à grand bruit sur le sol. Puis ce fut au tour des cuillers, des bols. Ces derniers se brisèrent avec un fracas qui lui fit du bien.

Tout en sanglotant, elle ouvrit les placards et attrapa tout ce qu'elle y trouvait : assiettes, soucoupes, bols, tasses, verres. Elle les lança un à un de toutes ses forces en hurlant à chaque fois, jonchant le sol de débris de verre.

Diaz ne bougea pas, sauf quand un projectile passait trop près de lui. Il la regarda en silence détruire méthodiquement toute la vaisselle jusqu'à ce qu'elle tombe tout à coup à genoux, à bout de forces.

Alors, il la prit dans ses bras et la ramena dans son lit, où elle se recroquevilla sur le côté en pleurant jusqu'à ce que le sommeil l'emporte.

Lorsqu'elle se réveilla quelques heures plus tard, la cuisine avait été entièrement nettoyée et Diaz avait de nouveau disparu.

À son retour, il portait un carton plein de vaisselle dépareillée qu'il posa sur la table puis il alla chercher dehors un autre carton, plein de verres et de bols. Il déballa le tout et le plaça dans le lave-vaisselle qu'il mit en marche.

Milla avait un mal de tête horrible, ses yeux étaient bouffis et brûlants et elle souffrait de la gorge.

— Excuse-moi, croassa-t-elle.

— Il n'y a pas de quoi.

— Où as-tu trouvé cette vaisselle ?

— Je suis tombé sur un vide-grenier. C'était ça ou aller au supermarché à Kitty Hawk.

Étant donné le peu d'animation qui régnait en cette saison à Outer Banks, le fait d'être tombé sur ce vide-grenier tenait du miracle. Durant un bref instant de lucidité, elle se représenta ce prédateur tout de noir vêtu en train de farfouiller dans un vide-grenier, en quête de vaisselle. Le spectacle avait dû en étonner plus d'un.

Il prépara des sandwiches. Quand elle eut terminé le sien, elle mit ses baskets et son manteau et sortit sur la plage. Elle marcha pendant ce qui lui sembla des heures. La brise qui lui fouettait le visage lui glaçait tellement le cerveau qu'elle pouvait à peine penser. C'était si

bon de ne plus penser !

Lorsqu'elle se décida enfin à faire demi-tour, elle s'aperçut que Diaz l'avait suivie à quelques dizaines de mètres, afin de respecter sa solitude tout en gardant un œil sur elle.

Les mains dans les poches, il la regarda approcher, fronçant les yeux pour lutter contre le vent. Elle savait que c'était irrationnel, mais le fait qu'il l'ait suivie l'avait mise en colère.

— T'as peur que je me noie ?

Le « oui » qu'il répondit tranquillement coupa court à ses sarcasmes. Milla poursuivit son chemin en refoulant ses larmes. Elle refusait de pleurer. Ses yeux étaient tellement enflés qu'elle ne voulait plus jamais pleurer. La nuit précédente, elle se souvenait avoir songé à se jeter dans l'océan. Cependant, même si elle aurait accepté n'importe quoi pour se soustraire à la douleur et au chagrin atroce qu'elle endurait, elle savait qu'elle ne ferait jamais une chose pareille. Capituler n'était pas dans sa nature. Sinon, elle n'aurait pas été capable de tenir pendant toutes ces années.

Elle qui avait toujours été l'idéaliste, la rêveuse de la famille... Qui eût dit qu'elle cachait un entêtement à toute épreuve ?

Quand ils arrivèrent à la maison, Milla traînait les pieds ; le soleil se couchait, emportant la chaleur avec lui. Épuisée, elle se coucha et ne se réveilla que lorsque Diaz la secoua doucement pour lui annoncer l'heure du dîner.

Les jours suivants s'écoulèrent à l'avenant, dans un brouillard de souffrance et d'hébétude ponctué çà et là d'accès de rage, se ressemblant au point de ne former plus qu'un dans son esprit. C'était comme si le temps avait cessé d'avancer. Manger, dormir, pleurer... Ses explosions de fureur survenaient à l'improviste, lorsqu'elle s'y attendait le moins. Ensuite, elle avait honte de s'être laissée aller. Elle hurlait, donnait des coups de poing dans les murs, maudissait le sort qui ne lui avait permis de retrouver son fils que trop tard.

Elle marchait durant des kilomètres sur la plage déserte en tâchant de ne penser à rien. À un moment donné, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas appelé le bureau.

— Je les ai appelés lorsque nous étions en route pour ici, dit Diaz lorsqu'elle s'en inquiéta.

Du trajet, elle ne se rappelait rien, en dehors de la souffrance atroce dans laquelle elle s'enfonçait.

Certains jours, elle haïssait tellement Diaz qu'elle évitait même de le regarder. Elle brûlait de rage, bien qu'au fond il ait voulu la même chose qu'elle pour Justin. Cela ne lui donnait pas pour autant le droit de décider de l'écarter de Justin. Diaz, quant à lui, semblait deviner exactement ce qu'elle ressentait, car il se tenait à distance et ne lui parlait qu'en cas de nécessité.

Il veillait à ce qu'elle mange et dorme. Il faisait aussi la lessive, puisque elle-même n'y avait pas pensé. Le fait d'entendre le lave-linge et le sèche-linge n'éveillait pas la moindre idée chez elle. Elle percevait juste un bruit de fond. Des vêtements propres faisaient leur apparition dans sa chambre et elle les mettait : c'était aussi simple que cela.

Un jour, elle lui demanda depuis combien de temps ils étaient là.

— Trois semaines.

Cette réponse l'ébranla un peu et, pour la première fois depuis leur arrivée, elle le regarda vraiment.

— Et la fête de Thanksgiving ?

— Elle a eu lieu sans nous.

Trois semaines. Par conséquent, c'était... la première semaine de décembre.

— Je ne vois pas avec qui j'aurais passé Thanksgiving, dit-elle soudain.

— Tu as une famille.

— Je ne passe pas mes vacances avec eux, je te l'ai déjà dit.

Milla se tut. Elle venait de se rendre compte qu'elle n'avait pas appelé sa mère pour lui annoncer qu'elle avait retrouvé Justin. Cette dernière espérait qu'elle oublierait les dures paroles de Ross et Julia et leur pardonnerait. Elle ne pouvait pas encore. Le pourrait-elle un jour ? Cela restait à voir.

— Tu les as passées avec moi, dit Diaz en haussant les épaules.

Et qu'avait-elle fait, pendant tout ce temps ? Hurlé, crié, cogné contre les murs ? Elle espéra que cela ne deviendrait pas une habitude.

Les jours avaient nettement raccourci et les températures étaient beaucoup plus fraîches. Diaz lui procura des chaussettes plus épaisses qu'elle mettait pour aller se promener. Prendre l'air lui faisait du bien, même si le soleil était pâlot. Contempler l'océan aussi. Tantôt gris, tantôt bleu, celui-ci la réconfortait par sa présence immense et permanente.

Les périodes de révolte s'espacèrent de plus en plus, tout comme ses terribles accès de larmes. Mentalement et émotionnellement épuisée, Milla fonctionnait à l'économie. Qu'aurait-elle fait si Diaz ne l'avait pas amenée ici ? Elle détestait l'idée d'être à sa charge, mais peut-être était-ce sa façon à lui de se racheter. À vrai dire, elle ignorait si ses efforts changeaient quelque chose aux sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Elle ne pouvait régler qu'un problème à la fois, et le moment n'était pas venu de s'occuper de Diaz.

Parfois, lorsqu'elle offrait son visage au soleil d'hiver, en quête de sa maigre chaleur, elle se disait qu'elle avait survécu à cette épreuve.

Milla se rendait compte malgré tout, sans y prêter vraiment attention, que Diaz la surveillait en permanence. Elle savait aussi qu'il n'était pas homme à renoncer, à perdre de vue son objectif. Ce qu'était exactement son objectif, elle l'ignorait. Une chose était sûre, cependant : Diaz savait parfaitement ce qu'il voulait.

C'est *elle* qu'il voulait. Milla le savait et pourtant ne s'imaginait pas reprenant une relation avec lui. De son point de vue, un abîme infranchissable les séparait désormais. Il l'avait trahie de la façon la plus cruelle qui soit et, de toute évidence, elle n'était pas douée pour le pardon. Elle avait découvert que la rancune n'était pas dure à porter et se sentait prête à la cultiver encore longtemps.

Diaz ne prenait pas soin d'elle par pure bonté d'âme ; il veillait sur elle comme un loup sur sa louve blessée.

Déjà, la première fois qu'ils avaient fait l'amour, elle avait senti ce droit qu'il revendiquait sur elle, cette ressemblance qui les liait l'un à l'autre. Il n'était pas près d'y renoncer.

Milla savait instinctivement qu'elle courait un danger avec lui. Physiquement, il ne lui ferait jamais aucun mal mais émotionnellement, il pouvait l'anéantir. Or, elle ne s'estimait pas capable de supporter un bouleversement de plus. Il était temps qu'elle songe à quitter cette petite maison qui avait été le théâtre de sa désintégration et de ses premiers pas vers la guérison. Les Limiers avaient besoin d'elle. Il fallait qu'elle s'occupe, plutôt que de végéter. Elle devait s'éloigner de Diaz. Cependant, envisager sérieusement quoi que ce soit lui demandait plus d'énergie mentale qu'elle n'en possédait pour le moment. Elle était terriblement lasse de réfléchir et de souffrir. Se concentrer sur le simple fait de vivre lui suffisait largement.

Un jour que Diaz était sorti, elle essaya néanmoins d'appeler Limiers, pour faire le point avec Joann. Malheureusement, la batterie de son mobile, qu'elle avait dû laisser allumer depuis son arrivée, était déchargée. Lorsqu'elle voulut appeler depuis le téléphone fixe, elle apprit qu'elle n'avait pas accès aux appels longue distance. Interdite, elle contempla l'appareil en tentant de se souvenir du code qui lui permettait de reporter le montant de l'appel sur sa facture personnelle, mais le seul numéro qui lui revint en mémoire fut son numéro de

sécurité sociale.

Diaz entra sur ces entrefaites et l'aperçut près du téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie d'appeler le bureau.

— Pourquoi ?

La réponse semblait pourtant évidente.

— Parce que trois semaines se sont écoulées et que j'ai besoin de me tenir au courant.

— Ils se débrouillent très bien sans toi.

— Qu'en sais-tu ?

— J'ai appelé.

— Quand ? Pourquoi ne m'as-tu pas passé Joann ?

— J'ai appelé à deux reprises : une fois pour leur expliquer où nous étions, une autre pour leur dire que nous allions rester ici encore un peu.

Il n'avait toujours pas répondu à sa dernière question.

— Il est temps de rentrer.

— Pas encore.

— Si !

Sans qu'elle comprît pourquoi, Milla se mit à pleurer. Elle regagna sa chambre. Cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas pleuré, même en songeant à Justin. Alors, pourquoi cette crise de larmes à propos d'un incident aussi anodin ? Cela prouvait que Diaz avait raison ; or, elle ne voulait pas qu'il ait raison. Elle avait besoin de faire quelque chose, de se réfugier dans une routine qui l'obligerait à se concentrer sur autre chose que sur ses malheurs.

À quoi bon rentrer chez elle si c'était pour fondre en larmes dès que l'hôtesse de l'air lui proposerait des cacahuètes ?

Après avoir reniflé et s'être mouchée pendant une heure, elle prit la décision d'aller se promener avant la tombée de la nuit. Lorsqu'elle apparut au bout du couloir, chaussée de deux paires de chaussettes et vêtue d'un manteau, Diaz lui demanda :

— Où vas-tu ?

— Me promener.

Cela ne se voyait-il pas ? Lorsqu'elle ouvrit la porte, cependant, elle comprit pourquoi il lui avait posé la question : il pleuvait à grosses gouttes. En consultant l'horloge, elle découvrit qu'il n'était pas aussi tard qu'elle l'avait cru ; seuls les lourds nuages lui avaient donné cette impression.

— Et puis non, soupira-t-elle en refermant la porte.

Diaz alluma le poêle dans le séjour, créant une atmosphère chaleureuse qui l'attira. Bien qu'elle n'eût pas envie de s'asseoir dans cette pièce avec lui, elle ne voulait pas non plus se retrouver seule dans sa chambre, en tête à tête avec les murs. Ils disposaient d'une

télévision par satellite, autrement dit d'une multitude de chaînes. À sa grande surprise, Diaz regardait une émission de décoration sur la chaîne Home & Garden. L'air intrigué, tel un extraterrestre débarquant sur une planète inconnue, il semblait se demander comment on pouvait avoir l'idée de border un abat-jour d'une frange en passementerie.

— Tu as l'intention de te reconverter dans la décoration d'intérieur ? demanda-t-elle, se surprenant à engager la conversation.

— Uniquement sous la menace d'une arme.

Cette fois, Milla se surprit à sourire. D'un tout petit et fugace sourire qui s'évanouit dès qu'elle s'en rendit compte.

Elle qui avait cru ne plus jamais rire, ni même sourire... Diaz n'avait rien remarqué, elle si. Recroquevillée dans un fauteuil, elle regarda la fin de l'émission avec lui. Puis, le bruit de la pluie aidant, elle somnola tout le reste de l'après-midi.

Ils dînèrent de bonne heure. Ensuite, Milla partit se doucher tandis que Diaz inspectait les environs. Bien qu'il ne redoutât aucune menace, la vigilance était une seconde nature chez lui. Aussi, chaque soir faisait-il sa ronde pour vérifier que la Jeep était verrouillée et que personne ne rôdait dans les parages. Ils étaient seuls dans le secteur, mais cela ne changeait rien pour lui.

Milla venait tout juste d'enfiler sa chemise de nuit quand la porte de sa salle de bains s'ouvrit tout à coup.

— Mets ton manteau et tes chaussures et suis-moi dehors.

Sans poser de questions, alarmée par l'urgence de son injonction, elle obtempéra. En arrivant sur le perron avec lui, elle poussa un « Oh ! » d'admiration.

La pluie s'était transformée en neige. Même s'il ne faisait pas assez froid et si le sol était trop chaud et trop mouillé pour que les flocons tiennent, cette neige qui tombait en tourbillonnant dans le ciel nocturne avait quelque chose de magique.

Diaz regarda en secouant la tête les pieds de Milla, nus dans ses chaussures. Puis il la souleva dans ses bras et descendit les marches avec elle. Machinalement, elle s'accrocha à son cou.

— Où allons-nous ?

— À la plage.

Il franchit les petites dunes en la portant jusqu'au rivage. Dans un silence seulement troublé par le bruit du ressac, les flocons virevoltaient autour d'eux et s'évanouissaient dès qu'ils se posaient quelque part. Depuis qu'elle habitait El Paso, Milla ne voyait de la neige en hiver que lorsqu'elle était en déplacement. Elle n'aurait jamais cru en voir ici, sur une plage du sud. Bien qu'elle grelottât, elle ne voulait pas perdre une minute de ce spectacle.

Il fut de courte durée. Lorsque la neige cessa de tomber, Milla

resta plusieurs minutes à scruter le ciel nocturne, dans l'espoir d'une suite, mais en vain.

— Je crois que c'est fini, soupira-t-elle.

Diaz resserra son étreinte autour d'elle et la ramena jusqu'à la maison.

Elle se coucha peu après et s'endormit aussitôt. Depuis qu'ils étaient ici, elle dormait deux fois plus que d'habitude, comme si son corps cherchait à rattraper des années de sommeil entrecoupé et de stress perpétuel, tout en offrant une trêve à son âme durement éprouvée. Peu à peu, ses rêves redevenaient des rêves normaux et elle ne se réveillait plus en larmes.

Milla ne rêvait cependant pas lorsqu'elle se réveilla en sursaut cette nuit-là. Une silhouette était penchée au-dessus d'elle, un corps nu et pesant l'écrasait.

Diaz lui retroussa sa chemise et lui écarta les jambes.

— Chut ! Ne pense à rien.

— Quoi... ?

Elle n'eut que le temps de reprendre son souffle. Déjà, il pressait son sexe contre le sien et la pénétrait. Milla enfonça ses ongles dans ses biceps ; elle était peut-être mouillée, mais pas prête.

Ne penser à rien ? Comment serait-ce possible ? Pourtant, son esprit était si las, si éprouvé par ces longues semaines de deuil, qu'elle s'abandonna avec un intense soulagement à ces sensations purement physiques. Elle aurait dû lui dire non ; elle n'en fit rien. Lorsqu'il l'embrassa, elle renversa la tête en arrière et répondit à son baiser. Diaz avait deviné son besoin d'échapper à elle-même.

Elle s'agrippa à ses épaules tandis qu'il bougeait lentement. Son corps réagissait peu à peu à ses caresses sur ses seins, à ses baisers, à ses va-et-vient. Elle le sentit se tendre à l'approche de l'orgasme. La sueur luisait sur ses épaules et le long de son dos, rendant sa peau glissante sous ses doigts. La lumière en provenance du couloir suffisait tout juste pour qu'elle puisse voir briller son regard. Il l'observait, guettant, devinant ses réactions à son souffle, à son pouls qui s'accélérait, à la manière dont ses jambes l'enlaçaient pour se coller à lui. Elle se mit à accompagner chacun de ses mouvements et passa les bras autour de son cou.

Milla aurait voulu que cela ne finisse jamais. Elle savait que c'était impossible, mais tant qu'il était en elle, le monde ne l'atteignait pas. En plus du plaisir, il lui offrait un sursis. Après l'avoir observée pendant des semaines, il venait de passer à l'action. Elle avait toujours su qu'il finirait par le faire et s'étonnait seulement qu'il ait attendu aussi longtemps.

Avec lui, elle se sentait détendue et protégée, du moins des forces extérieures. En revanche, rien ne semblait capable de la protéger de

lui-même si, ce soir, elle n'était pas certaine d'en avoir envie. Il l'avait réclamée pour sienne et faite sienne. Mais lui, était-il sien ? Et si oui, quelles conclusions fallait-il en tirer ?

— Je ne sais même pas ce que tu veux, dit-elle au moment où ses sensations s'intensifiaient de plus en plus.

— Ça. Toi. Tout, répondit-il d'une voix rauque.

La tête renversée, le dos cambré, Milla commença à jouir. Il la serra contre lui sans cesser de bouger jusqu'à ce qu'elle finisse de crier, de planter ses ongles dans son dos et de serrer ses jambes autour de lui. Enfin elle se laissa retomber sur les oreillers, les yeux clos, les muscles flasques, le corps comblé.

Après l'avoir embrassée doucement sur le front, Diaz se retira, la borda et sortit aussi discrètement qu'il était entré.

Milla somnola pendant une minute en essayant de comprendre ce qui avait changé. Elle voulait aller se laver comme elle le faisait habituellement après l'amour, mais elle avait sommeil et, d'ailleurs, ne se sentait pas mouillée...

Elle se réveilla tout à fait en comprenant ce qui venait de se produire. Ou, plutôt, de ne pas se produire. Il n'avait pas joui. Après avoir veillé à ce qu'elle atteigne le plaisir, il s'était retiré sans prendre le sien.

Elle fut debout avant d'être arrivée au bout de cette pensée. Du couloir, elle entendit le bruit de la douche. En entrant dans la salle de bains, elle l'aperçut derrière la vitre transparente, la tête baissée, s'appuyant d'un bras contre le mur. L'eau tombait sur lui tandis qu'il faisait aller et venir sa main.

Non. Tout en elle se refusait à le laisser se soulager ainsi en solitaire après lui avoir procuré si généreusement le plaisir.

— Je crois que ceci m'appartient, dit-elle en ouvrant la porte de la douche après avoir enlevé sa chemise de nuit.

Il releva lentement la tête, l'œil noir et farouche.

— Ne le fais que si tu en as vraiment envie.

Sans hésiter, Milla rejeta ses cheveux en arrière et posa sa main sur celle de Diaz. Son membre dur comme l'acier, elle souhaitait le sentir ailleurs que dans sa main. Sans réfléchir, elle s'agrippa au tuyau de la douche et se souleva pour enrouler ses jambes autour de lui et se laisser glisser sur son sexe dressé.

Il la saisit par les hanches et l'amena contre lui tout en posant sa bouche sur un sein.

Tout comme il l'avait fait un peu plus tôt, elle se mit à aller et venir, le caressant de son corps, réveillant le plaisir en lui. Diaz serrait les dents, bien décidé à ne pas venir alors qu'elle avait décidé le contraire. Elle se demandait combien de temps encore il allait se retenir quand elle s'entendit gémir et se rendit compte que ce qu'elle

faisait n'était pas sans effet sur elle-même.

Ils se livrèrent un combat rapproché, dans lequel elle s'accrochait à lui pour le faire jouir tandis qu'il l'obligeait à ralentir et faisait monter le plaisir en elle.

L'eau chaude vint à manquer mais la chaleur de leurs corps les empêcha de le remarquer. Diaz l'obligea à lâcher le tuyau et la plaqua contre le mur carrelé. Milla lui prit la tête à deux mains et l'embrassa avec toute la sauvagerie dont elle était capable. Puis elle perdit le combat et se mit à jouir. Avec un cri inhumain, comme s'il avait dépassé ses limites, Diaz la rejoignit enfin.

Il se laissa ensuite retomber contre elle, la coinçant entre lui et le mur. Après avoir déposé un baiser sur son épaule, il fléchit les jambes de sorte que tous deux se retrouvèrent par terre dans la douche.

De nouveau, le silence se fit. Milla, incapable d'expliquer ce qu'elle venait de faire, se remémora la condition qu'il y avait mise : « Ne le fais que si tu en as vraiment envie ». Autrement dit : seulement si elle l'acceptait vraiment comme son amant, si elle était prête à abattre le mur qu'elle avait élevé entre eux, si elle voulait de lui comme il voulait d'elle, avec tout ce que cela impliquait.

Elle l'avait fait et, Dieu lui pardonne, elle en avait eu vraiment envie.

À un moment donné, elle avait été suffisamment stupide pour tomber amoureuse de lui. Si elle ne l'avait pas aimé, en effet, sa trahison ne lui aurait pas fait aussi mal. Milla n'arrivait pas à comprendre comment avait-elle pu tomber amoureuse de deux hommes aussi différents que David et Diaz. L'un était la clarté, l'autre l'ombre. La femme qu'elle était autrefois n'aurait pas pu aimer Diaz. Cependant, de terribles événements l'avaient transformée. Elle était toujours coquette et aimait encore décorer son intérieur comme dans cette émission qui l'avait laissé si perplexe, mais elle était à présent une femme plus forte, plus dure qu'à l'époque où on lui avait arraché Justin.

À présent, la question était de savoir ce qu'ils allaient devenir. Elle se sentait aussi perdue qu'à son réveil, ce matin, à cette différence près que, dorénavant, elle n'était plus seule.

Le lendemain matin, Milla s'éveilla dans les bras de Diaz, la tête posée sur son épaule. La chaleur de son corps lui apportait un réconfort appréciable par ce froid et gris matin de décembre où il pleuvait encore plus fort que la veille. Comme d'habitude, il se réveilla presque en même temps. Soit il était trop attentif à elle pour continuer à dormir alors qu'elle était réveillée, soit sa prudence exacerbée lui interdisait de rester dans une position vulnérable. Le connaissant, Milla opta pour la seconde hypothèse.

Elle s'assit dans le lit et s'étira. Diaz, toujours allongé, lui caressa le dos. Soudain mal à l'aise, Milla songea que si la nuit avait apporté une réponse à une question essentielle, nombreuses étaient encore celles en suspens.

— Je vais monter le chauffage, dit-il en se levant.

Recroquevillée sur le lit, Milla regarda par la fenêtre. Les maisons voisines étaient toutes inoccupées. Elle avait l'impression que Diaz et elle étaient seuls au monde, même si elle croisait parfois quelques autochtones en se promenant. La plupart du temps, néanmoins, elle disposait de la plage pour elle seule. Cette étendue désolée battue par le vent se faisait l'écho de son cœur meurtri, tout comme la pluie qui tombait à présent. Son moral était au plus bas. Avait-elle commis une monumentale erreur, cette nuit ? Et si oui, pouvait-elle la rattraper ?

Diaz revint lui apporter son peignoir et ses chaussons, puis alla préparer le café. Il n'était pas d'humeur bavarde le matin – le reste du temps non plus, d'ailleurs – et cela convenait parfaitement à Milla.

Dans la salle de bains, elle contempla avec consternation son visage dans le miroir. Ses cheveux étaient dans un état épouvantable. Par contre, pour la première fois depuis longtemps, ses yeux n'avaient plus la même expression triste, même s'ils ne pétillaient pas de joie.

L'eau chaude de la douche, en détendant ses muscles, lui rappela quel amant exigeant avait été Diaz pendant la nuit. Sans se départir de sa patience, il avait cessé d'être doux après la première fois. Il s'était montré plus affamé encore que lors de la toute première nuit qu'ils avaient passée ensemble, et sa faim ne semblait pas de nature purement physique. Milla eut beau essayer d'analyser ce qui avait changé en lui, la chose lui échappait, peut-être tout simplement parce

que Diaz lui-même était insaisissable et distant. Sauf la nuit dernière.

Au moment de se sécher, elle vérifia machinalement la présence de son patch sur sa hanche mais ses doigts ne rencontrèrent que sa peau. Épouvantée, elle se rendit compte que non seulement il n'était pas là mais qu'elle n'en avait pas mis depuis trois semaines.

Elle se rappelait vaguement avoir eu ses règles. Diaz était allé lui acheter des tampons. Soit elle avait enlevé son patch, soit il s'était décollé tout seul après qu'elle l'eut gardé trop longtemps et qu'il eut perdu son efficacité.

Tout cela n'aurait pas été grave s'il n'y avait pas eu cette nuit.

A priori, estima-t-elle, les risques de tomber enceinte étaient très minces car son corps n'avait probablement pas encore eu le temps de reprendre son fonctionnement normal après l'arrêt de la contraception. Mais combien de femmes se retrouvaient enceintes au moment où elles croyaient cela impossible ?

Troublée, Milla se sécha les cheveux et essaya de leur donner une forme. En enfilant ses vêtements les plus chauds, elle réalisa tout à coup que ces vêtements n'étaient pas dans sa valise à son arrivée ici. Sans doute Diaz les lui avait-il procurés. Il est vrai qu'elle n'avait pas prêté attention à ses allées et venues – ni à quoi que ce soit, d'ailleurs – durant ces dernières semaines...

Elle se rendit à la cuisine et se servit un café en disant :

— Je n'ai plus de patch contraceptif.

— Je sais.

— Et pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je pensais que tu le savais.

— Non, je ne m'en étais pas aperçue. Ça pourrait poser un problème.

— Pas pour moi.

D'abord stupéfaite par la rudesse de sa réponse, elle finit par saisir ce qu'il avait voulu dire : l'idée qu'elle puisse être enceinte ne le gênait absolument pas.

Or, penser à cela, c'était s'aventurer sur une pente dangereuse.

— Il n'y a probablement pas lieu de s'inquiéter : l'organisme met un certain temps à reprendre son cycle naturel.

— Quand le sauras-tu ?

— Je ne sais pas exactement. Tu te rappelles quand j'ai eu mes dernières règles ?

— Ça a commencé deux jours après notre arrivée.

Elle avait oublié de changer de patch avant d'aller voir David. Si elle devait ovuler ce mois-ci – ce qu'elle n'espérait pas – cela se produirait au milieu de son cycle, c'est-à-dire à peu près... maintenant. Enfin peut-être. Elle utilisait des patchs depuis si longtemps qu'elle avait oublié le déroulement de son cycle naturel.

Cependant, afin de ne plus prendre aucun risque, Diaz et elle devraient utiliser des préservatifs si, ou plutôt, quand ils referaient l'amour.

— J'irai acheter des préservatifs, dit-il en cassant des œufs.

Soit il lisait dans ses pensées, soit il avait suivi le même raisonnement.

Lorsqu'il eut fini de préparer le petit déjeuner, avec la même efficacité qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait, Milla se rendit compte qu'elle n'avait absolument rien fait depuis leur arrivée dans cette maison, sauf se laver et manger. Diaz s'était chargé de tout, depuis les courses jusqu'au ménage.

Gênée, elle n'osa pas essayer de chercher à comprendre ce qui avait poussé son compagnon à agir ainsi ; elle avait déjà du mal à se comprendre elle-même.

Elle l'aida néanmoins à débarrasser. En dehors d'un air vaguement surpris, il ne montra aucune réaction. Puis il alla se doucher et il partit en quête de préservatifs. Diaz n'était pas homme à différer une affaire de cette importance.

Après son départ, Milla fit un tour dans la maison. Elle aligna les coussins du salon en fonction de leur couleur, fit le lit de Diaz, défit le sien et mit ses draps dans le lave-linge. La perspective de ne plus avoir à utiliser son lit l'inquiétait-elle ou la soulageait-elle ? La veille encore, elle croyait ne jamais pouvoir lui pardonner ce qu'il avait fait et pensait que la rupture entre eux était définitive. En quelques instants, il avait abattu le mur qui les séparait et elle s'était retrouvée dans son lit...

La nuit dernière, elle n'aurait voulu être nulle part ailleurs.

À la fin, n'ayant plus rien à faire dans la maison et se trouvant désœuvrée, elle alla s'installer dans un fauteuil sous le porche, avec une couverture et du café. Le ciel de plomb, les flots gris et tumultueux de l'océan, la pluie terne et glacée se mêlaient, privant le jour des rayons du soleil, effaçant les couleurs.

Aujourd'hui, pour la première fois, elle réalisait que sa souffrance s'était estompée au cours des derniers jours. À présent, elle était à nouveau capable de fonctionner, de penser à d'autres choses, de suivre une conversation. De sourire aussi. Même si sa douleur ne disparaîtrait jamais, elle était devenue gérable et le serait de plus en plus au fil des semaines, des années à venir.

Elle se demanda ce qu'elle aurait fait si Diaz n'avait pas été là. Tout en le maudissant, elle s'en était entièrement remise à lui. Il l'avait laissée tranquille, restant en retrait, ne lui adressant pas la parole pendant des heures et s'occupant des tâches ménagères. Au bout d'un moment, il avait cessé de la suivre lorsqu'elle partait se promener. En silence, sans se plaindre, il avait fait tout ce qui était en

son pouvoir pour l'aider à passer ce cap difficile.

Il l'aimait.

C'était l'évidence. Or, comment réconcilier ce qu'il avait fait concernant Justin avec ce qu'il avait fait pour elle ces dernières semaines ?

Un bruit de moteur se fit entendre, bientôt suivi par un claquement de portière. Il était de retour. Milla l'entendit entrer dans la maison par la porte de derrière, puis renonça à le suivre à l'oreille tant il se déplaçait silencieusement, à la manière d'un chat.

Il sortit sur le porche et l'examina de la tête aux pieds, comme pour s'assurer qu'elle allait bien. Puis, les mains dans les poches, il s'adossa au chambranle de la porte et se mit à contempler l'océan d'un air sombre.

— Excuse-moi, dit-il tout bas.

Les mots flottèrent entre eux. Il ne s'excusait pas pour la nuit dernière, non, mais pour Justin. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'il présentait ses excuses, mais il l'avait fait avec une telle simplicité qu'elle le sut sincère.

— Je sais que tu l'as fait pour le protéger, répondit-elle.

— J'ignorais quels étaient tes projets. Je n'aurais jamais imaginé que tu allais faire ça.

— Tu aurais pu me le demander.

Oui, mais il ne croyait pas volontiers les autres, ne s'ouvrait pas à eux et ne se laissait pas approcher. Sa propre mère l'avait pratiquement abandonné pour le reprendre ensuite, lorsque ça l'arrangeait. Même s'il savait que la plupart des mères aiment sincèrement leurs enfants, il n'avait jamais fait l'expérience de l'amour maternel, qui restait pour lui une chose théorique.

Milla elle-même n'avait pas été sûre, jusqu'au dernier moment, qu'elle trouverait le courage de remettre ces papiers aux Winborn. Comment aurait-elle pu exiger de Diaz qu'il la croie décidée à ne pas faire de mal à Justin ?

— Un soir, au lit, tu aurais pu me demander ce que je ferais si je retrouvais Justin. Alors, je t'aurais dit ce que j'en pensais et quelles étaient mes intentions.

— Ça ne m'est pas venu à l'idée. Je... Quand tu leur as tendu ces papiers, j'ai reçu un coup terrible. J'aurais voulu me mettre à genoux et te baiser les pieds, mais j'ai pensé que tu m'enverrais probablement un coup de pied.

— C'est certainement ce que j'aurais fait.

— Je ne t'aimais pas. Ou je ne pensais pas t'aimer. Du moins pas au début. Mais quand tu m'as fichu à la porte, je me suis senti... coupé en deux.

— Je sais.

Milla connaissait cette sensation de manque.

— Avec le recul, je sais quand c'est arrivé, quand j'ai basculé. C'est quand je t'ai sortie de la rivière et que tu t'es mise à rire, allongée sur le dos. C'est à ce moment-là.

Il avait d'ailleurs aussitôt agi en conséquence. Jusqu'à ce moment, le désir n'avait cessé de grandir entre eux, sans qu'aucun des deux ne fasse un pas. Puis était venu ce moment, alors qu'ils gisaient sous le soleil, tout au soulagement de s'en être sortis vivants. Il s'était tourné vers elle et avait dit...

— Et quelle déclaration d'amour !

— Ce n'était pas une déclaration d'amour mais une déclaration d'intention. Ma déclaration d'amour, c'est maintenant que je te la fais.

Il pencha la tête de côté, avec cet air perplexe qu'elle aimait tant. Pour un homme qui communiquait difficilement, il ne se débrouillait pas si mal.

Le silence se fit, comme s'ils digéraient tous deux ce qui venait d'être dit. Milla sentait qu'il attendait qu'elle lui dise qu'elle lui pardonnait, qu'elle l'aimait. Mais si elle était certaine de la seconde chose, elle s'imaginait mal lui dire la première. Le pardon, pour elle, pour le moment, consistait à bien vouloir aller de l'avant avec lui. Le problème, cet homme si peu ordinaire, c'était de savoir où cela allait les mener.

Elle ne parvenait pas à imaginer l'avenir, que ce soit avec lui ou sans lui.

— Allez, dis-le. Je sais que tu le penses, dit-il sans quitter des yeux l'océan.

— Que je t'aime ? Oui, c'est vrai. Je t'aime.

— Suffisamment pour m'épouser et avoir des enfants avec moi ?

— Quoi ?

— M'épouser. Veux-tu m'épouser ?

— Mais comment veux-tu que ça marche entre nous ?

— Je t'aime, tu m'aimes. C'est la suite logique.

Milla passa une main dans ses cheveux. Elle n'aurait jamais cru qu'une demande en mariage émanant de lui la troublerait autant. Et il n'avait pas seulement parlé de mariage, mais aussi d'enfants !

— Nous marier n'est pas une bonne idée. Pense un peu à tous les problèmes psychologiques que nous avons à nous deux. Je vais probablement avoir besoin d'une psychothérapie. Quant à toi, tu es un tueur. Songe à la sécurité de l'emploi ! Je ne sais même pas ce que je vais faire dans la vie, si je vais continuer à travailler pour Limiers ou devenir enseignante comme j'en avais l'intention au départ. J'aimerais bien continuer, je suis plutôt douée, mais je suis fatiguée et...

— Tu as peur.

— De l'avenir ? Plutôt, oui.

— Non. Tu as peur du bonheur.

Milla le dévisagea, stupéfaite de sa clairvoyance.

— Tu t'es réellement convaincue que tu n'avais pas droit au bonheur parce que tu n'as pas pu empêcher Justin de t'être enlevé ? Que tu ne peux pas avoir un mari, un autre bébé ? Pourquoi ? Parce que tu es une mauvaise mère, parce que tu ne l'as pas serré assez fort dans tes bras ?

La gorge serrée, Milla resta tétanisée. Dieu sait que personne ne lui avait jamais rien reproché. Elle s'était battue pour son bébé, presque jusqu'à la mort. Seul ce coup de couteau dans le dos l'avait empêchée de continuer. Malgré cela, dix années durant, elle avait vécu avec la certitude qu'elle avait échouée à protéger son enfant.

— Je... je n'aurais pas dû l'emmener au marché. Il n'avait que six semaines. Il était si petit...

— Tu n'allais tout de même pas le laisser seul à la maison. Qu'aurais-tu pu faire d'autre ?

Ses lèvres se mirent à trembler. Cette question, combien de fois se l'était-elle posée ? Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Il devait bien y avoir une autre solution, quelque chose qu'elle aurait pu faire, une chose à laquelle elle n'avait pas pensé, un détail qui lui avait échappé et à cause duquel elle s'était laissé arracher son Justin.

— Tu n'as pas l'impression de t'être suffisamment rachetée à tes propres yeux avec tous les enfants que tu as sauvés ? Que faudrait-il pour que tu te pardonnes à toi-même ?

Que son bébé soit à la maison, sain et sauf, ce qui était impossible.

Diaz vint s'accroupir devant elle et lui prit les mains.

— C'est pour cette raison que tu as renoncé à lui ? Pour te punir ?

— Non. Je l'ai fait parce que c'était la seule chose à faire.

Voyant qu'il frissonnait, elle retrouva la couverture et l'invita à la rejoindre. Il ne se fit pas prier et elle se retrouva sur ses genoux et la tête sur son épaule.

— Tu as le droit de vivre, d'être à nouveau heureuse, dit-il en lui caressant le visage.

Cette seule idée donnait à Milla l'impression de défier le vide du haut d'une falaise abrupte.

— Il est trop tôt.

— Cela fait maintenant dix ans. Tu as retrouvé ton fils, tu as fait ce qu'il fallait. Comment peux-tu dire qu'il est encore trop tôt ?

— Il est trop tôt, c'est tout. Pour toi, être heureuse, c'est être marié avec toi.

— Je saurai te rendre heureuse.

Elle aussi saurait le rendre heureux, songea-t-elle soudain prise de vertige à cette idée. C'était un homme tortueux, compliqué et solitaire.

Si elle refusait de l'épouser, il ne se marierait sans doute jamais. Elle était son unique chance de fonder une famille et de vivre une vie normale.

Si toutefois la vie avec James Diaz pouvait être normale !

— Nous ne pouvons pas nous marier. Nous ne savons rien l'un de l'autre. Je ne connais même pas ton âge.

— Trente-trois ans.

Il semblait pourtant plus âgé, bien qu'il n'ait ni un cheveu blanc ni une ride.

— Comme moi ! Quand tombe ton anniversaire ?

— Le 7 août.

— Quelle horreur ! Je suis plus vieille que toi. Je suis née le 27 avril !

— J'ai toujours rêvé de coucher avec une femme plus âgée.

Elle lui donna un coup sur les pectoraux, ce qui lui valut un baiser plus passionné et plus prolongé qu'elle ne l'avait prévu. Elle était tentée de lui dire oui. Elle l'aimait plus qu'elle n'aurait cru pouvoir aimer encore. Même si c'était un homme difficile, ils étaient parfaitement complémentaires. Avec elle, il parlait, plaisantait, riait même. Avec elle, il s'ouvrait, et il l'entraînait loin du dur chemin qu'elle s'était tracé.

— Comment vas-tu gagner ta vie ? Si nous nous marions, tu ne pourras pas continuer à pourchasser les méchants dans tout le Mexique, au risque de te faire tuer...

— Je ne sais pas encore ce que je vais faire, mais je trouverai.

Les possibilités de reconversion professionnelle pour les ex-chasseurs de primes ou les ex-tueurs n'étaient pas nombreuses. Milla l'imaginait difficilement travaillant dans un bureau ou ayant des relations avec une clientèle.

Elle réalisa soudain qu'elle était en train de songer à l'avenir. Décidément, tout allait trop vite. Elle n'avait pas encore repris le dessus, émotionnellement parlant.

— Je ne peux pas te dire oui. Pas tout de suite. Il nous reste encore trop de problèmes à régler.

Il l'embrassa les yeux fermés en la serrant contre lui.

— Je patienterai. Je te referai ma demande l'année prochaine.

Quelques minutes plus tard, alors que Diaz venait de la déposer sur son lit et allait se glisser en elle, Milla se rappela qu'on était en décembre.

Dans trois semaines, ce serait l'année prochaine.

— Maman ! Thane est en train de déchirer mes devoirs ! Dis-lui d'arrêter !

Milla, qui était en train de préparer la sauce des spaghettis, lança un regard exaspéré en direction du séjour, où les cris s'amplifiaient d'instant en instant.

— James ! Sépare Thane et Linnea.

James était déjà arrivé sur place. Après un pic sonore correspondant au moment où il arracha à Thane le cahier de sa sœur aînée, âgée de huit ans, un calme souverain retomba sur la maisonnée, seulement troublé par Linnea qui recommençait ses devoirs en ronchonnant. Diaz apparut à la porte de la cuisine, portant Thane qui gigotait, pendu à son cou.

— Qu'est-ce que j'en fais, maintenant ?

— Joue avec lui, ligote-le sur une chaise ; ce que tu voudras.

Installée à la table de la cuisine Zara, âgée de six ans, s'appliquait à faire des lignes d'écriture.

— Ça va pas lui plaire, d'être ligoté sur une chaise, dit-elle sans se départir de son sérieux.

— Je plaisantais, ma chérie.

De leurs trois enfants, c'est Zara qui ressemblait le plus à son père. Elle avait le même côté sombre et intense, les mêmes yeux noirs. Elle se tenait en retrait et observait le monde, contrairement à Linnea, remuante, fonceuse et pleine d'assurance. Tandis que Milla rassurait d'un baiser la plus jeune de leurs filles, Diaz emmena Thane dehors afin de le distraire par des activités physiques et, si possible, ne débouchant pas sur une quelconque catastrophe.

Thane, leur bébé surprise, était né deux jours après son quarante et unième anniversaire. Satisfaits d'avoir deux filles, ils ne comptaient pas avoir d'autres enfants quand un préservatif déchiré leur avait valu ce petit garçon – qu'ils auraient mieux fait de prénommer Ouragan. Avant même de marcher à quatre pattes, il demandait déjà à être posé par terre pour explorer le monde. Il avait maintenant deux ans et Milla envisageait de se procurer une camisole de force – pour son propre usage.

Les choses s'étaient déroulées d'une drôle de façon. Diaz – qu'elle

oubliait la plupart du temps d'appeler par son prénom – et elle s'étaient mariés neuf ans plus tôt, après avoir résolu le problème de leurs emplois respectifs. Si Milla dirigeait toujours Limiers, c'était maintenant Joann qui s'occupait des opérations sur le terrain. Milla se concentrait sur la récolte de fonds, une tâche sans fin. À présent, elle percevait un salaire, travaillait à des heures convenables et ne passait jamais la nuit loin de ses enfants.

Diaz, lui, testait des armes à feu pour des fabricants et travaillait comme consultant pour la police d'El Paso, le shérif et diverses entreprises de sécurité. Milla avait presque pleuré de soulagement lorsqu'il avait décroché ces postes, tant elle craignait que ses talents particuliers ne lui permettent pas d'exercer un métier honnête. Ils ne seraient jamais riches, mais avaient de quoi élever leurs enfants et s'offrir quelques petits caprices.

Chez elle, directement entouré de voisins, Diaz n'avait pas tardé à ne plus tenir en place, à sursauter au moindre bruit, bien qu'il ne se plaignît jamais. Vers le cinquième mois de sa première grossesse, il rendait Milla tellement nerveuse qu'elle avait décidé de trouver une maison suffisamment à l'écart pour qu'il puisse se détendre, mais pas trop isolée tout de même. C'est ainsi qu'ils avaient acheté cette agréable maison ancienne, avec un jardin arboré et quatre grandes chambres. À l'époque, ils ne se doutaient pas que les quatre chambres seraient un jour occupées.

Alors qu'elle nourrissait encore des doutes lorsqu'ils s'étaient enfin mariés, un an après sa première demande, Milla nageait littéralement dans le bonheur aujourd'hui.

Elle ne se lassait pas de le regarder se débrouiller avec les enfants. D'abord méfiant, il avait regardé Linnea comme s'il s'agissait d'une bombe à retardement. Il avait néanmoins tenu à changer les couches et apprendre tout ce qu'il faut savoir pour s'occuper d'un bébé. L'obéissance, en revanche, était une discipline qu'il ne maîtrisait pas encore. Il avait expliqué à Milla le plus sérieusement du monde qu'il avait dû renoncer à gronder les enfants car cela les faisait pleurer. Résultat : tous trois obéissaient dès qu'il haussait un tant soit peu le ton. C'était vraiment trop injuste : Milla, elle, pouvait s'égosiller tant qu'elle voulait sans qu'ils lui prêtent la moindre attention. Cela dit, c'étaient des enfants plutôt obéissants et normaux, c'est-à-dire vifs, curieux et parfois franchement insupportables.

Milla se réjouissait d'être capable de s'emporter contre eux. L'une de ses plus grandes peurs avait été de trop les couvrir à cause de ce qui était arrivé à Justin. Heureusement, Linnea avait été une enfant facile et, à la naissance de Zara, Milla était rassurée sur ses capacités à être mère. Ils avaient vécu quatre années tranquilles et idylliques, jusqu'à l'arrivée de Thane. Depuis, deux années s'étaient écoulées, pleines de

gaieté, mais certes pas tranquilles.

— Veux-tu te laver les mains et m'aider à mettre la table ? demanda-t-elle à Zara, qui débarrassa aussitôt son cahier.

— J'veux t'aider aussi, intervint Linnea. Les deux sœurs partirent se laver les mains.

Milla posa la salade sur la table et sortit les petits pains du four. Diaz alla nettoyer Thane, tout barbouillé de terre, pendant qu'elle égouttait les spaghettis.

Les filles étaient en train de mettre le couvert quand on sonna à la porte. Milla soupira.

— J'y vais.

Pourquoi fallait-il toujours qu'on les dérange au moment où ils allaient se mettre à table ?

Elle ouvrit la porte à un grand jeune homme blond aux yeux bleus. Aussitôt, ses jambes la trahirent et elle s'effondra contre la porte, les yeux piquants de larmes.

Milla avait compris au premier regard.

Manifestement nerveux, le jeune homme s'éclaircit la voix.

— Je suis désolé de vous déranger, mais... êtes-vous Milla Edge ?

— C'est Milla Diaz, maintenant.

Le jeune homme s'éclaircit la voix une nouvelle fois et jeta un regard incertain derrière elle. Milla sut, bien avant qu'il ne la prenne par la taille pour la soutenir, que Diaz l'avait rejointe.

— Je... euh. Je suis Zack Winborn. Justin. Votre fils.

Le visage trempé de larmes, la vue brouillée, Milla ne put retenir un sanglot. Puis, aussi brusquement qu'il était venu, ce sanglot se mua en rire. Elle tendit la main et prit celle du jeune homme.

— Je t'ai attendu si longtemps, dit-elle en le faisant entrer.

Fin
